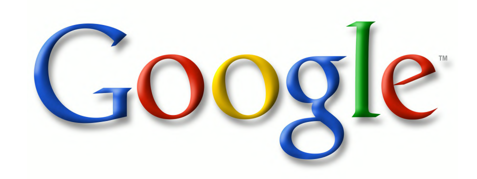






Emile Simon

HEURES DE TRAVAIL.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD.

HEURES DE TRAVAIL

PAR

EUGÈNE PELLETAN

Nulla dies sine lineâ.

TOME SECOND



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1854

I.

LÉONARD GALLOIS.

L'INQUISITION.

Il y a quelques jours à peine, un modeste cortége d'amis conduisait au cimetière un homme de bien qui avait tenu, pendant trente ans, la plume de l'histoire. Cet homme était Léonard Gallois. Il mourut pauvre : cela fait son éloge. Il lutta jusqu'au dernier souffle pour la liberté de penser. La mort le surprit au moment où il revoyait la dernière page de l'*Histoire de l'Inquisition*.

Nous avions promis à Léonard Gallois de rendre publiquement témoignage de son travail. Nous venons aujourd'hui tenir parole à son tombeau.

La population de l'Espagne vit un jour sortir de terre un édifice inconnu, qui n'était précisement ni un palais, ni une prison, mais qui était à la fois tout cela combiné et fondu dans un seul monument. La façade, ordinairement déployée sur une place publique, étalait au regard la majesté sévère, attristée des balcons et des fenêtres de l'Escurial. C'était le palais. Le reste de l'édifice, enseveli dans le

mystère, disparaissait dans les replis d'une muraille ténébreuse et silencieuse comme une forteresse. C'était la prison.

La prison, bâtie en forme de cloître, avait deux étages de cellules. Le premier étage contenait des cabanons éclairés seulement d'une lucarne pratiquée à hauteur du plafond et fermée d'un triple rang de barreaux. Le second étage contenait des cachots qui ne recevaient la lumière qu'une fois chaque jour par un guichet, à l'heure où le geôlier apportait au prisonnier sa nourriture.

Sous ces cachots, un souterrain sinistre, couvert d'une triple voûte, rampait, de dédale en dédale, dans d'impénétrables ténèbres. Là étaient des caveaux sagement calculés pour le secret, qui renvoyaient au centre de la terre ou étouffaient les soupirs. Là étaient des poulies, des chevalets, des cordes, des tenailles, des réchauds, des charbons éteints et des sabliers écoulés comme des existences. Le pied marchait, au fond de ces catacombes, sur une boue grasse qui n'avait jamais le temps de sécher.

Cette construction, magnifique au dehors et lugubre au dedans, portait modestement un nom de complaisance, écrit en lettres d'or sur sa façade. Elle se nommait la Sainte-Maison, la *Santa Casa*. Par la même raison, le tribunal de sang, qui préparait mystérieusement la mort derrière ces murs, se cachait sous un pseudonyme et se nommait le Saint-Office.

Une atmosphère d'épouvante enveloppait cette pierre énigmatique, impénétrable à tous les regards. Lorsque le promeneur attardé passait devant la porte de fer qui se fermait le plus souvent pour ne plus se rouvrir, il baissait la tête et pressait le pas : il croyait entendre une voix de l'enfer parler sous le pavé.

L'inquisiteur habitait ce palais ambigu terminé en prison. C'était en général un dominicain, directement commis par un bref de Rome, à la recherche de l'hérésie. Il était le vicaire armé de saint Pierre, saint Pierre lui-même par délégation.

Il avait tous les droits de la tiare. Il pouvait fulminer des excommunications, proclamer des indulgences, lancer des monitoires, interdire les sermons dans les églises le jour où il devait prêcher, saisir les évêques sur leur siége et les princes à la tête de leurs armées. Il avait, en un mot, juridiction sur tout homme né de la femme, chrétien, juif, arabe, orthodoxe, mécréant, indigène, étranger, laïque, ecclésiastique, roturier, noble, ministre ou souverain.

Il ne reconnaissait aucun pouvoir au-dessus de son autorité. Il portait l'épée du Seigneur, et il forçait tous les fronts, humbles ou fiers, couronnés ou découronnés, à plier sous cette épée. Il voulait passer, aux yeux des populations, pour la papauté sous un autre visage, pour l'infaillibilité au deuxième degré.

Il pouvait tout oser, tout entreprendre contre les peuples et contre les États. Il planait au-dessus de l'humanité, au-dessus de la justice. L'homme, disait le *Manuel de l'Inquisiteur*, ne doit pas juger le Dieu de la terre, à qui l'autre Dieu a donné les clefs de son royaume. L'inquisiteur était donc ici-bas le roi des rois en tournée.

Il avait des appartements richement meublés, des valets, des pages et des villas pour respirer, entre deux autodafés, les parfums des orangers. Lorsqu'il sortait, une escorte de gentilshommes à cheval accompagnait son carrosse. Il affectait en toute circonstance le luxe et le cérémonial d'un souverain. Il était le souverain des esprits, il régnait sur les pensées.

L'Inquisition était donc, à proprement parler, un État dans l'État. Comme lui elle possédait une armée, mais une armée anonyme, occulte, invisible, insaisissable, appelée la sainte croisade. Toute chose ou toute personne qui touchait de près ou de loin l'Inquisition, portait une livrée de sainteté.

Cette armée était simplement une police secrète, une confrérie d'espions honnêtement déguisés sous le titre de familiers et chargés de dépister les erreurs de croyances. Ces volontaires de la délation appartenaient presque tous à la noblesse. Leur fonction, purement honorifique, leur rapportait plusieurs avantages. Elle mettait d'abord leur vie et leur fortune à l'abri des dénonciations et des poursuites. L'Inquisition avait naturellement d'inépuisables miséricordes pour ses complices. Elle assurait, en toute circonstance, l'impunité.

Et ensuite, à l'aide de cette impunité, les familiers pouvaient à chaque instant arrêter leurs ennemis et les précipiter dans les oubliettes de l'Inquisition. Lorsqu'ils voulaient écarter un mari qui incommodait leurs intrigues, ils décrétaient leur rival d'hérésie, et l'hérétique disparaissait de la vie au soleil, sans qu'aucune voix dans la foule osât protester contre cette suppression d'une existence. La protestation elle-même eût été une hérésie.

La sainte croisade, mystérieusement répandue partout, était une prunelle et une oreille ouvertes partout, par où l'Inquisition, présente et attentive à chaque instant, sur chaque point de l'espace, pouvait tout voir et tout entendre à la fois. Elle était là, ici, dans l'air, dans l'ombre, invisible, inconnue, vous donnant la main et vous trahissant dans un baiser.

Vous ne pouviez marcher, vivre, parler, dormir, sans

avoir l'Inquisition à votre côté. Elle était à votre porte, à votre table, à votre foyer, dans votre lit, pour épier votre vie, votre repas, votre sommeil, votre respiration ; elle prenait pour cela la figure de votre père, de votre fils, de votre frère, de votre femme, de votre voisin, de votre ami. Elle lisait votre livre avec vous, derrière vous ; elle feuilletait à votre table, en même temps que vous, la page la plus secrète de votre pensée. Elle recueillait dans le vent, sur votre trace, la plus légère parole.

Vous ne pouviez mettre entre elle et vous aucune mer, aucune distance ; elle vous suivait, compagne invisible, de vague en vague, de soleil en soleil. Lorsqu'une escadre appareillait pour l'Asie, elle portait à son bord l'Inquisition. Lorsqu'une frégate débarquait un régiment dans une colonie, elle y débarquait en même temps un inquisiteur.

Un homme était suspect d'hérésie ; il voulait fuir le bûcher : il passait la frontière. La justice muette de l'Église marchait derrière lui, le pas dans son pas, et partout où il y avait un dominicain autorisé par le pape à brûler les chrétiens, elle disait un mot, et le fugitif était saisi, arrêté, garrotté et plongé vivant dans un gouffre d'oubli, d'où il ne sortait que plusieurs années après, pour aller au supplice.

L'Inquisition, enfin, voyait, savait à toute heure tout ce que le plus humble esprit perdu dans la foule pouvait dire ou penser. Elle avait la tête penchée sur le confessionnal, pour intercepter, au passage, la confession du pécheur. Elle forçait le confesseur lui-même à révéler le secret de la pénitence. Elle prenait la place de Dieu pour surprendre un aveu que Dieu seul devait entendre.

Elle ne faisait pas seulement de la délation une industrie librement exercée par une élite de volontaires, elle en faisait encore une obligation. Elle forçait le fils à dénoncer le

père, la femme à dénoncer le mari. Elle assimilait la discrétion à la complicité et frappait non-seulement celui qui avait laissé échapper une parole d'hérésie, mais encore celui qui avait entendu cette parole sans la déférer à sa vengeance. Elle punissait l'un pour avoir parlé, l'autre pour n'avoir pas parlé. A côté du crime de la pensée, elle inscrivait le crime du silence.

Elle tenait ainsi partout garnison de délation. Elle échelonnait de porte en porte un pourvoyeur de supplices. Elle avait une police cachée dans chaque maison, une trahison préparée dans chaque famille. Enfin, pour pousser jusqu'à la dernière conséquence cette morale à rebours de toute morale, pour encourager la dénonciation, cette chose flétrie dans toutes les langues, réprouvée par toutes les nations, elle promettait l'impunité au dénonciateur convaincu de calomnie.

Un homme était assis à table au milieu de ses amis et de ses parents; le vin coulait, et le cœur avec lui, en épanchements d'intimité; un mot équivoque était dit, au hasard, par un convive, et ce mot, tombé au bruit des verres, dans les distractions d'un repas, traversait furtivement la salle pour aller briller le lendemain, en traits de feu, sur un mur de l'Inquisition.

Une femme reposait près du berceau de son enfant, dans la douce familiarité de son mari, et, entre deux rêves, elle entendait vaguement je ne sais quel murmure qui lui semblait un défi à la religion. Dans l'inquiétude de sa conscience, elle allait consulter son confesseur, et le lendemain, lorsque après la messe, elle rentrait à la maison, la conscience déchargée en Dieu du poids d'un scrupule, elle trouvait sa maison muette et la porte scellée. L'Inquisition avait emmené son mari.

Et la population troublée cherchait vainement à comprendre par quelle terrible divination l'inquisiteur pouvait connaître une pensée qui n'était jamais sortie de l'étroite enceinte d'une alcôve ou d'une conscience.

Il lui semblait à certains moments que la terre espagnole tout entière était, de la première à la dernière molécule, une immense parole de délation; qu'une voix sortait de chaque fente de mur, de chaque brise, de chaque borne, de chaque vague; que la pierre parlait, que la nuit parlait, que l'oreiller lui-même parlait, pour raconter les songes du sommeil, et que là-bas, dans l'ombre, derrière ses grilles fermées, l'Inquisition, dressée sur la pointe du pied, l'oreille au vent, écoutait longuement et voluptueusement ce perpétuel chuchotement de l'atmosphère.

Ne vous étonnez pas après cela de la figure triste et sombre de l'Espagnol, ce muet de propos délibéré, qui marchait toujours le chapeau rabattu sur les yeux et le corps enveloppé de son manteau. Il sentait toujours à son côté l'Inquisition.

L'Inquisition poursuivait, nous l'avons déjà dit, l'indépendance de pensée, qu'elle intitulait hérésie. Mais qu'était-ce que l'hérésie? elle échappait à toute espèce de définition.

On n'était pas seulement hérétique pour avoir nié, rejeté la doctrine ou l'autorité de l'Église, hautement, explicitement; pour avoir abjuré ses pratiques, avoir déserté le confessional, refusé la communion, raillé les mystères, écrit, prêché contre la présence réelle dans l'hostie, ou toute autre vérité du catholicisme; pour avoir soustrait ses enfants au baptême; pour avoir refusé l'intervention du prêtre à son agonie; pour avoir commis, en un mot, un acte public et palpable, qui révélait, qui criait de lui-même un désaveu de l'Évangile.

Non. L'Inquisition était iufiniment plus raffinée que cela sur le chapitre de l'orthodoxie. Elle avait mille hérésies cachées dans l'ombre de ses vengeances.

On était hérétique, par exemple, pour avoir nié que les cloches étaient les trompettes du Seigneur ; pour avoir pratiqué le simple prêt à intérêt, que l'Église a toujours appelé le péché d'usure ; pour avoir mis le diable en bouteille, par quelque procédé secret d'alchimie ; pour avoir récité les psaumes, sans ajouter : *Gloria patri ;* pour avoir fait la contrebande des chevaux ; pour avoir lu une traduction de l'Évangile ; pour avoir discuté un article du catéchisme ; pour avoir mis une chemise blanche le samedi ; pour avoir donné à ses enfants un nom hébreu ; pour avoir tourné en mourant son visage vers la muraille ; pour avoir tué, à Pâques, un bélier ; pour avoir lavé ses bras jusqu'au coude, le matin ; pour avoir rincé sa bouche après le dîner ; pour avoir proscrit le vin de ses repas ; pour avoir séparé le lard de la couenne à son souper ; pour avoir passé sur l'ongle la lame de son couteau ; pour avoir enfin médit de la vénérable inquisition. Par tous ces motifs, on était atteint de judaïsme, de mahométisme, relaps, hérétique, conséquemment justiciable de l'Inquisition et passible de toutes ses rigueurs. On voit qu'il n'y avait pas une action de la vie, pas une parole, moins que cela encore, un semblant d'action ou de parole qui ne pût conduire au bûcher le plus honnête chrétien.

Lorsque l'Inquisition avait décidé, dans son impénétrable justice, qu'un homme était suspect de ce crime mystique et indéfinissable qui consistait à faire ou à ne pas faire, à dire ou à ne pas dire on ne sait pas trop quoi, elle décrétait le coupable d'arrestation. Un familier faisait un signe, et sur ce geste l'accusé suivait le recors sans mur-

murer. Il n'osait pas même balbutier une réclamation. La résistance eût été, pour ses juges, une preuve d'hérésie. L'Inquisition avait levé la main sur lui, et il était maudit; la foule s'écartait de son ombre avec horreur; sa maison était fermée.

Il entrait en prison la tête basse et dévouée d'avance à une douloureuse expiation. L'Inquisition le dépouillait, à son entrée, de sa bourse et de ses bijoux; elle le tenait ensuite un mois au secret dans une étroite cellule. Après l'avoir ainsi livré à l'agonie préparatoire de la solitude, elle l'appelait à son audience. L'accusé se mettait à genoux; le juge commençait l'interrogatoire; un greffier inscrivait la réponse.

Le juge faisait à l'accusé une seule question.

— Tu es coupable d'herésie. Avoue, et la justice ici présente te comptera cet aveu.

Mais il ne disait jamais à l'accusé quelle hérésie il avait commise, à quelle époque, en quel lieu, en quelle circonstance; de sorte que le prisonnier, arrêté parfois pour quelque parole ancienne et oubliée, devait retrouver dans sa mémoire une imprudence de parole, et s'il ne la trouvait pas, la deviner, et s'il ne la devinait pas, mourir.

Oui, mourir, car la dénégation était, pour cette justice masquée, l'impénitence finale, l'hérésie des hérésies. Aussi, l'hérétique qui persistait à nier le crime, vrai ou faux, de l'accusation, était impitoyablement livré au bourreau.

L'Inquisition arrêta un jour un gentilhomme portugais, nommé Alphonse Nobre, et le jeta dans la prison de Coïmbre. Elle l'accusait, sur une vague dénonciation, d'avoir judaïsé, c'est-à-dire abjuré le christianisme pour le judaïsme.

Alphonse Nobre avait toujours été chrétien. Il voulait

mourir chrétien. Il repoussa l'accusation. L'Inquisition ne pouvait le convaincre d'apostasie. Elle prit alors le parti d'arrêter son fils et de le soumettre à la torture.

A l'horrible sollicitation de la douleur, le jeune homme déclara que son père avait trahi et l'avait engagé à trahir le Dieu du Calvaire, pour le Dieu de Judas.

L'Inquisition les condamna tous les deux, le père, au bûcher; le fils, à la prison.

Ils parurent l'un et l'autre à la procession de l'autodafé suivant; mais au moment où le père marchait au supplice, son fils se jeta à ses genoux en pleurant, et lui demanda son pardon et sa bénédiction.

— Jeune homme, dit le martyr, levez-vous. Je vous ai pardonné, comme je désire que mon père là-haut me pardonne. Mais vous étiez chrétien, et, pour sauver votre vie, vous avez renié votre foi dans le passé. Vous n'êtes plus mon fils, retirez-vous, je n'ai pas de bénédiction à vous donner.

Et il marcha d'un front calme au bûcher.

Une formule vague, générale d'interrogatoire, qui ne précisait aucun fait particulier, servait admirablement l'accusation.

Il arrivait parfois que le prisonnier, ne sachant, ne pouvant savoir pour quelle infraction à l'orthodoxie il avait été dénoncé, incarcéré, avouait un autre délit antérieur ou postérieur dont il n'était pas accusé. Il devenait ainsi, par une habile surprise, son propre dénonciateur. Il pouvait être innocent de la première accusation, il était coupable de la seconde, convaincu et condamné sur son propre aveu.

Non-seulement le prisonnier ignorait jusqu'au dernier moment le crime dont il était soupçonné, mais encore le

nom de l'accusateur. Jeté dans un cachot, sur la témoignage d'un ennemi souvent, il n'avait pas le droit d'exiger une confrontation avec ce témoin, et de confondre par un autre témoignage, s'il y avait lieu, la calomnie. L'Inquisition, d'ailleurs, admettait dans sa procédure la déposition à charge, mais non la déposition à décharge. Elle autorisait la preuve de la culpabilité ; jamais la preuve de l'innocence.

Elle faisait plus encore : elle appelait les faussaires et les parjures à déposer contre l'accusé. Elle cherchait des complaisants jusque dans les bagnes et les prisons.

Ainsi, dans cette jurisprudence, les parjures disaient nécessairement la vérité quand ils pouvaient incriminer le prévenu, et nécessairement un mensonge quand ils pouvaient le sauver.

Après avoir caché au prisonnier son crime et le nom des témoins, l'Inquisition lui cachait encore, par la même raison, le dossier de la procédure. A aucun moment du procès le malheureux patient ne pouvait connaître la nature des charges qui pesaient contre lui dans l'instruction.

« Encore, disait le code inquisitorial, que selon la com-
» mune doctrine des théologiens, jurisconsultes et crimi-
» nalistes, voire selon le droit naturel et civil, les juges
» doivent donner l'exemplaire ou copie des charges aux
» personnes déférées, pour leur laisser le loisir de prouver
» leur innocence ; néanmoins en ce fait du jugement de
» l'hérésie, quand il faut venir à ce point de communiquer
» des charges aux déférés, il faut procéder avec tant de
» circonspection que toutes les circonstances seront ingé-
» nieusement palliées. »

Or, voici comment l'Inquisition palliait ingénieusement

les circonstances. Elle communiquait à l'accusé une procédure apocryphe, fabriquée à plaisir, où elle glissait pêle-mêle des inculpations légères, avec de monstrueuses accusations. Alors il arrivait que, sous le coup de l'indignation, le prisonnier repoussait avec horreur les accusations infâmes et gardait le silence sur les autres délits. Du moment qu'il avait oublié de les réfuter, l'Inquisition concluait qu'il les avait implicitement avoués. L'oubli pour elle était un aveu.

L'accusé luttait donc toujours, les yeux bandés, dans les ténèbres, contre des ennemis invisibles acharnés de toutes parts à le frapper. Il commençait l'interminable série de ses souffrances par une cellule muette comme le tombeau, où il demeurait des heures et des heures, des semaines et des semaines, seul à seul avec sa pensée et son angoisse. Il passait de cette cellule à une audience secrète comme sa prison ; le juge l'interrogeait, les portes fermées, sur une énigme, et après l'avoir interrogé, le renvoyait dans la solitude, le rappelait ensuite, le trompait par des mensonges, et le promenait indéfiniment de mystère en mystère.

Cependant, malgré la pieuse habileté de sa supercherie, l'Inquisition ne parvenait pas toujours à compromettre l'accusé par ses propres aveux. L'Inquisition invoquait alors une dernière ressource, elle appelait à son secours la déposition de la chair brisée par la souffrance. Elle employait la torture.

« Comme l'hérésie est principalement cachée, disait le » Manuel, et enfouie dans les replis de la conscience, » comme elle est surtout une pensée, l'Inquisition devra » souvent employer la torture pour connaître la pensée in- » time de l'accusé. »

Mais la torture était une peine et assurément la peine la plus cruelle après le bûcher. L'Inquisition avait, par moment, dans son Manuel, un scrupule de charité. Elle exigeait un motif, tout au moins un prétexte pour infliger la torture. Lequel? Le voici : L'embarras de l'accusé pendant son interrogatoire, son trouble, son hésitation, sa pâleur, une contradiction dans sa parole, un soupçon confirmé par un autre soupçon, un indice, une moitié d'indice, un quart multiplié par un autre quart d'indice, qui équivaut en ce cas à une moitié de probabilité, une apparence de probabilité doublée d'une apparence, qui atteint, par cette addition, la somme entière d'une probabilité.

Ainsi, avec cette algèbre judiciaire, par quantités infinitésimales et par fractions, le juge fixait lui-même arbitrairement le commencement de preuve qui pouvait amener la preuve plus complète de la torture. Il torturait aussi souvent qu'il voulait et aussi longtemps qu'il voulait; seulement, avant de déchirer, au nom du Christ, les muscles d'un autre chrétien égaré ou calomnié, il mettait préalablement sa conscience en repos dans cette déclaration :

« Nous ordonnons que ladite torture soit employée de » la manière et pendant le temps que nous jugerons con- » venable, après avoir protesté, comme nous protestons » encore, qu'en cas de lésion, de mort ou de fracture, le » fait n'en pourra être imputé qu'à la faute de l'accusé. »

Un prisonnier de l'Inquisition a été condamné à la torture. Deux hommes masqués, couverts d'un capuchon percé seulement de deux trous à la hauteur des yeux, viennent le chercher, pour le conduire par de nombreux labyrinthes au cachot du tourment.

Il franchit le seuil de douleur. Son pied glisse sur un sol gluant; il entre dans un caveau voûté; il jette autour

de lui un premier regard; il voit, dans la fumée des torches, remuer des spectres humains. Ce sont les bourreaux; ils sont masqués aussi. Ils dardent sur lui, du fond des trous de leur capuchon, la lueur sinistre de leur prunelle.

La pierre du caveau est partout tachée de larges plaques de suie. Une odeur fade de graisse flotte dans l'atmosphère. Il avance en tremblant au milieu de cet abattoir humain, où des bouchers muets ne tuent qu'à peu près pour achever leur victime ailleurs. Une chose est là devant lui, étrange, funèbre, rougie par place et traversée par un bâton. A côté, il y a une corde souillée de lambeaux de chair, un vase rempli d'eau, et, sur ce vase, un linge mouillé.

Au milieu de cette muette tragédie et de ces acteurs voilés, un homme va et vient, la figure découverte et la physionomie épanouie. Il parle, il commande, il salue, il sourit. Il joue dans la pièce le rôle de la Bonté. Il interroge l'accusé avec douceur. Cet homme aimable et souriant est l'inquisiteur.

Deux tortionnaires saisissent le patient, le dépouillent de ses habits, l'enlèvent de terre et le jettent sur le chevalet, les reins sur le bâton, la tête pendante. Ils font ensuite, autour de chaque membre, plusieurs tours de corde avec un garrot.

Lorsque ce malheureux est couché en croix, de manière à ce que tout le poids du corps pose sur le bâton et pèse sur une seule vertèbre, l'inquisiteur lui ordonne de réciter le symbole *Quicumquè vult*, et de recommander son âme à la Vierge Marie.

A la fin de la prière un exécuteur donne aux cordes un tour de garrot, tandis qu'un autre exécuteur étend sur la

bouche du patient le linge mouillé, et lui infiltre lentement l'eau du vase dans la respiration.

Au premier tour de garrot, la corde entre dans la chair vive et presse à nu les nerfs, et à la première goutte d'eau distillée dans la gorge, la poitrine tressaille et bondit pour aspirer un souffle d'air vital; mais ce souffle lui manque toujours. A chaque aspiration nouvelle, le linge pénètre dans la gorge du patient et obstrue ses poumons; ses yeux sont injectés, ses veines sont gonflées, le sang jaillit de ses lèvres et de ses narines.

De minute en minute, l'inquisiteur penche avec bonté sa tête sur cet homme livide, en proie à l'agonie, et lui conseille d'avouer son hérésie.

Mais la victime persiste à nier. L'eau continue de couler goutte à goutte, avec la régularité de la clepsydre, et de temps à autre le tortionnaire donne un nouveau tour de garrot. Il n'y a pas une fibre en ce moment qui ne souffre et qui ne frémisse. Le corps tout entier, pris d'une seule douleur, palpite et retombe de tout son poids sur la traverse du chevalet, la colonne vertébrale grince et crie à moitié brisée sous la pression.

Or, pendant que la chair saignait sous la torture, un familier de l'Inquisition, la main posée sur la poitrine du supplicié, étudiait attentivement chaque battement du cœur, comme un thermomètre vivant destiné à montrer le degré de douleur que l'homme pouvait porter sans mourir.

Mais lorsque le visage commençait à pâlir et à ruisseler d'une sueur glacée, que la fibre palpitante cessait de vibrer sous l'étreinte du garrot, que le dernier souffle du poumon expirait en insensible soupir, que l'agonie allait venir, qu'elle était déjà venue, alors l'inquisiteur levait la main pour reprendre à temps sa victime au tombeau.

Les bourreaux interrompaient leur travail, lâchaient les cordes, retiraient le linge, gonflé de sang comme une éponge, chargeaient le patient sur leurs épaules et le remportaient dans sa cellule, évanoui, inanimé, la tête pendante et le regard éteint.

Était-il mort ou vivant? Peu importait. La tragédie était jouée; la torche était soufflée; la porte du cachot était fermée; la terre buvait le sang versé, et le cri de la torture, étouffé sous la pierre, ne montait jamais au soleil.

Si le prisonnier était mort, l'Inquisition le traînait à la voirie, et continuait le procès sur le tombeau; s'il était vivant, elle renouvelait la torture jusqu'à ce qu'il eût avoué son crime, vrai ou faux, d'hérésie. Car c'était l'aveu à tout prix, l'aveu quand même qu'elle cherchait minutieusement, infatigablement, à travers l'inépuisable raffinement de douleur. Pourquoi? Uniquement pour écrire dans le libellé du jugement : *Condamné sur son propre aveu.* Ce simple mot justifiait sa sévérité et déchargeait sa conscience.

Cet homme était véritablement coupable, et coupable de son propre aveu. Elle pouvait, après cela, le punir, le ruiner en toute sécurité; elle avait mis de son côté l'apparence de la justice; cela lui suffisait. Elle avait prouvé une fois de plus son infaillibilité. Elle avait, comme Dieu, le don de la prescience. Lorsqu'elle laissait tomber sa main sur un homme, elle tenait sûrement une hérésie.

Aussi provoquait-elle l'aveu du prisonnier par tous les moyens possibles, avoués ou occultes, directs ou indirects, par la torture d'abord, ensuite et successivement par le jeûne forcé, par l'insomnie, par la solitude, par l'obsession d'un compagnon de captivité adroitement choisi pour insinuer au malheureux prisonnier exténué de faim, de fatigue, de souffrance, de refoulement sur lui-même, le conseil

charitable de l'aveu. Avoue, lui disait le complice de l'Inquisition, et ton juge te comptera, à la dernière minute, cet acte de complaisance : il te fera grâce du bûcher.

Et, en effet, du moment que le prisonnier avouait son délit, il échappait de plein droit au fagot. L'Inquisition lui infligeait seulement la peine de la prison, pour un temps limité ou illimité, à son choix, comme il lui plaisait. Le condamné était sa propriété ; elle le relâchait à son heure ou le gardait à perpétuité, sans qu'elle eût jamais, qu'elle pût avoir, sous aucun prétexte, à rendre compte de cette vie humaine qu'elle tenait désormais sous ses pieds, ensevelie comme dans un tombeau.

Comme la peine de la prison, pour peu qu'elle fût illimitée, entraînait forcément la peine de la confiscation, et comme, sur le prix de la confiscation, la *santa fede* touchait son salaire et payait son innombrable armée de familiers, elle condamnait toujours, uniquement pour confisquer les biens du condamné, et avec d'autant plus de facilité que le prisonnier suspect d'hérésie était en même temps suspect de richesse. Le meilleur moyen d'empêcher l'acquittement est d'intéresser le juge à la condamnation. Aussi l'Inquisition relâchait à peine un innocent sur deux mille prévenus.

Lorsqu'elle avait frappé dans l'ombre quelque chef de famille, coupable seulement d'une parole, d'une pensée, de moins encore, d'une interprétation donnée, par un tiers inconnu et invisible, à une pensée ou à une parole, lorsqu'elle l'avait convaincu d'impiété, comme elle disait, sur son propre aveu, elle chassait de sa maison ses enfants, et les condamnait à la mendicité. Elle les tuait politiquement jusqu'à la troisième génération. Elle attirait dans le crime d'un seul un siècle d'innocence.

Et pour que le souvenir de malédiction restât fixé à tout jamais dans les esprits, elle arrachait au corps du coupable, après sa mort, le linceul de honte dont elle l'avait revêtu au jour de l'autodafé ; elle le suspendait au pilier d'une église, avec son nom gravé sur un écriteau. Elle mettait sa mémoire au pilori. Plus implacable que la mort elle-même, l'Inquisition punissait encore jusque dans la tombe celui qui ne pouvait plus sentir la punition.

Bien plus, elle poursuivait les hérétiques quarante ans après leur décès. Elle déterrait leurs ossements pour les soumettre à un semblant de procédure, et après avoir interrogé juridiquement ces squelettes, les avoir convaincus d'hérésie, elle les conduisait processionnellement au bûcher.

Si elle jugeait ainsi une seconde fois des hommes que Dieu avait déjà jugés, ce n'était pas sans doute pour éclairer dans le ciel la justice du Seigneur, l'Inquisition, rendons-lui cette justice, ne poussait pas jusque-là l'impiété : c'était uniquement pour confisquer les biens de ces hérétiques posthumes, dans les mains de leurs héritiers. Et en effet, après la sentence portée contre un reste de poussière humaine, qu'elle appelait coupable, elle dépossédait les enfants de leur patrimoine.

Si le prisonnier, interrogé en bloc sur sa vie entière, refusait d'avouer un crime qu'il ignorait souvent le premier, alors il était perdu et impitoyablement livré au bourreau. Il était *negativo*, coupable de dénégation. Nier un crime, c'est l'avouer, disait expressément le code de l'Inquisition, et comme ce genre d'aveu impliquait un léger endurcissement d'esprit, l'Inquisition le frappait du dernier supplice.

Si, au contraire, le prisonnier confessait seulement le crime en partie, sans vouloir le confesser tout entier, alors

il était encore perdu et voué au bûcher. Il était *diminuto*, coupable de réticence. Il était donc obligé d'être son propre accusateur, de l'être pleinement, sans restriction, sous peine de périr de la mort la plus douloureuse que l'homme ait jamais inventée dans ses meilleures inspirations de cruauté. Malheur à qui manquait dans ces moments-là de mémoire. L'oubli était toujours expié du dernier châtiment.

L'Inquisition avait condamné à mort un homme coupable d'un crime, jusqu'alors inconnu dans l'histoire, de dénégation ou de réticence. Un trompette à cheval allait annoncer à tous les carrefours de la ville le jour de l'exécution.

L'Inquisition dressait sur la place publique un bûcher, et, autour de la place publique, une estrade comme pour un spectacle. Le jour venu, une procession de moines menait le condamné au supplice en chantant le *Veni Creator*.

Le patient suivait le sinistre cortége, une torche à la main, une corde au cou, le corps vêtu d'un sac, la tête couverte d'une mitre de carton. C'était moins un homme qu'un être grotesque, bariolé de la tête aux pieds de diableries, et ingénieusement défiguré, pour dérouter dans l'âme du spectateur le sentiment de la compassion. L'Inquisition étouffait la pitié sous la mascarade. Pour ajouter au ridicule de la victime, elle l'asseyait parfois en sens inverse sur un âne, et la promenait ainsi au milieu des huées de la multitude.

Le malheureux arrivait enfin au pied du bûcher; l'inquisiteur lui communiquait son arrêt de mort et le livrait au bras séculier, lisez le bourreau, et recommandait à l'exécuteur de traiter le coupable avec la plus grande bonté, traduisez de le brûler.

Car l'hypocrisie était la vertu par excellence de l'Inquisition. Elle appelait son œuvre la sainte foi, la ***santa fede;*** sa prison, la sainte maison, la ***santa casa***; le livre où elle enregistrait la sentence de mort, le livre de vie, ***liber vitæ.*** Toutes les fois qu'elle condamnait un homme au supplice, c'était toujours avec cette formule : ***à la plus douce des peines***, et cette peine était le bûcher. Elle défendait expressément au bourreau de verser le sang du coupable. Elle abhorrait l'effusion du sang, par esprit de charité. Elle consentait tout au plus à le répandre dans la torture. Enfin, pour couronner cette perpétuelle raillerie du mot à la chose, elle écrivait sur la bannière qui précédait la victime à la mort, cette devise : ***Misericordia.*** Elle interrogeait en souriant, elle tuait en mentant.

Lorsque le bras séculier, pour ne pas dire le bourreau, avait reçu des mains de l'Inquisition l'hérétique condamné à la plus douce peine, il lui mettait sur le corps une chemise soufrée et le jetait, les mains liées derrière le dos, au milieu du bûcher. Il prenait sa torche, et la promenant lentement devant la figure du patient, il lui flambait la barbe et les cheveux, pour lui donner un avant-goût du supplice. Il allumait ensuite un fagot, et la victime disparaissait au milieu d'un tourbillon de flamme et de fumée.

Or, pendant que l'holocauste brûlait sur les charbons, et que l'odeur de la graisse humaine montait vers le Seigneur, l'Inquisition traitait magnifiquement à deux pas de là, sur une estrade, derrière le rideau, la nombreuse compagnie de dames et de cavaliers qu'elle avait invitée à la cérémonie. Les vins fins, les sourires, les glaces et les sorbets circulaient à la ronde de convive en convive. La mort d'un homme tué pour une croyance était une fête publique en Espagne et en Italie.

Par je ne sais quelle triste analogie avec les premiers sacrifices humains, l'Inquisition mêla dans l'origine les parfums des repas à la fumée des bûchers.

Un jour, l'évêque de Toulouse, Raymond de Falgar, dînait au couvent des Dominicains, qu'on appelait aussi les Frères Prêcheurs. C'était la fête de Saint-Dominique, et le couvent, enrichi par les dernières confiscations, traitait dignement son premier pasteur.

L'évêque venait de se mettre à table, lorsqu'un espion lui annonça qu'une vieille femme hérétique mourait en ce moment rue Lameth, dans la maison d'un gantier, et demandait avec instance un confesseur patarin pour lui administrer les derniers sacrements. Raymond de Falgar se lève de table, jette une casaque sur ses habits, et court, ainsi travesti, à la maison du gantier.

Il entre sans frapper à la porte et monte à pas muets l'escalier. Il s'approche du lit, se penche à l'oreille de la malade, et lui dit à voix basse :

— Vous avez demandé un confesseur, me voici.

— Soyez le bienvenu, dit la vieille femme qui croyait parler à un frère de croyance.

— Vous êtes donc aussi une fille de l'Antechrist? s'écria l'évêque en redressant la tête.

Il appela par la fenêtre le viguier qui l'avait suivi jusqu'à la porte de la maison. Le viguier envoya chercher le bourreau. Le bourreau chargea la femme sur ses épaules et la porta au Pré-des-Sept-Deniers.

On amassa sur l'herbe une pile de fagots ; on y mit le feu ; on lança la vieille femme dans le bûcher et l'évêque donna sa bénédiction aux assistants.

Il retourna ensuite au couvent, ôta sa casaque, lava ses mains et reprit sa place à dîner. L'autodafé impromptu du

Pré-des-Sept-Deniers fumait encore qu'il buvait fraternellement avec les moines, à l'extinction de l'hérésie.

Enfin, lorsque le sacrifice était consommé et le dernier tison éteint, le bourreau ramassait la cendre encore chaude de la victime et la dispersait au vent, pour effacer du sol jusqu'à la dernière trace de l'hérésie.

Telle était l'Inquisition, telle nous la voyons dans le livre de M. Léonard Gallois, telle nous l'avons trouvée dans l'étude approfondie que nous avons faite de son histoire, telle nous la retrouverions si elle pouvait jamais renaître au soleil du dix-neuvième siècle. Mais il ne suffit pas de maudire, comme M. Léonard Gallois, il faut encore expliquer une institution qui a été, jusqu'à présent, l'énigme sinistre de l'humanité.

Comment expliquer, en effet, humainement parlant, une juridiction fondée pour punir quoi ? une action, une faute? Non, une parole ; moins que cela, une pensée. Cette juridiction travaille dans l'ombre, derrière une épaisse muraille ; elle accuse sur une dénonciation mystérieuse, elle emprisonne sur un témoignage anonyme, elle interroge en secret, elle procède sous terre, elle falsifie la vérité pour tromper le prévenu, elle reçoit contre lui toute espèce de déposition, elle refuse d'admettre à sa justification aucun témoin à décharge, elle prête l'oreille contre lui au parjure, comme si le parjure faisait foi, dans les procès d'hérésie ; elle contraint, sous peine de mort, l'hérétique à être son propre dénonciateur ; elle invente un crime nouveau, celui de ne pas se dénoncer soi-même au châtiment, elle torture pour arracher à la chair, brisée par la douleur, un aveu, n'importe lequel, pourvu que ce soit un aveu ; elle torture comme il lui plaît, aussi souvent qu'il lui plaît, en prenant soin de protester d'avance que la mort, si la mort survient

au milieu de l'interrogatoire par le garrot, restera à la charge de l'accusé ; elle condamne à une peine arbitraire, illimitée, à la prison, pour le temps qu'il lui convient, pour un an, dix ans, vingt ans, pour toujours, et lorsqu'elle relâche le prisonnier après son long martyre, elle lui impose un silence perpétuel sous peine du bûcher.

Non, une pareille justice, ou plutôt une pareille prévarication à toute idée de justice, n'est pas naturelle, n'est pas naturellement sortie du cerveau humain. Elle a sa raison d'être profonde, logique, dans quelque cause secrète, inaperçue de l'histoire. Cherchons cette cause entre nous, là, philosophiquement, sans colère, uniquement pour l'instruction de la prochaine génération.

Cette cause, la voici :

L'homme croit à certaines époques qu'il y a dans le monde deux races d'âmes, l'une dépravée, l'autre infaillible, l'une incapable par nature, l'autre exclusivement capable de comprendre la vérité. L'âme infaillible dit à l'autre âme : tu m'appartiens pleinement, entièrement, du droit de mon infaillibilité. J'ai seule le privilége de penser pour toi dans ta pensée ; ta pensée est une nature passive et inerte que je dois sans cesse ranimer et purifier de mon esprit. Livrée à elle-même, elle retomberait d'elle-même dans sa corruption naturelle, c'est-à-dire dans l'erreur. Je suis la vérité, crois ou meurs. Voici mon symbole, voilà un tison, choisis.

Mais à quel signe certain reconnaître ces deux natures d'ames, l'une incorruptible, l'autre dépravée, à celui-là seulement que l'une persécute et que l'autre est persécutée ?

L'antiquité croyait à cette inégalité des âmes entre elles,

lorsqu'elle cherchait à justifier en théorie l'esclavage de l'homme dans la société, et cet autre esclavage de la femme dans le gynécée.

Ce principe admis qu'il y a deux races sous le soleil, la première uniquement appelée à penser, et la seconde uniquement appelée à croire ce que l'autre a pensé, a seul déchaîné dans le monde la persécution contre la liberté de conscience. La race parfaite a toujours voulu dominer, étouffer la race imparfaite, lui retirer le droit de raisonner, de parler ; car ce droit, perverti à son origine dans son essence, devait nécessairement répandre autour de lui le mal et le mensonge.

Mais comment empêcher la pensée de penser autrement et le souffle de souffler? La pensée est incompréhensible, insaisissable à la main de l'homme. Elle défie, elle trompe toutes les peines, tous les verrous. Accordez-lui une seule garantie, elle est sauvée. Abritée derrière cette garantie, elle prouvera toujours son innocence. Là est toute l'explication de la procédure inique et monstrueuse de l'Inquisition. L'ennemi lui échappait à chaque instant ; elle cherchait à le retenir par tous les moyens. Son principe de répression l'entraîna, par une secrète logique, à des conséquences qu'elle n'avait pas prévues. Pour intercepter l'erreur au passage, elle dut faire le silence absolu sur l'Espagne. Elle tua l'Espagne intellectuellement pour la sauver ; elle la refoula dans la barbarie au delà même de la barbarie.

Ce meurtre de l'intelligence rejaillit sur la religion la première. Elle devint ignorante de toute l'ignorance qu'elle créait autour d'elle par la main du bourreau. Pendant que la liberté de la controverse élevait en France le génie du

clergé, le clergé espagnol passait honteusement au dernier rang de l'Europe. Il cessait de compter par ses lumières et par ses vertus. Il était mort du coup qu'il avait frappé sur l'hérésie. Voilà toute la morale que l'histoire doit tirer de l'Inquisition.

II.

VALLET DE VIRIVILLE.

HISTOIRE DE L'INSTRUCTION.

Qu'est-ce que l'homme? Eh, mon Dieu, un être à moitié formé qui a besoin pour être complet d'une dernière naissance qu'on appelle instruction. Par l'instruction seulement, il tient à distance respectueuse le singe, son voisin de figure; par l'instruction, il ramène le passé tout entier à sa portée; par l'instruction, il sait tout ce que l'homme avant lui a pu savoir; par l'instruction, il multiplie son âme autant de fois qu'il acquiert une idée et revêt en quelque sorte la nature universelle de l'humanité. Rome avait raison de donner le nom d'humanité à l'étude. L'éducation en effet est la paraphrase de l'humanité. Écrire l'histoire de l'un, c'est écrire l'histoire de l'autre par contre-coup. C'est là ce qui donne, à notre avis, un puissant intérêt à l'ouvrage de M. Vallet. L'auteur croyait simplement raconter la marche de l'enseignement en Europe, et en réalité, par

la logique invincible du programme, il a raconté la marche de l'esprit humain.

Charlemagne, dit-on, a fondé l'Université de Paris. En général, il faut se défier de cette expression : un homme a fondé. Il n'y a ici-bas, à proprement parler, ni fondateur ni inventeur. Qui a fondé, par exemple, la monarchie française? L'un dira, c'est Clovis; l'autre dira : c'est Richelieu. Qui a fondé le pouvoir temporel de la papauté? L'un dira : c'est Léon; l'autre dira : c'est Borgia. Qui a inventé l'imprimerie? l'un dira : c'est un Hollandais; l'autre dira : c'est un Allemand. Qui a inventé la vapeur? L'un dira : c'est un Français; l'autre dira : c'est un Anglais. Et en définitive chaque partie aura raison dans la querelle, car presque toujours une invention, aussi bien qu'une fondation, est une œuvre en commun. Seulement le génie assez heureux pour donner le dernier coup de marteau à l'idée sur l'enclume passe pour le fondateur, ou, si vous aimez mieux, pour l'inventeur de l'idée.

Quoi qu'il en soit, l'instruction était encore dans l'enfance du temps de Charlemagne. Le digne empereur avait appelé le plus savant homme du siècle à professer dans son palais. Or Alcuin, en dépit de l'histoire, était encore un barbare, à en juger par la leçon suivante de philosophie sous forme de demandes et de réponses. Le maître interroge; le disciple réplique. Le maître est Alcuin, bien entendu, et le disciple est Pepin, fils de Charlemagne.

— Qu'est-ce qui ressemble le plus à l'homme? demande Alcuin.

— C'est une pomme, répond Pepin.

La ressemblance, entre nous, pourrait être mieux choisie, soit dit sans manquer de respect au siècle de Charlemagne.

— Comment l'homme est-il placé? reprend Alcuin.

— Comme une lanterne au vent, répond Pepin.

— Où est-il placé? poursuit le philosophe.

— Entre six murs, continue le disciple.

— Lesquels? ajoute le docteur.

— Le dessus, réplique l'élève, le dessous, le devant, le derrière, la droite et la gauche.

Ici Alcuin interrompt l'interrogatoire pour poser à Pepin une énigme.

— J'ai vu dernièrement, dit-il, un homme debout: c'était un mort qui marchait et qui n'avait jamais vécu.

Cette interpellation dépasse, à ce qu'il paraît, l'intelligence de Pepin, car il répond aussitôt :

— Comment cela peut-il être?

A quoi Alcuin réplique :

— C'est une image dans l'eau.

Il propose ensuite à son élève une autre question à résoudre.

— Quelqu'un qui m'est inconnu a conversé avec moi, dit-il, sans langue et sans voix. Il n'était pas auparavant et ne sera point après. Je ne l'ai ni entendu ni connu.

Dans l'intervalle d'une question à l'autre, Pepin a eu probablement le temps d'aguerrir son esprit à ce genre de demandes, car il répond sans broncher :

— Un rêve peut-être t'agitait, mon père.

— Précisément, mon fils.

Et le maître continue ainsi à l'infini pour mettre de plus en plus à l'épreuve la philosophie de l'élève.

Cependant l'Université grandit avec le temps, car le dieu du progrès avait sur elle une intention. Au moyen âge elle était déjà une seconde ville dans Paris. Elle occupait le quartier appelé encore aujourd'hui le pays Latin. Elle avait pour

champ de récréation le Pré-aux-Clercs, c'est-à-dire l'immense terrain vague qui longeait la rive gauche de la Seine depuis l'Institut jusqu'à la hauteur de la rue Bellechasse. Lorsque l'Université allait processionnellement en corps à l'église de Saint-Denis, la tête de la procession était déjà rendue à l'église que l'arrière-garde était encore arrêtée au quartier Latin. A cela, rien d'étonnant. Paris était alors le rendez-vous universel de la pensée en Europe. On y venait des quatre vents de l'horizon recevoir le bonnet de docteur. De là la division de l'Université en quatre nations : la France d'abord, qui comprenait l'Espagne par-dessus le marché; la Picardie, qui comprenait la Flandre; l'Angleterre, qui comprenait l'Allemagne, et enfin la Normandie, qui comprenait uniquement la Normandie. Chaque nation nommait son procureur. L'assemblée des procureurs réunis en conclave nommait le recteur de l'Université pour un mois d'abord, et plus tard pour un trimestre. La hiérarchie universitaire était constituée de deux grades seulement, de bacheliers et de licenciés.

La licence donnait droit au professorat. Mais pour professer, il ne suffisait pas d'être gradué, il fallait encore être célibataire. Le célibat était, à ce qu'il paraît, le *sine quâ non* de l'enseignement. Voilà pourquoi Héloïse refusa d'épouser Abailard. Le professeur portait un costume sévère comme son métier : le capuce, le chaperon, la robe unie et le soulier carré. Le règlement allait jusqu'à interdire à la chaussure, sous peine d'amende, la fioriture scandaleuse du liripipion. Tout docteur devait inexorablement garder, de la tête aux pieds, l'imperturbable gravité de sa personne. L'instruction était bifurquée, pour nous servir du terme à la mode, en deux catégories : la première portait le nom de *trivium*, et la seconde le nom de *quatrivium*. Le *trivium*

représentait, si l'on veut, l'Académie des lettres, et le ***quatrivium***, si l'on veut encore, l'Académie des sciences.

Après cela venait la jeunesse des écoles, jeunesse pauvre et bruyante, studieuse et tapageuse, affamée de bruit et de savoir. Elle vivait comme elle pouvait, à la grâce de Dieu, ici ou là, portant le bissac, mendiant son pain au guichet des couvents, traînant ses chausses sur ses talons, dormant souvent à la belle étoile ou montant sur la tour de l'église pour étudier au clair de lune la métaphysique d'Aristote. Mais le cœur encore plus léger que l'escarcelle, cette bohême universelle de la pensée prenait gaiement revanche de sa misère sur le dos de la bourgeoisie. Elle courait la rue après l'heure du couvre-feu, forçait en passant la porte de la maison, bourrait le mari dans un accès de gaieté, répandait jusque sur la femme sa bonne humeur, rossait le guet, si le guet avait le malheur d'accourir au bruit, et allait chanter au cabaret le *Te Deum* de sa victoire. Que pouvait craindre d'ailleurs pour ses fredaines un clerc en goguette? L'Université avait droit de justice comme la noblesse. Or, un clerc jugé en famille était presque toujours acquitté. Mais si l'Université avait la main maternelle pour les méfaits de ses enfants, elle sévissait volontiers d'un autre côté pour les moindres attentats à sa juridiction. Toutes les fois qu'un autre pouvoir venait à toucher à ses immunités, elle décrétait aussitôt la grève de la science. Elle fermait l'école ; elle jetait l'interdit sur la pensée. Aussi elle finissait presque toujours par obtenir tôt ou tard réparation de l'injure qu'elle avait ou qu'elle croyait avoir subie.

Un jour cependant, il y eut un homme charitable qui, voyant ce peuple errant d'écoliers sans feu ni lieu, voulut payer de sa personne et assurer pour le moins à l'étude en

jaquette le gîte et le foyer. Cet homme portait le nom de Sorbon. Il fonda le premier collége. Ce collége a grandi avec le temps au point de devenir la Sorbonne. La Sorbonne aussi, hélas ! a été autrefois une puissance. La reine de Navarre suivit l'exemple de Sorbon, et Montaigu l'exemple de la reine de Navarre, et, d'exemple en exemple, un nouveau collége sortit à chaque génération du pavé de Paris. Le directeur de cette éducation en commun prenait, comme aujourd'hui, le nom de principal. Le surveillant avait le choix à volonté entre le titre de galoche ou de martinet. Cette dernière dénomination indique assez son premier office. La discipline, en effet, était sévère dans cette lugubre prison d'enfants. On peut en juger par le simple fait que voici. Le roi avait une bourse de fondation à je ne sais plus quel collége. Or, la bourse était consacrée à faire les frais de l'instrument de correction. La leçon marchait toujours la férule levée. Pour mieux graver la grammaire dans la mémoire de l'élève, on commençait par l'écrire sur son dos, à coups de fouet. Érasme garda rancune toute sa vie de ce procédé de mnémonique, et, à l'entrée de la vieillesse, il en avait encore l'épaule meurtrie.

Et pourtant, passons avec respect sur la terre sacrée où flotte encore l'ombre de la Sorbonne, car c'est elle, la première, qui a enseigné à la France à penser ; c'est elle qui a retiré la science du couvent, qui a sécularisé l'étude, qui a émancipé l'intelligence, préparé l'avénement de la bourgeoisie lettrée, du jurisconsulte, du médecin, du savant, de l'ingénieur, introduit sur la scène politique cette noblesse de la deuxième heure, prédestinée, dans l'intention de l'histoire, à éconduire successivement la féodalité du domaine de la justice et de l'administration ; qui a donné à la royauté la force nécessaire pour renverser l'aristocratie

et au peuple la force nécessaire pour renverser la royauté. Oui, la Sorbonne, assise au sommet de sa montagne, a été pour la démocratie une mystérieuse citadelle de Sion; oui, la révolution française est née là, au pied de cette vieille muraille noircie par les années. Elle est partie de là un jour, comptez les siècles si vous voulez, pour proclamer dans le monde le règne de l'idée. Elle a eu sans doute à faire bien du chemin; mais en songeant à tout ce qu'elle devait détruire et à tout ce qu'elle a détruit, nous croyons qu'elle a convenablement employé son temps, en dernière analyse.

L'Université a encore rendu à la France un autre service : elle lui avait appris à communiquer par l'esprit, elle lui a aussi, par une mystérieuse symétrie de pensée, appris à communiquer dans l'espace. Voici comment. Elle organisa la première un système de correspondance suivie entre l'écolier et sa famille; elle avait continuellement en route un corps de messagers pour porter ou rapporter de l'un à l'autre, tantôt les lettres, tantôt les paquets. Louis XI emprunta plus tard la moitié de cette idée, et, l'appliquant à la France tout entière, il fonda la poste aux lettres, c'est-à-dire la conversation régulière de chaque province à travers la distance. Enfin Louis XIV compléta l'institution de l'Université en fondant un service de messageries, c'est-à-dire un système régulier de transport d'un bout à l'autre du pays. Aujourd'hui le chemin de fer est venu donner le dernier mot de l'une et de l'autre conception. Mais la messagerie a été l'éducation préalable du chemin de fer : elle a enseigné à l'homme à voyager. Une idée met toujours des siècles à grandir. Qu'on nie après cela le progrès.

Voilà la part de l'Université dans l'œuvre de la civilisation. Aussi avons-nous lu avec une sincère volupté d'esprit

le savant ouvrage de M. Vallet de Viriville. Il nous semblait, en le lisant, retrouver, comme par hasard, un chapitre perdu de l'histoire. Nous mettions tout à coup la main sur une origine maintenant oubliée de la démocratie. Car la démocratie est née de l'intelligence pour développer à son tour l'intelligence de l'humanité. L'Université, à vrai dire, a été la première tentative d'unité entre les nations. L'unité? Comment? Cette assemblée tumultueuse de toutes les races de l'Europe, n'était-ce pas plutôt la tour de Babel? Eh! mon Dieu, non, car sitôt qu'un enfant du Nord ou du Midi, n'importe sa naissance, venait prendre place sur les bancs du collége, il avait l'ordre de parler latin. En classe, hors de classe, il devait toujours parler latin. Il parlait d'abord ce latin de cuisine qu'on appelait latin *incongru*. Plus tard, il parlait le latin de second degré, qu'on appelait le latin *congru*, mais partout et à tout propos le latin. Le latin l'accompagnait à chaque pas de son existence. Le latin sortait avec lui dans la rue, le latin entrait avec lui au cabaret, le latin était le son perpétuel de son oreille, le vent lui parlait en latin, la pierre lui répondait en latin.

C'est ce besoin d'une langue commune, entre nations diverses, convoquées au pied de la même chaire, de toute la circonférence de l'horizon, qui a fait de l'étude du latin la loi et les prophètes de l'éducation. De plus, la langue romaine était, depuis l'invasion barbare, la langue de la science et de la littérature. Légataire universelle de toutes les richesses d'idées successivement accumulées par l'humanité, elle était en quelque sorte la Vestale toujours debout et immobile devant l'autel, chargée de garder jusqu'à nouvel ordre le feu sacré du génie humain. Et ce n'est pas tout. La langue latine était encore la parole habituelle de l'Église, parce que c'était la monnaie courante de l'intel-

ligence, parce que tout homme façonné à penser pensait en latin. De nos jours, il est vrai, le génie des ténèbres, sous le nom de de Maistre a voulu par la raison inverse ressusciter dans l'Église la parole défunte du Latium. Savez-vous pourquoi? Pour mettre le latin, comme un rideau, entre l'intelligence et la religion. Il pensait, par je ne sais quelle mauvaise habitude de paradoxe, qu'une croyance est d'autant plus respectable qu'elle est moins comprise. Un dogme, à son avis, devait être pour le peuple de l'hébreu ou tout au moins du latin.

Quoi qu'il en soit, à mesure que l'instruction de plus en plus sécularisée développait de plus en plus la raison dans la masse auparavant ténébreuse du peuple, l'Europe lettrée choisit de préférence la langue populaire, comme une forme plus prompte à l'invention. La routine du mot implique toujours plus ou moins la routine de l'idée.

La civilisation abandonna partout la langue de la mort pour parler sa propre langue. Au lieu de parler à une caste d'initiés, elle parla à la multitude entière d'esprits. La parole, sans cesse activée au contact de la parole, prit en elle-même plus de confiance; elle eut à la fois plus d'audace et plus d'originalité; mais plus la langue moderne gagnait de terrain dans la société, plus elle en gagnait dans l'éducation. Elle força le latin à rétrograder peu à peu devant elle, comme le spectre du passé. Enfin un jour arriva où la langue de Rome ne fut plus qu'une lettre morte, une curiosité si l'on veut, de l'esprit humain. On l'étudia encore, non pour la parler, mais pour en pénétrer voluptueusement le charme secret. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Vallet de Viriville cette longue capitulation du passé devant l'incessante victoire du présent. Ce récit est un paragraphe nouveau de l'histoire du progrès. De-

mandez-nous ensuite : Où donc est la révolution? Où donc n'est-elle pas, plutôt? sommes-nous tentés de répondre.

Maintenant, pour revenir à l'Université, quelle importance doit avoir désormais la langue latine dans l'éducation de la jeunesse? Pour répondre convenablement à cette question, il faut d'abord poser le principe régulateur de tout système d'enseignement. Ce principe, le voici : étant donné l'état d'une société, trouver le mode d'instruction le plus conforme à l'état de cette société. La pratique, ici comme partout, est la mesure de la théorie. Une nation doit développer l'intelligence de l'enfant en raison précisément de l'emploi qu'elle fera plus tard de cette intelligence. La langue latine doit donc tenir dans l'école juste la même place qu'elle tient ensuite dans la vie comme utilité. Car l'apprentissage n'existe pas probablement par lui-même et pour lui-même, mais par rapport et en harmonie avec la fonction. Autrement ce serait à peine un moyen tel quel de tuer par mesure de sûreté le temps de la jeunesse. L'intelligence aussi est une production. La sagesse d'un siècle veut la proportionner comme toute autre production, peu importe laquelle, au besoin de la consommation.

Voilà le principe. Mais ainsi posé, le principe serait infiniment trop rigoureux à l'étude du latin. Il faut remonter plus haut pour justifier l'éducation actuelle du collége. Il faut dire que l'enseignement bien entendu ne façonne pas seulement les âmes pour les besoins de la fonction, mais façonne encore les âmes en elles-mêmes pour tous les moments de l'existence. On est fonctionnaire par accident, on est homme par nature. L'un est l'homme partiel pour ainsi dire, l'autre est l'homme complet. L'instruction doit

donc s'attacher à développer celui-ci plutôt que celui-là, car l'humanité est faite pour vivre non pour une œuvre et par une faculté, mais pour toutes les œuvres et par toutes les facultés. Or, la meilleure méthode de développement pour l'esprit est l'étude de l'éloquence et de la poésie, de la philosophie et de l'histoire. Mais on ne peut respirer dans tout leur parfum ces fleurs divines de la civilisation, sans aller visiter à l'heure du printemps le monde romain, c'est-à-dire l'âge héroïque de la littérature. Par l'étude de ce monde, on reconstitue le premier type du beau dans son intelligence, on reprend tout le temps laissé en arrière, on rentre en possession du passé. Si on enseignait exclusivement au collége l'arithmétique et la physique, cette chose positive, pour parler la langue du moment, on ferait de l'homme un chiffre et du sentiment un problème. La société saurait calculer, elle ne saurait plus sentir. Le cœur serait atrophié au profit du cerveau. On aurait créé dans le monde, par un procédé d'algèbre, un nouveau genre d'eunuque.

Nous demandons pardon à M. Vallet de Viriville, mais son livre provoque à penser. Comme nous n'avons rien à faire de mieux pour le moment, nous avons cédé à la provocation. Ce n'est pas cependant que son livre soit un traité didactique de pédagogie. Non, c'est un ouvrage pittoresque écrit autant pour l'imagination que pour l'intelligence. A chaque instant la gravure vient ajouter au texte le commentaire du regard. A chaque page on trouve un portrait souvent inédit de quelque grand homme du passé : ici Charlemagne, ici Érasme, ici Gutenberg, ici Christophe Colomb. A chaque page encore on rencontre quelque monument aujourd'hui disparu sous la truelle, tantôt le collége de Navarre, tantôt le collége de Montaigu, tantôt le

Pré-aux-Clercs, tantôt le couvent de Saint-Victor. Cette histoire est une promenade continuelle dans le vieux Paris. Après l'avoir lue, on la feuillette encore du doigt avec un véritable plaisir.

III.

EUGÈNE SUE.

LES MYSTÈRES DU PEUPLE.

J'avais autrefois un ami qui se nommait La Ramée. C'était un jeune homme travaillé, comme Pascal, par une vision. Il vivait, parmi nous, à l'état perpétuel de somnambulisme et marchait endormi à la vie, en murmurant je ne sais quel rêve d'un monde passé. Il avait savouré, dans sa jeunesse, cette fumée d'opium que l'Allemagne appelle une philosophie. Il expirait longuement minute par minute, sous nos yeux, consumé par le poison. Il portait déjà sur le front son épitaphe écrite dans sa pâleur. Et cependant, il ne voulait pas croire à la gravité de sa maladie. Mais, un jour, au milieu d'une crise, nous envoyâmes chercher le médecin.

Le médecin entra et s'assit au chevet de La Ramée. Le docteur était un vieillard passablement illustre à la Faculté. Il suivait avec intérêt la maladie de notre ami. Il examina attentivement le malade. Il tira sa tabatière, huma métho-

diquement une prise en bouchant à tour de rôle une narine, se moucha solennellement, replia son mouchoir et le posa sur la tablette de la cheminée.

Après deux minutes de ce recueillement scientifique, interrompu çà et là par une nouvelle prise de tabac, il tâta le pouls du jeune visionnaire, et lui adressa gravement, lentement cette demande avec l'intonation mesurée et cadencée d'une profonde méditation :

— Vous souffrez?

— Un peu, répondit La Ramée.

— Où?

— Là, reprit-il en mettant la main sur sa poitrine.

— De quoi?

— De mon dernier coup de poignard.

— De votre dernier coup de poignard? répondit le médecin étonné.

— Oui, sans doute, continua imperturbablement le jeune homme, depuis le jour où j'ai eu l'honneur d'être assassiné en plein collége de France par la jalousie de Charpentier, il y a de cela deux cent soixante-douze ans et quinze jours, il n'arrive pas le plus léger changement de température, que cette blessure-ci ou cette autre ne me fasse souffrir.

— Nous y voilà revenu, reprit le docteur; vous tenez toujours, n'est-ce pas, à votre idée de métempsycose, et parce que vous portez le nom de La Ramée, vous persistez à vous croire véritablement Ramus, assassiné le jour de la Saint-Barthélemy, ce même Ramus, identiquement le même, immortel, renaissant à chaque génération, pour se perpétuer indéfiniment dans un homme et pour être ce qu'il est aujourd'hui, un malade, un rêveur, un disciple de la philosophie allemande, c'est-à-dire vous, mon cher monsieur,

jeune homme qui vous donnez trois cents ans de vieillesse.

— Trois cents ans de vieillesse? Que dites-vous là, docteur. Je suis bien, parbleu, aussi vieux que le monde sublunaire ici présent. Est-ce que nous pouvons naître, est-ce que nous pouvons mourir? Naître ou mourir ce n'est qu'une manière différente de vivre, comme manger et jeûner, comme veiller et dormir. Nous sommes tous ici-bas aussi âgés les uns que les autres, car nous sommes tous venus à la vie le lendemain de la Genèse. Si vous ne pouvez vous rappeler ce que vous avez fait, il y a cinq mille ans, que voulez-vous que je vous dise? vous avez tout simplement oublié les années de votre jeunesse.

Vous n'avez pas, docteur, je parie, la faculté excessivement développée du souvenir. Quant à moi, je n'ai pas perdu la mémoire, je sais fort bien que j'étais, que je suis Ramus, en français, Pierre La Ramée. Quand je relis mes ouvrages, je me rappelle fort exactement les avoir écrits. Je lève de temps à autre, pendant la lecture, les épaules, et je me dis : à cette époque là, je lâchais volontiers une billevesée à la façon de Platon. Tenez, docteur, regardez-moi la poitrine, ne voyez-vous pas une cicatrice? C'est le dernier coup que je reçus. Le coup de merci, comme on disait alors, et après cela mes assassins qui étaient, vous le savez, des gens fort dévots, me prirent, qui par les pieds, qui par les bras, et me jetèrent par la fenêtre.

Le médecin se leva sans laisser passer sur sa physionomie la moindre expression de surprise, et il nous dit à l'oreille :

— La folie est incurable. Ce jeune homme a trop étudié la logique. Il y a laissé le peu de raison qu'il avait. Il n'a pas vécu, il n'a pas vu le monde, le monde réel, le monde

qui vit, qui marche, qui paraît, qui tombe bien et dûment sous nos cinq sens, les cinq sens de notre organisme. Il a rêvé tout debout et toute sa jeunesse. Il faut le déplacer, le déraciner de ses lectures et de ses élucubrations. C'est par un voyage et un tête-à-tête un peu prolongé avec la nature que nous pourrons le ramener au sentiment de la vie et de la réalité.

— Jeune homme, reprit-il à haute voix en se rapprochant du malade, je ne vois pour vous qu'un moyen de guérison.

— Lequel? répondit La Ramée.

— Un voyage en Italie.

— En Italie! que dites-vous là, docteur? Mais vous ne savez pas que sur cinq mille ans d'existence, j'en ai passé pour le moins deux mille en Italie. Les yeux que vous me voyez en ce moment n'ont peut-être jamais regardé Rome ou Naples. Eh bien! je n'ai qu'à les refermer, qu'à me recueillir un instant, et je pourrai vous décrire tous les monuments de ces villes, restaurer toutes leurs ruines. L'Italie n'a donc rien à me montrer que je n'aie vu, mille fois vu dans ma première, dans ma seconde, dans ma troisième, dans ma quatrième jeunesse. Envoyez-moi plutôt au Japon.

— Eh bien! reprit le médecin, qui savait par expérience qu'il ne faut jamais heurter la monomanie, puisque vous connaissez si bien et de si longue date la vieille terre de Saturne, *Saturnia tellus*, j'ai fait moi aussi mes humanités ; vous avez pu voir que sa température a de temps immémorial le secret de guérir les douleurs invétérées.

— Vous avez raison. Je m'y suis guéri d'un rhumatisme que j'avais attrapé à la seconde guerre Punique. Je retournerai donc en Italie.

Le malheureux partit en effet, et au bout de quelques mois, il mourut ou plutôt il ressuscita dans le corps de quelque nouveau La Ramée.

Je n'ai jamais partagé l'opinion, je n'ose dire la folie, du rêveur oublié qui dort maintenant sous la ronce du *Campo morto* de Terracine.

Je ne crois pas à la transfiguration perpétuelle d'une même âme dans de nouveaux corps d'hommes. Et quand la justice guillotine quelqu'un en place publique, je ne puis, en conscience, me résoudre à dire qu'elle punit toute une dynastie de criminels sur la tête de ce quelqu'un.

Et cependant j'ai l'intime conviction que si nous ne portons pas en nous l'âme de tel ou tel être humain, nous portons en bloc, au fond de notre vie, la vie de nos ancêtres.

Nous aimons ce qu'ils ont aimé, nous souffrons ce qu'ils ont souffert, nous avons avec eux une mystérieuse solidarité de destinée ; ils agissent en nous et avec nous du fond de leur tombeau, par toutes les œuvres, par toutes les espérances qu'ils nous ont léguées.

C'est cette philosophique, cette poétique idée de continuité de chaque race dans chaque homme, de fraternité, à travers la mort, d'une génération avec les autres générations, que M. Eugène Sue vient de mettre en scène, sous le nom de *Mystères du Peuple*. Le nouvel ouvrage du célèbre romancier est le récit pathétique de ce long martyre qui s'est appelé alternativement esclavage, servage, prolétariat, sur notre vieux sol gaulois. M. Eugène Sue reprend ce poëme funèbre du travail écrit avec le sang du travailleur, à l'origine même de notre société. Voici comment :

Il y a, au moment de l'insurrection de Février, dans la rue Saint-Denis, un marchand de toile nommé Marick le

Brenn. Marick le Brenn est le descendant de Brennus. Il est, de père en fils, le vainqueur de Rome sous le nom de le Brenn. Il est depuis seize cents ans le Gaulois opprimé par les Francs, et depuis seize cents ans il conspire contre cette oppression. Lorsque la révolution du mépris éclata, il conspirait encore. Il commandait une société secrète, et, au premier coup de tocsin, il se jeta vaillamment dans les barricades.

M. Eugène Sue a eu raison de commencer l'odyssée du prolétariat par la révolution de février. La révolution de février devait être la glorieuse préface de l'histoire du travail. C'est elle, en effet, qui a la première posé dans le monde la question de la misère; la première qui voulut relever le prolétaire de sa déchéance.

M. le Brenn est donc un vieux Breton de la vieille Bretagne, dont le cœur bat depuis des siècles pour la liberté. Il a une femme pétrie de la même fibre, qui partage toutes ses aspirations et toutes ses colères accumulées dans son âme, depuis douze cents ans, contre la noblesse. Le dieu de la démocratie a béni son mariage et lui a donné une fille qu'il a baptisée, dans la religion de ses pères, du nom de Velleda.

Un ouvrier menuisier aime discrètement Velleda, par la fenêtre ; la disproportion de fortune l'empêche de la demander en mariage. Mais M. le Brenn prend les devants sur les scrupules de l'ouvrier, et il lui offre la main de sa fille. Le jeune homme ne peut croire d'abord à une pareille fortune. Il ne comprend pas que M. le Brenn pousse jusqu'à cette conséquence la religion de la démocratie.

Enfin l'insurrection de février a balayé de Paris la dynastie de juillet. Une année a passé sur cette victoire. La République a eu ses bons et ses mauvais jours ; elle est en

apparence vaincue. Après avoir traversé la persécution et rompu le pain amer, M. le Brenn rentre dans sa maison de la rue Saint-Denis. Il tire de son sein une clef mystérieuse et il ouvre la porte d'une chambre toujours fermée. Il conduit Georges devant un tabernacle voilé au regard des profanes.

Or, voici ce qu'il y avait dans ce mystérieux coffret de bronze, que M. le Brenn, ou autrement Brennus, âgé de trois mille ans, tenait caché aux regards des profanes. Il y avait dix-huit rouleaux de manuscrits, où pendaient dix-huit reliques du passé.

La première relique était une faucille d'or; la seconde, une clochette d'airain; la troisième, un collier de fer; la quatrième, une croix d'argent; la cinquième, l'alouette d'un casque; la sixième, la garde d'un poignard; la septième, une crosse d'abbesse; la huitième, une monnaie de Charlemagne; la neuvième, une sagette; la dixième, un crâne d'enfant. Ici, faisons une croix et arrêtons-nous. Aussi bien nous sommes à l'an mil, nous reprendrons plus tard cette nomenclature.

Toute l'histoire de la Gaule est contenue dans ce coffret. Chacune de ces bribes du temps représente une vie, une gloire, une lutte, une souffrance de nos aïeux : car cette collection de rouleaux est la biographie de père en fils d'une famille de Gaulois, depuis l'an cinquante, avant notre Seigneur, jusqu'à la révolution de Février.

Quand la main du vieillard venait à sécher sur la page à moitié écrite de l'immortel testament, son successeur immédiat selon la chair reprenait la phrase interrompue, et la chronique de la dynastie des le Brenn toujours continuée, toujours acheminée de siècle en siècle, embrassait la série entière des générations.

Le premier *Brenn*, de la tribu de *Karnack*, était *Joel*, fils de *Maick*, qui était fils de *Kirio*, fils de *Tirers*, fils de *Gomez*, fils de *Vorr*, fils de *Glenan*, fils d'*Erer*, fils de *Roderck*, celui-là même qui assiégea Rome et prononça le fameux mot : Malheur aux vaincus !

Joel vit paisiblement au milieu de son clan de *Karnak;* il a, sur la colline, son château de pisé, couvert de joncs marins et entouré d'une palissade. *Hesus*, le dieu des druides, a béni son mariage : il lui a donné un fils nommé *Guilherm*, qui est laboureur; un autre fils, nommé *Mikael*, qui est armurier; un troisième fils, *Albinick*, qui est marin, et enfin une fille nommé *Héva*, qui est prêtresse dans l'île de *Seirn*, et vouée à tout jamais à la virginité.

A ces richesses naturelles, ajoutez une femme légitime, *mam' Margarid*, mère Marguerite, ôtons notre chapeau; un dogue *Deber-Drud*, ou mangeur d'hommes, toujours prêt à mériter une fois de plus son nom; passablement de bœufs, de moutons et de chevaux, y compris le merveilleux étalon *Tom-Bras;* et vous aurez à peu près un Breton complet, de bonne lignée, vers l'an cinquante avant notre Seigneur.

Joel est heureux comme un patriarche du Nord, qui passe sa vie à labourer, à semer, à moissonner, à chasser, à clouer des têtes de loups à sa porte, et, pour varier la décoration, des pattes de sanglier. Lorsque l'ennui le prend dans ses brouillards de Bretagne, il arrête les étrangers sur le grand chemin, il leur lie bras et jambes, les jette au fond de sa charrette et les emmène de bonne amitié dans sa maison. Une fois à l'abri, derrière le pont-levis de sa citadelle de pisé, il délie ses prisonniers, leur fait apporter un mouton rôti, une coupe d'hydromel et les prie poliment de lui raconter une histoire. Joel n'avait pas d'autre ma-

nière de se procurer les journaux pour se mettre au courant des affaires de son pays.

Nous ne saurions, quant à nous, blâmer sa curiosité. César était à Nantes avec sa flotte, et, par une indiscrétion vraiment romaine, il demandait à la Bretagne un nombre vraiment fabuleux de têtes de bétail pour nourrir son armée. La Gaule n'a jamais nourri armée sur son territoire qu'avec du fer, et elle s'apprête à contenter pleinement César. Les tribus bretonnes se rassemblent dans la plaine de ***Karnak***, et lorsqu'elles sont assemblées, lorsque le collége sacré des druides appelle sur leurs armes la protection de ***Hésus***, une jeune fille passe lentement sur le front de l'armée, en robe blanche, les cheveux épars, une faucille à la ceinture : c'est la vierge de ***Seirn***, la chair de ***Joel***, qui vient donner sa vie en holocauste à sa patrie. Elle monte tranquillement sur le bûcher; elle lève une dernière fois vers le ciel de la Gaule son œil bleu, qui en était le plus pur reflet, et l'âme héroïque de la Bretagne s'évanouit ce jour-là dans une bouffée de fumée.

Le sacrifice ne désarma pas la colère de ***Hésus***. Le ***chef de cent vallées*** perdit la bataille de Vannes. ***Joel*** fut tué, ***Mikael*** fut tué, le dogue ***Deber-Drud*** fut tué, mais noblement, en fouillant à plein museau la poitrine d'un archer crétois. La Bretagne fut asservie, et ***Guilherm*** le laboureur fut ramassé sur le champ de bataille, pour être vendu à la criée. Ses deux enfants, ***Sylvest*** et ***Siamara***, le suivirent en esclavage.

Ici finit le premier chapitre, que M. Eugène Sue a intitulé la ***Faucille***. Mais, avant de passer au chapitre du ***Collier***, nous voulons dire toute notre pensée. Jamais M. Sue n'a été plus poétiquement inspiré que dans ce récit. Il a véritablement écrit une iliade bretonne où nous retrouvons

toutes les mœurs et les croyances des Gaulois. Il a ressuscité la civilisation celtique d'un coup de baguette. Nous la voyons, nous la touchons. Voici le repas, voici le duel, voici le combat, voici le char de mort, voici le gui sacré, voici l'enfant exposé sur un bouclier, voici le sacrifice, voici enfin tout ce que la tradition nous a légué, réuni, dramatisé, poétisé, vivant dans un admirable épisode.

Passons maintenant au chapitre du *Collier*. Ce chapitre est le récit de l'esclavage chez les Romains. *Guilherm* a cessé d'écrire son rouleau. Il est allé rejoindre Héva dans les étoiles. C'est maintenant son fils *Sylvest* qui tient la plume et qui continue le mémorial de famille.

Sylvest est l'esclave d'un gentilhomme romain, le seigneur *Diavole*, qui vivait gaiement, en attendant la mort de son père, de la générosité des usuriers. *Sylvest* avait deux défauts pour un esclave : il avait une femme nommée *Loyse*, et une sœur nommée, nous l'avons déjà dit, *Siamara*. *Loyse* était esclave comme lui, dans la villa d'une veuve, de Faustine, s'il vous plaît, en personne ; et *Sylvest* ne pouvait aller la voir qu'à la dérobée, au détriment de ses épaules. *Siamara* était simplement courtisane, sous l'enseigne de la belle Gauloise. Elle arrivait en droite ligne de Capri, avec toutes les connaissances de la cour de Tibère. Elle avait choisi pour amant un gladiateur énorme, borgne et velu, qui avait illustré dans tous les cirques de la Gaule le nom de *Mont-Liban*. Les grandes dames se disputaient l'amour de Mont-Liban.

Et cependant *Sylvest* voulait revoir cette sœur du berceau, qu'il n'avait plus vue depuis son enfance. Il l'aimait encore, pauvre fleur des bruyères de *Karnak*, fanée au souffle de la débauche. Il l'alla chercher dans je ne sais quelle mystérieuse caverne, où *Siamara* pratiquait à la

fois les secrets de la volupté et de la nécromancie. Il reste là, cloué d'horreur, infiniment trop longtemps, car pour ce méfait, accompagné de quelques circonstances aggravantes, le seigneur Diavole condamne aux bêtes du cirque le malheureux retardataire.

Il ne pouvait trouver une plus belle occasion d'être mangé. Le cirque avait acquis tout récemment, de la magnificence de je ne sais plus quel proconsul, une nouvelle recrue de jeunes lions qui n'étaient pas encore blasés sur la curée humaine, des tigres de bonne mine, et, par-dessus le marché, un éléphant et un crocodile. *Sylvest* attend patiemment, au fond de son cachot, son tour de passer, par un procédé un peu brutal de métempsycose, dans le corps d'un lion. Son geôlier, assez brave homme au demeurant, lui donne à ce sujet d'excellents conseils.

Lorsque vous serez dans le cirque, n'allez pas vous jeter à plat ventre, car dans cette posture la bête pourrait longtemps vous tailler à merci avant de vous tuer. Mettez-vous à genoux et présentez hardiment la gorge la première, car du premier coup de mâchoire vos souffrances seront finies. Mais si vous aimez mieux raccourcir le drame, croyez-moi, jetez-vous sous la patte de l'éléphant : le poids d'un seul pas vous écrasera comme un escargot dans sa coquille.

Sylvest remercie le geôlier de ses conseils. Il trouve qu'il y a encore chez les Romains suffisamment de philanthropie.

Enfin, le jour du spectacle est venu. Les proies humaines destinées aux lions sont enfermées sous une galerie voûtée de plain-pied avec l'arène du cirque, et séparée du cirque par une herse de fer qui s'enfonce à volonté sous terre. Le combat est commencé : collé aux barreaux de la herse,

Sylvest regarde d'abord les gladiateurs à cheval, puis les gladiateurs à pied s'exterminer gracieusement, aux applaudissements de la multitude. Pendant les entr'actes du combat, les malades entrent dans l'arène pour aspirer la santé aux blessures béantes des mourants. Les malades partis, les garçons de spectacle achèvent les vaincus à coups de marteau.

Après les gladiateurs, les lions sont lâchés. La herse qui fermait la loge des esclaves disparaît par une rainure. Une immense plaque de fer rouge, qui tient toute la largeur de la loge, roule du fond de la galerie sur les esclaves, et les chasse en bloc dans l'arène.

Je ne veux pas décrire ce spectacle. Il faut toute la vigueur d'imagination de M. Eugène Sue pour une semblable tragédie. Jamais prophète de l'avenir sur le trépied n'a peint avec plus d'énergie Rome décrépite, Rome cruelle, qui cherche encore, la lèvre collée au sang, à boire une dernière volupté.

Tout le monde connaît les terribles émotions que l'illustre romancier sait, au besoin, tirer de la réalité. Nous croyons pouvoir annoncer que ses admirateurs, et ils sont l'Europe entière, trouveront dans les ***Mystères du peuple*** de nombreuses surprises. Ils auront encore à faire les frais de nouvelles admirations; car ici M. Eugène Sue est à la fois poëte, romancier, historien, archéologue, profond, savant, pathétique, philosophe ; car il ne veut pas seulement amuser ses lecteurs, il veut les instruire; il ne veut pas seulement raconter, il veut prêcher.

Il veut prêcher la rédemption du peuple, par l'exemple de cette famille qui nous arrive du fond des âges, traînant sur ses pas toutes les iniquités du passé. Il est peuple, il se sent peuple, et il veut retourner au peuple toutes ses études,

toutes ses inspirations. Il a été récompensé de sa bonne volonté par le plus magnifique succès qui ait encore, dans ces jours troublés, accueilli un ouvrage.

Mais je m'arrête à ce chapitre de débauche et de cruauté; j'aperçois déjà, à l'horizon de la Judée, le fils du charpentier qui parle à une femme accoudée à la margelle d'une citerne. Je reprendrai un autre jour cette douloureuse histoire du travail, sur le vieux sol gaulois, de génération en génération. Nous suivrons pas à pas cette dramatique trilogie, qui passe successivement de l'esclavage au servage, du servage au prolétariat.

Et maintenant que j'ai dit toute ma pensée sur ce dernier ouvrage de M. Eugène Sue, son meilleur à mon avis, son plus profond par la conception et par l'exécution, je dois faire une réserve pour les théories trop rigoureuses, je n'ose dire trop étroites de l'auteur, sur la servitude et sur la conquête. Je lui demande à ce sujet la permission de lui présenter une simple objection. Il en fera bien entendu ce qu'il voudra. Toute objection n'est bonne qu'à cela, je le sais d'avance; mais je ne puis résister à la tentation.

Voici une société en enfance, Gaule ou Inde, n'importe laquelle. Évidemment, du droit de nature, tous les hommes de cette société sont égaux, c'est-à-dire également misérables, également ignorants, également incertains de leur subsistance. Ne brisez pas cette égalité primitive instituée par la nature, le citoyen de cette République universelle dînera quand il aura tué la bête, et, la bête tuée, il la mangera quand il pourra garder son couvert contre d'autres convives qui s'inviteront au repas du droit des poignets, qui est aussi un droit de nature.

L'homme libre de cette humanité en plein air sera l'es-

clave de je ne sais combien de maîtres plus brutaux les uns que les autres : du besoin, de l'hiver, de l'orage, du froid, du chaud, du lion, de l'ennemi. Et il n'a encore dans l'esprit ou dans la main aucune arme offensive ou défensive pour résister à toutes ces tyrannies. Il peut, à toute force, en réunissant d'autres démocrates à l'état naturel comme lui, former un attroupement; il ne peut former une société; car une société demande d'abord une science sociale, une loi, une langue, une notion commune de justice, toutes choses qui sont à coup sûr des inventions de l'intelligence.

Mais comment l'intelligence peut-elle inventer une grammaire, une législation, une science, quoi que ce soit enfin, là où chaque homme, fût-il Newton, fut-il Moïse en germe, est obligé de dépenser jusqu'à la dernière heure de son temps, dans l'unique préoccupation de sa nourriture et de sa sauvegarde?

Supposons maintenant que cette démocratie primitive, qui n'est autre chose que l'égalité dans la misère, trouve sur son chemin un prophète inspiré pour lui dire à l'occasion :

Nous vivons ici dans un effroyable esclavage, parce que nous sommes tous égaux. Mais nous pourrons briser cette captivité parce que nous avons une intelligence. Faisons qu'il y ait certains hommes parmi nous qui soient toujours occupés à penser et à convertir leurs pensées en industries; et, pour leur assurer la sécurité d'existence, sans laquelle il n'y a pas de méditation, faisons que d'autres hommes travaillent au-dessous d'eux spécialement pour nourrir l'oisiveté de l'intelligence.

Eh bien! ce que personne n'a prophétisé, l'histoire l'a réalisé dans sa sagesse.

Ainsi, pour que l'humanité, perfectible en vertu de ses

propres labeurs, puisse secouer l'oppression de la nature et appeler un plus grand nombre de libérés à la plénitude de leur être et de leur intelligence, il faut nécessairement, en haut, le loisir du corps qui se résout en activité d'esprit, et en bas un excédant de travail musculaire pour assurer le loisir à la pensée.

Assurément, une pareil ordre social ne peut résulter d'un contrat. Ce n'est pas un marché à proposer aux travailleurs. S'il devait éternellement durer, il serait le démenti vivant de la Providence. Mais heureusement l'intelligence, émancipée par les travailleurs, émancipe à son tour les travailleurs. Elle substitue au travail des mains le travail des machines. On ne destitue une force à l'atelier de la vie qu'avec une idée, qui devient une force à son tour.

Si jamais M. Eugène Sue veut méditer l'histoire sous ce nouvel aspect, il en tirera, j'en suis persuadé, de profondes déductions. L'esclavage a été jusqu'à présent un sphinx qui a dévoré tous ses devins. M. Wallon a été, dans ce temps-ci, le dernier mangé. Voilà ma première objection. Voici maintenant la seconde.

Est-il bien certain que la conquête ait été, dans le temps jadis, une calamité pour notre patrie? Soyons Gaulois, rien de mieux; mais ne regrettons pas d'être par-dessus le marché Français et Romains : car, plus il y a de races dans un peuple, plus il y a de vertus; car c'est par l'action et la réaction des races les unes sur les autres, de la race dorienne sur la race ionienne, de la race étrusque sur la race pélasgique, qu'Athènes et que Rome ont réalisé les magnificences de leur civilisation. Là au contraire où il n'y a qu'une race, il n'y a qu'une nationalité impotente, destinée à mourir de la maladie bien connue de l'uniformité.

Ne soyons pas ingrats pour Rome, qui a bien voulu nous

apporter, à la pointe de l'épée, sa langue, sa littérature, sa poésie, sa philosophie, en même temps que la littérature, la poésie et la philosophie grecques, sa peinture, son architecture, sa sculpture, son administration, sa voirie, son industrie, et qui nous a poussés peut-être de dix siècles en avant vers le progrès.

Ne soyons pas ingrats non plus pour les Francs, ces bandits à moustaches rousses qui nous ont apporté l'amour du plein soleil, l'amour de la campagne, de la forêt, qui ont rejeté la vie politique de la ville dans les champs, qui ont semé la graine humaine sur toute l'étendue du territoire et constitué cette fibre dense et forte de la nationalité française, ondulant par un savant organisme de la ferme au village, du village au canton, du canton à la ville, de la ville à la capitale.

Ceci me rappelle une légende, je n'ose dire une histoire que j'ai lue, il y a quelque temps, dans je ne sais quel voyage.

Un jeune prince du Mogol mourait de langueur. L'empereur appela un astrologue pour le guérir. L'astrologue consulta toutes les planètes de sa connaissance, et après un ample référé avec le firmament, il conseilla au jeune prince une potion de sang humain. De sang humain? direz-vous. Oui, et le plus fraîchement tiré des veines de toutes les sultanes que l'héritier de l'empire avait appelées dans son sérail de l'Afrique et de l'Asie. Les quatre cents épouses du jeune prince reçurent l'ordre de se tenir prêtes pour une saignée, et un matin un chirurgien français, attaché au sultan, est saisi à l'improviste par une douzaine de femmes, déshabillé, jeté de vive force dans une baignoire, lavé, frotté, parfumé d'essences et mené mystérieusement dans un corridor du harem. A chaque pas qu'il

fait, une tenture de soie s'ouvre légèrement pour laisser passer un bras nu chargé de bracelets. De douces et voluptueuses vapeurs flottaient dans l'air, exhalées de toutes les cellules. Le chirurgien, enivré, allait le long d'une balustrade de sandal, saignant sous le couvert les bras de ces impératrices invisibles languissamment couchées derrière les rideaux. Et quand il eut versé le sang de trois continents, sans entendre un soupir, sans apercevoir un visage, les femmes qui l'avaient amené le conduisirent, la coupe à la main, devant le jeune prince, qui vida d'un trait ce vin brûlant de la vie et recouvra la santé.

Chaque peuple est comme le jeune héritier du Mogol. Il a besoin de communier du sang de plusieurs peuples pour ne pas mourir de langueur.

IV.

JULIEN LE ROUSSEAU.

ORGANISATION DE LA DÉMOCRATIE.

Ce livre est écrit à bonne intention par un homme de talent. Nous en partageons, en partie du moins, les tendances. Mais pourquoi ce titre : *Organisation de la Démocratie?* La démocratie est la vie même de la société. Or, la vie repousse par nature jusqu'à l'idée d'organisation.

On n'organise pas la vie, on la laisse vivre; on n'organise pas la végétation, on la laisse pousser; on n'organise pas le vent, on le laisse souffler; on n'organise pas l'eau, on la laisse couler; on n'organise pas la lumière, on la laisse briller; on n'organise pas l'intelligence, on la laisse penser; on n'organise pas le progrès, on le laisse graviter; on n'organise pas la parole, on la laisse parler; on n'organise pas le travail, on le laisse marcher; on n'organise pas la production, on la laisse produire; on n'organise pas la liberté, on la laisse agir.

Les mécaniciens de la société, qui préfèrent assurément

leur petite machine à la vie, veulent organiser la liberté pour empêcher les abus. D'autres mécaniciens aussi veulent organiser le travail pour empêcher les injustices. Pourquoi donc l'Assemblée législative proscrivait-elle l'organisation du travail et poursuivait-elle à outrance l'organisation de la liberté? Si le principe est juste ici, il doit être juste partout. Deux et deux font quatre aussi bien pour compter les jours que pour compter les années.

Eh bien ! soit, j'accepte votre principe pour un instant. La liberté mutilée que vous appelez la liberté sage, vaut mieux que la liberté entière, la liberté libre enfin. Il suffit de la régler comme une horloge, pour la préserver de ses propres erreurs. Vous le croyez, vous le dites dans vos journaux, dans vos discours, et vous ne voyez pas alors que vous ne la réglez pas assez! Faiseurs de lois qui siégez à l'Assemblée, vous n'êtes pas seulement inconséquents, vous êtes cruels, et, votre principe à la main, je vais vous le prouver.

Il y a en ce moment en France deux espèces de médecins. Il y a le médecin allopathe et le médecin homœopathe. Ils ont l'un et l'autre deux systèmes opposés : là où l'homœopathie guérie, l'allopathie doit tuer et réciproquement. Il n'y a pas de milieu. Chaque jour des hommes périssent dans leur lit de la main de l'un ou de l'autre système. Et vous ne cherchez pas le meurtrier? Et vous laissez à la médecine sa liberté d'opinion? Et vous ne réglez pas à l'instant cette liberté? Que dis-je, vous ne la réglez pas, vous donnez vous-même à l'erreur un brevet. Vous lui accordez le monopole de tuer. Vous contresignez de votre propre main ses poisons, mais vous portez par cela même la complicité de ce meurtre en masse à l'aide de pilules. Vos pères des anciens parlements n'ont pas eu du

moins cette coupable nonchalance. Ils ont proscrit l'émétique et je crois bien aussi la vaccine par un arrêt. Ils croyaient à la puissance de la règle, et ils ont réglé.

Voilà une famille obligée de vivre à Paris. Le mari est peintre, homme de lettres, fonctionnaire, ou si vous voulez aspirant aux fonctions. Prolétaire en habit, il n'a d'autre revenu que son travail ou son salaire déguisé sous le nom de traitement. L'effroyable concurrence de luxe, qui n'est du haut en bas que l'émulation de la ruine, le contraint à exagérer ses dépenses. Il doit porter dignement son rang parmi ses égaux. Il aura dans son appartement des bronzes, des dorures, des chinoiseries. Il respirera le parfum mourant des roses dans la porcelaine. Sa femme aura des dentelles, des bijoux, des toilettes de rechange, car elle ne peut décemment reproduire la même robe dans plusieurs soirées. Cette famille donnera ou rendra des dîners, selon toute l'orthodoxie des services, avec l'argenterie, la verrerie obligatoire, les plats rares, les vins fins, les bouquets et les bougies ; et cependant ce mari, cette femme lancés, précipités bon gré mal gré dans cette existence de profusion, ont deux, trois, quatre enfants, qui n'attendent d'autre fortune que l'épargne de leurs parents. Leur patrimoine s'en va jour par jour, en loyers, en bals, en meubles, en dîners, en modes, en plaisirs. Et vous ne prenez pas la défense de ces victimes prédestinées par ce luxe à la misère ; vous n'arrêtez pas, par une loi, cette banqueroute immorale de la paternité à sa propre génération ! Vous ne réglez pas la liberté de conduite des père et mère dans leur ménage ! Mais vous ne voyez donc pas que de cette maison sortiront un jour des enfants affamés pour aller se ruer de désespoir sur la société. Ayez donc, dans cette circonstance, au moins le courage de votre principe : imitez vos ancêtres

en législation. Faites des lois, comme Philippe le Bel, pour réglementer la cuisine et la garde-robe de chacun. Nulle femme, si elle n'est duchesse ou millionnaire, ne pourra avoir plus de deux robes, comme par le passé. Nul ménage, s'il ne justifie de quatre quartiers ou de vingt mille francs de revenu, ne pourra avoir plus de deux plats à son dîner. Ces lois dorment dans nos recueils d'ordonnances; réveillez-les du tombeau pour notre salut; réglez donc, puisque vous n'avez qu'à régler.

Les assemblées ont décrété en soixante ans soixante mesures au moins pour punir toute espèce d'offense au premier fonctionnaire de l'État, directeur, consul, roi ou président. Je suis assez d'avis de respecter le pouvoir, surtout en République; car le pouvoir est alors le peuple tout entier. Mais je préfère, je l'avoue, le respect libre au respect forcé. Je veux avoir au moins le mérite de ma politesse. Et, voyez la contradiction! il n'est pas permis d'insulter le président, il est permis d'insulter Dieu, aux yeux de votre légalité. L'outrage est puni, le blasphème est innocent. Est-ce que le nom d'un président serait plus sacré que le nom de Dieu, par hasard? Est-ce que le respect à Dieu est moins utile à la société que le respect au président? Mais si vous laissez souiller le nom de Dieu sur la lèvre de l'homme, comment pouvez-vous mettre sur cette lèvre le serment? Mais s'il n'y a plus de serment, il n'y a plus de témoignage en justice. Mais si ce nom de Dieu qui nomme la plus haute idée que l'homme puisse concevoir, son espérance, sa grandeur, son immortalité, son âme tout entière, dans ses plus saints frémissements, dans ses plus grandes aspirations, si ce nom en dehors, au-dessus de tous les autres noms, ce talisman céleste contre toutes les tentations, contre toutes les mauvaises pensées, peut être impunément

traîné dans les ruisseaux et tourné en défi contre la Divinité, assurément, le rideau du temple va se déchirer une fois de plus et le soleil se voiler. Et vous ne prévenez pas cette éclipse du monde moral; et vous ne tirez pas de la poussière la législation du moyen âge? Et vous ne mettez pas les tenailles au feu pour arracher la langue du blasphémateur? Loin de là. Vous reconnaissez la liberté illimitée du blasphème. On maudit le nom de Dieu à la face de vos juges. Ah! vous n'êtes pas des hommes religieux. Saint Louis ne vous reconnaîtrait pas à votre indifférence. Il comprenait la règle autrement que vous, il a réglé la liberté de jurer.

Vous avez pris la religion pour devise; vous la regardez comme la patronne de la société. Vous avez congédié l'Université pour donner au prêtre le monopole de l'éducation; vous voulez remettre l'enfance aux mains du clergé. Je crois à la sincérité de votre conversion; car enfin, vous étiez auparavant les bâtards de Voltaire. Vous avez foi dans l'Église, et vous reconnaissez la liberté de conscience, la liberté illimitée de pensée! Comment, voilà un homme, un ignorant, un impie, qui se damne à coup sûr, et qui damne avec lui sa famille, parce qu'il ne veut pas aller à la messe, au prêche, au confessionnal, parce qu'il n'entend pas, parce qu'il ne peut pas entendre la parole de vérité, parce qu'il n'approche pas Dieu, parce qu'il ne reçoit pas une effusion de grâce dans un sacrement. Si cet homme allait habituellement au sermon, au confessionnal, il serait peut-être, il serait sûrement touché. Et vous ne le forcez pas d'y aller? Vous proclamez au contraire la liberté de damnation. Il ira par ordre monter la garde pour le salut de son coffre, et pour le salut de son âme il n'ira pas faire une faction à l'église? Une voix du ciel appellera chaque dimanche du

haut du clocher les fidèles à la prière, et quand l'âme de la cité monte vers Dieu en adoration, il pourra impunément railler Dieu au fond d'une taverne! Ah! les inquisiteurs, ces premiers régulateurs de la liberté, étaient mille fois plus charitables que vous pour l'incrédule. Ils l'emprisonnaient pour le soustraire à l'hérésie. Ils le torturaient pour l'arracher à Satan. Mais en échange du supplice ils lui donnaient le paradis. S'ils vous avaient connus, ils auraient souri de pitié. Ils vous auraient dit : Vous ne voulez pas reconnaître la liberté de l'erreur et vous reconnaissez la liberté de l'enfer?

Vous avez mis la morale sous la protection des parquets; vous poursuivez impitoyablement une chanson. La cour d'assises a condamné un jour Béranger, notre poëte, ce grand homme de bien, pour avoir ravi, c'était le réquisitoire qui le disait, *à la jeune fille sa pudeur, à l'épouse sa chasteté, au chrétien sa foi, au soldat sa fidélité, au pauvre ses consolations*. Et vous qui ne voudriez pas laisser circuler aujourd'hui un couplet contre la pudeur, vous laissez la prostitution vendre publiquement ses poisons! Vous laissez rôder autour des bornes, non-seulement la débauche, mais encore la provocation à la débauche. Vous savez que le pavé de Paris est semé de chausses-trappes où nécessairement la jeunesse doit tomber. Et vous ne fermez pas le cloaque où l'enfant, à peine échappé au baiser de sa mère, va flétrir la fleur de son cœur. Et vous n'éloignez pas des regards de la jeune fille ces hontes des temps, j'allais dire ces injures personnelles à la vertu! Non.

Vous êtes plus humains pour les vices décidément rebelles à la pénalité. Vous patentez, — appelez-vous encore cela régler? — ce métier qui sera éternellement un cri d'accusation contre une civilisation de misère. La jeune

fille dépravée à prix d'argent déprave à son tour le jeune homme par monopole; et l'État participe au bénéfice. En vérité, je ne comprends pas à votre point de vue votre indulgence. Punissez l'amour en dehors du mariage comme un délit. Vous avez détruit la liberté de pensée, veuillez détruire aussi la liberté... comment dirais-je?... d'immoralité. Réglez. Il y a là matière à régler. Le roi le plus chrétien de tout le christianisme faisait fouetter en place publique toute jeune fille surprise avec un jeune homme. Ressuscitez ce fouet tombé de la main de saint Louis, et après cela sauvez-vous, messieurs.

Et ce n'est pas tout. Les voitures de Paris écrasent chaque jour, en langage de statistique, un homme et quart, un homme et demi. Réglez la liberté de circulation. Forcez les voitures à marcher au pas, et à certaines heures seulement de la journée. Chaque année, l'hiver jette sur nos côtes des navires. Réglez la tempête, ou tout au moins la navigation. Déclarez que la marine marchande ne pourra naviguer que pendant l'été.

Chaque soir, des milliers de personnes se réunissent dans des milliers de salons pour échanger des idées, et attendu que la parole tue nécessairement tous les pouvoirs, qu'elle n'a même été donnée à l'homme que pour cela, exigez un cautionnement pour donner une soirée. Vous avez décrété, contre l'ouvrier, une loi de déportation politique sur le sol de la patrie, vous lui avez dit : Tu ne liras pas les journaux, et vous avez augmenté par le timbre le prix de lecture; vous lui avez dit ensuite : Tu ne fais plus politiquement partie de la nation française, tu seras Prussien, Russe, Anglais, Espagnol, si tu veux, mais tu ne seras plus Français. Tu seras la race sans nom, la vile multitude. Et cependant vous laissez les proscrits du droit électoral vivre

entre eux ou, comme vous dites, conspirer par groupe de dix, vingt, quelquefois cent, deux cents, deux mille dans le même atelier. Vous allez fermer le cabaret, je le sais, et franchement ce procédé est prudent. Fermez en même temps l'atelier.

Réglez la liberté d'embauchage, déclarez que tout chemin de fer, toute usine ne pourra avoir plus de deux ouvriers à la fois. Vous voulez semer dans les esprits les admirables principes de religiosité néo-catholique, vous exigez des nouvelles générations l'adoration au sacré-cœur, vous permettez à vos sous-préfets de faire des miracles avec des petites coureuses, vous frappez M. Cousin dans la personne de M. Jacques; mais tenez, vous ne réglez pas suffisamment, à mon avis, la liberté d'enseignement. On n'entendra plus M. Jacques, sans doute; mais on lira Pascal, mais on lira Llorente, mais on lira Voltaire, mais on lira Gibbon, mais on lira Rousseau, mais on lira l'histoire; brûlez donc les bibliothèques, elles sont bien autrement dangereuses que M. Jacques, et même que M. Michelet, ce glorieux précurseur des idées de progrès. Vous réglez la liberté d'imprimerie, réglez plutôt la liberté de lecture. Les livres qui tuent vos projets de contre-révolution ne sont plus à imprimer, ils sont imprimés depuis longtemps.

Et quand vous aurez brûlé vos livres, anéanti sur votre sol jusqu'au dernier vestige de l'humanité passée, équipez une flotte et une armée, et allez imposer aux autres peuples les mêmes autodafés de la pensée, à tous les temps, sous tous les soleils; car si une seule nation, l'Angleterre, par hasard, gardait ses bibliothèques, et par le développement toujours croissant de l'intelligence et de l'industrie, étalait aux yeux de la France, précipitée par l'ignorance et la ser-

vitude, dans la déchéance de la Turquie, le scandale de ses prospérités et de ses conquêtes, cet exemple factieux, qui planerait éternellement à votre horizon, serait un livre, un apôtre mille fois plus terrible pour vous, mille fois plus désastreux pour votre politique que tous les autres livres et que tous les autres apôtres.

Et comme cette suppression universelle du génie humain jusqu'au dernier exemplaire ne suffirait pas à votre sécurité, attendu que l'âme de chacun de nous est une bibliothèque vivante où toutes les idées des siècles antérieurs sont accumulées, vous devrez encore séquestrer, dans les profondes catacombes d'une nouvelle inquisition, toutes les classes lettrées qui ont eu, dans le temps, quelque intimité impudique avec la science de la philosophie. Vous devrez éteindre jusqu'à la dernière étincelle des connaissances, égarées, oubliées dans un cerveau, et alors vous aurez peut-être, sur l'homme hébété et restitué au règne animal, cette paix éternelle que Leibnitz voulait inscrire seulement sur la porte d'un cimetière. Vous aurez réglé l'homme, c'est-à-dire vous l'aurez refait, et au lieu du privilégié de la création, couronné de son intelligence, vous aurez un automate, un je ne sais quoi, comme cette curiosité d'histoire naturelle à face humaine, que les jésuites avait produite au Paraguay à force de règlements et de coups de fouet. Vous voyez donc que vous avez encore quelques milliers de lois à fabriquer pour sauver la société.

Je demande pardon à M. Julien Le Rousseau d'avoir fait uniquement la critique du titre de son ouvrage. Mais je n'ai pu résister à un mouvement de colère contre ce mot d'organisation. Ce mot est mon ennemi personnel. Organisation de la démocratie, organisation du travail : cette formule a déjà trompé et trompera éternellement les esprits.

J'ai, le premier, partagé l'erreur, et je m'en repens sans forfanterie. On n'organise rien, pas même la victoire. On ne bâtit pas une cité, de Maistre l'a parfaitement démontré : une cité se bâtit toute seule, au son d'une secrète harmonie. On ne décrète pas une forme d'habit : la forme d'habit s'impose d'elle-même à la société; l'habit est tout un état social que nous portons mystérieusement rédigé à notre insu sur notre épaule. Lorsqu'il y a trois classes dans la société : aristocratique, cléricale et roturière, il y a trois formes d'habit : l'habit de la noblesse a des paillettes et des broderies; l'habit de la roture est simple comme la médiocrité, austère comme le travail.

Lorsque la noblesse est rayée du livre d'or de la nation, l'habit traduit ce nivellement des classes au regard. Il est uniforme pour le noble et pour le bourgeois. L'aristocratie a encore la prétention mal éteinte de ressusciter une partie de ses priviléges. Je la défie de ressusciter les paillettes, les culottes, les breloques, les perruques du siècle dernier. Elle pourrait replacer Henri V sur le trône, lui rendre une patrie, une chambre étoilée, elle ne pourrait pas plus organiser les perruques que la réaction ne pourra organiser les libertés. Je repousse donc l'expression vicieuse, hérétique en démocratie, d'organisation. La démocratie est naturellement organisée; elle porte avec elle son organisation comme la vie porte avec elle son harmonie; elle est elle-même la vie, je ne saurais trop le redire.

Voulez-vous une preuve de la merveilleuse symétrie de nature? Je suppose qu'avant l'invention de la statistique, un gouvernement régulateur se fût dit : Il naît dans le royaume peut-être plus de filles que de garçons. De là vient sans doute la polygamie sans mariage. Je vais empêcher cette disproportion, et pour cela régler les naissances. Il

sera défendu à une mère, sous peine d'amende, d'avoir plus de deux filles, lorsqu'elle n'aura pas déjà deux garçons. La loi est impossible, dites-vous? Impossible! vous ne connaissez pas le génie du législateur : Lisez plutôt l'histoire de Sparte et la République de Platon.

La loi était tout simplement inutile, car la statistique démontre aujourd'hui que la nature a parfaitement équilibré, entre les deux sexes, le nombre des naissances. Par la même raison, la femme est plus féconde après une calamité qui a dépeuplé un pays. Lemontey a prouvé que le lendemain de la peste, la population multiplia infiniment plus à Marseille que par le passé. Ainsi donc, faux souverain qui te nommes régulateur, retire-toi, laisse régner la liberté.

Ce mot d'organisation est d'autant plus mal placé ici, à la première page de cet ouvrage, que le livre, Dieu merci, dément le titre avec une grande puissance de démonstration. M. Julien Le Rousseau a les mêmes idées que nous, les mêmes espérances; il les exprime avec une grande puissance de logique, et en finissant nous lui en faisons sincèrement notre compliment.

V.

VICTOR HUGO.

DOUZE DISCOURS.

Mme de Sévigné disait : Bourdaloue ne joue bien que dans son tripot, voulant dire par là qu'il ne prêchait bien que devant un auditoire choisi.

L'Assemblée, sous ce rapport, est légèrement tripot, et un orateur n'y est souvent éloquent que parce que la majorité lui fournit elle-même son éloquence.

Mais je n'ai jamais compris que cet homme odieux à deux cents boules de majorité, qu'on appelle orateur d'opposition, pût avoir le moindre talent de parole.

Voyez-vous en effet à la tribune un représentant inscrit contre une loi préméditée en comité secret, et votée d'avance dans les esprits? Il va parler, il va prouver, chercher à prouver du moins que cette loi est une injure à la justice et à la raison.

Il a, derrière lui, un président hostile, prodigieusement spirituel, qui croit devoir recommencer, chaque jour, sa

réputation d'esprit. Il a, de plus, le carillon de la sonnette perpétuellement appliqué sur la tempe, comme le canon d'un pistolet. Autant vaudrait parler la corde au cou, à la façon de l'antiquité, avec la certitude d'être étranglé au premier mot de travers.

Et ce n'est pas tout. Il a encore devant lui, à côté de lui, sept ou huit étages, plus ou moins, d'honnêtes adversaires impatients et irrités qui regardent naturellement son argumentation comme une impertinence, et d'autant plus une impertinence, qu'elle a davantage pour elle la raison.

Aussi pour couper court à cette voix extérieure de la conscience, indiscrète comme un remords, l'un bâille, l'autre rit, l'autre crie, l'autre tousse, l'autre éternue, l'autre part, l'autre parle, l'autre gesticule, l'autre interpelle, l'autre mugit, l'autre grogne, l'autre hausse les épaules, l'autre frappe son couteau sur la banquette, l'autre déploie bruyamment son journal.

A quelque fraction de la majorité que l'orateur s'adresse, son regard ne rencontre qu'une cascade bouillonnante de figures convulsives qui lui renvoient ses arguments en vociférations. Il ne voit que la colère sur les physionomies, ou la raillerie, cette autre colère déguisée en insolence. Il n'échappe au rire à plein cratère d'un ancien libéral que pour tomber sur cette grimace livide qui est la gaieté d'un dévot.

Et si, malgré cette conspiration tumultueuse de voix, de têtes, d'idées, de passions, d'interruptions, d'exclamations, de coups de sonnette, de gestes, de murmures, de trépignements, involontairement conjurés sans doute, mais conjurés contre sa parole, il parvient à être, je ne dis pas écouté, mais éloquent, il a fait un miracle mille fois plus grand que la madone de Rimini.

M. Hugo, dans ces derniers temps, a fait ce miracle: Jamais orateur n'a eu plus que lui à lutter contre les bourrasques de la majorité, et je dois ajouter : Jamais orateur n'a déployé au milieu de la tourmente une éloquence plus magistrale, plus émouvante, plus incisive, plus littéraire, car j'ai la faiblesse de croire que la littérature peut, même à la tribune, avoir encore son mérite.

Je sais bien qu'un Auvergnat en cravate blanche a déclaré que l'éloquence de M. Victor Hugo était — voyez l'indignité — une métaphore. Je soupçonne violemment cet Auvergnat de s'être fait aider pour trouver cela. Je sais bien encore que M. Thiers appelle la prose de M. Victor Hugo une décadence de la langue à l'usage de la démagogie.

Toutefois, métaphore et démagogie à part, je trouve avec toute l'Europe, moins M. Thiers et l'autre, que M. Victor Hugo a une parole éloquente et qui plus est formulée en excellent français, et comme je tiens à admirer, preuves en mains, je vais repasser quelques-uns des discours que l'illustre orateur a prononcés à la tribune, dans ces deux dernières années.

M. Victor Hugo a surtout, en parlant, ce lyrisme du cœur, que j'ai appelé ailleurs l'héroïsme de la pensée: Les hommes qu'on appelle hommes d'affaires, ces diminutifs de l'humanité, qui retrancheraient de la vie l'idéal, c'est-à-dire Dieu en nous, comme un véritable superflu, dédaignent volontiers ce genre de talent. Quand le cœur va frapper au cœur, chez eux, pas de réponse ; personne ; ils ne comprennent pas pourquoi ce coup de marteau à une porte fermée.

Aussi, le jour où M. Hugo flétrissait les atrocités de ce coupe-jarrets, qui portera éternellement dans la postérité le

nom de Haynau, pour donner un synonyme à Mandrin, une partie de l'Assemblée, par distraction sans doute et sans mauvaise intention, poussait des murmures.

« Vous murmurez, s'écria M. Hugo dans un magnifique » mouvement d'éloquence, ah ! de telles interruptions me » font sortir du cœur l'indignation que j'y refoulais ! Com- » ment ! la tribune anglaise a flétri ces indignités aux » applaudissements de tous les partis, et la tribune de » France serait moins libre que la tribune d'Angleterre ! » Eh bien ! je le déclare, et je voudrais que ma parole de » ce moment empruntât à cette tribune un retentissement » européen ; les exactions, les extorsions d'argent, les spo- » liations, les fusillades, les exécutions en masse, la po- » tence dressée pour des hommes héroïques, la bastonnade » donnée à des femmes, toutes ces infamies mettent le » gouvernement autrichien au pilori de l'Europe !

» Quant à moi, soldat obscur, mais dévoué, de l'ordre » et de la civilisation, je repousse de toutes les forces de » mon cœur indigné ces sauvages auxiliaires, ces Radetzki » et ces Haynau qui prétendent, eux aussi, servir cette » sainte cause, et qui font à la civilisation cette abomi- » nable injure de la défendre par les moyens de la bar- » barie. »

Savez-vous la réplique de M. de Montalembert, avocat officieux des abominations de l'Autriche, à cette admirable explosion de tous les sentiments d'humanité? Il déclara hautement, de cette voix haineuse et mielleuse qui distille à la fois le venin et l'eau bénite, que M. Victor Hugo avait trouvé le châtiment de son discours dans l'enthousiasme de l'opposition. A quoi M. Victor Hugo fit cette écrasante réponse :

« Hier, dans un moment où j'étais absent, l'honorable

» M. de Montalembert a dit que les applaudissements d'une
» partie de cette assemblée, des applaudissements sortis
» de cœurs émus par les souffrances d'un noble et mal-
» heureux peuple, étaient mon châtiment. Ce châtiment,
» je l'accepte et je m'en honore.

» Il est d'autres applaudissements que je laisse à qui veut
» les prendre. Ce sont ceux des bourreaux de la Hongrie
» et des oppresseurs de l'Italie. »

Mais le plus beau discours, peut-être, que M. Victor Hugo ait prononcé à la tribune, est le discours sur la loi de déportation. Cette nouvelle espèce de supplice avait profondément remué toutes les fibres de son talent. L'émotion sacrée éclata, dans ce cri sublime, que nous entendons encore retentir à notre oreille.

« Dans nos prisons de France, » dit-il après avoir signalé les inconvénients de la déportation ; « à Doullens, au Mont-
» Saint-Michel, qu'un abus se produise, qu'une iniquité se
» tente, les journaux s'inquiètent, l'Assemblée s'émeut, et
» le cri du prisonnier parvient au gouvernement et au peu-
» ple, répercuté par le double écho de la presse et de la tri-
» bune. Mais dans votre citadelle des îles Marquises, le
» patient sera réduit à soupirer douloureusement : Ah ! si
» le peuple le savait ! Oui, là, là-bas, à cette épouvantable
» distance, dans ce silence, dans cette solitude murée, où
» n'arrivera et d'où ne sortira aucune voix humaine, à qui
» se plaindra le misérable prisonnier ? qui l'entendra ? Il
» y aura entre sa plainte et vous le bruit de toutes les
» vagues de l'Océan.

» Messieurs, le silence et l'ombre de la mort pèseront
» sur cet effroyable bagne politique.

» Rien n'en transpirera, rien n'en arrivera jusqu'à vous,
» rien !... Si ce n'est de temps en temps, par intervalles,

» une nouvelle lugubre qui traversera les mers, qui vien-
» dra frapper en France et en Europe, comme un glas
» funèbre, sur le timbre vibrant et douloureux de l'opinion
» et qui vous dira : Tel condamné est mort!

» Ce condamné, ce sera, car à cette heure suprême on
» ne voit plus que le mérite d'un homme, ce sera un
» publiciste célèbre, un historien renommé, un écrivain
» illustre, un orateur fameux. Vous prêterez l'oreille à ce
» bruit sinistre, vous calculerez le petit nombre de mois
» écoulés, et vous frissonnerez!

» Ah! vous le voyez bien! c'est la peine de mort désespé-
» rée! c'est quelque chose de pire que l'échafaud! c'est la
» peine de mort sans le dernier regard au ciel de la pa-
» trie! »

Si ce n'est pas là le talent oratoire porté à sa suprême expression, il faut désormais renoncer à trouver une définition de l'éloquence; mais la parole de M. Victor Hugo n'est pas seulement entraînante, pathétique, elle est encore spirituelle et mordante lorsqu'elle flagelle, à l'occasion, ce Basile multiple, qui est en France le parti clérical.

» Je m'adresse, disait-il dans la discussion sur la liberté
» d'enseignement, non certes au vénérable évêque de
» Langres, mais au parti qui a sinon rédigé, du moins
» inspiré le projet de loi, au parti clérical. Je ne sais pas
» s'il est dans l'assemblée, mais je le sens un peu partout.
» Il a l'oreille fine, il m'entendra. Je m'adresse donc au
» parti clérical, et je lui dis : Cette loi est votre loi; tenez,
» franchement, je me défie de vous.

» Votre loi est une loi qui a un masque.

» Elle dit une chose et elle en ferait une autre. C'est
» une pensée d'asservissement qui prend les allures de la
» liberté. C'est une confiscation appelée donation. C'est

» votre habitude. Quand vous forgez une chaîne, vous » dites : Voici une liberté! Quand vous faites une proscrip- » tion, vous criez : Voilà une amnistie!

» Ah! nous vous connaissons, nous connaissons le parti » clérical. C'est un vieux parti qui a des états de services. » C'est lui qui monte la garde à la porte de l'orthodoxie. » C'est lui qui a trouvé pour la vérité ces deux étais mer- » veilleux, l'ignorance et l'erreur. C'est lui qui a fait dé- » fense à la science et au génie d'aller au delà du missel, » et qui veut cloîtrer la pensée dans le dogme. Tous les » pas qu'a faits l'intelligence de l'Europe, elle les a faits » malgré lui. Son histoire est écrite dans l'histoire du pro- » grès humain, mais elle est écrite au verso. »

L'éloquence de M. Victor Hugo est surtout variée, prodigue de richesse. Elle sait merveilleusement allier l'ironie, mais l'ironie toujours littéraire, à l'indignation, la passion à la philosophie. Dans cette loi du suffrage restreint inspiré à *Numa*, comme il l'a dit spirituellement, par *dix-sept Egéries*, il a élevé la question à la hauteur de la démocratie, cette nouvelle révélation de Dieu dans l'humanité. Il disait :

« Méditez ceci, en effet : sur cette terre d'égalité et de » liberté, tous les hommes respirent le même air et le » même droit. Il y a dans l'année un jour où celui qui vous » obéit se voit votre pareil, où celui qui vous sert se voit » votre égal, où chaque citoyen, entrant dans la balance » universelle, sent et constate la pesanteur spécifique du » droit de cité, et où le plus petit fait équilibre au plus » grand. Il y a un jour dans l'année où le gagne-pain, le » journalier, le manœuvre, l'homme qui traîne des far- » deaux, l'homme qui casse des pierres au bord des routes, » juge le sénat, prend dans sa main, durcie par le travail,

» les ministres, les représentants, le président de la ré-pu-
» blique, et dit : La puissance, c'est moi!

» Il y a un jour dans l'année où le plus imperceptible
» citoyen, où l'atome social, participe à la vie immense du
» pays tout entier, où la plus étroite poitrine se dilate à l'air
» vaste des affaires publiques, un jour où le plus faible
» sent en lui la grandeur de la souveraineté nationale, où
» le plus humble sent en lui l'âme de la patrie! Quel ac-
» croissement de dignité pour l'individu, et par conséquent
» de moralité! Quelle satisfaction, et par conséquent quel
» apaisement! Regardez l'ouvrier qui va au scrutin. Il y
» entre avec le front triste du prolétaire accablé, il en
» sort avec le regard d'un souverain.

» Or, qu'est-ce que tout cela, messieurs? C'est la fin de la
» violence, c'est la fin de la force brutale, c'est la fin de
» l'émeute, c'est la fin du fait matériel, et c'est le commen-
» cement du fait moral. C'est, si vous permettez que je
» rappelle mes propres paroles, le droit d'insurrection
» aboli par le droit de suffrage.

» Eh bien! vous, législateurs chargés par la Providence
» de fermer les abîmes et non de les ouvrir, vous qui
» êtes venus pour consolider et non pour ébranler, vous,
» représentants de ce grand peuple de l'initiative et du
» progrès, vous, hommes de sagesse et de raison, qui com-
» prenez toute la sainteté de votre mission, et qui, certes,
» n'y faillirez pas, savez-vous ce que vient faire aujour-
» d'hui cette loi fatale, cette loi aveugle qu'on ose si im-
» prudemment vous présenter?

» Elle vient, je le dis avec un frémissement d'angoisse,
» je le dis avec l'anxiété douloureuse du bon citoyen épou-
» vanté des aventures où l'on précipite la patrie, elle vient
» proposer à l'Assemblée l'abolition du droit de suffrage

» pour les classes souffrantes, et, par conséquent, je ne » sais quel rétablissement abominable et impie du droit » d'insurrection. »

Et cependant, en relisant ces discours qui suffiraient à défrayer vingt talents de la réaction, je leur trouve un défaut : il leur a manqué un auditoire.

M. Victor Hugo n'avait évidemment, en les prononçant, d'autre auditoire que le pays. Et, dans le pays, je confonds l'opposition. Il parlait par la fenêtre. Espérons que la prochaine élection lui enverra un meilleur tripot. Alors il ajoutera à son éloquence cette dernière qualité, qui est une majorité. La sympathie est partout la moitié du talent. Voyez plutôt M. Ledru-Rollin ! A la chambre des députés il était à peine un avocat ; à l'Assemblée constituante, il était complétement orateur.

Je sais bien que pour réfuter à sa manière cette puissante parole que M. Hugo a mise au service de la démocratie, la réaction accuse l'illustre poëte d'apostasie et, à l'appui de son accusation, elle cite je ne sais quels vers de collége à la glorification de la légitimité.

Or, je demande à dire en passant mon opinion sur l'apostasie, qui me paraît une grosse injure encore mal définie dans beaucoup d'esprits.

L'apostasie est toujours permise en avant, jamais permise en arrière : voilà toute la morale des changements d'opinion. Apostasier en avant, c'est mettre son âme d'accord avec l'âme de l'humanité ; c'est marcher avec son siècle, c'est marcher avec Dieu, et si après cela on se trompe, on se trompe en bonne compagnie ; mais comme il y a progrès dans le monde, comme le lendemain est toujours supérieur à la veille, et n'est le lendemain que pour cela, la postérité que vous avez préparée, servie, touchée

de la main avant de mourir, glorifie par sympathie votre transformation d'idée.

S'il n'y avait pas eu apostasie dans le monde, il n'y aurait pas eu de christianisme, il n'y aurait pas eu d'astronomie, il n'y aurait pas eu de médecine, il n'y aurait pas eu de science, la terre ne tournerait pas, le sang ne circulerait pas, le nouveau monde n'existerait pas, et M. de Riancey serait à genoux devant la barbe de Jupiter.

L'apostasie en avant est donc la gloire de la pensée, la sagesse instinctive des nations l'a toujours, je ne dirai pas amnistiée, mais applaudie. Comptez plutôt les larmes versées sur la tombe de Robert Peel, cet apostat de l'aristocratie. Les nouvelles générations, qui sont aussi, au point de vue de la perpétuité, des apostasies vivantes vis-à-vis des anciennes générations, accueillent toujours à bras ouverts le glorieux transfuge du passé, qu'il se nomme du nom de Lamartine ou de tout autre nom qui apporte à l'idée nouvelle l'assistance de son génie. L'humanité même lui paie une double reconnaissance, car il a dû faire pour arriver à la vérité un double effort. Il a dû d'abord briser le vieil homme et ensuite édifier l'homme nouveau.

Mais la conscience des peuples ne pardonne jamais l'apostasie en arrière, pas même chez l'empereur Julien, parce que l'apostasie en arrière est la mort, est l'erreur, est la négation du siècle, du progrès, de Dieu, une trahison envers l'avenir, une calomnie envers le présent, une immoralité d'autant plus choquante qu'elle n'a pas pour elle le prétexte de l'ignorance, car pour apostasier en arrière, il faut avoir connu, par conséquent abandonné la vérité.

Je ne vais pas chercher dans les petits couloirs si M. Victor Hugo a changé d'opinion, comme on l'écrit dans les

journaux; mais eût-il changé, tant mieux! il n'en a pour moi que deux fois plus de talent.

La rétractation d'une erreur n'est pas à mon avis une faiblesse, mais une force de l'esprit. Quand je me suis trompé de sentier, je ne mets pas ma dignité à m'enfoncer dans le désert, je cherche, au contraire, à retrouver mon chemin. Toute destinée humaine, nécessairement faillible, ne peut être morale qu'à cette condition. Car, qu'est-ce que le progrès en nous et autour de nous, si ce n'est le passage continuel d'une erreur à une vérité? Dieu ne m'a point donné de tenter en ce monde les fortes œuvres; mais il m'a donné d'accomplir ce progrès sur moi-même, en reconnaissant et en essayant de corriger jour par jour les imperfections de mes idées. Et c'est pour cela que je m'achemine sans trouble, sans regret et avec une religieuse confiance vers l'avenir, pensant que la grande loi de transformation qui plane sur les mondes comme sur les infiniment petits, arrachera sans cesse de mon âme les fausses doctrines, pour semer à la place les divines prophéties.

VI.

GUIZOT.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

M. Guizot continue de lancer l'histoire d'Angleterre contre la République, et de prouver par la biographie de l'un et de l'autre, que toute révolution retourne forcément à son point de départ.

L'Angleterre, nous dit-il, qui est plus matinale que nous, en toute chose, a fait à peu près autrefois ce que nous faisons. Elle a détrôné une dynastie, elle a proclamé la République, elle a jeté le parti socialiste au pouvoir, sous le nom de niveleur, et, après avoir expérimenté toutes les misères, toutes les folies, toutes les faiblesses, toutes les vanités de la démocratie, elle a repris un beau jour la royauté.

Car la royauté est la vie même de la société. Pas de royauté, pas de société. La monarchie a toujours existé, existera toujours, et lorsqu'elle partira, si elle doit jamais

partir, elle emmènera avec elle la civilisation. En un mot, M. Guizot décrète la perpétuité des rois en Europe.

La perpétuité des rois! Je suis tenté de partager cet avis. Mais d'abord, qu'appelez-vous rois, car les mots ne sont pas toujours des idées? Appelez-vous ainsi les hommes qui agissent le plus sur notre destinée? J'accepte volontiers la définition.

Ainsi, dans une tribu chasseresse, pour ne pas remonter plus haut, le chasseur qui connaît le mieux l'allure du gibier et qui sait le mieux le traquer, est de plein droit le souverain de la tribu; il la commande; il la dirige; il la gouverne; il la nourrit; il agit en un mot sur les autres chasseurs, parce qu'il sait mieux agir qu'eux, pour trouver et saisir le dîner qui bondit encore à travers la prairie.

Ainsi, dans la vie pastorale, qui consiste surtout à piller, le pasteur qui sait le mieux organiser une expédition, surprendre une caravane, rançonner une cité, diriger une attaque, est encore par acclamation le souverain de la tribu. Il règne, il administre, il ordonne, il décrète, il veut à la place des pasteurs, parce qu'il sait mieux vouloir.

Le souverain est donc un instrument perfectionné d'action, investi de la puissance uniquement pour communiquer aux autres hommes une plus grande puissance. Aussi le premier roi était presque partout un inventeur. Cécrops était roi pour avoir trouvé l'olivier, Jason pour avoir trouvé la toison d'or, Triptolème pour avoir trouvé le blé, et Minos pour avoir élucubré une législation.

Cela étant, vous pouvez encore appeler roi cet homme quel qu'il soit, jeune ou vieux, aîné ou cadet, qui porte de père en fils une paire d'épaulettes, qui habite un palais, qui passe des revues, qui met sa figure sur la monnaie, qui dîne, marche, parle et vit d'après les règles d'une impi-

toyable liturgie, qui épouse le matin une princesse, et qui dit le soir en se couchant : je vais donner au monde un nouvel exemplaire de droit divin, qui souffle sa lampe et dort là-dessus.

Celui-là peut prendre le nom de roi. Il est roi effectivement en effigie, sur un écu. Il règne par ses palais, par ses gardes, ses chambellans, ses carrosses ; et cependant depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu sous le soleil qu'un roi véritable, l'homme qui influe le plus sur notre destinée. Et ce roi-là est toujours l'homme de génie, car, seul, il dirige, il transforme, il développe et il réglemente notre existence.

L'histoire dit bien que tel prince du nom de Louis, qui porte je ne sais plus quel numéro, onze, douze, treize ou quatorze, a détruit la féodalité, rasé les donjons, émancipé les communes, soumis les petits brigands titrés qui pillaient les chemins et divisaient la France en mille petites Frances, ornées de créneaux.

L'histoire en a menti. Voici la vérité. Un homme, d'autres disent un moine, découvre un jour, en rêvant, une nouvelle espèce de poussière. Il met dans un pilon du soufre, du charbon et du salpêtre, et avec un grain de cela il trouve le moyen de lancer en l'air des blocs de rocher. Depuis ce moment, cet inconnu, cet anonyme, ce roi, puisqu'il faut l'appeler par son nom, commande toutes les armées, gagne toutes les batailles, refait tous les États, monte à l'assaut là où aucune échelle ne pouvait monter, frappe à toutes les hauteurs, atteint à travers tous les précipices, et donne à la civilisation chrétienne la puissance sur toutes les autres civilisations. Il est le roi de son temps, il est le roi des rois, et à l'heure qu'il est, il règne encore.

L'histoire nous dit qu'un Charles, premier, second, troi-

sième ou quatrième du nom, a été un grand conquérant, parce qu'il est entré par la brèche dans cinq ou six villes, et qu'il a ajouté cinq ou six vallées à son royaume. Je ne veux médire d'aucun Charles, en France ou en Allemagne; mais je dois déclarer que quiconque a pris n'importe quelle province, sous ce nom-là, est un bien médiocre conquérant, auprès de certain aventurier qui n'avait pour toute puissance au monde qu'une planche et une idée.

Il passa la mer sur cette planche, sous la direction de cette idée, et il conquit en un seul jour à peu près la moitié de notre planète. Il nous donna d'un coup le coton, la cochenille, le sucre, le tabac, l'acajou, la vanille, le campêche, le cacao, des populations, des trésors, des industries, des ports nouveaux, des flottes innombrables, qui naviguent sans cesse depuis ce temps-là, plus nombreuses que les hirondelles, d'une rive à l'autre de l'Atlantique.

Et, après une pareille conquête, on peut encore appeler Charles-Quint un grand roi, parce que ses généraux ont pris sur la carte deux points imperceptibles qui se nomment Rome et Milan. Mais le grand roi est Christophe Colomb. Il a fondé sur ses vieux jours la moitié de la monarchie universelle avec une pensée, et il en est perpétuellement le monarque, de génération en génération. Il revit, ou plutôt il vit toujours, et toujours souverain, à Boston, à Rio-Janeiro, à Marseille, à Londres, à Hambourg, à Barcelone. Il règne encore du fond des siècles sur les deux continents. Il n'est pas un vaisseau parti de nos côtes qui ne parte en son nom, en vertu d'un permis daté de quatre cents ans; il n'est pas un ballot d'Amérique qui débarque sur notre terre, qui ne porte mystérieusement écrit quelque part le sceau royal de Colomb.

Car le signe de la véritable royauté est de trôner sur le

temps et l'espace. Elle n'a pas de durée, pas de frontière. Elle ne craint ni les invasions, ni les défaites. Elle est éternelle et universelle comme Dieu, dont elle descend. Elle est véritablement une dynastie, dans un seul homme, du droit divin.

L'autre roi, le petit roi de convention, meurt et souvent tout entier. Qui pourrait, par exemple, conter la vie du dernier Christiern? Le roi est mort. Vive le roi! Et on est obligé de crier ainsi pour recoudre tant bien que mal cette éternité intermittente, continuellement déchirée par une maladie! Mais qui donc pourrait jamais crier Colomb est mort? Vive Colomb! Colomb vivra éternellement, sans avoir besoin de tous ces vivats.

Le roi imaginaire peut bien, s'il s'appelle Alexandre, faire une promenade armée du Bosphore sur l'Indus; mais il passe; il ne retient aucune parcelle de territoire. Le vent est aussi savant : il a toujours conquis ainsi. Mais le génie, ce vrai roi, garde sa conquête. Tournez la tête du côté du couchant, vous verrez perpétuellement là-bas, à l'horizon, sur cette voile, passer et repasser l'ombre de Christophe Colomb.

L'histoire nous dit encore que tel roi quelque peu lettré, Jean, Louis ou François, a donné à une nation cette unité d'idées qui constitue exclusivement pour le penseur la notion de patrie. La patrie est la société des esprits. La société des corps forme le troupeau.

Mais ce n'est ni Jean, ni François, ni Louis, qui a réalisé cette unité, c'est un autre roi qui a trouvé le moyen de rendre la parole humaine présente au même instant et visible partout. Jusqu'alors un homme parlait ici ou là, et sa voix, lentement reportée sur le papier, circulait plus lentement encore parmi les populations. Les peuples n'avaient

pas le temps de penser de la même façon. Une idée était à peine parvenue à la frontière, qu'elle était déjà remplacée, au point de départ, par une autre idée. Les âmes ne pouvaient jamais se mettre ainsi à l'unisson.

Mais un homme par là, quelque part, à Strasbourg, sentait le sang royal bouillonner dans ses veines. Il découpa la parole par petits morceaux d'étain qui portaient chacun une lettre en relief. Il créa l'imprimerie, c'est-à-dire la communion universelle des esprits. Il mit sur la lèvre de l'homme une puissance d'explosion mille fois plus terrible que le tonnerre. Un mot tombé d'une plume, au fond d'une cellule, retentit à la fois sur tous les continents, sur tous les espaces. Les esprits, jusqu'alors épars, purent échanger leurs idées à travers les distances. Toute vérité nouvelle étendit son auditoire à la largeur de l'immensité. De cette causerie habituelle à cent lieues d'intervalle naquit la puissance nouvelle de l'opinion. L'opinion n'est que l'unité d'idées par le contact des esprits, que l'imprimerie tient désormais réunis sous sa main comme dans une seule assemblée.

Eh bien ! vous tous qui cherchez la monarchie là où elle n'est pas, où elle ne peut pas être, voyez autour de vous, il n'y a plus qu'un roi régnant, c'est Gutenberg. Il a détrôné successivement les autres rois, depuis le pape jusqu'à l'empereur. Il exerce seul en ce monde la souveraineté. En voulez-vous la preuve ? La voici : le jour où vos petites monarchies sont vaincues, où vos petites dynasties sont proscrites, à quel allié, à quel roi des rois allez-vous demander secours ? à Gutenberg. Vous fondez un journal.

Vous proclamez donc ainsi la souveraineté imprescriptible de ce premier souverain. Vous lui demandez son investiture pour vos contrefaçons de monarchie. Attaquez main-

tenant Sa Majesté, niez sa puissance, faites des lois de compression, je vous connais : vous êtes des émeutiers.

Vous maudissez, je le sais, ce gigantesque accroissement de vie qui puise sans cesse dans la nature une force incommensurable pour une infatigable destinée. Vous regrettez que la voix humaine parle au delà des horizons visibles pour le regard, à des siècles encore à naître qui, du fond de leurs limbes, l'entendent déjà. Plus l'homme se rapproche de Dieu par une participation de plus en plus grande à l'infini, plus vous êtes tentés de le croire déchu. Vous jetez encore l'anathème à l'arbre de la science. Vous déplorez, par le moyen de l'imprimerie, l'invention de l'imprimerie. Vous imitez l'exemple de Platon. Le sublime rêveur écrivit un jour contre l'écriture. Il trouvait que la parole notée détruisait en nous la mémoire. Il préférait une faculté à une découverte. Eh bien! savez-vous ce qu'a fait l'écriture pour punir Platon? elle nous a précieusement apporté son paradoxe.

Nous devons donc refaire dès aujourd'hui la langue de l'histoire, et ne plus dire : sous le règne de tel ou tel prénom qui appartient à telle ou telle dynastie, la France a fait ceci ou la France a fait cela; car il n'est pas possible souvent de moins régner que le prince régnant, si par régner on entend agir sur une nation.

Assurément, Louis XVI a été roi dans le sens de l'Almanach royal, il a épousé une archiduchesse, porté un cordon sur la poitrine, entendu la messe en musique, reçu une fiole d'huile sur la tête, distribué son profil sur cuivre à millions d'exemplaires, écouté en bâillant les ambassadeurs. Il a été, en un mot, un roi complet, moins les maîtresses, cependant, et moins les bâtards.

Eh bien! franchement, était-il, à la fin du siècle der-

nier, quelqu'un moins prédestiné à gouverner, c'est-à-dire à travailler un peuple, à le façonner, à le transformer, que ce bonhomme, je le dis sans ironie, brusque et bon, honnête et troublé par son confesseur, bon chrétien, père vertueux, et, qui sait peut-être, excellent serrurier, si un préjugé de famille n'eût pas contrarié sa vocation. Il eût mangé paisiblement son morceau de pain, comme le jour où la royauté mourait aux Tuileries. Il n'eût pas porté devant l'Europe le poids d'une horrible tragédie. Il n'eût pas fait en tombereau le chemin du Temple à la place de la Révolution. Il n'eût pas payé du plus inutile et du plus monstrueux coup de couteau qui ait jamais été donné, en grand appareil, le funeste malentendu de sa destinée.

Le malheureux n'a été roi que pour mourir ; mais, sous son règne, Parmentier a mille fois plus régné que lui, avec un coup de pioche dans la plaine de Grenelle. Il a donné la pomme de terre à notre pays ; il a dressé la table du pauvre jusque dans la dernière campagne ; il a chassé en partie la famine d'un sol si souvent affamé par la disette. Le règne de Parmentier est écrit de sillon en sillon d'un bout à l'autre du territoire. Chaque jour la figure de Louis XVI disparaît au creuset de la Monnaie ; la pomme de terre refleurit chaque année, et chaque année avec elle la gloire de Parmentier. Parmentier règne encore, il régnera toujours. Il ne craint ni révolution ni prescription pour sa dynastie, entrelacée au sol par d'impérissables racines.

Nous appelons à chaque instant le règne de Napoléon un grand règne, et à coup sûr aucun homme destiné à porter un ruban en sautoir n'a plus cumulé que lui sur sa tête toutes les idées de royauté. Il a été roi et empereur à la fois, pour épuiser en quelque sorte le vocabulaire de la

puissance. S'il suffit pour régner de tirer des coups de canon, il a certes amplement régné, car personne, que je sache, ne peut se vanter d'avoir fait dans le monde autant de fumée.

A force de calculs, il a trouvé le moyen d'aller, avec cinq cent mille hommes, faire à Moscou une visite que l'empereur de Russie lui a rendue à Paris avec le même cortége. Mais il lui a fallu, pour faire ces quelques centaines de lieues, quinze ans de marches et de contre-marches; encore a-t-il laissé derrière lui quatre millions d'hommes en chemin. Cette promenade militaire a coûté pour le moins à la France vingt milliards; mais que reste-t-il aujourd'hui de tout cela? Des champs engraissés en Allemagne par le plus coûteux de tous les engrais, des villages brûlés en Champagne, des mots magnifiques : Wagram, Austerlitz, Marengo, Friedland, apostillés par un dernier mot : Waterloo; des invalides, des jambes de bois, des croix d'honneur et des chansons.

Aucun roi, sans doute, n'a commandé plus d'armées que Napoléon, tué plus glorieusement et par des procédés plus abréviatifs, plus de milliers d'hommes à la fois, n'a donné aux prêtres plus de *Te Deum* à chanter, et aux poëtes plus de victoires à mettre en dithyrambes.

Et cependant il a pu rêver la souveraineté universelle, mais il ne l'a pas connue, et après avoir traversé l'Europe, il a fini douloureusement sur un rocher. Le souverain universel du dix-neuvième siècle était ailleurs; c'était un pauvre Américain sans nom, sans titre, sans argent, que l'Institut de France, par-dessus le marché, déclarait dûment atteint de folie. Tandis que la France admirait un fossoyeur à cheval qui avait le talent de faire partout des cimetières en un jour, à grand renfort de millions, le fou passait son

temps à chauffer une marmite pour étudier l'effet de la vaporisation sur le couvercle.

Il prétendait changer la face de la terre avec une goutte de vapeur. Jamais le monde, depuis qu'il est monde, n'avait entendu une pareille absurdité. Le fou laissa les savants écrire, tant qu'ils voulurent, les arguments les plus compétents et les plus décisifs contre sa découverte, et quand ils eurent fini leur démonstration, il mit sa chaudière à bord d'un bateau, et le bateau marcha comme vivant et animé par un esprit. Un autre fou mit la chaudière sur une voiture, et la voiture, prise de délire, haleta, souffla, partit et roula dans l'espace avec la vitesse de la tempête. Et la distance, ce jour-là, fut vaincue, et l'humanité fut renouvelée, et ce n'est pas seulement le verbe de l'homme, ce fut aussi son corps qui circula à la même heure, dans la même journée, de borne en borne, à travers vingt frontières.

Fulton a refait les conditions de géographie. Il a mis la Russie sur le Rhin, à portée de notre influence. Avant cinquante ans, j'en préviens charitablement toutes les chancelleries, la Russie sera française. Il a complétement révolutionné la diplomatie. Il a écrit pour les peuples un nouveau droit des gens, plus durable que le traité de Munster. Il a imposé sa loi à tous les États de l'Europe. Que disons-nous, de l'Europe? de l'Amérique, de l'Asie, du monde entier. Il règne maintenant partout.

Napoléon conduisait à peine une armée, Fulton a trouvé le moyen de transporter une population. Aujourd'hui une nation va facilement rendre visite, en train de plaisir, aux autres nations. Voyez Londres en ce moment, et vous pouvez parler après cela du règne de Napoléon, ce roi botté qui a fait quatre pas sur la planète et quelques ratures

de sang à la carte de l'Allemagne. Je plains votre ignorance, vous n'avez pas encore idée de la souveraineté.

Vraiment je regrette qu'après cette leçon d'histoire perpétuellement écrite sous nos yeux, M. Guizot, dérangé dans ses idées par une révolution, croie devoir poursuivre encore une guerre d'allusion contre la démocratie. Quand il nous aurait prouvé que Ludlow, que Lilburne ont poursuivi toute leur vie sous le nom de république une illusion, que Monck était un homme très-sensé quoique menteur, pour avoir ramené à Londres la monarchie cachée dans une trahison. Qu'importe? Nous n'avons pour le moment à donner raison ni à Hallis, ni à Fairfax, ni à mistriss Hutchison, ni à Burnet. Nous ne tenons pas même à savoir si l'ancienne monarchie n'est pas partout en Europe une plus grande chimère que la République, à en juger par toutes les têtes qui portent en ce moment des couronnes. Nous laissons de côté cette question profondément accessoire pour le présent. Nous regardons plus haut que la maison, fût-elle réconciliée, de Bourbon.

Vous demandez la royauté. Nous l'avons. Seulement le génie règne sous le nom de liberté. Nous aimons, nous bénissons sa souveraineté, qui retourne toujours en bien-être sur les sujets. Il ne prend le pouvoir que pour nous le rendre au centuple. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas d'ailleurs, il dirige seul nos existences. Nous vivons depuis trois ans sous une hypocrisie de République, est-ce que nous vivons autrement que sous la monarchie? Étouffons donc nos regrets.

En perdant successivement trois dynasties, la France n'a perdu ni une invention, ni un commerce, ni un habit, ni un plat, ni un plaisir. Résignons-nous à obéir désormais au seul roi réel qui élève ici-bas l'humanité en grade

et en bonheur. Habituons-nous à être heureux, sans murmurer contre la Providence qui nous envoie sans cesse le génie pour nous consoler d'un trône brûlé et d'un palais désert. Nous sommes, vous le voyez, aussi royaliste que M. Guizot, seulement nous le sommes d'une autre manière. Qui de lui ou de nous a raison? Nous lui donnons rendez-vous pour vider la question au siècle prochain, et pour peu qu'il soit pressé, à l'heure qu'il voudra.

VII.

LE DOCTEUR POUGET.

LA NAISSANCE D'UNE VILLE.

Le docteur Pouget publie en ce moment une *Histoire des bains de mer de Royan*. Je profite de l'occasion pour raconter la naissance d'une ville au dix-neuvième siècle.

Il y avait autrefois, là-bas, sur un rocher, tout à fait à l'ouest, une imperceptible bourgade qui portait, incognito d'ailleurs, le nom de Royan. C'était à peu près la fin de la terre, l'*ultima Thule* de l'ancienne légende, la dernière étape en France, la dernière halte du soleil couchant.

Le *Dictionnaire de Géographie* pouvait bien mentionner, pour l'acquit de sa conscience, quelque chose comme Royan, petit port de mer, à l'embouchure de la Gironde. Mais qui donc, en dehors du *Dictionnaire de Géographie*, connaissait, de près ou de loin, ce mystère de port enseveli dans le brouillard, à l'extrémité de l'horizon ?

Peut-être, et encore à peine, le marin qui, après un voyage de long cours, entrait en rivière. Lorsqu'il voyait,

du haut de la dunette, un point blanc sortir de la vague au bout de sa longue-vue, il disait : Voilà Royan ; il consignait religieusement le fait sur le livre de bord et continuait son chemin.

Toutefois, malgré sa modestie, le petit port de mer à l'embouchure de la Gironde avait donné son nom, je ne sais trop pourquoi, à une espèce de sardine, par cette raison sans doute que la sardine venait de Bretagne, et cette supercherie de renommée qui attribue à Vespuce la découverte de Colomb.

Cette délicieuse homonyme, cuite sur la braise, avait répandu à la ronde, de table en table, la célébrité de Royan. Célébrité usurpée cependant, qui exposait, à l'occasion, l'usurpateur à une singulière méprise. Souvent le voyageur prenait la patrie de tant d'honnêtes gens — j'allais dire ma patrie — pour une variété du genre poisson.

Au demeurant, Royan était un simple bourg, moitié bâti sur la roche, moitié sur la plage, que la population appelle encore la *conche*, par un reste de vénération pour le latin. Peut-être même était-il légèrement latin d'origine, car il prenait volontiers au regard, par un beau jour d'été, la physionomie hypocrite d'une Italie de contrebande, trompée de latitude.

Chaque maison déployée sur la grève en fer à cheval, à l'alignement de la vague, avait, en effet, comme au bord de la Méditerranée, une façade blanchie au lait de chaux, une terrasse portée sur arcade et ombragée d'une treille de muscat, d'une touffe de jasmin, qui retombaient languissamment le long de la balustrade et semaient pêle-mêle leurs pampres et leurs étoiles dans la rosée amère de la marée.

Malgré cette menue dépense de poésie, Royan faisait

dans le pays médiocre figure. Il possédait une seule rue entrecoupée çà et là, pour la variété, d'une ruelle. Mais la rue aussi bien que la ruelle ignoraient complétement le pavé. Le sol creusé par place devenait à la première pluie un étang semé d'îlots, où une seconde population composée de canards faisait joyeusement ses évolutions.

Le riverain jetait de temps à autre, dans chaque fondrière passée à l'état de mare, une charretée de sarments, et la population continuait de circuler à peu près à pied sec, sur cette hypothèse de chaussée, jusqu'à ce que la mer qui intervenait aussi dans la voirie, vînt un jour, sous prétexte de marée, ou comme on dit, de *maline*, faire à l'improviste une descente dans la rue, enlever la fascine de l'ornière, creuser de nouveau le terrain et substituer à l'ancienne mare assoupie sous le fagot, une véritable contrefaçon de lagune.

L'architecture affectait la même simplicité que la voirie. Elle datait de la renaissance, sans prétendre pour cela à aucun mérite d'archéologie. Chaque habitation était ordinairement composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, d'un grenier, d'une porte cintrée fermée pendant le jour, d'un portillon à claire-voie, d'une étroite fenêtre ornée d'un contrevent badigeonné au goudron, et enfin d'un appentis construit en vieilles planches de navire, qui, après avoir glorieusement battu les mers sous les plis du drapeau, achevaient mélancoliquement leur carrière en protégeant le sommeil d'un hôte à l'engrais.

Il n'y avait au rez-de-chaussée qu'une seule pièce qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger. L'usage du verre aux croisées était un luxe inconnu de la plupart des ménages. L'indigène employait encore, à l'époque dont je parle, la vitre primitive du canevas. Il vivait perpétuelle-

ment recueilli dans le voluptueux crépuscule d'un garde-manger.

Mais lorsque l'invention du journal pénétra dans la contrée, vers la fin de la Restauration, le Royannais remplaça avantageusement le canevas par un numéro de gazette ; et encore aujourd'hui, malgré le progrès de l'idée, il y a peut-être par ci par là tel ou tel article de M. Étienne qui éclaire quelque pauvre maisonnette attardée de vingt ans sur la civilisation.

Royan n'avait aucun monument qui pût, en conscience, porter ce nom dans n'importe quel pays. Il n'avait ni mairie, ni tribunal; il n'avait pas même de flèche d'église pour constituer au besoin une aristocratie de clocher. Le maire mariait dans la cuisine de sa maison ; le juge, à moitié paralytique, jugeait de son lit les plaideurs. Enfin, le calvinisme avait détruit jusqu'au dernier vestige d'église.

L'histoire accorde bien à Royan, dans les siècles passés, un château ou, pour mieux dire, un donjon. Mais le donjon était bâti sur la corniche de la falaise, et, à force de creuser sous les fondations, la mer avait fini par jeter à bas la falaise et le château. Ce n'était alors qu'un rocher de plus au milieu des rochers.

Mon bourg natal ne pouvait, en définitive, montrer aux étrangers d'autre curiosité d'architecture qu'une jetée de cinquante pas, destinée à fermer son port, une halle ouverte aux quatre vents, portée sur deux rangs de piliers, une tour destinée à servir de balise, peinte à la suie d'un côté et de l'autre au blanc de céruse, un temple subreptice bâti sous forme de grange à l'époque des persécutions, et, au couronnement de la colline en pente douce qui dominait les maisons, une rangée de moulins à vent, surmontés d'une calotte pyramidale qui tourne à vo-

lonté pour chercher la brise à chaque point de l'horizon.

Ces grands spectres, debout sur la hauteur, avec leurs ailes en croix, paraissent jouer la pantomime de ces contrées. Ils agissent, ils travaillent par caprices, par bourrasques. Tantôt, ils ont l'air assoupi et fatigué de l'ennui, tantôt, l'air inquiet et violent de la précipitation. Ils personnifient ainsi la double vie à la fois agitée et indolente des marins. Les hommes qui vivent du vent en prennent à leur insu le caractère.

Lorsque la révolution avait remanié la carte de la France, elle avait retiré Royan de l'oubli et l'avait élevé à la dignité de chef-lieu de canton. Il possédait, à ce titre, une justice de paix, une étude de notaire, une perception, un bureau de poste et un bureau d'enregistrement. Comme c'était aussi un port de mer, la munificence de l'État ajouta au juge de paix, au notaire, au receveur et au percepteur, un commissaire de marine, un gendarme pour l'assister dans ses fonctions, une compagnie de douaniers et un receveur des douanes; et enfin plus tard, quand Napoléon crut devoir relever les autels, il envoya à Royan un pasteur et un curé. Le corps des notables se trouva ainsi complet.

Je dis le corps des notables, car la grande propriété, qui possédait deux mille francs de revenu, vivait sur ses terres, et le commerce ne comptait aucune illustration qui pût convenablement porter un habit.

Le commerce n'était tout entier que la vente au détail, et encore le même marchand vendait à la fois l'épice, le drap, la poterie, la papeterie, la charcuterie et la rouennerie. C'était la promiscuité de tous les articles confondus, par raison d'économie, en un seul débit. J'espère pouvoir démontrer ailleurs que le monde a toujours commencé par la communauté, que plus il marche, plus il progresse en

science et en richesse, plus il sépare, et plus en même temps il hiérarchise les attributions et les existences.

L'industrie n'était guère plus florissante que le commerce. Royan possédait à peine les métiers qui sont les premiers rudiments de la civilisation.

Le recensement officiel de la mairie constatait deux menuisiers, deux forgerons, deux boulangers le plus souvent occupés à chômer, car chaque famille un peu aisée avait son four et préférait le pain de ménage ; un boucher, un chapelier, un tailleur quelque peu virtuose, qui cumulait avec le talent de l'aiguille le talent du violon ; un sergent d'artillerie, qui remplissait dans ce pacifique désert la sinécure d'armurier ; enfin, un constructeur de navire, qui éditait chaque année une chaloupe dans la cour de sa maison.

Lorsque la barque était achevée, le maître lui attachait un bouquet à la poupe, et lui donnait pour parrain quelque matelot du voisinage. Le parrain remplissait un verre de vin, et baptisait la nouvelle construction du nom de quelque jolie fille à la recherche d'un mari. C'était tantôt la *Jeune-Madeleine*, tantôt la *Belle-Amélie*, cela dépendait de la beauté du moment. Une paire de bœufs conduisait, à mer basse, la *Jeune-Madeleine* ou l'autre au dernier relais du jusant, et la laissait là, sur le flanc, dans l'attente de la marée. La vague venait ensuite la chercher.

L'honnête chef-lieu de canton ignorait, d'ailleurs, toute industrie de second degré. Il n'avait pas dans ses murs de coutelier : l'indigène allait acheter son couteau à la foire de Saujon ; pas d'horloger : le propriétaire d'une montre allait la porter, en cas de dérangement, à la Tremblade ; pas de vétérinaire : le bouvier allait conduire sa vache malade au sorcier ; pas de pâtissier : l'amateur confectionnait

lui-même une espèce de pâte qui portait vaniteusement le nom de Merveille; pas de charcutier : chacun tuait son cochon ; pas de magasin de confiserie, de nouveautés, de modes ; pas de cabriolet, pas de cheval de louage, pas de cabinet de lecture : un vieux Polonais échoué sur cette plage à la suite de la révolution possédait seul une bibliothèque mystérieuse qui tenait tout entière sur un rayon de placard; pas d'hôtel, car je ne saurais appeler ainsi le cabaret de la Croix-Blanche qui hébergeait seulement une fois par an la chaîne de forçats, lorsqu'elle allait en gabarre de Bordeaux à Rochefort ; pas de café, car on ne pouvait appeler ainsi un bouchon orné d'un billard à huit blouses fermées avec des poches de filet; pas de pharmacie, car on ne saurait élever à la hauteur d'une semblable prétention une façon d'apothicairerie où deux sœurs grises, sœur Victoire et sœur Émilie, oubliées par la révolution dans une façon de couvent, moitié mondaines, moitié cloîtrées, vendaient aux malades des bottes de santonique et des drogues de leur invention.

Il y avait bien à Royan deux officiers de santé qui prenaient modestement le nom de chirurgiens. Mais aucun n'avait pu recruter une assez nombreuse clientèle pour défrayer son ménage. Presque tous les malades passaient la rivière et allaient consulter l'illustre rebouteur, de père en fils, qui s'appelait le *Grand-Pierre*, et se perpétuait indéfiniment sous le même nom scientifique de génération en génération. Comme la police, souvent indiscrète, troublait les opérations chirurgicales et médicales de Grand-Pierre, l'infatigable Dupuytren de contrebande donnait ses consultations dans les garennes. Les jeunes filles passaient par cette clinique de mystère sous la feuillée, aussi bien que les vieillards. La légende de nos villages raconte encore, à

ce sujet, de singulières entorses suivies de singulières guérisons. Enfin l'émigration au Médoc, à la moindre fièvre, devint si contagieuse, que les médecins eux-mêmes suivirent le courant et allèrent interroger l'oracle.

Mais le plus dangereux adversaire de la médecine légale n'était pas le *Grand-Pierre;* c'était Métereau. Métereau arrivait à Royan à l'époque des hirondelles, traîné par quatre chevaux, dans un cabriolet à capote baissée, escorté de trompettes par devant et de cymbales par derrière, assis, en costume de général prussien, à côté d'une jeune femme pâle et belle comme l'enfer, couronnée d'un diadème et vêtue d'une robe de mousseline à paillettes, qu'il appelait la reine de Saba.

La physionomie de cette femme, qui semblait une évocation des Mille et une Nuits, resplendit encore dans ma mémoire. Au premier coup de fanfare, tous les malades ou paralytiques se levaient à une lieue à la ronde pour accourir autour du cabriolet de Métereau. Métereau leur racontait sa dernière excursion à l'Himalaya où il avait trouvé l'hysope céleste qui guérit toutes les maladies, et il leur montrait la merveilleuse essence en fioles. La reine de Saba distribuait l'hysope et touchait l'argent. Lorsque toute la pharmacie était épuisée, Métereau arrachait des dents, et, je dois le déclarer, avec une si merveilleuse adresse, que tous les maux de dents attendaient six mois, s'il le fallait, l'époque de son retour.

Telle était à peu près, dans toute la sincérité de mes souvenirs, l'élite officielle, commerçante, industrielle et lettrée de la population de Royan. Je dois ajouter cependant à cette nomenclature un vieux capitaine au long cours nommé Boisseau, légèrement millionnaire, qui employait sa fortune à faire tourner ses deux pouces autour l'un de l'autre,

étendu sur un fauteuil, les jambes écartées, les mains croisées sur sa poitrine.

Lorsqu'il mourut, à quatre-vingts ans passés, il songea que le Code civil autorisait l'héritage jusqu'au douzième degré. Comme il n'avait pas d'enfants, il voulut dépasser encore la munificence du Code civil. Il colligea de droite et de gauche toute espèce de parent qui pouvait tenir de près ou de loin à sa généalogie, et il donna à chacun, par testament, une part de succession.

Après le vénérable Boisseau, je dois encore relater, pour mémoire, le capitaine de port, ancien corsaire blanchi sur les pontons. La population l'appelait ***Beau-Temps-Belle-Mer***, parce qu'il envoyait chaque jour à l'***Indicateur de Bordeaux*** une notice météorologique qui reproduisait invariablement cette formule : Beau temps, belle mer, par la plus grosse houle du reste et la plus forte brise. Mais que voulez-vous? Le capitaine de port était simplement un optimiste qui faisait l'onde et le vent à son image.

Cette bourgeoisie au bout du monde pratiquait sans effort toutes les vertus de la simplicité. Les modes mettaient à peu près dix années, montre en main, pour venir de Paris à Royan. L'élégante du crû portait, sous la Restauration, la robe de l'Empire. La plus coquette n'osa jamais pousser le luxe de la coiffure au delà du bonnet.

Le riche propriétaire portait cette veste progressive qui descend à moitié chemin de l'habit, le chapeau de toile cirée, à l'équinoxe, et au printemps, la casquette. Le dimanche, il mettait une longue redingote flottante qu'il nommait une lévite. La lévite était l'ultimatum de la toilette. Je suis persuadé qu'à une certaine époque on n'aurait pas trouvé dans tout le bourg un habit capable de figurer à la réception du préfet.

Toutefois, chaque maison de cette petite oligarchie de canton donnait à tour de rôle sa soirée. Vers sept heures du soir, en hiver, lorsque la rue était complétement éteinte, assoupie, que la forge encore allumée et l'enclume vibrante du forgeron, protestaient seules à l'angle du carrefour contre cette précocité de sommeil, chaque invité chaussait une paire de galoches, allumait sa lanterne, jetait sur ses épaules un petit manteau court en forme de crispin qu'il appelait un collet, et allait mystérieusement, en rasant les murs, comme à une conspiration.

Une fois arrivé au rendez-vous commun, il soufflait sa lanterne, laissait ses galoches à la porte et entrait à pas muets, en chaussons de laine, dans une grande pièce briquée, chauffée avec une bûche de pin dont la flamme brillante et bruyante était une perpétuelle explosion de pétards. C'était là que se tenait la soirée. Du moment où quatre joueurs étaient réunis, ils s'attablaient autour d'une chandelle illustrée d'une collerette de papier, et ils commençaient une partie de *luette*.

La luette est une contrefaçon du whist, qui se joue avec des cartes étranges de couleur et de figure, qui s'appellent, l'une le borgne, l'autre la vache, l'une le chêne, l'autre le double chêne; un véritable grimoire, enfin. Neuf heures sonnant, la partie cessait. Chaque habitant rallumait son fanal, reprenait ses sabots, regagnait son ménage, et Royan dormait complétement jusqu'au lendemain, dans un profond silence qu'interrompait de temps en temps l'exclamation profonde de la lame et le coup de sifflet sinistre de la mouette.

La classe ouvrière répétait, à un diapason plus bas, l'existence monotone de la bourgeoisie. Seulement elle était plus fidèle dans son costume et dans son langage aux an-

ciennes traditions. Les femmes portaient encore la coiffe démesurée de linon, pyramide renversée, dont les longues barbes flottaient aux vents, comme des voiles de misaine. Mais pendant la mauvaise saison elles déposaient cette coiffure colossale pour prendre l'héréditaire capuchon de Saintonge que les Romains avaient autrefois appelé cuculle, et avaient adopté pour leurs rendez-vous d'amour. Le cuculle a toujours été, depuis ce temps-là, complaisant pour la jeunesse.

Lorsque la fille d'un pêcheur a en tête quelque passion discrète, elle va se promener le soir dans les sentiers perdus, le long des aubépines, son capuchon rabattu sur la figure. Souvent le passant attardé rencontre un jeune marin qui escorte, en veste de laine rouge, un fantôme voilé, et lui parle à mots entrecoupés que la brise seule entend et emporte avec le murmure de la marée. Et cependant, disons-le à l'honneur des vieilles mœurs, jamais le cuculle n'a eu à se repentir de sa tolérance. Les fauvettes cachées dans l'aubépine pouvaient ensuite parler, elles n'avaient rien entendu que le romancier le plus chaste n'eût pu redire dans un roman.

La population prolétaire de Royan avait aussi sa soirée ; mais elle la nommait tout uniment une veillée pour ne pas manquer de respect au vieux langage. Voici comment la veillée se passait : on allait chez le voisin, tantôt chez toi, tantôt chez moi, pour égrainer le maïs. Chacun s'asseyait en rond sur un baquet renversé, une poêle entre les jambes, et pendant que le régime de maïs, vigoureusement frotté contre la queue de la poêle, tombait à flots d'ambre sur la terre battue du parquet, le plus vieux marin racontait la dernière campagne du bailli de Suffren aux Grandes-Indes, et la sublime tragédie du vaisseau le *Vengeur*. Quand

le léger duvet des quenouilles de maïs venait à nager à flocons trop épais dans l'atmosphère, l'amphitryon versait aux travailleurs une moque de piquette. La moque était une coupe d'argile, car il y a vingt ans le verre à boire était inconnu dans nos campagnes.

La population de Royan vivait, comme on le voit, dans une complète indifférence pour le progrès. Elle ignorait même, j'en suis persuadé, à quelle forme précise de gouvernement elle avait l'honneur de payer l'impôt. Elle savait bien que Napoléon avait régné, parce que le conquérant nomade, conduit de victoire en victoire à Moscou, et ramené de défaite en défaite à Rochefort, avait laissé sur une grève voisine l'empreinte de son dernier pas en Europe. L'empire était venu mourir à quelques lieues de Royan. Il s'était couché au milieu des flots, à l'horizon, comme l'astre de la guerre; et du haut de nos falaises, nos pères avaient contemplé sa dernière traînée de pourpre flotter dans le crépuscule.

Mais après la chute de Napoléon, le marin de nos côtes ne se faisait pas une idée bien claire du gouvernement des Bourbons. Cela était-il absolu, cela était-il constitutionnel, peu lui importait. Une seule fois dans l'année, il prenait part à la politique du pays. C'était le 25 août. Ce jour-là le garde champêtre quêtait de maison en maison un fagot pour la monarchie. Chacun donnait son fagot. Quand la quête était terminée, le garde champêtre empilait le montant de la souscription autour d'un mât de navire, surmonté d'un tonneau de goudron.

A la tombée de la nuit le maire allait, le front découvert, le tison à la main, tambour battant, à la tête de vingt douaniers, allumer solennellement le feu de joie, et sitôt que la flamme commençait à monter en longues fusées à travers le

pin et l'ajonc, il poussait le cri de *vive le roi!* à pleine poitrine. Le peuple répondait machinalement *vive le roi!* mais sans prendre à ce cri aucun intérêt. Il laissait ensuite volontiers cet enthousiasme d'une heure s'en aller, comme le feu de joie, en fumée.

Toutefois la vie politique commençait à pénétrer dans cette aristocratie à peine relevée de la glèbe par la révolution, — moitié rustique, moitié civilisée, qui, par une involontaire symétrie de l'homme avec son état, portait la veste à mi-corps, c'est-à-dire suffisamment descendue pour cacher le vilain.

Les principaux notables, le capitaine Boisseau, le capitaine *Beau-temps-Belle-mer*, le notaire, le receveur de l'enregistrement, l'épicier, le Polonais, et un géologue d'occasion nommé Boutet, que le public surnommait par cette raison Boutet-Caillou, avaient constitué une société en commandite avec les principaux propriétaires de Vaux, de Breuillet, de Courlay, de Chantemerle, pour prendre, à frais communs, oserai-je le dire? un abonnement à la *Minerve*.

La *Minerve* contenait d'habitude un logogriphe et un article de Benjamin Constant. Le lecteur en commandite de Royan laissait de côté l'article et lisait le logogriphe. Il trouvait après cela son éducation politique suffisamment achevée.

Mais l'homme du peuple, étranger à la prose comme à la poésie de la *Minerve*, travaillait, naviguait, pêchait la crevette, radoubait sa barque, raccommodait son filet, chantait, sifflait, tirait à la conscription, sans songer un seul instant qu'il vivait dans cette atmosphère particulière de la société qu'on appelle l'histoire.

Et pourtant Royan comptait aussi son jour dans le passé.

Il avait au temps du calvinisme défié la monarchie. Il avait eu l'honneur d'un duel avec le roi de France, sous le règne de Richelieu. Il succomba glorieusement après une vigoureuse défense. Il disparut ensuite de la scène pour ressusciter deux cents ans après. Voici à quelle occasion :

La Convention avait envoyé Isabeau pour fermer aux Anglais l'entrée de la Gironde. Isabeau fit construire à Royan un fort parfaitement conçu, admirablement muni de lunes et demi-lunes, de fours à boulets, de pièces de quarante, de mortiers, de bombes et d'obus. Une frégate anglaise prit le fort, en 1815, d'un coup de canon. Le vainqueur jeta l'artillerie à la mer, démolit les fours, emporta les boulets, vida la poudrière et rasa la caserne.

Le fort, totalement ruiné, continua néanmoins d'avoir une existence légale sous la Restauration. Il possédait encore deux vieux canons de fonte renversés de leurs affûts, encloués, brisés, gisants dans les orties. Toute la garnison consistait dans un mulâtre, constitué gardien du patriotique tas de pierres, par un décret particulier du gouvernement. Comme le cumul des fonctions était obligatoire pour ne pas mourir de faim, en pareille circonstance, le gardien du fort était en même temps maître d'école.

Le mulâtre Bellamy, je demande la permission de le nommer, avait eu probablement un père aux colonies; mais n'ayant jamais pu suffisamment le connaître, il s'était mis à courir les mers pour le chercher. Après une longue Odyssée, il était venu chercher fortune à Royan.

C'était un homme toujours irréprochablement vêtu avec une exquise élégance. Il portait un chapeau à cornes, décoré d'une large cocarde blanche, un habit à la française avec des boutons à fleurs de lis, un jabot, des manchettes, une veste de piqué, des culottes de nankin, des

bas chinés et des souliers somptueusement couverts de boucles d'étain, un paquet de breloques, composé de ces baies rouges des Antilles, appelées cocoles, qui babillaient en marchant avec un bruit confus de carillon, deux énormes pendants d'oreilles, et enfin une queue qui expirait gracieusement dans le dos en pointe d'asperge. La queue a été longtemps sur notre falaise la qualité distinctive de la bourgeoisie. Il y avait encore à Royan douze queues bien comptées avant la révolution de Juillet. La révolution de Juillet a nivelé les têtes, hélas! elle aussi, mais Dieu merci, par la main du coiffeur.

Le mulâtre Bellamy était donc le dix-huitième siècle vivant sous une autre couleur, dans toute l'orthodoxie de sa toilette. Et cependant, je ne puis me le rappeler sans un profond sentiment de reconnaissance et de vénération. Il tenait l'épée et la plume, il gardait et il instruisait la population. Il commandait, il est vrai, à deux canons impotents, mais il représentait la force publique contre toute tentative d'invasion. Et enfin, je prie mes amis de faire un retour sur eux-mêmes pour excuser cette considération toute personnelle : il m'a enseigné à lire et à écrire.

Il m'a initié le premier à cette communication des esprits entre eux par le doigt et le regard, à cette vie de l'intelligence, qui est la vie en Dieu sous notre soleil. Sa main a tenu ma main le jour où j'ai tracé pour la première fois, sur la page blanche, le caractère qui porte la pensée, et je remercie le ciel de pouvoir écrire son humble épitaphe presque avec son écriture qu'il m'a léguée. Quelque chose de lui, par je ne sais quelle admirable solidarité du précepteur au disciple, est encore sur ce papier.

Des années, des mondes ont roulé entre lui et moi, sa destinée et ma destinée. Mais toutes les fois que je

songe que si j'ai pu, entre tous mes frères d'école, monter par l'aspiration de l'infini aussi haut que l'étoile peut monter, entrer par l'étude dans les temps, tirer les siècles à moi, prendre Platon par la main sur le cap Sunium, vivre dans une vie d'homme toute la vie de l'humanité, élargir ma pensée à la circonférence de tout espace connu, entrevoir la vérité, sentir battre en moi une prophétie, porter parmi les hommes témoignage de la bonne nouvelle, alors je suis tenté de m'écrier : Sois à jamais béni, toi à qui je dois tous ces biens de la pensée. Tu étais venu d'une autre race, d'un autre soleil avec la servitude dans les veines, et c'est toi que la mystérieuse complication de la destinée a choisi pour m'apprendre à crier aux hommes la parole de liberté et d'harmonie.

Je me vois en ce moment, petit enfant, lorsque j'allais à ton école, mon collet sur l'épaule, un cottret sous le bras, pour payer ma part de combustible à ton foyer. On m'a dit depuis que tu avais la férule intolérante pour la plus légère infraction de discipline. J'ai oublié cela pour me rappeler uniquement que partout où j'écris, ta droite est là, quoique absente, qui écrit aussi sur la page, par la leçon que tu m'as donnée.

J'ignore où tu reposes, vieux maître qui t'es couché, au jour de la fatigue, sous le poids des années. Tu es mort dans l'oubli, tu dors dans l'abandon; tu n'as pas de pierre qui marque ton sommeil. L'herbe a reverdi vingt fois sur ta dépouille ; ton nom revient à peine çà et là sur la lèvre de ceux qui t'ont connu; je veux protester, puisque j'en trouve l'occasion, contre cette ingratitude. Je t'aurai nommé au moins une fois de plus, et il me semble, à je ne sais quel frémissement intérieur, ô premier père de mon âme ! que tu m'as entendu.

Royan vivait donc à l'écart en dehors de l'histoire. Il profita de son isolement pour garder la poésie du passé. Car il avait, lui aussi, sa poésie une fois du moins par année. Il célébrait, au mois de mai, la fête des fleurs, l'*infioratura*, comme en Italie.

Le dernier jour d'avril, toute jeune fille, pour peu qu'elle fût encore à l'âge d'innocence, mettait un panier sous son bras et allait de porte en porte lever la dîme sur chaque parterre. Elle entrait d'un air modeste, le regard baissé, dans la maison, et demandait timidement au propriétaire la permission de cueillir un bouquet.

Le propriétaire la donnait en soupirant. Il fallait bien la donner; et à peine lâchée dans le jardin, la bouquetière improvisée pillait les plates-bandes, fourrageait les giroflées, les roses, les boules de neige, les jacinthes, tondait les lilas, ébranchait les lauriers, fauchait, cueillait à la volée tout ce qu'il était possible de faucher et de cueillir, remplissait son panier jusqu'à l'anse, bourrait son tablier jusqu'au menton, et, après cette main-basse hypocrite sur le printemps, battait en retraite en faisant une révérence effrontée au maître de la maison.

Malheur au contribuable forcé qui, par amour de la tulipe, ou sentiment de propriété, aurait refusé cette redevance en nature, et repoussé cette invasion accompagnée de révérences. Son jardin aurait été aussitôt maudit, par la jeunesse, dans chaque fosse d'asperges et dans chaque carré de laitues. La vengeance du ciel serait tombée sous forme d'une pluie de taupes sur cette terre de malédiction. Il n'y aurait pas eu, dans la contrée, une seule taupinière vivante qui n'eût sauté par-dessus le mur de son parterre, malgré l'écriteau sinistre : Il y a ici un *gripet*, c'est-à-dire un piége tendu.

Le propriétaire avait donc à choisir entre la taupe et la jeune fille, et, dévastation pour dévastation, il préférait encore la dernière extrémité, sauf à prélever sur la joue de la maraudeuse un droit de sortie. Un baiser pour un bouquet; c'était la monnaie. Peut-être trouvait-il, à l'occasion, qu'il gagnait au marché.

Chaque fleuriste mettait sa collecte en commun et faisait en secret, sous la direction de la plus âgée, une couronne, ou plutôt une coupole de fleurs qui renfermait deux autres couronnes. A la tombée de la nuit, la mystérieuse coupole, illuminée d'une girandole de résine, sortait de sa cachette, et montait solennellement sur une corde au-dessus de la rue, dans une lente et majestueuse assomption.

A peine commençait-elle à flotter au vent, encore émue de son ascension, que les jeunes gens prenaient la main des jeunes filles et formaient, sous cette constellation embaumée, une première ronde nubile qui renfermait deux autres rondes l'une d'adolescents, l'autre d'enfants. Le vieux Fourré faisait jaillir de sa cornemuse une première note de provocation, et les trois âges de la vie, représentés par les trois couronnes, tournaient concentriquement les uns autour des autres, au refrain d'une ballade chantée en patois de Saintonge.

Le vieux Fourré était le ménétrier en titre de la contrée. La nature avait mis un siècle pour le moins à le former. Il tenait son talent d'un aïeul perdu dans la nuit de la légende. Cet aïeul avait engendré un premier fils à la cornemuse. Ce premier fils en avait engendré un second qui avait encore perfectionné la ritournelle. La Providence avait ainsi constitué de Fourré en Fourré une dynastie de musette.

Bien que le dernier né du nom vécût au village, il jouis-

sait d'une immense réputation. Toute la jeunesse aimait et sautait à la ronde au souffle de son génie. Il conduisait chaque noce à la mairie et de la mairie à l'église. Lorsqu'il était assis sur son trépied, c'est-à-dire sur son tonneau, il vidait une bouteille sans interrompre la contredanse. Il continuait l'air commencé en pressant amoureusement du coude l'outre palpitante sur sa poitrine.

A dix heures, la prudence des mères sonnait d'un mot le couvre-feu. La ronde dénouée flottait un instant en groupes épars. La main cherchait encore la main une dernière fois. Un sourd chuchotement errait çà et là dans la mêlée. Chaque famille regagnait son foyer. Le vieux Fourré reprenait le chemin du village en poursuivant le cours d'une ariette et en réveillant le chien de ferme sur son passage.

Une heure après, lorsque l'illumination de la couronne mourait, étoile par étoile, au milieu des parfums; que la cornemuse murmurait à peine dans le lointain, une dernière note perdue au milieu des aboiements; que la rue, éteinte fenêtre par fenêtre, retombait dans le silence et dans le repos, le passant attardé voyait rôder, d'intervalle à intervalle, des spectres muets, qui portaient une pioche sur une épaule, et, sur l'autre, une branche d'aubépine, ornée de rubans et de guirlandes. Ces spectres étaient des amoureux qui allaient planter le Mai à la porte de leur danseuse. Souvent deux rivaux se rencontraient au seuil de la même affection. Ils déposaient côte à côte leur déclaration et repartaient en silence chacun de son côté.

Le lendemain, au petit jour, la femme de Courlay, qui conduisait à Royan son âne chargé de fagots de pin, voyait parfois plusieurs *mais* debout à la porte d'une seule maison et disait en passant : La *Ramberte* a fait provision de bois

cette année. Après vendange elle entrera en ménage. Reste à savoir si c'est pour ses beaux yeux que ce buisson a fleuri là cette nuit, ou bien pour ses écus. Et presque toujours après vendange la Ramberte avait un mari.

La fête de mai était la principale distraction de Royan. Toutefois, l'honnête canton possédait encore, de temps à autre, un spectacle. Il y avait un montreur de marionnettes qui battait continuellement la campagne, de la Charente à la Gironde. Il allait de foire en foire, et dans l'intervalle d'une foire à l'autre, il conduisait à Royan son théâtre errant, traîné par un caniche. Un montreur d'ours lui faisait autrefois concurrence, mais après une longue lutte et une longue iliade à coups de bâton sur le grand chemin, les deux rivaux avaient fini, de guerre lasse, par unir leurs troupes et par récréer les populations de la côte à frais communs.

L'ours devint ainsi le précurseur de Polichinelle : lorsque l'un montrait sa bosse à Royan, l'autre montrait déjà le bout de son museau. La halle était d'habitude la salle de spectacle. Le joueur de marionnettes dressait contre un pilier sa baraque de toile à matelas, magnifiquement éclairée de deux bouts de chandelle. La pièce représentait invariablement la querelle acharnée d'un débiteur contre son créancier. Le créancier était un vieillard hydropique, le débiteur était Polichinelle. Le créancier voulait être payé argent comptant, Polichinelle au contraire voulait payer d'une autre monnaie. Le drame durait une heure, ainsi traîné de péripétie en péripétie, de bourrade en bourrade. Enfin, après une dernière altercation, Polichinelle tirait son épée et perçait le ventre de son adversaire.

La blessure laissait échapper un jet d'eau qui décrivait une parabole dangereuse sur la tête des spectateurs, et les

refoulait à trois pas en arrière. L'ours devait profiter de l'éclaircie pour remplir l'intermède et danser un ballet. Mais le précepteur chargé de son éducation avait beau secouer la muselière du danseur, souvent maître Martin avait l'humeur rassise, et au lieu de tenir son bâton horizontalement pour attaquer un menuet, il le plantait en terre, croisait au bout ses deux pattes, posait son menton sur ses deux pattes croisées et regardait d'un air béat le vieil usurier hydropique qui lançait au milieu d'un rire universel une intarissable cascade dans le néant.

Le lendemain, la comédie ambulante pliait bagage, et le rémouleur venait essuyer la trace encore fraîche des pas de Martin.

Le rémouleur était aussi un hôte de passage. Il remisait sa meule sous la halle, et parcourait l'unique rue de Royan en criant d'une voix chevrotante, imprégnée d'Auvergnat : Couteaux, rasoirs à repasser !

A ce cri de délivrance, quiconque avait perdu le fil de son couteau ou de son rasoir reprenait courage. Le vigneron apportait sa serpe, le jardinier sa serpette, le maître d'école son canif, la couturière sa paire de ciseaux suspendue à une châtelaine d'argent. La meule tournait une semaine et partait.

L'acier repassé a sa conséquence comme un argument. Le rémouleur appelait à sa suite un complément naturel.

C'était un homme à figure sinistre qui portait sur sa tête un bonnet de laine et à sa ceinture une gaîne de cuir surmontée d'un manche de couteau. Il étendait sous la halle un lit de paille et retroussait sa manche de chemise. Alors un bruit lamentable traversait tout à coup le silence de Royan. Le sénat de Rome entendit une fois ce bruit-là pendant une séance. L'orateur interrompit son discours.

Ce n'est rien, dit Sylla, en faisant signe à l'orateur de continuer ; c'est une légion qu'on châtie.

L'homme en bonnet de laine était un sacrificateur à la journée. Il tuait à la file tout cochon de bonne volonté qui venait réclamer son office. Il le grillait sur place et le rendait au propriétaire tout prêt à ressusciter sous forme de salé et de jambon.

La place antique, essentiellement multiple, servait à la fois au théâtre, à l'holocauste, au conseil, au tribunal. La halle de Royan, primitive comme l'Agora, pratiquait à peu près le même communisme. Elle servait au marché, à la comédie, au rémoulage et au sacrifice.

Après ces divers drames joués sur la même scène, Royan retournait à son calme et à son isolement ; car il n'avait, avec le reste de la France, aucun moyen de communication. Une ébauche de route dessinée en spirale pour prolonger l'agrément sans doute du voyage, semblait à toute force conduire à Rochefort. Mais ce n'était là qu'une utopie généreuse qui mourait dès la première lieue à l'état de bonne intention.

La chaussée, de mémoire d'homme, n'avait jamais été ferrée, et à la mauvaise saison elle était tellement détrempée, effondrée, qu'elle devenait impraticable à toute espèce de voiture. Souvent le bouvier, surpris en chemin par une averse, avait dételé ses bœufs et laissé sa charrette embourbée jusqu'à l'essieu au milieu de l'ornière.

Le maquignon seul pouvait tenter le passage pour aller à la foire de Saujon. Il nouait la queue de son bidet avec un bouchon de paille et la relevait artistement sous la croupière. Solidement lesté ensuite sur la selle par une paire de grosses bottes, il affrontait, son fouet à la main, ce nouvel élément liquide où sa monture enfonçait jusqu'au garrot.

Enfin, un voyage à Rochefort, en plein hiver, était, pour tout homme d'expérience, un voyage à Moscou.

Royan n'avait donc, du côté de la terre, aucune sortie, et de l'autre côté il avait, pour toute ressource, la route de l'Amérique. Sa dernière borne à l'ouest était la tour de Cordouan, cette belle lampe corinthienne posée en pleine mer, de la main d'une fée, sur la crête de l'abîme.

Chaque soir elle brillait solitairement suspendue dans le vide, allumée par le dernier rayon du soleil couchant. Chaque soir aussi elle tournait sa face aux quatre vents de l'atmosphère, comme si elle cherchait à travers la nuit, dans l'immensité, le Messie inconnu qui devait tirer le rocher habité, assis devant elle, du fond de sa retraite. C'était de ce côté-là en effet que flottait l'arche d'alliance encore invisible destinée un jour à unir Royan avec la civilisation.

Un matin, — c'était au mois de juillet, — le ciel était inaltérablement bleu, sans la moindre tache de vapeur ; le vent soufflait de terre avec tant de nonchalance que l'aile des moulins faisait à peine un quart de tour à chaque haleine ; elle attendait ensuite la bouffée suivante de la brise pour recommencer à tourner. La mer, étincelante à l'infini, dormait majestueusement au soleil, sans le plus léger frisson à la surface. Elle semblait étouffer en elle la vague comme sa respiration. Elle montait et baissait d'un seul bloc, avec un bruit sourd, au pied du rocher, couvrant et découvrant, tour à tour, le varec ruisselant, au regard du spectateur. C'était l'heure du jusant.

Le capitaine *Beau-temps-Belle-mer* avait mis sa longue-vue sous son bras pour aller inspecter l'état de la rivière. Jamais il n'avait trouvé une meilleure occasion de mériter son surnom. Il se promenait en attendant le déjeuner avec le doyen des pilotes. Les deux amis devisaient pour la cen-

tième fois des riches captures qu'ils auraient faites, s'ils n'avaient pas été pris eux-mêmes, du temps qu'ils étaient corsaires. Ils allaient et venaient, parcourant juste un espace de dix pas, comme s'ils étaient sur le pont de leur chaloupe. La jambe du marin garde à terre l'habitude de la planche qu'il arpentait sur l'Océan.

Ils tournaient ainsi sur place depuis une heure, lorsqu'en jetant un dernier coup d'œil sur la pleine mer, le capitaine *Beau-temps* aperçut derrière la tour de Cordouan, au large, à l'infini, une légère tache noire sur le bleu du ciel. Il examinait attentivement cette nouveauté météorologique tout à fait inconnue dans nos climats. Peu à peu la tache grossit, monta, serpenta sur le ciel et flotta en banderole. Le capitaine ouvrit sa longue-vue et regarda une minute cette colonne de bitume qui semblait marcher sur la ligne de l'horizon.

— C'est un navire qui a le feu à bord, dit-il.

Et il repassa la longue-vue au pilote.

Le pilote lorgna à son tour cette traînée de fumée et répéta :

— C'est un navire qui a le feu à sa mâture.

Le capitaine *Beau-temps* voulut suivre les progrès de l'incendie.

Mais à peine eut-il de nouveau déployé sa longue-vue qu'il la laissa retomber avec stupeur.

— Regarde, dit-il au pilote ; je crois que j'ai la vue troublée.

Le pilote passa sa manche sur le verre de la lunette et interrogea attentivement l'immensité.

— Le navire entre en rivière, dit-il ; tout à l'heure il était à l'ouest, maintenant le voilà par le travers de Cordouan.

— Comprends-tu cela? reprit le capitaine *Beau-temps*.

— Pas plus que vous, capitaine; le navire est ras comme un ponton. Il n'a pas un bout de toile dehors, et aurait-il toute sa voilure sortie jusqu'à la dernière bonnette, que par cette petite brise du nord-nord-est il ne pourrait entrer.

— Et de plus, reprit le capitaine, la mer perd. Le courant devrait le porter au large, et cependant, si j'en juge par le chemin qu'il a déjà fait, il doit au moins filer dix nœuds à l'heure, contre vent et contre marée.

— Ce doit être le navire du diable, ajouta le pilote, qui vient directement de l'enfer, car il fume sans brûler et frise, sans broncher, les brisants de Saint-Palais, où j'aurais déjà dix fois échoué ma chaloupe.

Quelques instants après ce dialogue, toute la population de Royan rangée sur la falaise contemplait une chose inouïe, une merveille, une prophétie, une révélation visible, une date de l'humanité, la gloire d'une génération que la Providence du progrès donne à peine un jour en vingt siècles en spectacle à l'humanité. Le navire du diable filait déjà devant la côte de Royan, avec une grâce incomparable et une incompréhensible agilité. Il rasa le pied de la falaise en agitant à ses côtés deux puissantes nageoires, qui fouettaient la mer avec fureur et la rejetaient au loin gémissante et brisée en poussière d'écume. De temps à autre un soupir profond accompagné d'un bruit de marteaux sortait des flancs mystérieux du navire. On entendait un bruit de pelles de fer qui grinçaient contre la tôle, comme si d'invisibles cyclopes eussent remué les brasiers d'un cratère.

Tout à coup, le volcan flottant se tut et glissa en silence. Les deux nageoires s'arrêtèrent, et, après un moment de

suspension, tournèrent en sens contraire. Le navire recula et demeura immobile comme au mouillage. Une longue haleine blanche jaillit du tuyau avec un bruit strident qui glaça d'épouvante les spectateurs. Une flamme brilla à l'embrasure d'un sabord, et un coup de canon, répercuté d'écho en écho par les rochers, alla porter le long des côtes la plus grande nouvelle du dix-neuvième siècle. Le vaisseau du diable hissa, en même temps, le drapeau anglais, l'appuya d'un second coup de canon, et demanda un pilote.

Un pilote eut assez de courage pour monter à bord de ce ponton fantastique qui devait porter quelque secret de sorcellerie.

Le navire tourna ensuite avec aisance sur lui-même, montra à la population stupéfaite de Royan sa large poupe, où était écrite en lettres d'or cette simple inscription : *James-Watt*, vomit en partant un torrent de fumée, et remonta la rivière en secouant orgueilleusement son noir panache.

Quelques barques essayèrent de suivre à la rame le colosse embrasé, qui fuyait à toute vitesse. Mais après avoir tourné un moment dans le remou du sillage, les rameurs virent bien que leurs bras sécheraient des siècles sur l'aviron avant d'atteindre jamais un aussi vigoureux marcheur.

Assurément, dans cette foule debout, stupéfaite, silencieuse et le regard fixé sur le nuage errant qui emportait un navire, il n'y avait personne assez inspiré de l'esprit de l'avenir pour oser dire, pour oser penser que ce Léviathan mugissant, manœuvré par un génie, venait de jeter sur la côte, là, en passant, d'une bouffée, une ville nouvelle à la place de l'ancien Royan.

Cet homme-là eût été, pour une semblable témérité, dû-

ment atteint et convaincu de folie. Comment concevoir en effet qu'un simple ponton qui avait pour mât un tuyau de cheminée, pouvait débarquer en une minute, sur un rocher, tous les progrès de la civilisation, hôtels, maisons, villas, routes, diligences, restaurants, pharmacies, bibliothèques, cabinets de lecture, orchestres, pianos, billards, glacières, nouveautés, modistes, horlogers, pâtissiers, orfèvres, écoles, couvents, chapelles, doctrines nouvelles, doctrines anciennes, orgues, cloches, ingénieurs, violons, poëtes, gendarmes, et que sais-je encore !

Cette prédiction eût été pourtant la vérité. Le jour où le premier bateau à vapeur passa à Royan, Royan prit aussitôt une autre nature, comme transformé par la baguette d'un magicien. Voici l'histoire de sa métamorphose :

Royan avait plusieurs plages creusées par la lame qui étaient autant de salles de bains exposées au midi. La grève, unie comme l'ambre et inclinée en pente douce, absorbait la chaleur du soleil. La marée roulait ensuite lentement sur le sable chauffé, et offrait à la belle saison une eau toujours tiède au baigneur.

La campagne, le long de la côte, est suffisamment belle sans avoir aucune prétention à la beauté. Elle est uniforme, paisible, ondulant en molles collines, alternativement semée de blés, de sainfoins, de vignes, d'ormeaux, de moulins et de taillis. C'est une idylle simple et nue qui a uniquement la vertu de la sincérité et de la bonhomie. C'est la campagne, voilà tout, mais naïvement et modestement.

Elle peut encore, malgré cela, suffire à l'habitant, — j'allais dire au prisonnier de la ville, — qui n'a d'autre ressource qu'une banlieue pour causer avec la nature. Il y trouvera, du moins à l'occasion, un troupeau authentique

de moutons, qui n'est pas là uniquement de passage pour aller à l'abattoir. Il y respirera, au mois de juin, la rustique odeur du sureau, de l'hyèble, du chanvre, du fenouil. Il y entendra enfin, le soir, à la brune, le récitatif à voix basse de la mer, qui est comme un poëme rêveur répandu sur toute la nature.

Avec ces mérites naturels de plages et de promenades, un établissement de bains de mer eût prospéré partout. Mais Royan était, comme nous l'avons dit, un rocher perdu, le dernier relai, sur la carte de France, du soleil couchant. Aucune certitude de chemin ne pouvait y conduire une voiture. A dix lieues plus loin, dans les terres, la population ignorait l'existence de ce canton cénobite enfoui dans son désert. De temps à autre, il est vrai, quelque intrépide touriste venait de Bordeaux en chaloupe y faire une rapide apparition. Il prenait un bain pour tâter l'eau, chassait la caille et repartait le lendemain, émerveillé de sa découverte de géographie.

Il avait découvert Royan. Il racontait au retour qu'il y avait trouvé d'excellentes gens et de meilleures crevettes. Cela fut ébruité. Royan eut à Bordeaux un commencement de réputation. La curiosité, cette providence secrète des choses, gagna les esprits. Une, deux, trois, quatre familles descendirent la Gironde pour reconnaître le pays. Elles revinrent l'été suivant.

Un Anglais millionnaire partit de Bordeaux avec l'intention de dépenser une semaine à Royan. Le huitième jour il acheta maison et jardin sur la falaise. Il s'enferma avec sa femme dans sa nouvelle propriété, barricada sa porte, planta une vigne et vingt ans après retourna en Angleterre.

Il passait la journée sur la terrasse, assis vis-à-vis de milady, devant un guéridon simplement orné d'une bou-

teille d'eau-de-vie, placée là sous le régime de la communauté. C'était une litanie muette de verres remplis et vidés; quand l'un avait bu, l'autre buvait. Aucune parole n'interrompait cette mystique communion. Dans les entr'actes seulement, ils contemplaient la mer qui était pour eux la continuation de la patrie. Ils reprenaient ensuite le cours de leur litanie, trouvant sans doute le paysage de Royan inspirateur pour la bouteille.

Enfin, après vingt ans d'extase devant une rasade, la femme mourut. Le mari partit. Il n'adressa jamais, pendant son séjour, la parole à personne. Mais il mérita la reconnaissance du pays. Il y apporta le premier magnolia qui ait fleuri à notre soleil.

Le flot de l'émigration alla toujours montant. A l'époque du ministère Villèle, il pouvait y avoir à Royan une centaine de baigneurs. Un bateau à vapeur en demi-solde y tenta un premier voyage pour utiliser ses loisirs. La tentative réussit médiocrement. Le malheureux bateau, léger de voyageurs, dut économiser sur le combustible. Il brûlait des bûches de pin pour chauffer sa chaudière. Après une traversée à petit feu, il vint tristement échouer comme une baleine dans la vase du port, en soufflant par son évent un jet mourant de vapeur.

Un second voyage réussit un peu mieux que le premier, un troisième que le second. La population, échelonnée le long du fleuve, s'habitua insensiblement à voir passer et repasser dans son nuage de fumée ce courrier d'une nouvelle civilisation. Le nombre des voyageurs augmenta d'année en année.

Le premier bateau, impotent, donna sa démission pour aller obscurément mourir à l'état de ponton. Il céda la place à un autre paquebot plus actif, nouvellement sorti du chan-

tier. Celui-ci brûla du charbon au lieu de bois, et mit six heures en moyenne pour faire la traversée. Lorsque Bordeaux se vit à une matinée de Royan, il y courut comme à une partie de plaisir. Un capitaliste du crû eut l'idée de construire, sur la Conche, une douzaine de baraques en sapin. Cela passa pour un établissement. Les bains de mer étaient fondés.

A dater de ce jour, Royan, qui n'avait été jusque-là qu'un village, devint l'embryon d'une ville, et je demande la permission de raconter l'histoire de cette seconde naissance.

La métamorphose commença par la pierre, comme toujours. Du moment que la population eut chaque année à loger une tribu errante de baigneurs, elle songea naturellement à créer de tous côtés des logements. Celui-ci exhaussa son rez-de-chaussée; celui-là rebâtit sa maison.

La démolition gagna de proche en proche, et la masure, partout condamnée à mourir, ressuscita partout en pierre neuve sous une brillante toilette. La vitre chassa ignominieusement le canevas de la fenêtre. La jalousie succéda au contrevent. La maison révolutionnée connut, chose inouïe ! la persienne.

La rue fut pavée avec des moellons économiques, il est vrai, semés de distance en distance. N'importe, c'était toujours un programme de pavé, un pavé futur. Le principe était posé, l'avenir pouvait en tirer la conséquence. Je dis la rue, parce qu'il n'y a jamais eu à Royan qu'une seule rue, bien que le conseil municipal, par sentiment de patriotisme, ait su en extraire au moins quinze ou vingt, en la divisant à l'infini par de savants calculs.

A chaque division et subdivision de rue il donna un nom de son invention. Il obtint ainsi un nombre suffisant de quartiers pour affirmer que Royan était une ville.

La ville y était effectivement, sauf une dernière formalité, le numérotage des maisons. Les maisons n'étaient pas numérotées. Le conseil municipal s'assembla pour résoudre cette grave question. Il décida que chaque habitation aurait désormais à sa porte son chiffre inscrit. Mais ici l'embarras naissait. L'honnête conseil n'avait jamais pratiqué pareille opération. Il ne savait par où débuter.

Enfin, après avoir mûrement délibéré, il commença par un bout de la ville pour finir à l'autre extrémité. Il ne pouvait croire que le numérotage devait rayonner du centre à la circonférence. Cependant, comme une ville croît ordinairement par la circonférence, il arriva qu'à un bout de la ville toutes les maisons nouvellement bâties se trouvaient forcément hors la loi des numéros. Le conseil municipal reconnut son erreur. Il s'assembla de nouveau. Il résolut de recommencer le numérotage par l'autre extrémité. Le même inconvénient reparut de nouveau, seulement en sens inverse. Et la municipalité, humiliée de cette double expérience, n'a pu comprendre encore, à l'heure qu'il est, ce paradoxe d'arithmétique.

Royan, une fois rebâti, pavé et numéroté, voulut compléter sa situation. Il n'avait pas de mairie. Il acheta la maison du capitaine Boisseau, qui avait eu longtemps la plus florissante physionomie du pays. On planta sur la corniche un bâton surmonté d'un drapeau. On grava ensuite sur une plaque cette splendide inscription : *Hôtel de ville.* On mit dans une salle l'état civil ; dans l'autre, la caisse ; dans l'autre, la justice de paix ; dans l'autre, la prison. Le centre du pouvoir se trouva ainsi complet.

Une mairie exige une place, pour faire honorablement figure. On abattit la halle et, sur les décombres on installa un modeste forum qui servit une fois par an à passer la re-

vue de la garde nationale et, deux fois par semaine, à tenir un marché.

Une place est une provocation à une promenade. L'une est la symétrie obligée de l'autre dans une cité convenablement tenue. La commune possédait sur la falaise un champ, semé de piquets, où chaque ménagère venait à tour de rôle sécher sa lessive.

Le conseil déclara par un arrêté que ce champ serait une promenade. Royan ne pouvait en conscience envoyer promener ses hôtes à l'ombre des piquets. Mais le voisinage de la mer excluait toute idée de plantation, car le vent d'ouest brûlant comme le simoun, rôtit impitoyablement la verdure. Au bout d'une année, les jeunes plants n'étaient plus à l'air que des rameaux noircis comme des charbons. Dans cette extrémité, le conseil vota pour sa promenade quatre allées de tamaris.

Le tamaris, que les Royannais appellent tamarin par défaut de prononciation, est le plus poétique arbuste que je connaisse. Sa fine chevelure d'un vert tendre ressemble à l'algue flottante qui pend au rocher. On dirait une algue elle-même transplantée du fond de la mer sur le rivage. Il établit entre les deux végétations terrestre et marine une mystérieuse harmonie. Il est l'enfant mélancolique de la grève, élevé dans la tourmente. Sous la perpétuelle flagellation du vent, il prend l'attitude suppliante de la souffrance. Sa fleur pâle, baignée d'une rosée amère et trempée d'écume, exhale à peine une faible senteur, comme une agonie de parfum.

En plantant des tamaris, le conseil municipal ne croyait pas faire une si grande dépense de poésie ; la poésie ne doit pas moins le remercier de son ingénieuse idée.

La préfecture, reconnaissante de tous les efforts conscien-

cieux que Royan faisait pour accomplir dignement son évolution, décréta la formation d'une route pour tirer la ville naissante de son isolement. Lorsque la route parut suffisamment achevée, une diligence roula sur la chaussée pour en faire l'expérience. L'expérience réussit. La diligence alla jusqu'à Rochefort ; elle en revint, elle y retourna, elle roule encore, et, s'il plaît à Dieu, elle roulera longtemps. L'exemple est contagieux : une seconde diligence partit pour Saintes, une troisième pour Marennes, et après des siècles de solitude, Royan entra définitivement en correspondance avec le département tout entier, et par là avec les autres départements.

Les anciennes industries montèrent aussitôt en dignité. Les cabarets retirèrent leur bouchon, leur nappe avinée, leur service ébréché de terre de pipe, achetèrent la porcelaine de Limoges et prirent le nom de restaurants. Les auberges enlevèrent leurs enseignes de tôle où flottait tantôt l'image de la tour de Cordouan, tantôt l'image de la tour du Croisic, prirent le titre d'hôtels, suspendirent à leurs fenêtres des rideaux de calicot rouge, garnis d'une frange de glands dans toute la longueur, tapissèrent leurs murs, auparavant blanchis à la chaux, de tapisseries historiées qui représentaient l'histoire de don Quichotte ou la mêlée du pont d'Arcole.

Une pauvre vieille femme avait un âne pour aller chercher des sardines à Ribérou. Elle loua de temps à autre son âne aux baigneurs. L'âne ne put suffire à la clientèle, elle acheta un cheval. Le cheval est sympathique, il exigea bientôt un compagnon, et d'âne en cheval, de cheval en cheval, la bonne vieille en arriva bientôt à pouvoir écrire sur sa porte cette enseigne : *Chevaux de louage*. Son mari suivit l'exemple. Il acheta le cabriolet démissionnaire de

Métereau, retiré de la médecine avec la reine de Saba dans la plus riche propriété du département; il associa à ce glorieux débris de la gloire médicale un char à bancs à peu près suspendu, et il ajouta ce codicille à l'inscription de sa femme : *Voitures de louage.*

L'artilleur de marine qui remplissait patiemment depuis des années la sinécure d'armurier, retira de sa cheminée la plaque de son foyer, la scella sur le mur, au fond de son jardin, planta par devant un grenadier de fonte qui tenait une pipe à la bouche, éleva une cloison des deux côtés de l'allée, acheta une paire de pistolets à balle forcée et à double détente, et afficha sur sa porte cet avis au public : *Tir au pistolet.* Et Royan, qui avait jusqu'alors consciencieusement pratiqué le dicton qu'on ne doit pas jeter sa poudre aux moineaux, vit la fleur de la jeunesse, enivrée de l'odeur des combats, casser courageusement des pipes à la barbe du grenadier.

Le café repassa au cabaret du village voisin son billard à huit blouses fermées avec des poches de filet, fit venir de Paris un billard régulier, illustré aux quatre angles de têtes en bronze, dont la gueule s'ouvrait et se refermait d'elle-même en jouant un air de *la Caravane.* Il substitua à la queue sèche, éraillée par l'usage, la queue à procédé. Il prit un abonnement à un journal quelconque de Paris. Il couronna enfin tous ces progrès par un dernier progrès : il acheta un comptoir. Une jeune fille assise entre deux bocaux de prunes et de cerises présida, pour la première fois, dans tout l'éclat de sa beauté, les parties de billard.

Tous les commerces modestement réunis sous le titre d'épicier brisèrent leur ancienne confrérie pour rentrer dans leur indépendance. Les dragées, les anis, les pastilles et les pralines allèrent, d'un côté, fonder un établissement

de confiseur. Les molletons, les casimirs, les percales et les futaines émigrèrent en masse d'un autre côté pour chercher exclusivement un refuge dans la boutique d'un drapier. La mercerie suivit le même système d'isolement. Les sabots et chaussons de lisière, ces deux principaux articles de l'épicerie sous l'ancien régime, rétrogradèrent devant l'invasion des souliers, et cherchèrent un refuge sur les étalages des faubourgs. L'épicier fut franchement épicier ; et au lieu de l'éternelle cassonade, qui fut longtemps la seule manière de sucrer le café, Royan pratiqua peu à peu le sucre raffiné, d'abord pour l'usage des baigneurs, et ensuite pour son propre usage. Enfin, la bougie, qui était pour nos pères une nouveauté scandaleuse, jeta un soir, sous le règne de Louis-Philippe, une première clarté dans l'espace.

L'école du mulâtre monta d'un degré dans la hiérarchie de la science. Elle devint école préparatoire de navigation et de pilotage. On y enseigna la géométrie, l'algèbre, l'anglais, le dessin, le latin jusqu'à la quatrième. La succession du vieux Bellamy, qui mourut, hélas ! de vieillesse, la palette à la main, mais qui, de son vivant, enseignait indifféremment protestants et catholiques, petites filles et petits garçons, échut, en vertu de la nouvelle loi sur l'instruction primaire, à deux instituteurs et deux institutrices : un instituteur et une institutrice pour chaque communion.

Royan n'avait qu'une chapelle basse, étroite, qui pouvait tout au plus suffire à l'ancienne clientèle du catholicisme. Le curé fit construire une église à la hauteur des nouvelles destinées de sa paroisse. Au campanile du fronton, il suspendit une cloche qui pesait cent livres de plus que l'ancien bourdon. En voyant monter les murs de la chapelle, le protestantisme eut un mouvement de jalousie. Il abattit la vieille grange qui avait abrité sa prière pendant

deux siècles de proscription. Cette grange devait être pour lui deux fois sacrée. Il la rasa impitoyablement, et, sur ses ruines, il édifia une façon de temple grec en moellons ; et, pour rivaliser avec la cloche qui tintait soir et matin, Calvin mit un jeu d'orgues dans son nouveau sanctuaire.

Les vieilles habitudes tombèrent avec les vieilles maisons. La lévite de la bourgeoisie, qui pendait sur les talons, remonta, de réduction en réduction, à la redingote, et de la redingote à l'habit. Le chapeau ciré, entrecoupé, pour la variété, du feutre à larges bords, céda le monopole de la coiffure au chapeau de soie l'hiver, et de paille l'été. La galoche disparut du pied de la petite propriété, pour entrer à tout jamais dans le domaine de l'histoire. La queue elle-même, cette contemporaine de la première révolution, comprit que son temps était fini ; elle prit tristement congé du collet poudreux qu'elle avait caressé pendant cinquante années, pour tomber, — comme la vie humaine aux mains de la Parque, — sous le ciseau. Je l'ai vue mourir héroïquement, de tête en tête, jusqu'à la consommation du dernier sacrifice. Mon vieux maître africain emporta le dernier chapeau à cornes dans son tombeau, et la dernière paire de souliers bouclés. La breloque de cocoles, qui carillonnait joyeusement sur le ventre du promeneur aisé, éteignit son carillon pour aller mourir au fond d'une armoire.

Le monde était renouvelé. La cape gauloise de la mère de famille céda ses trente siècles de gloire au prosaïque tartan. La haute coiffe de Saintonge, cette cathédrale de mousseline qui élevait à trois pieds au-dessus de la tête sa fantastique construction, flotta encore quelques années, à moitié déchirée et emportée par le souffle de la révolution. Aujourd'hui elle est évanouie. La Royannaise adopte définitivement, pour sa coiffure, le madras mutin et la mar-

motte du Midi. La marmotte a, comme le chapeau sur le côté, je ne sais quoi de provocateur qui semble défier le regard. Aussi le vent, qui parle beaucoup dans une petite ville, raconte que le madras noué sur l'oreille a rendu le pied des jeunes filles plus glissant.

Le génie de la transformation qui planait sur Royan, et traçait continuellement du doigt la ligne invisible de la cité future, ne se borna pas à élever en dignité les anciennes professions, il apporta encore de nouvelles industries.

La pâtisserie accourut offrir ses services à cette civilisation de bonne volonté en voie de formation. Le premier pâtissier était un Suisse du voisinage qui savait uniquement faire des tartelettes, des échaudés, des biscuits, et, pardon de l'expression, des craquelins. Avec cette science-là, il eut quinze ans de succès. Mais, au bout de la quinzième année, arriva de Paris un jeune manipulateur, élève de Félix, qui traita la pâte à la nouvelle mode, et introduisit le baba dans le pays.

Royan fut alors complet, sous le rapport de la pâtisserie ; il eut un dessert.

Une vieille mendiante, légèrement sorcière, chargée d'une botte de sain-bois et d'une botte de santonique, qu'elle allait vendre de porte en porte pour les fièvres et les plaies, était avec sœur Émilie et sœur Victoire, la seule pharmacie de la contrée. Un pharmacien, embarrassé de son diplôme, pensa qu'il pourrait avantageusement remplacer par la quinine le sain-bois, et par la thériaque la santonique. Il loua un rez-de-chaussée, dessina sur la porte un serpent enroulé autour d'un caducée, plaça derrière la vitre deux globes de cristal remplis de teinture de tournesol, et vendit la santé aux malades sur ordonnance.

Quand la modiste vit réussir le pharmacien, elle pensa

que son temps était venu. Elle débarqua un jour incognito à Royan. Elle improvisa un magasin suffisamment garni de rubans, de collerettes, de chapeaux, de bonnets, de gants, de mouchoirs de batiste et de foulards. Elle était gracieuse et avenante comme la fortune à son début. Elle vendait cher sa marchandise, mais toujours en souriant et en donnant son sourire par-dessus le marché. Elle eut le bonheur d'adjoindre à sa clientèle un vieil usurier excessivement dévot qui éprouva tout à coup, sur ses derniers jours, la manie de porter beaucoup de gants de chevreau. La modiste prospéra.

Du magasin de modes au cabinet de lecture, il n'y a qu'un pas dans la région du progrès. L'un est le luxe du corps, l'autre est le luxe de l'esprit. Lamartine, Hugo, Eugène Sue, Balzac, George Sand, allèrent recruter, dans une population à peine retirée des ténèbres, de profondes sympathies. Plus d'une fois, à leur insu, leur livre ouvert sur les genoux d'une jeune fille au pied d'un lilas recueillit la tiède haleine entrecoupée de soupirs d'une bouche frémissante d'émotion. Auparavant on savait tout au plus, entre jeunes gens, passer un contrat; maintenant, grâce aux romans, on sait aimer.

Le coutelier, l'horloger, le ferblantier, le bijoutier, le quincaillier, le chapelier, le plâtrier, le peintre en bâtiment, l'architecte, le tourneur, l'ébéniste, le bottier, vinrent successivement terminer cette nomenclature d'industries impatientes, toujours prêtes à se ruer sur tout commencement de cité. Enfin Royan, au faîte de la grandeur, vit apparaître un progrès imprévu, inconnu, qui mesurait seul mieux que tout autre l'inépuisable série de métamorphoses que cette société, refaite de fond en comble, avait successivement parcourues, dans une seule génération.

Un jour le vieux Fourré, courbé par l'âge et engourdi par une attaque de paralysie, entendit sortir d'une fenêtre ouverte une cascade de notes qui tombait par soubresauts et sonnait à son oreille comme la titillation d'une gouttière. Il s'approcha de la fenêtre, et il vit une valse tourner autour d'un salon, tandis qu'une jeune fille assise devant une espèce de buffet frappait, les cinq doigts ouverts, sur une tablette d'ivoire. Cela lui parut l'apocalypse de la musique et l'approche du jugement dernier. Il rentra chez lui plus triste et plus courbé encore sous le poids des années. Il jeta un coup d'œil mélancolique à sa vieille cornemuse qui pendait à la muraille, le ventre flasque et les rubans fanés. Notre temps est passé, murmura-t-il en soupirant. Le monde a perdu l'oreille. Il ne nous reste plus qu'à mourir. Et en effet, à quelque temps de là il mourut. Le jour de son agonie, il demanda que sa cornemuse fût enterrée avec lui dans son cercueil. Cette pieuse volonté a été remplie.

Le gouvernement, par je ne sais quel coup de tête du moment, voulut marcher lui aussi au pas du progrès et faire son cadeau à la civilisation. Il donna à Royan un ingénieur des ponts et chaussées, homme d'initiative et d'idée, le véritable fondateur de la nouvelle ville, je demande la permission de le nommer, M. Lessore.

Cet ingénieur conseilla aux Royannais qui, jusqu'alors, n'avaient offert aux baigneurs que leur plage et leur soleil, de bâtir un établissement pour leur offrir, au besoin, des bals et des concerts. L'idée fut goûtée, on résolut de construire un palais par souscription. On quêta, on ramassa une trentaine de mille francs à plusieurs reprises. On acheta la maison abandonnée de l'Anglais ascétique qui passait sa vie en contemplation devant une bouteille. L'in-

génieur donna les plans et fournit les devis. On bâtit un petit hôtel propre et charmant, entouré de massifs et de parterres; on l'afferma à un entrepreneur actif, qui creusa une glacière dans le rocher, fabriqua des glaces et des sorbets, donna des fêtes, tira des feux d'artifice, effaroucha les goëlands à une lieue à la ronde du bruit de ses fusées et de ses orchestres, appela une troupe d'écuyers au secours de tous les plaisirs, et installa dans le voisinage le vaudeville de Bordeaux.

A dater de ce moment, Royan n'eut plus rien à envier à aucun établissement de bains de mer dans aucun pays; il avait même sur tous les autres bains une supériorité marquée, je le dis sans esprit de patriotisme, par la commodité de la vie, la grâce paisible de sa campagne, l'hospitalité affable, la propreté traditionnelle d'une partie du moins de ses habitants, et surtout par la multiplicité de ses plages, qui permet aux dames d'avoir, au pied même de l'établissement, une Conche réservée, fermée, abritée, interdite à l'indiscrétion des passants.

Le petit propriétaire ou le métayer des terres voisines ne savait autrefois où porter son lait, son beurre, ses œufs et ses chapons. Il trouve maintenant pour sa modeste production rurale un marché décuple, et reçoit jusqu'au fond de ses champs le ricochet de la richesse que la population étrangère verse à Royan. Le journalier ou l'artisan qui possédait auprès du bourg une motte de terre, une chènevière, s'est fait jardinier, maraîcher, et vend, à prix exorbitant, ses fraises, ses artichauts, ses petits pois et ses melons. Le pilote enfin qui battait la mer des semaines entières, tristement couché sur la barre du gouvernail, pour surprendre un navire à l'horizon, a l'idée de pêcher au large la sole et le turbot, du moment qu'il voit que sa

pêche, placée d'avance sur la table du baigneur, couvre amplement les frais d'achat du filet.

Ainsi, de proche en proche, la fortune, éminemment contagieuse de sa nature, a gagné tous les rangs et tous les métiers, et je ne crois pas surfaire la vérité en disant que le chiffre de la richesse a doublé et le chiffre de la bourgeoisie triplé.

Une goutte d'eau chauffée qui soulève un piston a seule produit cette métamorphose. Un homme, qui rêvait au fond de l'Amérique, précédé lui-même par le rêve d'un autre homme, précédé à son tour par un autre rêveur, avait trouvé le moyen de dompter, avec des bras d'acier, le vent et la marée. Il avait inventé le bateau à vapeur. Il avait ainsi réduit partout, des quatre cinquièmes, les distances. Et par cette mystérieuse solidarité qui unit les peuples et les temps, Fulton, inspiré par Papin, avait lancé sur l'Atlantique une planche recouverte d'une chaudière. Il lui avait dit : va ! sans savoir où elle irait, et la planche avait conquis le monde entier, et un jour, échouant dans un petit port de mer microscopique, oublié sur la carte de géographie, elle avait immédiatement transfiguré ce village. Une ville nouvelle était née au XIX[e] siècle. J'ai raconté sa naissance.

Et maintenant, lorsque, poussé par cette inspiration mystérieuse qui nous ramène tous un jour ou l'autre à notre point de départ, je retourne vers ces bords bénis où dorment sous les mauves, dans les lamentations de la lame, de pieuses et douloureuses mémoires, je ne reconnais plus cette terre qui porta ma pensée dans sa première éclosion. J'ai voyagé, et derrière mes pas le temps a partout brisé les pierres que j'avais autrefois fréquentées du regard. Je passe à travers une population renouvelée comme un inconnu à

travers la multitude. Quelques amis, compagnons des premières années, me sont à peine restés. Ils seront à jamais loués dans mon cœur pour leur bonne sympathie. La vague a effacé depuis longtemps la trace de mon pied sur cette grève où j'ai tant de fois répandu ma rêverie en lambeaux. La maison de mon enfance est encore debout, mais sombre, muette, avec sa porte et ses fenêtres fermées. Elle semble dépaysée au milieu des constructions vaniteuses de la nouvelle cité. Les hirondelles la reconnaissent encore au milieu de toutes ces improvisations de demeures ; elles viennent toujours y faire leur nid avec la même confiance dans son hospitalité. J'ai compris là le culte de la tradition ; je sais maintenant combien la transformation pouvait contenir de tristesse. Apôtres du progrès, soyons donc indulgents pour tous les attristés du passé.

Et pourtant lorsque je touche ce sol, sanctifié pour moi par tant de souvenirs, j'oublie que la vie a été sévère et que déjà l'âge en presse le ressort, je rentre en grâce avec la destinée, je retrouve ma jeunesse. O printemps de mon âme ! je sens encore ta tiède haleine. Après une pareille émotion, je puis reprendre ma place dans la mêlée. Ceux que je laisse derrière moi dans leur nuit, sur cette plage, à leur frontière d'écume, ne sauront pas sans doute que j'aurai été l'ambassadeur choisi de leur coin de terre auprès du XIX[e] siècle, afin qu'il n'y eût pas une motte, une molécule si obscure de la planète qui ne fût présente par un homme, j'allais dire par un élu, à la révélation de la vérité. Je ne l'ai pas trouvée, cette vérité, mais je l'ai connue ; cela suffit. Cela met sur le front le plus humble une couronne plus sainte, plus incorruptible que toute couronne d'or ou d'argent ; car ces hommes, ces bras du Seigneur qui tordent le fer et l'acier, qui soulèvent des mondes sur une

goutte de vapeur, qui allument l'électricité, qui bâtissent des villes, qui transportent des populations, ne font toutes ces choses que pour élever les autres hommes en intelligence et en connaissance, que pour leur permettre de voir Dieu face à face et d'entrer dans le paradis de sa pensée.

Cette simple histoire, racontée au pas de course par le docteur Pouget, sur une page de préface, renferme à la fois une morale et une espérance. Elle prouve que la société vit, marche, progresse, par sa propre force, sous sa propre inspiration, en dehors de toute assistance extérieure, de toute direction, de toute volonté, de toute puissance. Voilà une bourgade oubliée, perdue, reléguée à la fin du monde, sous l'aile de la mouette; condamnée à végéter dans son ombre, depuis le commencement du siècle, sans lire, sans regarder derrière son horizon, sans connaître le gouvernement qui passe et repasse sans cesse là-bas dans le lointain, autrement que par une effigie gravée sur un écu, un nom, un cri, un buste de plâtre brisé tous les quinze ans et jeté au rebut.

Et cependant, cette bourgade, par le travail sourd de l'humanité, par le génie de la science, par ce je ne sais quoi, ce mouvement irrésistible, ce gouvernement occulte des choses que nous nommons progrès, sort un jour tout à coup de son obscurité, de sa misère, de son ignorance, sur le signe invisible d'un savant du nom de Fulton, caché à deux mille lieues de là, qui dort quand elle veille, qui veille quand elle dort, qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne verra jamais, et là-dessus elle prend une forme nouvelle, elle secoue son passé, elle développe sa richesse, son industrie, son art, son luxe, sa vie, son intelligence. Elle monte d'un degré de plus dans la hiérarchie de la population sur la carte de géographie. Elle attire enfin chaque année une

nouvelle colonie de sympathies à l'hospitalité de son soleil. C'est pour cette colonie que M. Pouget a écrit son livre savant, qui est le manuel le plus complet des influences de la vague sur l'homme et des précautions que l'homme doit prendre avant de se livrer à la sirène. Chaque baigneur désormais voudra le lire, j'en suis convaincu, le feuilleter du doigt, dans sa véritable atmosphère, au milieu de l'effluve matinale de la dune et au murmure de la marée.

VIII.

SAINT-BONNET.

RESTAURATION FRANÇAISE.

Oui, vous avez raison, dirais-je à M. Saint-Bonnet, le capital est tout cela :

Il est la loi de rédemption ; il est l'accumulation du travail ; l'émancipation de la misère ; la rançon de l'intelligence ; la solidarité des morts avec les vivants ; la réversibilité des mérites d'une génération sur la tête d'une autre génération ; la sympathie des siècles entre eux, à travers la distance ; la perpétuité en effigie sur un écu ; la force de l'infini enfermée dans une parcelle d'argent ; la sueur de l'histoire ; la fibre constitutive du progrès ; la genèse de l'humanité.

Pas de capital, pas de lendemain, et le sauvage chasse du matin au soir le faune de la forêt ; pas de capital, pas de chemin, et le paria porte le fardeau ; pas de capital, pas de moulin, et l'esclave tourne la meule pour moudre la farine ; pas de capital, pas de défrichement, et le serf brise,

le front courbé, la glèbe au soleil ; pas de capital, pas de liberté, et le prolétaire dispute à la machine son salaire ; pas de capital, pas de pensée, car qui paierait le luxe de la science? pas de capital, pas d'invention, car qui nourrirait le loisir de l'inventeur?

Le capital créé par l'homme a donc créé l'homme à son tour. Dis-moi ton bilan, demanderai-je à chaque nation, je te dirai ton intelligence. Pour produire plus de pensées dans n'importe quel recoin de géographie, la civilisation doit produire d'abord plus de millions.

L'humanité paie argent comptant, jusqu'à son instruction. Le peuple le plus riche est en même temps le plus savant. La richesse est ici-bas notre destinée. Parce qu'elle est la joie du corps? Non, sans doute ; mais parce qu'elle est la matière convertie en intelligence.

Cette idée de M. Saint-Bonnet, prise je sais bien où, est vraie de toute vérité. Je la partage entièrement. Je pourrais dire plus, je la reconnais ; je l'ai rencontrée quelque part, autrefois, sur mon chemin.

Oui, le capital est le remplaçant de l'homme dans la servitude. Il est le sauveur. Il est fils de l'épargne. Enfant divin, il a pour mère une vertu. L'humanité n'a jamais pu réaliser le capital qu'en prélevant chaque année, sur ses besoins, les prémices de son travail ; qu'en mettant religieusement, comme dit M. Saint-Bonnet, un second sou sur un premier. Et ce sou fécond, tombé jusqu'à nous, du haut des temps, porte dans chacune de ses molécules une larme, une affection, une souffrance, une goutte de sang, une prévoyance et une immolation de notre longue généalogie, aïeul par aïeul. Il est pour chacun de nous un blason de noblesse. Il contient en lui toute l'histoire inédite de notre famille.

Ainsi donc la rédemption de la misère et la naissance d'homme à l'intelligence suppose préalablement le travail qui crée l'épargne, l'épargne qui crée le capital, la prévoyance qui crée l'épargne. L'homme ne peut valablement posséder sa liberté qu'après l'avoir achetée de son pécule. En cela, M. Saint-Bonnet nous eût converti, si notre conversion n'eût déjà pris l'avance sur son œuvre depuis longtemps.

Oui, mille fois oui, l'heure est venue de le crier à toutes les bornes, dans tous les vents, le peuple ne rédimera sa misère qu'avec un capital accumulé par sa propre économie. Prêcher l'économie, c'est prêcher la liberté. Toute félicité sous le soleil a d'abord été une privation, et la main qui voudra soulever brusquement la société au bien-être, sans la faire passer par la route séculaire de l'épargne, tentera l'impossible, je l'en avertis, et tombera séchée.

Mais, après avoir posé la prémisse, M. Saint-Bonnet tourne immédiatement le dos à la conséquence. Socialiste à la première page, il conclut, à la dernière, contre le socialisme. Aurait-il donc deux âmes en lui, une âme progressive qui parle la langue de notre temps, et une âme retardataire qui répète l'erreur du passé ?

Comment ! vous le reconnaissez le premier, le capital est le libérateur de l'homme, le Christ terrestre substitué à notre condamnation, qui rachète notre misère par la vertu du sacrifice, et vous ne retournez pas à tous la vertu de ce sacrifice ! et vous ne mettez pas l'épargne à la portée de tous ! et vous ne multipliez pas pour tous le pain dans le désert ! et vous ne donnez pas à tous le capital en communion ! Vous dites, au contraire : *Si vous voulez perdre un pays, venez-y avec de l'argent ; verser de l'argent sur la foule, c'est y verser du poison*. Et, partant de ce principe,

vous repoussez systématiquement toute institution de crédit, toute avance du capital au travail, toute collaboration du capital avec le travail, toute effusion, toute communication de la richesse?

Épargne, dites-vous au prolétaire, et tu auras gagné ta noblesse. Tu pourras entrer dans l'élite de notre société. Épargne ! répond amèrement le prolétaire. Le mot est bien trouvé. Je vous sais gré vraiment du conseil, mais voyez : j'étais levé ce matin avant le soleil, j'ai mis ma main dans la main terrible de la machine. J'ai lutté avec elle, chair contre fer, douze heures, quinze heures durant. J'ai reçu dans chacun de mes muscles la secousse infinie de la vapeur, qui vibrait, avec un bruit de foudre, de lanière en lanière. Il n'y a pas une fibre en moi qui n'ait frémi. Mon corps est déjà brisé. Mon bras flétri peut à peine encore porter le poids du travail, et cependant, en échange de ma journée, je reçois un salaire mesuré au plus bas prix d'existence. La vie en moi, dépensée en œuvre jusqu'à son dernier souffle, gagne juste de quoi ne pas mourir. Vos savants ont consigné le fait dans leurs écrits. Ils ont été troublés, je le reconnais, émus de ma misère, et, dans un accès de philanthropie, ils m'ont proposé pour unique remède un crime sans nom, Dieu merci ! dans notre langue, inscrit, je crois bien, et châtié dans la Bible, l'infanticide par anticipation.

Épargne ! Ah oui ! je voudrais bien épargner, car j'ai fermé l'oreille aux mensonges des rêveurs qui voulaient liquider la richesse, et constituer l'égalité au rabais dans la misère ; car il n'y a que le bien acquis par le travail et conservé par le dévouement, comme par un baume, qui reste dans la main et qui profite à l'ouvrier. Mais épargner sur quoi ? Sur un pécule qui ne peut pas même faire les frais

de ma famille. Quand j'aurais retranché de mon corps la moitié de ce haillon qui couvre ma nudité; quand j'aurais ajouté une faim de plus à ma faim de tous les instants, et de miette en miette retirée à mon morceau de pain, défié la nature sur sa dernière limite, de me laisser mourir, je ne pourrais pas même acheter au poids de toutes ces douleurs, de toutes ces privations, de toutes ces gouttes de sang transformées en économies, je ne dis pas une fosse pour mon corps, car la fosse commune est là béante qui m'attend, mais un lambeau de linceul pour ma sépulture.

Ainsi donc, ami chrétien, qui me conseilles l'épargne au nom de l'Évangile, garde pour d'autres ton conseil ; ici, il est un sarcasme. Assurément tu n'eusses pas dit à l'esclave : épargne, car tu sais que l'esclave ne possède pas même sa privation. Tu ne dirais pas au serf : ramasse sou à sou ta liberté sous forme d'économie, car le serf ne possède pas même la propriété de son travail. Il a monté à l'épargne, et par l'épargne à l'existence de l'âme le jour seulement où le maître lui a restitué la plénitude de son temps moyennant redevance.

Ainsi, toute classe attardée sur le chemin de l'histoire n'a pu arriver à la propriété, ou autrement à l'économie, qu'après une révolution sociale qui lui avait ouvert l'avenue auparavant fermée de l'économie et de la propriété.

Je ne fais pas le procès de la société, qui n'est, selon moi, que la théorie du progrès en action. L'esclavage a été, je le sais, un progrès sur la barbarie ; le servage, un progrès sur l'esclavage; le prolétariat sur le servage. La société, magnanime dans le mystère de sa perpétuelle émancipation, forme, brise, reforme et détruit le cadre du travail pour élargir sans cesse la liberté et appeler à la joie de sa table un plus grand nombre de convives. Seulement, vous

voulez arrêter et nous voulons continuer le cours de son bienfait, mais elle avance toujours sans écouter vos cris ni vos protestations. Dans la magnifique impassibilité de sa marche, elle vous emporte dédaigneusement sous son bras, comme des enfants en pleurs arrachés à leur sommeil.

En vérité, à la dureté de vos entrailles, non, mais de vos doctrines, j'aime mieux croire, — je suis tenté de vous demander à vous, qui mettez continuellement l'Écriture à votre service, quelle distraction vous avez eue en lisant l'Évangile? Vous le lisiez sans doute au milieu du bourdonnement confus de ce temps-ci, car sans cela comment expliquer votre confusion perpétuelle de la religion et de la richesse?

Jésus est-il le Dieu des pauvres ou le Dieu des riches? A-t-il, oui ou non, interdit la propriété à ses apôtres, et les a-t-il lancés sur le monde comme des vagabonds divins qui ne devaient posséder sur la terre que la place de leurs sandales? L'Église a-t-elle proclamé, oui ou non, le communisme, l'idéal de la perfection? A-t-elle essayé de l'appliquer aux premiers fidèles, le lendemain du Calvaire?

Saint Augustin a-t-il déclaré que la propriété, — faudrait-il encore vous citer le texte, la page et la ligne? — avait déchaîné tous les maux à la fois sur l'humanité? A-t-il, oui ou non, renouvelé l'erreur de Platon, ce conservateur effréné, qui ne proposait pas dans sa république une innovation, comme on l'a cru longtemps, mais bien une restauration du communisme primitif des anciennes sociétés?

Et la compagnie de Jésus, lorsqu'elle a pu enfin mettre la main sur une nation, la tenir endormie dans une perpétuelle imbécillité à ses genoux, la pétrir, la modeler à son

idée sans contradiction, à huis clos, derrière les forêts, loin de tous les regards, quel système social a-t-elle imposé à ce peuple de prédilection? Le communisme, toujours le communisme.

Et vous-même, quelle doctrine avez-vous sur l'intérêt tiré du prêt d'argent? L'ancienne croyance, maintenant honteuse et muette, de l'Église. Vous êtes socialiste à la façon de M. Proudhon, et, par la plus étrange inconséquence, vous levez la main contre M. Proudhon. Mais M. Proudhon n'a fait que reprendre la théorie que le clergé cache maintenant au fond de la terre, de la gratuité du crédit.

Je sais bien que pour votre justification, vous distinguez le capital argent de tout autre capital. Mais prenez garde, votre théorie de l'épargne tombe avec votre distinction. L'homme épargne l'argent et non pas la motte de terre, et si l'argent ne rapporte aucun intérêt, quelle raison aura-t-il d'épargner? Et ensuite, comment ne voyez-vous pas qu'en établissant aujourd'hui une différence entre ce capital-ci et ce capital-là, entre le sol et le sol changé de main sous forme d'écu, entre la maison et le prix de la maison, entre la valeur et le signe de la valeur, vous détruisez l'idée, la vertu même du capital, son activité, sa transmission. Vous faites un pas de quatre cents ans en arrière dans l'ignorance. Vous déchirez la robe sans couture de notre second Messie; vous imitez ces économistes de la première heure qui croyaient, dans toute la naïveté de leur candeur, qu'un peuple était d'autant plus riche qu'il échangeait une plus grande quantité de denrées contre une plus grande quantité d'argent comptant. Ce peuple appelait cette ingénieuse découverte la balance du commerce. Seulement, vous l'imitez en sens contraire. Il attribuait à l'écu toute

valeur, et vous n'attribuez aucune valeur à la monnaie.

Vous demandez incessamment, de la meilleure foi du monde, des erreurs à une science hâtive qui n'a pas eu le temps de mûrir ses solutions. Ainsi, vous répudiez absolument toute espèce de crédit, même le crédit pratiqué dans le monde depuis des milliers d'années. Quelle notion vous faites-vous donc, dans votre solitude, du crédit? Mais l'idée de crédit est la correspondance obligée, la symétrie exacte de l'idée d'épargne. L'épargne est la contribution du passé à l'œuvre du présent. L'institution du crédit est la contribution de l'avenir à la production de la minute.

Dans l'un et l'autre cas, l'homme élargi en puissance rayonne dans la durée. Il attire toutes les forces du temps devant et derrière lui sur sa production. Il est contemporain partout. Il pénètre plus avant dans l'éternité. En auriez-vous par hasard du regret? Mais songez que si l'homme était partout tenu à l'étroite captivité de l'argent comptant, et si l'avenir, fécondé par la sueur, ne devait pas payer la dette du moment, et porter aussi le poids du moment, le travail tomberait exactement réduit de toute la réduction du crédit. Voyez l'Amérique du Nord improvisant partout une moisson d'hommes à la place de la forêt. Savez-vous d'où est sortie cette nation nouvelle? Des entrailles du crédit. Soyez tranquille, l'Amérique a pu exagérer la puissance créatrice de sa grandeur; mais, je vous le promets d'avance, la forêt défrichée acquittera certainement un jour le prix de défrichement.

Dans votre précipitation d'idées, vous attribuez au sol une suprématie sur tout autre instrument de production. L'industrie pour vous est une superfétation parfaitement inutile de l'agriculture. Mais pourriez-vous dire ce que serait, dans votre économie politique, le produit direct de

la terre, sans la manipulation, sans la machine qui lui donne sa dernière forme d'utilité, ce que serait le blé sans le moulin, le chanvre sans le métier, le bois sans la menuiserie, le mûrier sans la soie, la vigne sans le vin, la garance sans la teinture, le colza sans l'huile, la betterave sans le sucre, le houblon sans la bière, le pin sans la résine, la laine sans le tissage, la peau sans la tannerie, la richesse agricole, en un mot, tout entière, sans l'industrie qui la reprend, la remanie, la transforme, l'élève à une nouvelle puissance, à une nouvelle valeur?

La société n'est qu'une vaste usine où la matière, toujours sollicitée à une plus grande somme d'utilité, passe indéfiniment d'élaboration en élaboration. Le sol est le premier degré du travail, rien de plus, le travail préparatoire des autres travaux. Loin d'être complet en lui-même, il est subordonné à l'industrie. Sans l'industrie, il est le désert.

Lorsque vous voyez la lande étaler d'un horizon à l'autre sa nappe de stérilité, vous pouvez hardiment affirmer qu'il n'y a ni ville, ni fabrique dans le voisinage. L'empereur de Russie, qui n'est pas, je pense, un novateur bien dangereux, vous donnerait à cette occasion une leçon d'économie. Il a sous les pieds une nation exclusivement condamnée depuis des siècles à l'agriculture. Eh bien! savez-vous ce qu'il fait en ce moment? il cherche à acclimater l'industrie sur ce sol impitoyablement stérile, au milieu de ses moissons, pour susciter au produit agricole un écoulement que ce produit trouve à peine sur le bord de la mer Noire, au fond de la Crimée.

L'Espagne a une agriculture et n'a pas d'industrie. L'Angleterre a une industrie à la fois et une agriculture. Dites-moi, je vous prie, où le sol porte le plus de moissons; et,

si l'exemple vous paraît trop lointain, comparez le nord de la France au midi.

J'aurais encore à relever votre théorie du luxe, mais l'heure presse ; je me contente de dire en passant : le luxe est simplement le beau ajouté à l'utile, et supérieur à la simple utilité du corps, de toute l'idée de beauté. Le luxe est le passage de l'âme, sous forme de rayon et de splendeur, dans la pierre de notre maison et dans notre habit. Vous ne savez donc pas que l'homme créateur sur lui-même continue assidument, au point de vue de l'art, sa création ? Vous ignorez donc qu'à mesure qu'il développe la pensée en lui, ou pour mieux dire qu'il attire Dieu en lui, il rayonne cette âme plus riche sur des formes plus riches aussi ?

Car qu'est-ce que la beauté ? Une idée visible. Et toute idée nouvelle apporte avec elle sa beauté. Tout cela sera prouvé un jour. Pour le moment, j'affirme que le luxe est divin. Prenez-le comme vous voudrez. Mais passons, et arrivons à la conclusion de votre ouvrage.

Après avoir repoussé la démocratie, la république, la liberté, l'industrie, la bourgeoisie, la philosophie, la banque, la réforme hypothécaire, le progrès, le socialisme, le prêt à intérêt, et fait ainsi tout le tour de Jérusalem en criant sa ruine, vous aboutissez, pour sauver la société, à cette déclaration :

« Il faut borner la liberté de l'homme ; il faut la rendre » entièrement à l'Église ! Je vous parle clairement. »

Et pour plus de clarté encore, vous ajoutez :

« Il faut être bon dans le fond et sévère au dehors. La » sévérité n'est que le nerf de la bonté. Le bras mou est » promptement ployé. Or, régner est le fait de bonté, et » gouverner est le fait de sévérité. »

Je connais ce moyen de salut, je l'ai longuement étudié

pour ma part dans le code de l'Inquisition. Elle alliait aussi la bonté à la sévérité. Lorsqu'elle interrogeait l'accusé dans les angoisses de sang de la torture, c'était toujours, comme on l'a vu, avec bonté, le sourire sur la lèvre; lorsqu'elle le condamnait, c'était toujours à la plus douce des peines, sans effusion de sang; il faut être juste, elle ne versait pas en effet le sang, elle brûlait. Lorsqu'elle conduisait le condamné au supplice, elle écrivait sur sa bannière : Amnistie; et lorsqu'enfin elle jetait le prisonnier dans le bûcher, elle appelait cela le relâcher, *relaxare*, mais elle prenait soin en même temps de le recommander à la compassion du bourreau. On ne peut pas vraiment régner avec plus de bonté et gouverner avec plus de sévérité. Et cependant l'Inquisition a-t-elle sauvé la société? Osez le dire, et nous verrons.

Vous demandez encore votre salut au vieil esprit clérical, et vous devez vraiment réjouir de votre confiance la pierre même de vos clochers. Eh quoi! lorsque le clergé avait toute la puissance morale et matérielle accumulée en lui, comme à plaisir, lorsqu'il était tout, qu'il pouvait tout, qu'il tenait tout, la chair et l'esprit, l'école et le travail, le sol et l'idée, il n'a pu empêcher la société de glisser de ses mains dans les révolutions; il n'a pu la sauver, comme vous dites : et vous croyez qu'il la sauvera maintenant, aujourd'hui qu'il a perdu les âmes et les corps, tous ses pouvoirs et toutes ses positions? J'admire votre candeur.

J'ai réfuté rudement, je l'avoue, ce livre du moyen âge, parce qu'il m'a donné le premier l'exemple de la rudesse. Mais je regretterais cette critique, si je devais fermer là cet article. L'œuvre de M. Saint-Bonnet mérite une place à part, dans le fatras intellectuel de son parti, elle respire évidemment un agreste parfum de sincérité. Si elle ne sa-

tisfait pas toujours la raison, elle provoque du moins la pensée. Le style est ici original, et à l'occasion il a parfois de ces mouvements imprévus, véritables drames de l'expression, qui non-seulement parlent à l'âme, mais encore l'ébranlent en lui parlant. Je regrette cependant çà et là parfois l'insulte aux idées. Le style a été précisément donné à l'homme pour le dispenser de l'injure. De quel droit accusez-vous ma conviction de folie, de cupidité, d'immoralité, de violence? Êtes-vous homme comme moi, ou bien êtes-vous inspiré, pour prétendre sur moi le bénéfice de la vérité?

En vous entendant, je me crois libéré à mon tour de l'obligation de modestie, je me relève sous l'injure de toute la hauteur de ma croyance, et, vous montrant les signes du temps, je vous dis : Gardez votre défi au siècle, imprudent que vous êtes, car notre génération a en elle une force terrible que vous n'avez pas, la force de l'espérance. Et maintenant que vous êtes averti, si vous persistez encore à tenter le dieu de l'avenir, venez lutter.

IX.

JULES JANIN.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

Je vais parler de Jules Janin avec la même sincérité que s'il était mort ou plutôt entré dans cette seconde période de la vie qui consiste à prendre place sur quelque étoile, pour voir de là-haut comment la terre continue d'aller en notre absence.

Jules Janin est donc mort, depuis hier si vous voulez. Son cercueil va passer. Le voilà. L'élite de la littérature assiste à son convoi. Lamartine est là, Béranger est là, Villemain est là, George Sand est là, et toi aussi, et toi encore, tout ce qui compte, en un mot, par le talent ou par le génie.

Aucun ne manque à l'appel. Aucun? Je me trompe, il manque Victor Hugo, et après cela Eugène Sue. J'allais oublier Edgar Quinet, ce poëte devenu philosophe pour donner un démenti à Platon. L'Académie incomplète, bien qu'elle ait son compte pour le moment, suit elle-même le cortége, légèrement honteuse d'avoir perdu sans retour la meilleure occasion d'avoir de l'esprit.

La chose est faite; la fosse est comble, et on en a fini pour cette fois avec ce drap noir, avec ce crêpe, avec ce corbillard, avec ce cheval panaché, avec ce monsieur déguisé, conducteur d'ombres par métier, qui mène, la canne à la main, cet affreux carnaval de la mort appelé un enterrement, — affreux, en vérité, à dégoûter l'homme de mourir, si l'homme n'y avait pas un intérêt caché.

Chacun est rentré chez soi, et, sous le coup de l'impression, a demandé peut-être s'il n'y aurait pas par là, dans la foule, quelqu'un de bonne volonté pour rendre justice à ce talent tout frais enseveli, hors de page désormais et en route pour la postérité ; mais justice, entendez-vous bien? justice complète, franche comme l'homme, simple comme lui, sans exagération aussi bien que sans pruderie. Eh bien ! cette justice, autant du moins que l'intention peut passer pour la réalité, la voici :

Pendant trente ans, Jules Janin a tenu la plume, Dieu sait avec quelle grâce, quelle abondance, quelle sûreté, quelle souplesse, quelle inspiration, quelle bonhomie, quelle éloquence, quelle fantaisie, et quelle science dans la fantaisie, et quelle fortune, et quelle variété de style, franc, prompt, primesautier, imprévu, va comme je te pousse, car il est toujours sûr de bien aller.

On lui donnait un sujet gros comme cela, où vous et moi nous aurions à peine trouvé une phrase à placer, et en un tour de main, le temps de voir, il tirait de cet infiniment petit un monde tout entier de féerie et de poésie, et il l'illuminait de tout le prisme et de tout l'éblouissement de son imagination. Par moments on croit le feu éteint, et le feu a déjà repris de l'autre côté. Tenez, le voici par là, et par là encore.

Que Dieu créât le monde, je le conçois : il était Dieu d'a-

bord, et ensuite il avait devant lui le temps à discrétion. Mais que Janin créât son style, et à la minute par-dessus le marché, il n'y a que madame de Sévigné au monde qui puisse le comprendre. Vraiment, je supposerais volontiers que pour écrire ainsi, Jules Janin n'a eu ni père ni mère, qu'il est né simplement d'une improvisation, d'un souffle par exemple, et d'une muse qui n'a voulu accoucher que cette fois-là, par curiosité.

Pendant trente ans il a eu pleine juridiction sur le théâtre, et, le rideau baissé, la France intelligente allait régulièrement lui demander son avis. Elle avait pris l'habitude d'opiner par le bonnet du critique de sa préférence. Lorsqu'elle voulait pratiquer la gaieté d'un vaudeville, elle attendait le lundi de Janin, et si le lundi était de bonne humeur, elle courait au spectacle rire sur parole. Et non-seulement la France avait l'œil fixé chaque semaine sur ce délicieux causeur, mais encore l'Allemagne elle-même, à travers son brouillard de métaphysique et de fumée de tabac.

L'histoire un jour, dans la personne de Michelet, alla rendre visite à la philosophie dans la personne de Schelling. La philosophie accueillit royalement l'histoire et lui demanda des nouvelles, devinez de qui? De M. Cousin? Non. De Pierre Leroux, alors? Nullement. De Janin, de Janin en chair, de Janin en esprit, de Janin par son nom, de Janin finalement, qu'il avait toujours lu attentivement quatre fois par mois entre deux dissertations sur l'infini.

L'inépuisable feuilletoniste était donc quelque peu philosophe à Berlin, et aussi je le dis en bonne part quelque peu sorcier. Lorsque par hasard il brisait une verge sur le dos de quelque réputation de contrebande, les autres critiques pouvaient en ramasser les morceaux. Ils avaient encore de

l'esprit. Que voulez-vous? Il fallait bien être cruel à l'occasion. Mais Janin l'était d'une façon si charmante, que souvent, moi qui vous parle, pardonnez-moi, Seigneur, cette faiblesse, je regardais d'un œil de convoitise cette brillante épée au fourreau, et je me disais : Une arme si richement ornée doit singulièrement réjouir la blessure. Enfin le talent de cet homme était un plaisir public.

Je disais donc que Janin avait tenu la plume trente ans de suite, et pendant la durée de ce règne, par le droit du plus fort, il a vu passer devant lui, repasser, défiler, mourir toute une génération de poëtes, de romanciers, de dramaturges, de vaudevillistes, d'acteurs, d'actrices, de chanteurs, de danseuses, de rois, de reines, d'empereurs et d'impératrices de théâtre, Hugo, Dumas, Vigny, Delavigne, Scribe, Malefille, Ponsard, Nourrit, Dupré, Taglioni, Ligier, Mars, Beauvallet, Dorval, Debureau, Rachel. Il a rompu de sa main et distribué le pain de la gloire : prenez, ceci est mon sang : prenez, ceci est ma chair.

Eh bien! cependant, dans cette situation souveraine où la tête tourne et où le pied glisse si facilement, où l'infatuation est si excusable, à supposer qu'elle puisse jamais être excusée, où le moi, notre ennemi intime, est si naturellement porté de lui-même à prendre ses aises aux dépens d'autrui, il n'a jamais, et c'est là le miracle, par haine ou par envie ou autrement, ou simplement par cette ostentation de pacha qui a besoin de se prouver à lui-même qu'il est bien pacha en étranglant quelqu'un chaque matin ; non, jamais, je le répète, par cette cause ou par celle-là, il n'a découragé un talent, repoussé une espérance, humilié une tentative, attristé une vocation, insulté une œuvre, car il sait par expériene que l'insulte n'est qu'une manière brutale de se dispenser d'avoir de l'esprit.

Loin de là ! partout où il a trouvé une candidature possible au diabolique métier de la parole, une intention de mérite, il l'a toujours patronnée, sans marchander sa sympathie. Toi, tu as de l'esprit ou tu peux en avoir, toi de l'invention, toi du style, toi de la poésie : assieds-toi là, tu as ta place marquée à mon foyer. Si tu as besoin de ma caution, la voici. Tu me la rapporteras si tu veux lorsque tu auras fait ton chemin.

A quoi cela tient-il ? Eh ! mon Dieu ! à quelque chose de bien simple, à ce que Janin a dans la littérature une place assez belle pour n'avoir à jeter aucun regard de travers sur la porte du voisin. Il n'a pas besoin pour paraître plus grand de rogner un pouce de la taille de personne.

Voyez-moi ce critique morfondu glisser, la mine basse, le long de la muraille. Ce malheureux a voulu être poëte, et il a été un poëte de quatrième ordre ; romancier, et il a été un romancier digne tout au plus de l'accessit ; historien, et son histoire est restée derrière l'horizon ; professeur, et il a été obligé de courir la poste pour trouver un auditeur.

Or, cette impuissance de nature, cette banqueroute d'inspiration est retombée sur son cœur en amertume et de là dans la poche à fiel, qu'elle a du coup outrageusement et immensément développée, si bien que maintenant ce pauvre homme ne peut s'asseoir et se pencher à son bureau sans que la poche crève et jaillisse par tous les pores à la fois : une beauté lui paraît une injure, un défaut un mot impoli à son adresse.

Esprit retourné sens dessus dessous, il regarde toute chose de l'autre côté. Vous lui montrez un paon, il ferme l'œil et il ouvre l'oreille, et il dit ensuite avec un sourire de satisfaction : Voilà un affreux chanteur ! Vous lui montrez

un rossignol, il ferme l'oreille et il ouvre l'œil, et il dit avec le même sourire : Voilà un vilain habit! Mais il a crié! Qu'a-t-il donc? On a marché sur son ombre, et il prétend qu'on lui a pris sa part de soleil.

Jules Janin, Dieu merci, n'a jamais eu cette lèpre de l'esprit. La chance lui a été bonne, et il tâche de la payer de reconnaissance en étant bon à son tour à quiconque tente à sa droite et à sa gauche la fortune du talent. Il aime celui-là, d'avance, quel qu'il soit, pour la littérature elle-même, cette religion commune de toute intelligence d'élite. Car il regarde la littérature comme la plus haute condition de l'humanité, et prince, ou roi, ou baron de l'Empire, ou chevalier de la Toison, n'importe qui serait sur son chemin le jour où il faudrait régler les rangs, il enfoncerait fièrement son chapeau sur la tête et il dirait : Je passe le premier!

Le prince, c'est moi, mon ami. Tâche d'en prendre ton parti pour me céder à l'occasion le haut du pavé. Ton affaire à toi est de mener le peuple, puisque le peuple, à ce qu'il paraît, en a toujours besoin. Fais là-dessus comme il te plaira, et laisse-moi, je te prie, à moi-même. J'ai un mot à dire à l'Europe. Noble fierté d'un esprit qui a le sentiment de sa valeur devant le dieu de la pensée. Celui-là seul est un vrai dieu; l'autre un faux dieu, auquel on chante je ne sais quoi pour le distraire. Je n'ai pas sans doute le droit de partager cette fierté, mais j'ai le droit de l'admirer, et je l'admire profondément, d'autant plus que Janin ne l'a jamais abaissée devant aucune puissance.

Oui, Janin aime la littérature; il l'aime pour sa grandeur et aussi pour sa désolation, car, je le jure par l'ombre de mon aïeul, il n'y a nulle part de route plus douloureuse à fouler. Un homme est né avec le signe fatal, — que sa

mère n'est-elle morte avant d'accoucher! — il veut être écrivain, il écrira, c'est-à-dire il veillera, il apprendra longuement, péniblement, la science infinie de la forme et de la pensée, de l'invention et de la composition, il mettra sa vie, son âme, sa jeunesse, sa joie, sa fleur de printemps sur un morceau de papier, pour jeter ensuite le tout au vent dans cette immensité mystérieuse qu'on appelle la publicité. L'œuvre est faite, c'est bien; mais ce n'est rien encore. Maintenant il faut la poser à la lumière du soleil, et pour cela séduire l'oreille de cet éditeur, de ce directeur capricieux ou prévenu, et avec raison, car il lui a passé par les mains tant de chefs-d'œuvre manqués, qu'il a fini par prendre en défiance tous les nouveaux visages. Cependant, à force d'aller de Ponce à Pilate, le jeune débutant a trouvé à qui parler. Son œuvre est sous l'œil du public.

C'est déjà beaucoup, ce n'est pas encore assez. Il lui faut maintenant attendrir le juge indifférent qui l'écoute, moitié bâillant, moitié distrait. — Ce vers est beau. — Donne-moi mon éventail. — Ce caractère est mauvais. — Passe-moi le lorgnon. — Voilà un article étrange. — Garçon, apportez-moi le journal. — Cette tirade est passablement tournée. Voyons la signature. Inconnu. Encore sans doute un débutant.

Quand on demandait de l'argent au grand Frédéric, il disait toujours à l'interlocuteur : Passez de l'autre côté, je vous prie, j'ai cette oreille-ci malade. Le public est comme le grand Frédéric, il a toujours une surdité chronique de ce côté-ci à toute nouvelle demande de réputation. Et cependant il faut lui parler sans cesse, ne fût-ce que pour habituer sa mémoire au son de votre parole, et un jour il saura vaguement que vous existez, et que depuis dix ans vous travaillez du matin au soir pour l'instruire et pour

l'amuser, et il vous en tiendra compte en vous sifflant à la première occasion, s'il trouve que vous l'instruisez mal et que vous l'amusez médiocrement. Et pourquoi l'en blâmer? Vous avait-il passé procuration?

Enfin, le littérateur a eu un premier succès; son nom est coté. C'est déjà quelque chose, c'est bien peu en conscience. Il a compté peut-être sans la critique. Mais la critique est toujours sur la trace du succès, toujours prête à demander au nouveau venu : Qui es-tu? d'où viens-tu? que veux-tu? Ne sais-tu pas que la place manque à notre table comme à la table de Malthus? Que viens-tu faire ici? Réduire la part déjà trop étroite de chacun! Eh bien! tiens, voilà pour ton imprudence. Et l'ironie et la flagellation pleuvent de tous côtés sur l'œuvre à peine éclose. L'œuvre flotte à l'aventure en paille et en poussière. Il n'en reste plus ni beauté ni figure. Le corps d'Orphée flottait sur son fleuve déchiré en moins de lambeaux. Et après ce premier supplice arrive la raison d'État, la loi à la main, qui ajoute aussitôt : Pourquoi as-tu touché à ce cas réservé? pourquoi as-tu avalé ton bâillon et parlé d'une chose dont il n'est pas permis de parler? Pour t'apprendre à ne plus l'oublier, suis-moi; je vais te conduire en un lieu où tu te referas la mémoire. Et, de fait, elle le conduit en prison.

Et jusqu'ici je n'ai parlé que de l'écrivain assez heureux pour franchir sans encombre toute la série d'épreuves. Mais je n'ai pas parlé de cet autre, destiné par sa mauvaise étoile à rester en chemin. Ah! celui-là sèmera sans recueillir, marchera sans avancer, jettera son nom au fond de la silencieuse et ténébreuse multitude, sans jamais le sentir remonter en écho, jusqu'à ce qu'enfin, las d'aller et de poursuivre un horizon toujours en fuite à son regard, il maudisse et la route et l'espérance, et retourne la tête, en

pleurant, vers sa jeunesse perdue qui coulait obscure et paisible comme la source de sa vallée sous l'aulne et sous l'aubépine.

Puis un jour, — hélas ! trop souvent, — le courage vient tout à coup à lui manquer. Une fausse honte l'empêche de reprendre un autre point de départ. Sa folie l'égare du côté de ce fleuve là-bas, dont sa pensée a déjà franchi le parapet. Un bruit sourd et un remous de plus dans l'eau sombre, éclairée seulement de pâles reflets, et tout est dit : le fleuve continue de couler. Voilà où l'a mené la gloire ! La gloire ! Ah ! courtisane ! Que ne lui disait-il, dès le premier jour : Va tenter plutôt l'homme de l'épaulette ; quant à moi, j'arracherais mon cœur s'il pouvait t'aimer.

A Dieu ne plaise que je veuille recommencer l'élégie du talent méconnu et surexciter la fièvre de la renommée ! Ah ! loin de là ! Si, pour guérir cette triste maladie, il me fallait poser la plume le premier pour donner l'exemple, je le ferais volontiers.

Néanmoins, je sais gré à Jules Janin d'avoir toujours une bonne parole pour la partie souffrante et immolée de la littérature, pour Fontan mené la chaîne au pied à la maison de Poissy, pour Dovalle, tué en duel, son premier chant flottant encore sur sa lèvre, pour Lassailly, écrasé sous son génie écroulé tout à coup sans avoir eu son heure, pour Antony Deschamps, un jour visité du Seigneur, et maintenant, Dieu soit loué, rentré en grâce avec l'inspiration.

On voit que la littérature était la famille de Janin, et quiconque tombait blessé dans la maison était certain de le voir le plus tôt rendu au chevet. La sympathie a toujours été la qualité distincte de son talent, et personne, dans le

monde de la critique du moins, n'a plus ardemment pratiqué que lui cette première volupté de l'esprit.

Et comme une vertu a toujours plus ou moins le don d'universalité, la même sympathie qui l'a fait tout à tous selon le précepte de l'Évangile, l'a fait le critique par excellence. Lorsqu'on relit à tête reposée cette histoire de la littérature dramatique, écrite en courant, feuille à feuille, la main levée, à la fortune de l'émotion, on admire pour le moins autant, à une seconde qu'à une première lecture, car on retrouve ici l'homme tout entier dans toute son ampleur. Qu'il explique Molière, qu'il raconte Debureau, qu'il apostrophe Paganini, qu'il crayonne Tabarin, qu'il raille le mélodrame, qu'il persiffle le choléra, qu'il salue Bossuet, qu'il fasse l'oraison funèbre du vaudeville, qu'il passe de la fantaisie à l'histoire, de Sterne à Cicéron, il a toujours le talent, à travers le caprice et la désinvolture de cette perpétuelle fête de l'esprit, de rester dans la vérité et dans la mesure. Un implacable bon sens dirige d'avance le tumulte apparent de sa parole. Ce n'est pas le thyrse, disait Platon, c'est le dieu qui fait la bacchante. L'avez-vous reçu dans vos bras lorsqu'il est monté là-haut, ô filles de la Grèce, prêtresses de la beauté antique qui avez bercé sur vos genoux Socrate et Alcibiade, et avez-vous versé sur ses pas à pleines corbeilles la fleur de farine et la figue de l'Hymète, car il est un des vôtres par le charme et l'atticisme, et quoique dans une minute d'inadvertance il ait manqué de respect à la république et par conséquent à Minerve, il a toujours défendu le bon et l'honnête. Il a bien parlé.

Mais non, grâce à Dieu, Jules Janin n'est pas mort ! il vit au contraire plus que jamais. Il a vu la pensée prise au filet, et il a dit : Ce n'est pas le moment de partir. Il a de-

mandé place au parti de la liberté. Qu'il y soit le bienvenu! Nous porterons ensemble l'héritage sacré de notre mère la Révolution. Nous lutterons ensemble pour la foi de toute âme bien notée. Qui a sucé le bon lait nous suivra. Le destin est contre nous. Eh bien, soit! laissons passer le destin; lisons Tacite pour nous consoler, et, après tout, nous aurons fait notre devoir, nous aurons été les derniers Romains. O mon ami! s'il m'est permis de vous appeler ainsi, faut-il que le monde ait rétrogradé pour que de reculade en reculade nous soyons devenus, vous Caton, moi Brutus!

X.

DANIEL STERN.

LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

Ce nom de Daniel Stern est tout à la fois le nom d'un blason et le nom d'un talent. Quant au blason, je n'en parlerais pas s'il n'était ici un argument de plus de la puissance de l'idée. Toutes les fois qu'une intelligence est née dans la noblesse, elle arrive forcément à la démocratie. Car, par sa nature même d'intelligence, elle a besoin de penser. Or, on ne pense véritablement que dans la pensée générale de son époque, comme on ne respire que dans l'atmosphère. Il y a toujours, à un moment donné, une sorte d'inspiration, *mens divinior*, qui convoque de tous les points de l'horizon tous les esprits d'élite à un même rendez-vous. La même voix, la même étoile, appellent à la même heure le mage et le berger. Cela est heureux. Car, sans cela, chaque classe serait séparée de la classe voisine par un infranchissable précipice; mais l'idée passe sur l'abîme, et le pont est jeté.

C'est ainsi que poussés, par la force secrète de leur talent, à la recherche du monde nouveau, Lamartine, Châteaubriand, Daniel Stern, George Sand, cette fille de roi, ***atavis edita regibus***, ont successivement passé du côté de la révolution. Lafayette, Montmorency, Larochefoucault, de Noailles, Mirabeau, de Clermont-Tonnerre, de Broglie, leur avaient déjà donné l'exemple à la fin du siècle dernier. Soyez les bienvenus, vous tous qui arrivez au peuple par le plus long chemin ! Le peuple vous doit une double reconnaissance : car un gentilhomme libéral a deux fois le mérite de son libéralisme. Nous montons, nous autres, naturellement à la liberté ; mais, pour y monter, le noble a besoin de laisser derrière lui une partie de son existence, et à ce sujet je me rappelle toujours avec une profonde émotion un mot admirable de M. de Broglie, je parle du père, bien entendu. Il mourut, lui aussi, hélas ! sur l'échafaud. Mais, avant de mourir, il dit à son fils : Oublie la hache et jure de servir toujours la révolution. J'ai tenu le serment, écrivait quelque part M. de Broglie. Tenu, soit. Je ne discute pas la prétention.

Ceci dit à la gloire de notre principe et de Daniel Stern par la même occasion, je reviens à la révolution de février. Cette révolution-là est assurément, du premier au dernier mot, la plus curieuse leçon de l'histoire. Suivez-la pas à pas dans l'admirable récit de l'auteur, et vous croirez qu'elle a été convenue d'avance entre le peuple et la Providence, tant elle est facilement accomplie et facilement acceptée. Il y a bien pour la combattre une armée ; mais la poudre est complice cette fois de la démocratie, les fusils ne veulent pas partir ; une artillerie, mais les traits sont rompus d'avance, les chevaux défilent seuls et laissent les canons sur la chaussée ; une garde nationale, mais éprise tout à coup d'un amour

immodéré pour la doctrine du laisser-faire, du laisser-passer, elle donne son âme à la révolution et remet la baïonnette au fourreau ; une royauté, mais elle a perdu la parole ; ce qu'elle voulait une heure auparavant, elle ne le veut plus l'heure suivante, et, lasse de vouloir en sens contraire, elle met son portefeuille sous le bras et va je ne sais où, laissant la place libre à qui voudra l'occuper, et aussitôt une main inconnue écrit sur la porte des Tuileries : ***Hospice des invalides civils***, croyant écrire l'histoire de l'avenir et n'écrivant que l'histoire du passé.

Le télégraphe jette la république d'un geste au télégraphe voisin ; celui-ci répète religieusement la pantomime, et de proche en proche, de colline en colline, la république arrive partout à la fois comme la sentence muette du destin. Partout la multitude la salue au passage ; le clergé crie Vive la république ! la magistrature crie Vive la république ! la bourgeoisie, Vive la république ! l'aristocratie, Vive la république ! la troupe, Vive la république ! la campagne, Vive la république ! la presse, Vive la république ! C'était à qui crierait le plus fort Vive la république ! tant l'enthousiasme pour la république était alors universel ; j'ai entendu, moi qui vous parle, un homme éminent du règne de Louis-Philippe dire à ce moment-là : J'ai jeté tout mon passé derrière mon épaule et je n'ose plus le regarder. Il était moins sûr de lui-même que Loth au sortir de Sodome.

Mais aussi, en récompense, comme la république montrait dès le premier jour une intarissable magnanimité ; comme elle repoussait loin d'elle la pique et la livrée de la terreur ; comme elle était affable à tous, sans marchander un instant son sourire ! elle avait une politesse et une révérence pour chaque parti. Elle craignait d'effleurer le voisin et de le déranger en passant. Vous êtes assis là ,

monsieur Dupin, restez, je vous prie; vous tenez votre place à merveille. Vous êtes heureux, messieurs les receveurs généraux, d'entendre pleuvoir sous votre doigt, au fond de votre caisse, la note métallique de l'écu; jouissez à perpétuité de votre bonheur. Vous êtes habitués à juger, messieurs les conseillers de cour d'appel; gardez vos bonnes habitudes. De peur de troubler votre conscience, je me garderai bien de vous imposer aucun serment.

La pierre de l'Hôtel-de-Ville doit encore en pleurer d'attendrissement. On eût dit la charité universelle descendue du ciel dans un coup de tonnerre; elle avait constamment la main pleine de bénédictions ; en veux-tu? en voici, en voilà. Elle disait à chaque réclamation : Je t'écoute : à chaque souffrance : Espère ! elle brisait enfin, dans son impatience, la servitude de l'esclave. Si l'abolition d'un privilége a été une gloire sur le nom de Robert Peel, que sera-ce donc devant Dieu que l'abolition de l'esclavage? Elle supprimait la peine de mort en matière politique, pour sacrer une fois de plus le citoyen en proclamant sa tête inviolable comme dans la législation romaine ; elle effaçait du Code maritime le châtiment corporel, dernier hommage de la discipline à la barbarie; du Code pénal, le carcan, cet étalage du crime sur un faux piédestal, ou plutôt cet enseignement public de cynisme; du Code de commerce enfin, la contrainte par corps, cet article rédigé probablement par un créancier de l'autre côté de l'Évangile : Donne-moi ta chair, puisque tu ne peux pas me donner autre chose.

La république fit tout cela, et le peuple, ému de cette prodigieuse dépense de bonne volonté, disait : Je mets trois mois de misère à son service. Il semblait que l'âme de Lamartine, — ah! je ne puis prononcer ce nom-là de sang-

froid, tant il éveille en moi d'admiration et de tristesse, — il semblait donc que l'âme de Lamartine s'était répandue tout entière sur la France, et de là sur l'Europe. Il y eut pourtant en ce moment comme une nouvelle effusion de l'esprit de liberté. Chaque parole de l'Hôtel-de-Ville allait dans le vent accomplir un miracle et venger une humiliation de la Sainte-Alliance. Voici ce que dit une légende du Japon. Toutes les fois que dans ce royaume-là l'homme suprême entre tous, tourne la tête d'un côté de l'horizon, aussitôt tout un pan de la terre vient à crouler dans le rayon de son regard. Il en fut ainsi à la révolution de février : toutes les fois que Lamartine faisait un signe d'amitié d'un côté de la frontière, immédiatement, de ce côté-là, un trône croulait ; et par trône, ici, j'entends simplement l'absolutisme. Hier, c'était le trône de Prusse ; après c'était le trône d'Autriche ; après c'était le trône de Naples ; après enfin, c'était le trône de Bavière. Il faut lire dans le livre de Daniel Stern cette page d'histoire deux fois dramatique, par le drame d'abord et ensuite par le récit. On assiste, comme au temps d'Eschyle, à une représentation du *Destin*.

Vous le voyez donc bien, politiques à tête étroite et à esprit têtu, en dehors de la liberté, ou si vous aimez mieux d'une constitution, l'ordre apparent n'est que le désordre ajourné. Vous admiriez la sagesse profonde de l'absolutisme. Le sabre y avait conjuré, disiez-vous, l'esprit de révolution. Vous aviez proclamé M. de Metternich le Nestor de l'Europe. L'Autriche avait dans sa veine le cours de son sang réglé sur le pouls tranquille de ce vieillard. Vous aviez oublié seulement que l'absolutisme, par sa nature de pouvoir arbitraire, développe sans cesse autour de lui l'irritation. Or, exprimée ou comprimée, la désaffection du peuple est la révolution en permanence. Si elle

n'éclate pas aujourd'hui, elle éclatera demain, car sa nature est d'éclater, et toujours elle éclate. Voyez ce navire : il file toutes voiles dehors, par un vent régulier, sur une mer unie, étalée au soleil, d'une courbe à l'autre du ciel, comme une nappe de lumière. La vague dort et retient son murmure. Nulle fatigue dans le navire, nulle secousse. Le capitaine, debout à la barre, jette, de temps à autre, un commandement au milieu d'un profond silence. Il bénit en lui-même la bonne fortune de sa traversée; il a bien senti sous son pied le plancher du pont plus brûlant; mais le soleil aussi était plus chaud que d'habitude à midi. Il a bien entendu dans l'écume du sillage le cri sinistre de la satanite, mais ce cri n'est un augure que pour le capitaine sans expérience; mais, lui, il est expérimenté. La nuit tombe; il va dormir. Pendant ce temps-là, une main imprudente a soulevé l'écoutille. Un jet de fumée en est sorti, et un cri terrible est monté au ciel. Le feu est à bord! Ce navire, tout à l'heure si calme et si majestueux dans sa marche sous sa hiérarchie flottante de voiles, portait dans ses flancs sa propre destruction. Pour être longtemps couvé, le feu n'en est pas moins un incendie.

La démocratie était donc à la révolution de février l'épidémie glorieuse de l'Europe : rois, pape, peuple, noblesse, tous étaient d'accord sur la légitimité du principe; tous saluaient la république française comme la bonne nouvelle d'une société meilleure; tous dansaient en chœur, dans une ronde plus large que toute espèce de frontière, l'immense farandole de la liberté. Le monde a vu tout cela; tout cela est disparu. L'heure a fait un pas, et la république est tombée. *Quomodo cecidisti ?* Et avec la république, la liberté est tombée en Europe ; il n'en reste plus qu'un peu de terre fraîchement remuée, presque à chaque pas du

voyageur, dans les plaines de la Lombardie ; et sur les bords du Danube, une longue ligne de potences pour marquer sur le sol vaincu le chemin des représailles. Un vent avait soufflé, un autre vent a soufflé à son tour, et le monde est rentré dans son repos.

Pourquoi la république est-elle tombée ? Je vais le dire en toute franchise. Une cause qui ne saurait pas avouer ses torts à l'occasion serait une cause condamnée, car elle compterait autant sur ses erreurs que sur ses vérités. La république est tombée parce que, faute d'une croyance commune, elle portait dans son sein deux écoles contradictoires, l'une de la liberté et l'autre de la dictature. Daniel Stern a parfaitement compris la question avec sa haute intelligence, et après avoir ballotté dans sa main l'une et l'autre école, il a donné raison à la liberté.

On peut discuter assurément si la république vaut mieux que la monarchie, et même le discuter indéfiniment dans le champ de l'abstraction. J'ai fait mon choix ; mais je serais bien insensé de ne pas savoir admettre, en politique, les objections d'un adversaire. Si donc je veux que la démocratie ait les avantages de la discussion, je dois avant tout la replacer dans le seul ordre d'idées qui la rendent possible. La possibilité, cela est vrai, est, politiquement parlant, la première légitimité. L'impossible n'a droit à régner que dans le pays des chimères.

A ce compte, qu'est-ce que la république ? C'est la souveraineté pleinement exercée par la nation, au moyen de pouvoirs délégués, essentiellement rééligibles, dans des conditions et sous des réserves déterminées par la constitution. C'est une forme de gouvernement plus simple, si l'on veut, plus souple, destinée à traduire en loi et en acte l'opinion publique légalement, librement constatée par le vote

du peuple entier. Aucune idée particulière n'a le droit de s'imposer ; toute idée a le droit de se proposer, et si elle se fait ensuite majorité, de s'écrire dans le code par la main du législateur. Quand un homme ou un parti a exprimé publiquement son opinion, son droit est expiré ; alors commence pour le peuple le droit de la juger, et s'il l'accepte, de lui donner dans l'urne électorale la préférence. L'urne une fois vidée, le rôle du peuple est fini à son tour, le rôle de l'assemblée commence, c'est-à-dire, en temps normal, de l'élite intellectuelle de la nation. Admirable division du travail pour qui sait la comprendre ; indispensable garantie de plusieurs épreuves successives contre toute chance d'erreur ; précieuse lenteur qui oblige l'intelligence individuelle à devenir l'intelligence universelle avant d'être la loi ou plutôt l'expression suprême de la vérité.

Mais, dira peut-être quelque grand homme resté à l'état d'intention, je suis plus pressé pour le peuple que le peuple lui-même ; je tiens là sous mon doigt le salut du monde enfermé dans la cellule de mon cerveau, et pour épargner au peuple le délai d'une conversion, je demande la dictature, c'est-à-dire la force, pour remplacer la conviction par la contrainte.

Tu tiens le salut du monde ! Qui le dit? Toi-même. L'autorité, sans doute, est respectable ; mais permets-moi d'exiger une autre garantie que ta parole.

Et moi aussi, j'ai mon système. Je crois, comme toi, porter sous mon front le mot de l'avenir. Ah ! si le démon de l'orgueil me transportait sur la montagne, et me montrant la France déroulée tout entière à mes pieds, me disait : Vois-tu ces armées, ces canons, ces citadelles, ces prisons, tous les signes de la force et de la domination, tout cela est à toi, je te le donne ; tu peux faire de ce peuple ce qu'il te

plaira, le pétrir à ta fantaisie ; tu es l'homme de tous les autres hommes, tu es l'homme universel, — ah ! oui, si le tentateur soumettait mon esprit à une pareille épreuve, je sentirais un frisson infini courir jusque dans la dernière moelle du corps que voici, et faisant un retour sur moi-même, je lui répondrais :

Remporte tes bataillons, tes obus, tes bastilles et tes baïonnettes. Faible et faillible comme mes autres frères de misère, réduit à porter comme eux sur l'âpre sentier de la vie mon erreur et mon infirmité, je ne saurais prendre sur moi la responsabilité de remuer le moindre fétu dans la société, de peur d'écraser même une fourmi. Je rentre dans la foule, et, foule le premier, je ne réclame dans l'œuvre commune que ma part d'action.

Quiconque veut la dictature pour lui, la prépare contre lui ; l'Évangile l'a déjà dit depuis longtemps. Et ainsi chaque prétendant met la loi sous son pied pour escalader à tour de rôle le pouvoir. Or, qu'est-ce que mettre la loi sous son pied ? C'est gouverner sans la loi, c'est restaurer précisément l'arbitraire qu'on avait prétendu détruire en inaugurant le régime républicain.

La république doit être la forme de l'ordre autant que du progrès, car l'un est à l'autre ce que la santé est au corps humain. Si elle est venue pour quelque chose, elle est venue pour empêcher à jamais toute lutte armée entre les citoyens en fermant tout prétexte à une révolution. Aussi un parti révolutionnaire en pleine démocratie est un monstrueux paradoxe. En faisant feu sur le pouvoir, il tire sur son propre principe. Le malheureux commet un suicide. Que l'histoire lui soit légère !

Respecte l'ordre, respecte la loi, dirai-je éternellement au parti républicain, par la même raison que tu voulais

autrefois que le pouvoir respectât l'ordre et la loi à ton égard. Daniel Stern repousse énergiquement une semblable dictature au profit d'un système pour tenter une expérience *in animâ vili* sur le corps de la nation. Seulement il réclame en passant une espèce de coup de vigueur d'une minute dans l'intention de déblayer les obstacles d'un autre régime devant les pas de la liberté. Eh bien! ce plein pouvoir révolutionnaire à bref délai est un obstacle de plus ajouté à d'autres obstacles. Pourquoi demandez-vous pour le gouvernement démocratique, à un instant donné, un excédant d'énergie? Parce que vous trouvez dans la masse des anciens préjugés une puissante résistance. Si vous pouviez compter sur l'unanimité du pays, évidemment vous n'auriez pas besoin de recourir à un surcroît de force pour imposer votre idée. Or, il est de l'essence de toute dictature, et j'en bénis le ciel pour ma part, d'accroître précisément l'opposition qu'elle veut conjurer. Et lorsqu'elle abdique, car il lui faut bien abdiquer un jour pour rentrer dans la démocratie, elle abdique pour le compte de l'irritation aux mains du parti ennemi. Difficile la veille, la république est impossible le lendemain.

Mais la France n'est pas encore suffisamment républicaine. Croyez-vous la rendre plus républicaine par le système du *compelle intrare?* Si la république est pour vous la vérité, fiez-vous au temps du soin de lui faire justice. Et, en attendant, montrez-la sous sa véritable figure pour la faire comprendre, et aussi pour la faire aimer.

J'ai trop longuement insisté, à ce que je vois, sur une simple nuance d'idées, si même c'est une nuance, car Daniel Stern a je ne sais combien de pas d'avance sur qui que ce soit en France en fait de liberté. Je me le reproche, car cette discussion a pris à la longue la place de l'admira-

tion, et j'avais beaucoup à admirer dans cet ouvrage d'un grand esprit; la fermeté de jugement d'abord, la vigueur d'analyse, la profondeur de vue, la grandeur de la scène, la sévérité de la forme, la puissance du récit. Il y a un souffle d'un bout à l'autre dans cette histoire, et on sent en la lisant comme un contre-coup de l'inspiration. Cela est touché de main de maître, à en faire tressaillir l'ombre de Tacite. Cela est bon à la faiblesse, sympathique à la souffrance, respectueux à la pensée, sévère à l'utopie, impitoyable à l'intrigue, impartial enfin sous toutes les formes de l'impartialité. Je ne demanderai à cet éloge qu'un erratum d'amitié et de cœur pour deux ministres des finances trop lestement traités, à mon avis. Daniel Stern voit autre chose qu'une colère dans la démocratie. Il y voit une idée, c'est-à-dire une nouvelle diffusion de lumière et de chaleur, d'intelligence et de charité. Son livre est un livre qu'on doit lire et qu'on lira, longtemps après que la mort aura tourné la page de notre génération.

XI.

TROPLONG.

LE PRINCIPE D'AUTORITÉ.

La rumeur publique vous attribue, Monsieur, une brochure insérée au *Moniteur* sur le principe d'autorité. Cette rumeur, que je sache, n'a jamais été démentie ni de vous ni de personne. Je prends donc à tout hasard la liberté de vous adresser cette réponse. Si vous êtes l'auteur de l'article, cette lettre ira naturellement à son adresse. Sinon je vous suppose trop bien pensant pour ne pas penser comme le *Moniteur*. En tout état de cause, comme vous voyez, en vous prenant à partie, je trouve à qui parler.

Et d'abord, je suis de votre avis : point d'autorité, point de liberté ; j'ajouterai même point de société. Mais qu'entendez-vous par autorité? Là est la question. Car un mot n'a de valeur que par le sens qu'il porte avec lui dans l'esprit. Non pas seulement le sens qu'il a porté, mais le sens qu'il porte au temps où nous vivons. Ainsi le mot *virtus* voulait dire force, parce que la force était autrefois la gloire suprême de l'humanité. Aujourd'hui la force, Dieu

merci ! est loin d'être une vertu. Le mot *sacer* a longtemps signifié sacré et maudit à la fois. Il est vrai que c'était le temps où la Providence avait pris le nom de fatalité. Or, personne ne prétend aujourd'hui qu'un homme est maudit parce qu'il est sacré.

Le mot n'est rien, le sens est tout, n'est-il pas vrai, Monsieur? Qu'est-ce donc que l'autorité? Est-ce, à un moment donné, la possession du pouvoir? Voyons.

Il y avait autrefois, de l'autre côté de la Méditerranée, un État gouverné comme un autre État. Je ne dis pas mieux gouverné, mais simplement, gouverné. Là, un homme était censé régner sa vie durant, parce qu'il habitait un palais convenable, suffisamment gardé. Et, de fait, il avait autour de lui tout le menu détail de la puissance exécutive sans réplique, le bâton, le pal, le janissaire, l'espion. Il avait même un ministère complet, mais comme il trouvait au-dessous de sa dignité de parler à un ministre, il lui faisait porter sa parole par une espèce de truchement appelé *Imara*. Une femme lui avait plu, il la prenait; un homme lui avait déplu, il lui coupait la tête sans plus de formalité ; un banquier était trop riche, il lui administrait cent coups de bâton sur la plante des pieds pour lui apprendre à partager avec qui de droit l'argent de sa cassette. Lorsque Sa Hautesse sortait dans la rue, chacun de ses sujets le saluait avec empressement, et comme Sa Hautesse était gracieuse, elle leur faisait rendre le salut par le bourreau, toujours aposté à sa droite pour cet office, par mesure de politesse. Il n'y eut jamais pouvoir plus fort que cela. Plus fort ! Attendez un instant.

Cet homme-là régnait, si on peut appeler régner, tuer et voler. Mais au bout de trois ou quatre ans, plus ou moins, plutôt moins que plus, un autre homme, le pre-

mier venu, peu importe, musulman authentique ou apostat, Italien même, cela s'est vu, trouvait que le règne avait duré assez longtemps, et un beau matin, ameutant la foule sur son passage, il allait à la tête d'une bande d'aventuriers forcer la porte du palais, en arracher par les pieds le souverain de la veille et prendre en quelque sorte le lit tout chaud du pouvoir. Il mettait la main sur le trésor de son prédécesseur, voire même sur le sérail; il décapitait comme lui, empalait comme lui, confisquait comme lui, et saluait comme lui par l'intermédiaire du bourreau, jusqu'au jour où il faisait à son tour la culbute, par cette raison politique écrite à chaque page de l'histoire, que la puissance qui vient au son du canon s'en va au son du tambour.

Est-ce là l'autorité comme vous l'entendez, Monsieur? Assurément non. Je vois bien là un gouvernement, puisque je vois le mobilier de ce qu'on appelle un gouvernement dans la religion de Mahomet : le bâton, le cadi, le janissaire, l'espion, l'eunuque et l'imara. Mais je n'y vois guère le principe de stabilité que vous présentez à notre imagination. Cela ne vit pas ou ne vit qu'en passant. Cela naît et tombe toujours dans la tragédie. La constitution d'Alger était tout simplement la théorie du hasard écrite, tous les quatre ans, en lettres de sang sur le plancher d'un palais. N'importe quel dey, si le dey était encore de mise, viendrait me dire, le sabre au poing : Respecte-moi, je suis le principe d'autorité. — Tu peux être le sabre, lui répondrais-je, mais tu n'es pas le principe. Et la preuve c'est que tu commences par me mettre le sabre sur la gorge, pour me montrer que tu es le principe. Le principe se montre de lui-même. Aussi M. de Bourmont a-t-il pu bombarder Alger en toute sûreté de conscience, sans crainte de faire

œuvre révolutionnaire et de briser dans la Casbah l'arche sainte de toute société. Il est allé uniquement donner un coup de balai dans un repaire.

Ce que je dis là, Monsieur, d'un État barbaresque, je pourrais le dire de l'Orient tout entier. Il n'y a jamais eu plus d'autorité, dans le vrai sens du mot, à Constantinople qu'à la Casbah. Demandez-le plutôt au flot du Bosphore, qui, à chaque nouvelle comète, roulait dans son murmure une tête de sultan. Le pouvoir, en pays musulman, est le crime heureux, ou, si vous aimez mieux, le succès, et, sur la porte du sérail, un seul mot semble écrit de toute éternité : Au plus audacieux. L'autorité n'est donc pas la possession du gouvernement, fugitive et condamnée à rebondir de tête en tête, comme de cascade en cascade. Car l'autorité implique nécessairement l'idée de durée, de fixité, de régularité, d'harmonie. Là où elle est, elle est pleinement, immuablement, sans intermittence et sans partage.

Qu'est-ce à dire, sinon que le pouvoir ne constitue pas l'autorité? Le Grand-Turc est un pouvoir, et cependant l'autorité lui a toujours manqué. Tout coquin qui commande à douze coquins est raja, dit Jacquemont en parlant du royaume de Lahore. Et cependant l'autorité manquait au raja. L'autorité est donc quelque chose de plus que le Grand-Turc, que le raja, le janissaire ou le cadi, car tout cela n'est qu'un fait, après tout, et l'autorité est une idée ; vous l'avez dit vous-même le premier en intitulant votre article : *Du principe d'autorité.*

Quelle est cette idée? La justice. L'autorité n'est l'autorité que parce qu'elle est à nos yeux la représentation armée de la justice, et, de plus, elle ne tient l'épée levée sur nos têtes que pour faire respecter la justice. C'est parce qu'elle est juste qu'elle est respectable, et non parce qu'elle est

armée. Une arme n'a rien à faire, dans une question de respect, qu'à être respectueuse la première. La voix du siècle le dit, et je mets hardiment ce qu'elle dit sous la caution de l'avenir. Vous et moi, Monsieur, nous passerons; mais cette parole ne passera pas, car elle est la vérité.

L'autorité est donc, à proprement parler, la plus haute notion de justice que l'humanité puisse atteindre à un moment donné. Par cette raison qu'elle est la justice, et qu'en cette qualité elle est conforme à cet instinct du juste, fonds commun de l'âme humaine à tous les degrés, par cette raison-là, et celle-là seulement, elle a droit à notre respect. Le respect, en effet, n'est et ne peut être chez l'homme marqué au sceau de l'intelligence que le libre assentiment de cette intelligence à la justice. Il n'y a point de respect là où manque la liberté, et encore moins là où manque la raison.

Lors donc que j'obéis à l'autorité, j'obéis uniquement à l'idée de justice dont elle est la figure vivante : — Pourrais-je, en effet, sans me dégrader, obéir à l'iniquité? C'est dans cette notion commune de justice et la main dans la main de cette sévère Thémis, que nous avons passé, elle et moi, un contrat, elle de commandement, moi d'obéissance. Tant qu'elle commande dans le sens du traité, je dois obéir sous peine de forfaiture; dans le cas contraire, le pacte est rompu. L'obéissance ainsi comprise n'entraîne avec elle aucune idée d'humiliation. Car en me soumettant à l'autorité, je me soumets réellement à une puissance supérieure à laquelle l'autorité elle-même est tenue de se soumettre la première. Par cela d'abord que nous relevons de la même puissance, nous sommes, elle et moi, sur le pied d'égalité, par cela ensuite que ma soumission est volontaire, elle est la victoire de ma liberté. La soumission qui n'est pas volon-

taire n'est pas la soumission : elle est tout au plus la révolte ajournée. Voilà comment ces deux mots d'autorité et de liberté, si fréquemment et si malencontreusement opposés l'un à l'autre dans la langue politique, ne sont que l'effigie et le revers d'une même médaille. Qui dit autorité dit liberté, et réciproquement.

Me plaçant, Monsieur, dans cet ordre d'idées au-dessus du temps présent, je ne crains point de déclarer que, plus la notion de justice est répandue dans un pays et plus l'autorité est modelée sur cette notion, plus aussi l'autorité, ou pour mieux dire la justice en action, est respectée, car elle trouve dans la conscience de chaque citoyen une véritable complice disposée d'avance à lui prêter son concours. Plus elle est respectée, moins elle a besoin de force pour imposer l'obéissance.

Plus au contraire l'idée de justice est languissante, et par contre-coup l'autorité injuste, plus aussi elle provoque l'opposition et doit recourir à la force matérielle pour compenser l'obéissance par la contrainte. A Londres je vois l'ordre partout et je ne vois pas de soldat. Pourquoi cela? Parce que l'autorité y règne dans toute sa splendeur par le fait de la liberté. Tout citoyen lui prêterait main-forte au besoin. A Milan, au contraire, je vois une armée toujours rangée en bataille, et cependant à chaque coup de vent j'entends sonner, en Lombardie, le tocsin. Tirez la conclusion. Ainsi quiconque demande un pouvoir fort pour fortifier l'autorité en constate au contraire la faiblesse. Pouvoir fort, autorité faible, voilà la vérité.

Mais si l'autorité est la justice en action, où est la justice, me direz-vous peut-être, à quel signe la reconnaître, comment la dégager de l'abstraction pour la constituer ensuite en autorité? C'est là le mystère que je vais essayer de péné-

trer avec toute l'attention que méritent la sévérité du temps et la majesté du problème. Je sais que le jour du sphinx est revenu, et qu'il dévorera quiconque l'interrogera au hasard. N'importe, je me fie à ma conviction, j'espère emporter son secret. Et vous, Monsieur, si vous réprouvez la tentative, vous en approuverez du moins le courage. Le courage d'esprit est assez rare en ce moment pour mériter cet honneur.

Mais une réflexion frappe en ce moment mon esprit. Je demande, crainte d'oubli, la permission de vous la soumettre. Elle vaudra ce qu'elle vaudra, nous aurons mis du moins notre conscience en repos.

Vous êtes président du sénat et de plus président de la cour de cassation; vous êtes le premier entre tous les hommes de ce pays qui font ou qui interprètent la loi, et par conséquent, si nous ne commettons une erreur d'étiquette, le représentant le plus élevé, après l'empereur, du principe d'autorité, et cependant aujourd'hui vous croyez devoir entrer en explication avec le public, et sur quelle question? Précisément sur la question d'autorité.

L'autorité, à vos yeux, n'est donc pas suffisamment prouvée par elle-même, prouvée par cela seul qu'elle peut dire : *Ego sum qui sum*, puisqu'à la preuve du fait vous avez besoin d'ajouter la preuve de l'idée? Vous pourriez contraindre et vous cherchez à convaincre. Ah! vous avez compris le premier, et nous en félicitons votre intelligence, que le fait ici-bas possède tout au plus le corps, mais ne possède pas l'âme, et qu'en cela il ressemble à l'amour malheureux de cette femme de la Bible qui tendait les bras à son amant et n'en pouvait retenir que le manteau.

Mais l'âme est libre par nature, et pour la prendre, il faut la prendre dans sa nature, c'est-à-dire dans sa liberté. La

prendre dans sa liberté, c'est la persuader; la persuader, c'est lui reconnaître d'avance le droit de consentir à la persuasion. Toute doctrine qui ne lui reconnaît pas ce droit de consentement n'est pas la vérité. Elle ne porte pas sa preuve avec elle, puisqu'elle demande à la contrainte une conviction de supplément. Elle est entachée de violence, et par ce motif frappée de suspicion. Elle n'a pas plus de valeur devant la conscience que la confession arrachée par la torture.

Comme vous le voyez, Monsieur, l'autorité relève de la liberté, ou plutôt elle est la liberté sous sa forme suprême, la liberté unie dans un même principe et passée à l'état d'affirmation. Votre brochure voudrait dire le contraire que le fait même de sa publication lui donnerait un démenti. Car en la publiant, vous vous adressez à l'intelligence essentiellement libre de chaque lecteur, qui ne peut raisonnablement l'approuver qu'à la condition de pouvoir la contredire. Vous êtes aussi grand qu'on peut l'être ici-bas par le titre et par la fonction, et cependant il y a quelque chose que vous mettez au-dessus d'un cordon et d'une robe d'hermine. Quoi donc? Le besoin d'avoir raison. *Dieu lui-même a besoin d'avoir raison*, a dit quelque part Bossuet. Ainsi faisant, Monsieur, vous avez rendu l'hommage à coup sûr le plus désintéressé à la souveraineté de la pensée. Nous serions tenté de vous en remercier si notre reconnaissance pouvait avoir à vos yeux quelque valeur.

Revenons à la question. Ou nous nous faisons prodigieusement illusion, ou nous croyons avoir démontré que la simple possession du pouvoir, en dehors de toute idée, peut être la force, la ruse, la loterie du hasard, la fortune de l'audace, tout ce qu'elle voudra, excepté toutefois l'autorité. L'autorité, pour mériter ce nom, doit être juste par

essence, et, à ce titre, correspondre à la conscience du juste universellement départie à la société. Car du moment où le juste ne serait pas, et où ne serait pas non plus l'instinct du juste pour lui faire écho dans la multitude, alors tout serait dit : plus de bien, plus de mal désormais, plus de crime, plus de vertu. La société serait finie. Nous n'aurions plus qu'à rompre les rangs et à reprendre le chemin des forêts.

Ce n'est pas là votre avis, Monsieur. L'autorité est donc pour vous comme pour nous la plus haute notion de justice qu'une société puisse atteindre à un moment donné de son histoire. Mais cette notion ne saurait être abstraite, métaphysique, vague et indéfiniment abandonnée à la contemplation du philosophe. Elle doit être et paraître à la fois, prendre un corps, une figure qui la montre au regard du passant et qui dise : la voilà. A l'exemple de la Divinité, elle doit sortir de la nuit mystérieuse pour passer à l'état d'incarnation.

Où doit-elle être incarnée? Dans un homme, comme sous la monarchie absolue? Mais qui nous garantit que la volonté de cet homme sera la justice, et, fût-elle la justice, qu'il voudra demain ce qu'il a voulu hier? L'histoire des derniers siècles nous dit qu'un despote a toujours un côté trompeur : le despotisme d'abord, c'est-à-dire le pouvoir de tout faire qui le pousse inévitablement à tout oser, le besoin de la flatterie sans cesse irrité par la vapeur de l'encens, la propension à l'infaillibilité par l'habitude de l'adulation, un favori, une maîtresse, un jésuite, la dévotion enfin, car si la dévotion est une vertu, qui pourrait le nier? elle est aussi la vertu de celui qui n'en a pas d'autre, comme on a pu le voir trop souvent, hélas! au siècle dernier, ici ou là, sur le trône d'Espagne ou sur le trône de Portugal.

Ce roi a plus d'un péché de jeunesse à racheter, et sur un signe du père Letellier, il fera un holocauste de cinq cent mille protestants pour apaiser la justice du Seigneur; il aura la passion de conquérir, et il mettra la nation en coupe réglée pour aller regagner de l'autre côté de la frontière à peu près le nombre d'hommes qu'il aura consommés de ce côté-ci en batailles; il aura la fureur de bâtir, et il fera six fois banqueroute s'il le faut, pour bâtir le palais de Versailles; — que de larmes ces pierres nous ont coûtées! Il fera ce qu'il rêvera, et si personne y trouve à redire, il a une réponse toute prête à la Bastille. La justice n'est pas là, Monsieur. Passons.

Où est-elle donc, alors? Elle est dans la loi. La loi, voilà l'autorité; ne la cherchez pas ailleurs, car la loi est la sagesse suprême des siècles résumée dans un texte écrit. Oui, la sagesse suprême; nous dirons tout à l'heure à quelles conditions. Toujours une dans son immuable majesté, elle est aujourd'hui ce qu'elle sera demain; ce qu'elle veut pour nous, elle le veut pour tous également; elle ne porte avec elle aucune chance d'erreur, ni vice, ni caprice, ni courtisan. Aristote l'a dit, et avec vous, Monsieur, on peut le redire sans crainte de pédantisme : *La loi est l'intelligence sans passion*. Hésiode avait écrit avant lui, pardon, Monsieur, mais une citation en appelle une autre, à ce qu'il paraît, Hésiode avait donc écrit : *Une idée généralement reçue est une divinité*.

Et en effet nous prendrions volontiers la loi pour une seconde Providence préposée sur cette terre à notre destinée. Voyez plutôt. Nous sommes ici, sur ce point du globe appelé la France, trente millions d'existences diverses et multiples à l'infini, entrelacées les unes dans les autres, les unes donnant, les autres recevant, les unes payant, les

autres payées, les unes gardiennes de tout le travail accumulé des siècles, transporté de génération en génération comme par un perpétuel roulage, et le reversant sur le sol pour y provoquer un nouveau travail, les autres empruntant cette richesse déjà créée pour créer encore la richesse et la repasser encore sous forme d'épargne à la postérité, et toutes inquiètes, toutes affamées, toutes poussées par des besoins, toutes exaltées par des passions; et toutes, cependant, nous allons et venons, toutes nous circulons en paix et en ordre autour de la société comme autour de la table dressée d'un immense banquet, sans pousser le coude du voisin ni toucher au plat servi à son intention.

Est-ce assez? Non. Ils sont là cent mille, cinq cent mille hommes couverts de fer et de buffle, armés de sabres et de fusils. Ils ont à leur disposition des magasins de poudre à faire sauter l'Europe tout entière, si jamais la fantaisie leur en prenait. Ils sont tout au point de vue de la force; ils peuvent être dès demain les maîtres de tout le travail et de tout le bonheur de la nation. Qui pourrait les arrêter? Et cependant ils passent et nous passons, et il y a toujours entre nous la puissance muette et terrible de la loi pour les empêcher d'effleurer un seul de nos cheveux et d'usurper une joie de notre foyer. Vainement essaieraient-ils d'écarter cette puissance du bout de leurs baïonnettes. Leurs mains seraient brisées un jour ou l'autre dans cette tentative. Mais si, par impossible, ils venaient à réussir, il y aurait une terre de plus inhabitée sur la mappemonde; et cette terre serait la France. L'autorité disparaîtrait emmenant avec elle la société dans son exil, et la force régnerait, comme le lion, dans un désert.

Qui porte donc au milieu de tant d'inté[illegible]s, de tant de

besoins semblables ou contraires, cette paix, cette sécurité, cette ordonnance, cette gravitation harmonieuse de chaque molécule humaine dans le milieu social, qui fait que chacun de nous a son droit et son parcours tracé, que chacun de nous prend confiance dans la vie et travaille à son œuvre sans craindre de perdre une goutte de sueur, si ce n'est la loi, la loi seule, la loi sacrée, plus forte que le plus fort, puisqu'elle commande à celui qui commande comme à celui qui obéit? Elle est à notre côté, compagne mystérieuse qui nous suit pas à pas sur notre chemin, qui veille sur notre chevet, qui protége l'enfant dès les entrailles de sa mère, qui a toujours un doigt posé sur le voile de la jeune fille, qui relève le Samaritain blessé et nous dit à chaque minute : Marche sans crainte, je suis là. O grandeur des grandeurs, ombre de Dieu tombée sur cette terre, pourrons-nous jamais assez t'aimer et assez te glorifier dans la langue de notre infirmité !

Mais y avez-vous pensé? pourrait-on nous répondre ; est-ce que la loi est nécessairement l'expression de la justice, toujours affranchie de colère et de passion? Ignorez-vous donc que toutes les fois que l'injustice a voulu prendre un nom respectable, elle a pris le nom de loi pour frapper sa victime? Est-ce que jamais la loi dans le monde a manqué à aucune violence? Est-ce qu'il est si difficile d'attacher à la hache une étiquette de papier, et de lui dire ensuite : Tue ; ce sera l'étiquette ensuite qui sera censée avoir tué? Est-ce que l'Inquisition n'était pas une loi, et la révocation de l'édit de Nantes une loi aussi? N'est-ce pas une loi à la main que toujours le vainqueur a opprimé et proscrit le vaincu? Ah! si vous preniez tel code de circonstance, et que vous le pressiez, vous en feriez sortir le sang comme d'une éponge.

Nous avions prévu l'objection. Il ne suffit pas, en effet, que la loi soit la loi pour qu'elle soit juste, car, à ce compte, la tyrannie n'aurait qu'à rédiger par écrit chacune de ses mauvaises pensées et à l'appeler loi pour la transformer d'un mot en justice. Non. Pour être juste, il faut que la loi soit faite dans certaines conditions et sous certaines garanties qui lui imposent, autant que possible, l'obligation de la justice. Quelles sont ces garanties? Veuillez nous écouter encore un instant, car nous sommes, vous et moi, tenus d'honneur à résoudre cette question. Dussions-nous y mettre notre âme en gage, nous espérons pouvoir acquitter notre promesse. Qu'ainsi le temps ne nous soit pas compté. Ah! si, assisté du dieu de la bonne volonté, nous parvenions jamais à faire la séparation définitive de la force et de la justice, de façon à ce que le moindre enfant pût distinguer la figure sereine et grandiose de l'autorité d'avec cette Euménide au sourire sinistre, nommez-la de quel nom vous voudrez, ah! nous vous le jurons, Monsieur, par notre immortelle conviction, nous n'aurions pas passé en vain sur cette terre des vivants; notre vie serait suffisamment remplie : nous aurions un lot de côté pour l'avenir, nous aurions gagné notre heure de repos.

Ainsi un premier point est acquis au débat. Le pouvoir, c'est-à-dire la force, sous son titre d'honneur, n'est pas l'autorité. L'autorité, c'est le droit; le droit, c'est la loi; mais il y a loi et loi, et pour savoir si la loi est bien l'expression du droit écrit de la main de Dieu dans la conscience humaine avant d'être transcrit de la main du législateur sur une feuille de papier, il faut chercher d'abord comment et par qui la loi doit être faite, sous quelle réserve et avec quelle garantie.

A cela nous répondrons : la loi doit être faite par l'opinion publique, sagesse vivante du pays, régulièrement constituée, par l'élection, en puissance législative, et aussitôt faite, laissée en garde à l'opinion publique au repos, pour en surveiller à chaque instant l'exécution. Car il ne suffit pas que l'opinion publique ait donné la loi une première fois, elle doit encore la redonner en quelque sorte autant de fois que le juge a l'occasion de l'appliquer. Autrement, la loi, interceptée ou méconnue, resterait dans le code à l'état de lettre morte et de curiosité imprimée, sans jamais descendre dans la réalité.

Ce principe admis que la loi est la raison publique convertie en décret, il est bon de déterminer avant tout ce qui doit tomber sous le coup de la loi et ce qui doit rester en dehors de la loi, pour que la loi ne soit pas, en définitive, la première usurpation.

Qu'est-ce donc qui doit rester en dehors de la loi? Précisément ce qui sert à faire la loi en faisant l'opinion publique, c'est-à-dire la liberté de pensée. Sans quoi, la loi née de la pensée serait plus puissante que la puissance dont elle est sortie. L'effet se retournerait contre la cause et l'acte contre la faculté pour la détruire. La loi, séparée de son principe, n'aurait plus de raison d'être; elle flotterait au vent comme la feuille détachée du rameau.

Ainsi, point de loi à faire contre la faculté, destinée à faire la loi, de droit naturel ou de droit divin, nommez-le comme vous voudrez. Mais si, par malheur, le législateur vient à mutiler la pensée publique en accordant à une partie de la nation la parole qu'il retire à une autre partie, s'il fait *à priori* le partage, qu'aucun homme ne peut faire ici-bas, de ce qu'il croit être l'erreur et de ce qu'il croit être la vérité, alors il mutile par contre-coup l'opinion, il fausse

la balance, et la balance faussée ne donne plus à son tour qu'une fausse mesure.

Et pourquoi donc avons-nous refusé à un homme, fût-il le plus grand génie et le cerveau le plus encyclopédique de son époque, le pouvoir de dicter seul la loi à son pays? C'est que cet homme, quel qu'il soit, par cela seul qu'il est un être limité, a nécessairement la vue plus courte que la société tout entière occupée à plonger son regard infini sur le problème de sa destinée; c'est que le génie le plus digne en tout point de son nom, — l'histoire est là, — porte toujours en lui son grain de folie, ne fût-ce que son esprit de système; c'est qu'il a l'impatience et souvent aussi la colère de sa conception, comme Joseph d'Autriche ou tout autre réformateur au choix du lecteur; c'est qu'il sent la vie lui échapper et qu'il veut faire rentrer dans l'étroite limite de sa vie tout ce qu'il a rêvé pour la société; c'est qu'il précipite d'une main fébrile l'aiguille de l'horloge, et après cette vaine tentative pour brusquer le pas de l'heure, il tombe dans le piége de la mort et emporte avec lui son œuvre tout entière : tandis que la foule, nécessairement lente, en ne travaillant qu'avec le temps, travaille pour le temps, et retrouve de l'autre côté du siècle, en durée, ce qu'elle a dépensé pendant ce siècle-ci en lenteur.

Ce que nous disons d'un homme, nous pourrions le dire avec autant de raison d'un parti. Un parti exclusivement investi du droit de faire la loi à sa fantaisie aura fatalement les mêmes passions qu'un homme, les mêmes infirmités, les mêmes illusions, les mêmes précipitations. Malheur au pays coupé par moitié en deux classes irréconciliables d'intérêts ou d'idées! car dans ce pays-là, l'opinion, toujours déchirée en deux et toujours sous les armes de part et d'autre, n'est que la guerre civile de la pensée. Plus de justice, plus de

conscience, car il faut soumettre pour n'être pas soumis, opprimer pour n'être pas opprimé. La loi dans ce cas est simplement la domination irritée du vainqueur sur le vaincu, en attendant la revanche du vaincu contre le vainqueur.

Où donc alors et quand donc la loi peut-elle porter le caractère authentique de la justice? Chez un peuple et dans un temps où ce peuple a été amené, par le mouvement naturel du progrès, à tellement multiplier en lui et diversifier les existences, à tellement éparpiller et hiérarchiser les intérêts, par la science et par l'industrie, par le commerce et par l'agriculture, que toutes ces quantités sociales, éparses à l'infini, se limitant et s'apaisant les unes les autres, s'enlaçant et s'entrelaçant les unes dans les autres, ne puissent livrer passage à aucune idée exclusive, et par l'irrésistible entraînement de la logique, à la domination exclusive de cette idée.

Que faut-il, cette hypothèse admise, pour qu'une idée arrive à l'état de généralité, c'est-à-dire d'opinion publique, dans une société aussi variée et aussi intriguée d'intelligence et d'action? Il faut que cette idée corresponde au côté vrai de chacune de ces situations diverses et devienne ainsi leur vérité commune, car l'harmonie de plusieurs prétentions, voisines ou éloignées, n'est et ne peut être que dans la vérité. A une opinion ainsi éprouvée, vous pouvez hardiment confier l'œuvre de la loi : la loi sera la justice.

Serait-il possible autrement, grand Dieu! qu'une doctrine politique qui parle à des hommes venus de tous les points de l'horizon, qui les prend dans toutes les circonstances les plus compliquées de la société, qui passe à travers tous les cribles vivants destinés en ce monde à séparer le

grain de l'ivraie, qui fait nécessairement la part de chacun pour que chacun l'adopte d'enthousiasme ou après réflexion, que cette doctrine-là puisse convertir un à un ces millions d'esprits différents d'origine et de tradition, les enrégimenter sous un même symbole, les organiser en majorité, sans être la vérité ou, ce qui est la même chose sous un autre nom, la justice? Alors il faudrait désespérer sur cette terre de la justice et de la vérité, en appeler au hasard, jouer aux dés le sort de son pays et, les bras croisés sous son manteau, attendre en silence le coup du destin.

Mais non, l'opinion publique ainsi formulée est toute la part de vrai et de juste que l'homme faillible peut atteindre par l'âpre sentier du progrès. J'en atteste ici la paix profonde et la prospérité toujours croissante de l'Amérique, au milieu des convulsions et des misères de l'Europe. Ce qui prouve, en définitive, que la pensée publique est l'arbitre suprême de la loi à faire ou déjà faite, c'est que toujours, et sous toute espèce de régime, monarchique ou républicain, le législateur témoigne le besoin de mettre l'opinion de son côté. Qu'est-ce donc, en effet, que tout ce que nous appelons préambule, exposé des motifs, rapport, projet, sinon un appel au pays, pour lui demander d'avance cette adhésion réfléchie qui constitue véritablement l'autorité?

Aussi, qu'on ne croie pas qu'après avoir remis à des hommes de choix, recommandés par leur expérience, le soin de formuler en loi la volonté commune, le peuple doive disparaître ensuite et rentrer dans le silence. Le droit de faire la loi ne saurait tenir tout entier entre quatre murs sur quelques rangées de banquettes. Pour être le législateur officiel, directement investi du pouvoir de légiférer, un corps délibérant n'est cependant pas, en pays de liberté, l'unique

législateur. A côté de lui et penché sur lui il y a un second législateur anonyme et invisible, un collaborateur perpétuel, qui vote du geste avec les votants, qui remplit le rôle mystérieux du chœur antique, qui juge la moralité de la discussion, et la force rien que par sa présence à toujours marcher dans le droit chemin.

Quel est ce législateur? L'esprit public. Sa surveillance et surtout son opposition possible sont rigoureusement indispensables à la bonne confection de n'importe quelle législation. Essayez plutôt de retirer à l'opinion sa carte d'entrée naturelle dans les assemblées et sa liberté de parole dans les journaux, et vous me direz ensuite si la loi faite dans un profond mutisme, derrière le rideau, portera devant la conscience le même caractère et la même autorité que la loi solennellement discutée devant tous, toutes portes ouvertes.

Ce qui est ici affirmé de la préparation de la loi, peut l'être aussi hautement de son application. Toute jurisprudence en effet digne d'être honorée a ordonné la publicité de l'audience comme la première garantie d'une bonne administration de la justice. Elle a voulu qu'à côté du juge assis dans son fauteuil il y eût un assesseur innombrable et mystique qui comparât le texte de la loi au commentaire de l'arrêt et dît : L'arrêt a bien jugé. Ce juge en dernier ressort, c'est tout le monde. Voilà pourquoi chaque tribunal est obligé de motiver son jugement.

Or, qu'est-ce que le considérant d'un arrêt, si ce n'est un appel au public? et pourquoi cet appel, si ce n'est qu'une sagesse instinctive a compris, du premier jour, que pour bien vivre comme pour bien juger, tout homme a besoin d'avoir son témoin? Cachez la justice dans l'ombre, et vous saurez bientôt si elle aura le même respect d'elle-

même et si elle trouvera aussi le même respect dans le pays.

Vous le voyez, Monsieur, la loi, désirée et préparée par l'esprit public, discutée et votée en participation avec l'esprit public, appuyée et soutenue de l'esprit public à chaque minute de son existence, contrôlée et surveillée, enfin, sans cesse par la liberté de la parole, est et doit être en ce bas monde l'unique et véritable autorité. A ce titre, elle est facilement respectée, facilement obéie, car elle ne prend personne à l'improviste, au dépourvu, et chacun n'a qu'à descendre en lui-même pour la retrouver inédite dans sa conscience.

Voilà ce que nous avions à dire, Monsieur, en réponse à votre brochure, et en le disant, nous croyons avoir été fidèle à la tradition de nos pères de la révolution. Il nous semblait, par moments, que nous écrivions sous le regard de ces ombres douces et chères, assises maintenant dans leur immortalité, et que, laissant tomber sur nous du haut de leur apothéose un rayon de leur foi, elles nous disaient : Ceux-là seulement sont nos fils qui mettent l'autorité dans la loi et qui tirent la loi de l'âme de la nation.

XII.

TROPLONG.

RÉPONSE AU MONITEUR.

Vous nous répondez, Monsieur, dans le *Moniteur;* nous disons *nous*, bien que nous ne figurions nominativement à aucune ligne de votre réponse. Mais qu'importe en définitive un nom d'homme ou de journal en fait de théorie? Une théorie n'est ni Jean, ni Paul, ni toi, ni moi; elle est une théorie, voilà tout; c'est-à-dire une vérité ou une erreur. La plume à la main, nous sommes tous de purs esprits : nous nous nommons arguments.

Nous aimons assez cette manière de discuter par-dessus la tête des personnes, et, franchement, nous vous en faisons ici notre compliment. Plaise à Dieu qu'elle puisse passer en habitude, surtout dans la région où vous vivez vous et vos amis; car le jour où le pouvoir prendrait un peu plus souvent la résolution de séparer la doctrine de l'écrivain, peut-être viendrait-il moins souvent demander compte à l'écrivain de l'erreur de la doctrine.

Nous, au contraire, Monsieur, nous avons cru devoir vous nommer, bien que votre signature, contrairement à la loi, fasse défaut à votre article. Mais c'était à bonne intention et pour vous faire honneur. Car, par cela seul que vous preniez la parole en public, nous vous trouvions légèrement grandi. Une fonction est toujours plus ou moins une munificence du destin ; elle pourrait tomber là aussi bien que là, selon l'heure et selon le gouvernement. Mais le talent d'écrire est un mérite dont nous ne sommes redevables qu'à Dieu et à notre travail ; et de plus, le journalisme est encore, malgré tout le mal qu'on en peut dire, l'apostolat le plus saint de la pensée. Aussi, quiconque a voulu ou voudra régner sur l'opinion, depuis Mirabeau jusqu'à Lamartine, a été ou sera journaliste. Nous vous avons donc nommé pour ne pas laisser anonyme la gloire d'avoir pris rang derrière ces grands esprits.

Ceci en passant, Monsieur. Maintenant, revenons au débat. Nous avions distingué entre le pouvoir et l'autorité, entre le fait et l'idée, entre la force et le droit, entre l'accident et la loi, entre la contrainte et le consentement. — Distinction puérile, répondez-vous ; subtilité d'esprit, affaire de synonyme, curiosité de grammaire. Et là-dessus vous nous renvoyez poliment à Vaugelas, et après nous avoir envoyé à Ponce, vous nous renvoyez aussitôt à Pilate, c'est-à-dire au droit romain. *Nous prions nos contradicteurs*, dites-vous, *de ne pas trop se fier aux distinctions de la langue littéraire et de remonter*, *s'ils veulent savoir le fond des choses, à la jurisprudence romaine, qui possède l'origine de ces mots Pouvoir et Autorité.*

Mais permettez, Monsieur. Pouvons-nous en conscience, aller chercher de l'autre côté du christianisme une définition de la force et de l'idée, quand le Christ est venu

précisément au monde pour refaire cette définition ? Auriez-vous oublié, par hasard, qu'une jurisprudence qui avait inscrit dans le catalogue des pouvoirs à son usage le pouvoir du maître sur l'esclave est médiocrement fondée ici à donner son avis ? Nous ne sommes plus païens, Monsieur ; nous sommes chrétiens, nous datons de la venue du Juste sur la terre, et pour discuter convenablement, discutons, si vous le voulez bien, dans l'ordre et avec le secours de l'Évangile.

Maintenant, est-il vrai que le pouvoir et l'autorité sont deux, comme nous l'avons déclaré, que le pouvoir est le fait du commandement appuyé sur la force armée : un pistolet est un pouvoir, a dit Jean-Jacques Rousseau ; que l'autorité, au contraire, est le fait du commandement appuyé sur l'assentiment public, car obéir, dans la langue de la morale, signifie uniquement adhérer à la justice ; que le pouvoir est chose toute matérielle, et l'autorité, chose toute spirituelle ; que partout où il y a une vérité, n'importe de quelle nature, proclamée et reconnue par la raison, il y a autorité ; qu'on dit, par exemple, l'autorité de Descartes, l'autorité de Newton, et qu'on ne dit nulle part, à notre connaissance, le pouvoir de Newton, le pouvoir de Descartes ?

Allons toujours. Est-il vrai encore qu'il y a en ce bas monde pouvoir juste et pouvoir injuste ; que plus le pouvoir est juste, c'est-à-dire en harmonie avec la notion de justice répandue dans la société, plus par cette raison il est facilement respecté, facilement obéi, car en le respectant chacun se respecte soi-même, et en lui obéissant, chacun obéit à sa propre conscience ; que plus, au contraire, le pouvoir est injuste, c'est-à-dire en contradiction avec le sentiment de justice flottant dans la nation, plus

l'obéissance volontaire lui échappe comme par une sorte de conspiration, et plus il doit veiller l'épée au côté pour compenser par un redoublement de contrainte ce déficit d'obéissance? Toute la question est là, Monsieur, et pas ailleurs. Libre à vous d'y voir une simple querelle de mots; nous y voyons, nous, une querelle d'idées.

Chez un peuple appelé par le progrès des temps à penser, et qui plus est à penser en commun, le pouvoir qui ne veut être que le pouvoir renonce à l'autorité et disparaît dans une révolution; l'autorité, au contraire, qui n'est encore que l'autorité, finit un jour ou l'autre par attirer à elle le pouvoir, car une nation est toujours plus forte à la longue qu'une dynastie. La Providence l'a voulu ainsi pour l'édification du philosophe et pour la solidarité du gouvernant avec le gouverné. En voulez-vous la preuve par l'histoire? Veuillez nous suivre.

Il y avait en Angleterre, à la fin du dix-septième siècle, un roi du nom de Stuart. Ce roi était le pouvoir en ce sens qu'il avait en main la flotte et l'armée; mais par le vice de son caractère et de sa politique, il n'était pas l'autorité. L'autorité était ailleurs, de l'autre côté du détroit. Pour tout Anglais libéral, elle portait le nom de Guillaume d'Orange. Aussi, à peine Guillaume avait-il mis le pied sur le sol d'Angleterre, que, porté de proche en proche sur les bras de la nation tout entière, il arriva au trône comme à un rendez-vous préparé d'avance. Il était l'autorité, il fut le pouvoir. Et vous-même, Monsieur, n'avez-vous pas fait involontairement cette distinction dans votre article du *Moniteur?* Vous parlez quelque part du retour de l'île d'Elbe, si nous avons bonne mémoire. Louis XVIII régnait. Il était le pouvoir, puisqu'il commandait à l'administration et à l'armée, et cependant, par la faute du temps

ou de son entourage, il n'était pas l'autorité. L'autorité était ailleurs, à votre avis, sur un rocher de la Méditerranée. Aussi, à peine Napoléon eut-il débarqué à Cannes que son nom, flottant de bouche en bouche sur l'acclamation de la campagne, brisa comme un coup de canon la porte des Tuileries. La veille il était l'autorité, le lendemain il était le pouvoir.

Vous retrouverez partout, ici ou là, cette perpétuelle antithèse. En Amérique, au siècle dernier, le pouvoir était le gouverneur anglais, l'autorité était Washington. En France, le pouvoir était Louis XVI, l'autorité était Mirabeau. En France encore, mais plus tard, le pouvoir était Charles X, l'autorité était la révolution de juillet. En Portugal, il y a quelques années, le pouvoir était don Miguel, l'autorité ét[illegible] dona Maria. En Belgique, le pouvoir était le roi de Hollande, l'autorité était la nationalité. Le drame tout entier de l'histoire n'est autre chose, à bien prendre, que le duel du pouvoir et de l'autorité, ou plutôt l'avénement continuel du fait au droit, de la force à l'idée, de la violence à la persuasion, de la contrainte à la liberté.

Mais du moment où la science politique ne reconnaîtrait ni pouvoir juste ni pouvoir injuste, où Hobbes, ressuscité du tombeau, viendrait affirmer de nouveau que tout pouvoir, par cela seul qu'il est le pouvoir, est nécessairement juste, soit fiction, s[illegible]alité, alors, nous le déclarons hautement, le débat est fini. La révolution française est une erreur. Il faut jeter pèle-mêle, dans le même panthéon, Marc-Aurèle et Tibère, Washington et Machiavel. L'homme, retombé à l'état de cadavre idéal comme dans la compagnie de Jésus, n'a pas plus le choix que le mérite de son obéissance. Il obéit par nature. Va, bétail, où le maître te pousse, et broute où il te permet de brouter. La loi

même est une superfétation dans cet ordre d'idées. Le fouet suffit.

Ce n'est pas là votre pensée, Monsieur, nous nous hâtons de le déclarer. Cependant, vous reprenez à votre compte le principe que tout pouvoir vient de Dieu, ***omnis potestas à Deo***. Vous venez un peu tard, Monsieur : l'évêque d'Amiens avait déjà passé par là le premier, et à l'axiome il avait ajouté finement : même le pouvoir de Néron, même le pouvoir de Domitien. Vous avez supprimé Néron et Domitien, et vous avez eu raison. Eh bien! malgré la suppression, le principe nous paraît suspect, pour avoir fait mauvaise figure dans le passé. C'était le mot d'ordre de Jacques II, comme vous savez, et de son digne apôtre Jeffries. Tout pouvoir vient de Dieu! Cela, franchement, dépasse la portée de notre esprit, car, si tout pouvoir vient de Dieu, il vient également de Dieu dans tout pays. Or, voilà Dieu obligé, par votre principe, d'être catholique à Paris, calviniste à Londres, luthérien à Berlin, grec à Moscou, musulman à Constantinople, boudhiste à Pékin, et autant de fois différent de lui-même qu'il a besoin de passer, par nous ne savons quel procédé de métempsycose, dans la personne du pouvoir.

Vous allez plus loin, Monsieur, et remontant de l'évêque d'Amiens à Bossuet, vous [illegible]ez avec l'éloquent théologien de l'absolutisme qu'il n'est jamais permis de porter la main sur une dynastie, car une dynastie, toujours pétrie d'un limon particulier, vous l'avez dit, et toujours sacrée par elle-même, est en quelque sorte sur cette terre une ombre errante de la Divinité. *Noli me tangere*, c'est là votre devise. Avez-vous bien réfléchi à votre parole, et en l'écrivant, avez-vous pris garde à ne pas blesser votre pre-

mière admiration? Vous admirez assurément la politique de Napoléon, à l'extérieur comme à l'intérieur. Vous la tenez pour l'œuvre du plus grand génie, et cependant, voyez, il y avait à Lisbonne la dynastie de Bragance, il l'a renvoyée; à Madrid la dynastie de Bourbon, il l'a confisquée; à Naples encore la dynastie de Bourbon, il l'a balayée; à la Haye la dynastie d'Orange, il l'a chassée; à Stockholm la dynastie de Vasa, il l'a relayée par une dynastie ramassée dans le club des Jacobins; à Rome la dynastie deux fois sacrée de saint Pierre, il l'a renfermée sous clef dans le palais de Fontainebleau; à Londres enfin la dynastie de Hanovre, il l'aurait sûrement déportée à Calcutta si à Boulogne il avait pu passer le détroit. Et nous ne parlons pas de toutes les dynasties microscopiques de l'Allemagne dont il a fait un tas pour les détruire d'un coup ou les transformer en nouvelles royautés. Dites-nous, Monsieur, quelle révolution a jamais fait en un seul tour d'horloge une pareille hécatombe de dynasties?

Nous avons fini, nous voudrions cependant faire une dernière réponse à votre théorie en fait de liberté. La liberté est une bonne chose à votre avis, — en Angleterre. Lorsque la France aura la pratique de l'Angleterre, alors on avisera. Jusque-là on doit tenir la liberté à l'écart. Mais on ne prend la pratique de la liberté que sous un régime de liberté. Que diriez-vous d'un musicien qui voudrait enseigner à jouer du violon, et commencerait par mettre le violon dans une armoire? Une mère ne voulait pas que son fils allât se baigner avant de savoir nager. Cette mère-là, Monsieur, soit dit avec tout le respect que je vous dois, est un peu, convenez-en, votre théorie.

Nous nous arrêtons; car pour parler dignement de la liberté, il faudrait avoir la liberté d'abord! Mais avant

de passer outre, nous avons levé la tête au plafond, et en voyant cette lame aiguë désormais suspendue sur le front de l'écrivain, nous avons laissé tomber la plume et refoulé notre pensée.

XIII.

LEMONTEY.

LE PRIX D'UN CHAPEAU.

Napoléon avait chargé Lemontey d'écrire l'histoire de la régence, et pour lui faciliter les recherches, il lui avait ouvert les archives de tous les ministères. Comme il aimait parfois à dater de la révolution, il tenait à prouver par les faits la supériorité de son temps sur le temps de la monarchie. Puisque la question est de nouveau posée entre la mort et la vie, entre la royauté et la démocratie, nous allons reprendre avec Lemontey la comparaison des deux époques de la société. Nous espérons montrer, preuves en main, que pour glorifier sans cesse le passé, le parti de l'autre siècle doit avoir sans doute une histoire de rechange à son service.

Louis XIV venait de mourir; un carrosse voilé emportait mystérieusement son cœur à l'église des Jésuites. Le peuple dansait de joie sur les pas du cortége, et malgré

le testament du roi défunt, le duc d'Orléans prenait d'autorité la régence.

Or, ce jour-là même, la princesse palatine allait trouver le régent.

— Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— De ne jamais employer ce fripon d'abbé Dubois.

Le régent promit de ne jamais employer ce fripon d'abbé. Le lendemain, il le nomma conseiller d'État.

Quelque temps après, le cardinal de la Trémouille mourut. Il laissait vacant l'archevêché de Cambrai. Au premier bruit de cette nouvelle, Dubois courut chez le régent.

— Monseigneur, dit-il d'un air modeste, j'ai rêvé cette nuit que j'étais archevêque de Cambrai.

Le régent regarda Dubois avec un sourire de mépris.

— Tu fais, dit-il, des rêves ridicules.

Et il tourna le dos à Dubois.

— Pourquoi donc, Monseigneur, ne serais-je pas archevêque comme l'abbé d'Auvergne, par exemple ?

— Archevêque, toi, mais tu es un sacre, et quel est l'autre sacre qui osera te sacrer ?

— Tressan, Monseigneur, votre aumônier. Il est précisément là en ce moment. Il attend vos ordres dans l'antichambre. Je vais le chercher.

Tressan avait gagné la mitre aux petits soupers du Palais-Royal. Il accepta sans difficulté la commission de sacrer son compagnon de soirée.

Cependant le régent hésitait à mettre le camail sur l'épaule de Dubois. A jeun, il avait encore une conscience. Dubois avisa un dernier moyen. Il chargea

Destouches, son homme d'affaires à Londres, de solliciter l'entremise du roi d'Angleterre. A la première ouverture, Georges sourit.

— Un prince protestant, dit-il, faire un archevêque! mais le régent en rira le premier.

— Précisément, sire, et pour la nouveauté du fait, il vous accordera votre demande.

Le roi d'Angleterre signa la lettre de recommandation, et sur la prière en Calvin, le régent nomma Dubois archevêque de Cambrai.

Le pape ratifia sa nomination, et comme le nouvel archevêque n'était pas même prêtre, il envoya une dispense pour lui conférer tous les ordres en une seule tournée.

L'archevêque de Paris était alors le cardinal de Noailles, vertueux prélat, légèrement suspect de jansénisme. Il connaissait Dubois pour l'avoir heurté plus d'une fois sur son chemin. Il refusa hautement de prêter la main à cette collation sommaire du premier et du second degré de la prêtrise.

Dubois ne pouvait, après ce refus, aller frapper à la porte d'un autre diocèse sans afficher publiquement son indignité. Dans cette extrémité, il recourut à l'archevêque de Rouen, comme étant son plus proche voisin.

L'archevêque de Rouen lui accorda volontiers son assistance, et, pour plus de mystère, lui donna rendez-vous à une chapelle de village sur la frontière du diocèse.

Un matin, Dubois partit incognito de Paris avant l'heure du conseil. Il alla du côté de Poissy recevoir en une matinée tous les ordres à la fois.

Cependant à midi le conseil était assemblé. Dubois n'était pas encore revenu.

— Où est l'abbé? demanda un conseiller d'État.

— A faire sa première communion, répondit le régent.

Le dimanche suivant Dubois était sacré; mais ce ne fut pas l'archevêque de Rouen qui le sacra. Le cardinal de Rohan lui enleva cet honneur, du droit de préséance. Massillon prêcha : il célébra en style magnifique la *science et la pureté de mœurs du nouvel archevêque*. Toute la cour assista solennellement à la cérémonie.

Le régent refusa d'abord d'y paraître par convenance; mais, le matin, la marquise de Parabère lui dit à son réveil :

— Monseigneur, vous allez au sacre de l'abbé?

— Non.

— Pardon, vous y allez. Sinon, adieu. Je vous remets ma démission.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Je vais vous le dire : Dubois saura que nous avons veillé ensemble; il m'accusera de votre absence.

— Eh bien, après?

— Je connais Dubois. Il a plein pouvoir ici. Il finira par nous brouiller, et je veux lui ôter le mérite de notre séparation.

Le régent assista au sacre de Dubois. Après la consécration, il lui dit à l'oreille :

— Ah çà! l'abbé, te voilà archevêque; tâche maintenant de te tenir.

Ce fut sans doute ce soir-là, à souper, que la comtesse de Sabran dit, entre deux vins, au régent :

— Quand Dieu eut créé l'homme et la femme, il prit le reste de la boue et en pétrit l'âme des princes et des laquais.

Dubois était archevêque. Il voulait être cardinal. Il en glissa adroitement l'insinuation un soir à souper.

— Si ce coquin est assez fou, dit le régent à ses familiers, assez insolent pour renouveler sa demande, je le fais jeter par la fenêtre.

Quelque temps après cette sortie, le régent dictait une dépêche à Torcy.

— A propos, dit-il, songez à écrire à Rome pour le chapeau de M. de Cambrai.

Mais Dubois n'avait pas attendu, les bras croisés, l'apostille du régent. Il avait déjà aventuré, sur le grand chemin, un ambassadeur de confiance, pour négocier à Rome l'acquisition du chapeau.

Cet agent plus ou moins secret était le père Lafiteau, jésuite et Gascon, doublement rompu par conséquent à toute espèce de métiers. Il faisait dans la société aux flambeaux du Palais-Royal la symétrie exacte du père Riglet, autre jésuite, confesseur de la duchesse de Berri.

Dubois l'habilla, au départ, de l'évêché de Sisteron, pour lui donner une tenue. Mais, malgré son nouveau costume, Lafiteau avait encore le pied leste pour courir le mystère.

« Le cardinal de Rohan m'a conté, dit Saint-Simon, que » ce drôle-là entretenait une fille dans une espèce de fau- » bourg de Rome, chez laquelle il donnait très-bien à » souper à ses amis. »

Outre sa vocation pour la petite porte écartée, le soir, à la brune, dans la banlieue, Lafiteau avait une incurable distraction de main sur l'article du bijou. Lorsque Dubois lui envoyait quelque cadeau à distribuer de porte en porte, le jeune prélat en égarait toujours une partie dans sa soutane.

« En suivant, disait Dubois, le chemin que l'évêque de » Sisteron m'a marqué avoir fait faire à des montres et à » des diamants, j'ai trouvé des détours bien obscurs et « d'autres trop clairs. »

A cela près, Lafiteau était un entremetteur de ressource, à l'épreuve de tout scrupule. Il disposa adroitement son plan d'opération dès son arrivée.

Le pape régnant était alors Albane. Il avait pris le nom de Clément XI à son exaltation. Il entretenait à Rome, sous le titre de Jacques II, un semblant de roi d'Angleterre. Pour aider un peu plus à l'illusion de cette fiction, il avait accordé à Jacques, ainsi qu'à tout autre roi catholique, le droit de nommer un cardinal.

Jacques était pauvre comme un souverain *in partibus* à la solde de la papauté. Il touchait à peine sur la cassette de l'Église une maigre pension qui partout ailleurs pouvait passer pour une aumône. Il tenait par obligation de métier une apparence de cour, dans un entresol de palais. Naturellement, il avait mangé en un mois le traitement de l'année.

Lafiteau avisa du premier coup d'œil ce roi besoigneux, loué à la journée. Il songea à lui acheter au comptant son droit de nomination, et il lui offrit quarante mille écus.

Jacques accepta la proposition.

Lafiteau manda immédiatement à Paris le succès de la négociation. Dubois lut avec une secrète volupté la dépêche de son agent. Il tenait évidemment le premier cordon de son chapeau.

Le roi Jacques avait donné sa parole; le saint-père y avait ajouté sa ratification. Dubois compta sans marchander les quarante mille écus, et comme il suspectait la probité du négociateur, il les envoya directement au destinataire.

Il attendit ensuite sa nomination par le prochain paquet, et en attendant, il trouvait une saveur particulière à être dans le même temps, presque dans le même mois, archevêque par la grâce du roi George et cardinal par la protection de son concurrent à la royauté.

Mais Dubois avait voulu brusquer la fortune. Il oubliait de ménager les transitions. Il reconnut bientôt son erreur. A peine les quarante mille écus étaient-ils arrivés à destination, que Lafiteau lui écrivait.

« J'avais promis au pape qu'au moment où il aurait fait » ce que Son Altesse Royale attendait de lui, *je lui ferais* » *toucher une somme d'argent* dont je lui spécifiais toute la » valeur. Cette ouverture fut écoutée avec plaisir, et j'en- » trevis parfaitement que si elle était bien ménagée, elle » allait infailliblement produire son effet.

» J'écrivis, le 4 avril, qu'on fît venir cet argent, afin » que je pusse le montrer au pape, bien assuré que quand » il se trouverait en état de s'en rendre maître, la tentation » serait si violente qu'il y succomberait, mais aussi qu'il » ne fallait pas donner un sou jusqu'à ce que l'affaire fût » finie. Qu'arriva-t-il? L'argent vint en effet, et voici la » faute essentielle qui se fit à Rome : au lieu de retenir » cette somme pour la montrer au pape et l'enflammer » par là d'un désir ardent de nous satisfaire, on jugea à » propos de la donner à qui elle était déjà destinée, sans » en dire un seul mot au pape, faute dont je pleurerais » toute ma vie, si je ne m'y étais opposé de toutes mes » forces. »

Lafiteau avait raison. Dubois péchait par impatience. Il avait bien converti à vue le roi Jacques sur son mérite, mais dans son empressement, il avait commis une omission. Le pape attendait un droit de propine. Dubois

comprit bientôt son oubli, et sans désemparer, il écrivit à Lafiteau :

« Je ne vous répète rien de ce que je me ferai un plaisir » de faire à l'égard de Sa Sainteté. Soins, offices, gratifi» cations, estampes, livres, bijoux, présents, toutes sortes » de galanteries : chaque jour verra quelque chose de » nouveau et d'imprévu pour plaire et pour surprendre. » C'est le fond de mon naturel. C'est ainsi que je me suis » conduit toute ma vie, les plus grandes puissances de » l'Europe l'éprouvent. Si Sa Sainteté le veut, il n'y aura » pas un jour de ma vie qu'elle ne reçoive de moi quelque » consolation et quelque amusement qui lui fera attendre » chaque courrier avec impatience. Ses désirs n'iront pas » si loin que mon industrie. »

La cour de Rome recevait volontiers soins, bijoux, estampes et toutes sortes de galanteries, mais elle n'envoyait en échange ni le chapeau ni même une prophétie quelconque de chapeau. Chaque jour, à son lever, Dubois jetait un regard du côté de l'Italie, et chaque jour il retournait au conseil, l'œil triste, sans avoir vu flotter le plus léger rayon de pourpre à l'horizon. Il avait encore sans doute oublié quelqu'un.

En effet, le pape avait un neveu, Annibal Albane, qui menait sans réplique les affaires de l'Église. Le cardinal Albane voulut avoir aussi sa part de conviction sur l'aptitude du récipiendaire. A défaut de propine, il demanda une somme de trois cent mille francs pour éclairer sa conscience. Dubois promit la somme et une autre somme à l'avenant le jour de sa nomination.

« Dubois, dit Lemontey, continuait à assurer au car» dinal Albane ses trois cent mille livres, sous la seule » condition que Rome ne contrarierait pas le tempéra-

» ment de la paix janséniste, et il lui promettait un riche
» présent au moment de la promotion. Le pape, à qui
» l'évêque de Sisteron fit lire cet engagement, en parut
» satisfait. »

Tout semblait fini. La conviction du roi Jacques était faite depuis longtemps; celle du cardinal Albane était acquise, celle du pape complète : Dubois avait déjà au bout du doigt son chapeau; il le touchait, il le portait en espérance; il comptait avec impatience chaque journée de retard.

Le malheureux avait oublié, dans le premier accès de bonheur, un quatrième intéressé.

Le pape avait un second neveu, Alexandre Albane, qu'il avait fait, faute de mieux, colonel de dragons. Ce neveu avait eu dans le temps quelque intimité avec la princesse Colonna; il y avait dérangé sa fortune. Son oncle lui avait donné pour la refaire la nonciature de l'Autriche.

Le colonel quitta volontiers l'uniforme pour la soutane, vécut joyeusement à Vienne, et reconstitua la princesse Colonna en monnaie.

Bientôt le bruit courut que le nonce avait dépensé d'avance jusqu'au dernier écu de sa nonciature, et que, faute de pouvoir payer convenablement sa dépense, il allait demander le chapeau.

Ce bruit arriva, il devait naturellement arriver à l'oreille de Dubois. A cette nouvelle, le malheureux comprit tout le danger d'un pareil concurrent. Il envoya aussitôt chercher un banquier de sa dévotion. Il lui ouvrit un crédit illimité, et il l'expédia en poste au secours d'Alexandre.

Ce banquier, quelque peu orfévre de son état, avait fait plus d'une fois la commission du bijou. Il connaissait parfaitement toute espèce de négociations. Il suivit pas à pas,

la bourse à la main, Alexandre Albane dans toutes ses expéditions. Il payait toujours régulièrement au comptant et à la première réquisition toutes les joies grandes ou petites du jeune prélat. Dubois applaudissait du fond de son fauteuil cette manière ingénieuse de gagner la première dignité de l'Église.

« Quand je ne regarderais, écrivait-il à cette époque, » l'acquisition que vous avez faite de la famille Albane » que comme une emplette de précieuses porcelaines, il » faut considérer don Alexandre comme un vase un peu » fêlé. »

Cette fois-ci, toute négligence était largement réparée. Le roi d'Angleterre était gagné. Le pape était satisfait, le cardinal Albane était désintéressé, le nonce Alexandre était apaisé, le chapeau était sûrement parti par le courrier. Dubois avait seulement l'embarras de savoir à quelle maîtresse il le donnerait à broder.

La banqueroute de Law éclata sur cette espérance. Lafiteau écrivit :

« L'édit du 21 mai a été le coup de massue porté à l'affaire du chapeau. Le pape, entendant dire qu'il n'y avait » plus d'argent en France, désespéra d'en recevoir aucun » secours. Notre disette est cause d'un mépris, d'une défection générale. Toutes les victoires de Louis XIV ne » l'ont jamais rendu si respectable à Rome que ses largesses, et s'il eût été pauvre, la disette aurait flétri tous » ses lauriers. »

A la lecture de cette dépêche, Dubois douta pour la première fois de la fortune. Il éprouva au fond de son cœur un mouvement de mélancolie. Il déplora son ambition. Il répondit à Lafiteau :

« Il est indécent à un certain âge de voler le papillon,

» et je renoncerai plutôt à une grâce qu'il faudrait attendre
» longtemps. Les courriers qui vont de Paris à Rome ne
» s'en vont pas les mains vides comme ceux qui viennent
» de Rome à Paris. Je compte que j'ai planté la foi et fait
» preuve de mes sentiments pour le saint-siége. Son Al-
» tesse Royale demande cette grâce comme la seule dont
» elle veut que la régence soit illustrée à perpétuité. La
» cour de Rome est un labyrinthe dont nous ne sortirons
» peut-être jamais. On compte pour rien les services reçus,
» et on ne promet que pour en obtenir de nouveaux. On
» consume la vie des aspirants. Il n'est ni d'un homme
» d'honneur ni d'un homme de sens de passer sa vie dans
» ce purgatoire. »

Dubois avait beau frapper sa poitrine et renoncer par correspondance à l'ambition, il aspirait toujours au chapeau, et il devait encore longtemps courir le papillon.

Mais pendant qu'il gémissait comme Job sur son fumier, la reine d'Angleterre accouchait à point nommé, pour le relever de son affliction.

Lafiteau comprit du premier coup d'œil toute la portée de cet événement sur la question du chapeau.

A chaque explosion dans le monde d'un nouveau Stuart, le pape devait un cadeau à l'accouchée pour le maillot. Or, ce maillot, si mince qu'il fût, épuisait en un jour la bourse de Sa Sainteté. L'Église redoutait autant une grossesse de la reine qu'une disette.

Lafiteau saisit habilement la circonstance. Il renoua la négociation. Il offrait au pape de payer la layette en échange du chapeau.

« Un des plus grands déterminatifs du pape, écrit Lafi-
» teau en français de jésuite, c'est la proposition que je
» lui ai faite, qui a consisté à lui dire que je le voyais dans

» l'embarras au sujet du présent qu'il doit faire à la reine
» d'Angleterre à l'occasion de ses couches, et que je m'of-
» frais d'envoyer au prince son époux, de la part de Sa
» Sainteté, et sans que j'y parusse le moins du monde,
» vingt mille écus au moment même que Sa Sainteté déli-
» vrerait le billet en question, et que je m'engageais à lui
» en faire toucher de sa part trente mille autres le jour de
» la promotion. Le pape m'en a témoigné une satisfaction
» infinie. »

— Mettez vingt mille écus de plus pour le cardinal Albane, répond immédiatement Dubois.

Après cette recrudescence de générosité, Dubois pouvait croire enfin à la venue, à la proximité du chapeau ; et, en effet, le pape montrait sincèrement l'intention de tenir sa promesse. Seulement, il éprouvait un dernier scrupule. Sans doute le roi Jacques avait un cardinal au choix dans sa part de royauté ; l'empereur d'Autriche avait aussi un chapeau à sa discrétion ; mais le roi d'Espagne exerçait la même prérogative. Chaque cour avait présenté son candidat et attendait une nomination.

Le pape ne pouvait accorder à Dubois la préférence sans éveiller aussitôt la colère à Vienne, et tout au moins la jalousie à Madrid. Il conseilla donc au malheureux patient d'attendre encore, pour la paix de l'Église, le moment de trois vacances.

Ce moment était à peu près le jugement dernier pour un candidat déjà usé jusqu'à la moelle des os par une vie de plaisir. Dubois le comprit ainsi, et, avec sa promptitude de jugement, il prit hardiment son parti. Il résolut d'arracher de haute volée le désistement du roi d'Espagne et de l'empereur d'Autriche. Il commença par l'empereur. Voici comment il procéda :

« Stanhope, dit Lemontey, et le roi George lui-même se » chargèrent de négocier avec l'empereur, et la France » paya leur complaisance par le honteux traité de Madrid. » Dubois les seconda en réduisant notre cabinet à un rôle » mécanique dont tous les fils furent tenus à Vienne. Cette » servitude explique pourquoi on nous vit, contre tout » bon sens, échapper aux empressements réitérés du czar » et rompre tous les liens avec l'État naissant de Frédéric-» Guillaume. Le fruit de tant de bassesses fut enfin » une déclaration publique où l'empereur consentit sans » condition au cardinalat de Dubois, et le qualifia, aux » yeux de toute l'Europe, de digne prélat et de ministre » zélé pour le bien public. »

Restait le roi d'Espagne. Mais Philippe V était dévot. Il fallait au moins un évêque en état de sainteté pour lui arracher son désistement. Dubois repassa sur ses doigts tout l'épiscopat du royaume, et, après avoir longuement cherché de tous les côtés, il trouva enfin l'homme de Philippe.

Il y avait dans le Jura un évêque retraité, du nom de Montchevreuil. C'était un pauvre vieillard, malade et perclus, qui agonisait saintement en ce moment-là sur la cendre d'un grabat. N'importe. Il avait autrefois connu Philippe et gagné son oreille. Dubois l'envoie impitoyablement par ordre du roi à Madrid. En vain le malheureux proteste et pleure, et prie et supplie qu'on le laisse mourir et songer à son salut. Le vent emporte protestations, prières, suppliques et gémissements. L'ordre est précis : le service du roi est pressé. Le moribond est pris d'autorité, enlevé dans son linceul et lancé à toute bride, sur le pavé. S'il ne peut aller jusqu'au bout en voiture, il ira en litière. Il marche, il court sans avoir le temps de poser le pied et de prendre haleine. Il passe, il glisse entre ciel et terre, comme un spec-

tre emporté par un tourbillon. Il arrive ainsi à Madrid, pâle et défaillant, sans avoir la force de se tenir debout; il tombe aux pieds du roi; il plaide, la mort sur le front, la cause du chapeau; il dépense son dernier souffle de vie à cette négociation; il touche le roi par son dévouement; il obtient la renonciation de l'Espagne, et après cet effort surhumain, il repart. Il veut du moins revoir la France une dernière fois, y rendre son âme à Dieu et reposer du repos du juste dans sa cathédrale; il aperçoit d'un œil éteint la neige des Pyrénées. Il remercie la Providence. Il espère arriver à temps pour mourir dans sa patrie, et à peine a-t-il touché le seuil de la montagne qu'il meurt en chemin, martyr d'un chapeau.

Le moment fatal était donc venu. L'Autriche avait cédé son tour de chapeau à Dubois; l'Espagne avait retiré de son côté toute prétention de candidature. Maintenant le pape devait tenir sa promesse; mais il sentait sa vie décliner, et il comptait sur la mort pour le dégager de sa parole.

Un jour, il était assis, triste et souffrant, dans son fauteuil; il avait à sa droite le roi Jacques et à sa gauche le cardinal Albane; en face de lui, Lafiteau, debout et les yeux baissés, attendait l'exécution du traité. Le pape gardait le silence. Le moment était décisif pour la barrette. Tout à coup Lafiteau se précipite aux genoux du saint-père comme emporté par l'inspiration :

— Saint-père! s'écria-t-il en sanglotant, la parole de vie! la parole de vie! *Verbum vitæ! verbum vitæ!*

Le pape réfléchit un instant. Lorsqu'il eut achevé sa méditation, il leva le doigt et demanda une feuille de papier, et ensuite lentement, méthodiquement, et en traînant sur chaque ligne, et en pesant chaque expression, il écrivit ce billet au roi Jacques, là présent :

« Clément, pape, à notre très-cher fils en Jésus-Christ,
» salut et bénédiction apostolique.

» Nous avons un vif désir de donner à Votre Majesté des
» preuves éclatantes de notre affection paternelle et distin-
» guée, et nous voudrions bien la satisfaire en créant sans
» délai M. l'archevêque de Cambrai, qu'elle nous a si sou-
» vent et si efficacement recommandé.

» Nous prétendons lui déclarer préalablement et confi-
» dentiellement, par cette lettre écrite de notre main,
» quelles sont nos intentions pour le moment favorable,
» pourvu que Votre Majesté nous ait d'avance procuré par
» écrit les sûretés que nous avons constamment regardées
» comme des préliminaires indispensables à chaque pas
» que nous ferions dans cette affaire, et pourvu que ces
» sûretés soient données sans équivoque et sans condition
» par des personnes ayant un pouvoir légitime de le faire.
» Nous promettons de comprendre sans difficultés M. l'ar-
» chevêque de Cambrai dans la première promotion que
» nous ferons de prélats et autres sujets à notre choix, dans
» le cas où il plairait à Dieu, par les vues secrètes de sa
» Providence, de prolonger notre vie pour un tel événe-
» ment, que nous n'espérons, ni ne méritons, ni ne dési-
» rons.

» Sur ce, nous donnons à Votre Majesté et à la reine
» son épouse, avec une affection toute paternelle, notre
» bénédiction apostolique. »

Lafiteau emporta le billet et sourit de bonheur. Il le lisait, il le relisait avec une infatigable curiosité. Il avait réussi, et cette pensée le remplissait d'orgueil. Son éloquence, sa pantomime avaient emporté la dernière résistance. Car enfin, le billet qu'il tenait là c'était bien le chapeau, l'insaisissable chapeau de Dubois. Il expédia aussi-

tôt un courrier à Paris pour porter la minute du traité.

Dubois lut le billet et jeta un cri de malédiction. Il répondit à Lafiteau :

« En vérité, c'est un chef-d'œuvre de dextérité que l'en-
» gagement que vous avez tiré du pape le 14 janvier. La
» discorde l'aurait imaginé elle-même, qu'elle n'aurait pu
» rien imaginer de pire. M. le régent est outragé, le pré-
» tendant compromis, et je suis couvert aux yeux de l'Eu-
» rope de ridicule et de preuves de trahison. Je n'ai plus
» qu'à souhaiter que cet écrit ne soit vu de personne et
» qu'il tombe éternellement dans l'oubli. »

Dubois avait raison. La postérité doit compatir à sa douleur. D'abord, la lettre du pape au roi Jacques taisait la recommandation du régent comme indifférente apparemment, comme non avenue, comme nulle et de nulle valeur. Cette omission était une insulte au régent. Ensuite la lettre relatait uniquement l'intervention du roi Jacques en faveur de Dubois, pour service sans doute rendu par Dubois à la cause du prétendant. Or, Dubois était en ce moment-là l'ami, le protégé, l'obligé, le pensionnaire du roi George, et, par acte authentique du pape, il paraissait avoir acheté la pourpre par sa dévotion à l'ennemi même du roi George, à son antagoniste de couronne.

Le pape mourut sur son billet et emporta dans sa tombe le chapeau de Dubois.

« Clément XI, dit Saint-Simon, qui avait plusieurs des-
» centes, menaçait d'une fin prochaine. Il était fort gros,
» rompu au nombril, relié de partout et soutenu par une
» espèce de ventre d'argent, en sorte que l'accident le
» plus léger et le plus imprévu suffisait pour l'emporter
» brusquement, comme il arriva en effet. »

Dubois, après une pareille mystification de la destinée,

devait évidemment renoncer à la pourpre comme à la tentation de l'enfer. Il avait jusque-là toujours été heureux ; il avait toujours eu le nez tourné à la fortune. Pouvait-il encore indéfiniment courir le papillon, comme il disait, sans perdre sa réputation d'habileté ? Il dut, n'est-ce pas, donner ce jour-là sa démission de candidat, toujours attiré et toujours éconduit, d'une chimère ? Eh bien ! non. Il se redressa sous le coup de l'adversité de toute la hauteur de son ambition. Il se dit : J'ai payé une fois, dix fois, vingt fois le chapeau ; dussé-je le payer mille fois encore, la mort viendra sécher ma main à l'œuvre ou je rentrerai dans mon argent. Et sous l'inspiration de cette idée, il conçut le projet le plus inouï, le plus impossible qui ait jamais traversé la tête d'un simple prélat : il résolut de convertir le conclave tout entier à son chapeau.

Lafiteau était, de toute évidence, malgré la meilleure volonté, légèrement insuffisant pour un pareil projet. Dubois lui adjoignit le cardinal de Rohan, avec plein pouvoir de conduire la nouvelle négociation. Quel était ce nouvel entremetteur ? Un prélat élégant et parfumé de tous les parfums de boudoir, qui prenait chaque jour un bain de lait pour entretenir la fraîcheur de sa carnation.

« Le cardinal de Rohan est galant, dit le marquis d'Ar-
» genson dans ses Mémoires ; mais il trouve assez d'occa-
» sions de satisfaire son goût pour le plaisir avec les gran-
» des princesses, les belles dames et les chanoinesses à
» grandes preuves, pour ne pas *encanailler* sa galanterie
» et n'être pas du moins accusé de crapule. »

Dubois accola au cardinal Rohan l'abbé de Tencin en qualité de conclaviste. L'abbé de Tencin avait conquis l'estime de Dubois à faire le trafic des bénéfices.

Il vendit un jour la promesse d'un prieuré à l'abbé de

Vayssière. L'acheteur, mécontent sans doute du marché, lui intenta un procès de simonie. L'abbé de Tencin nia le contrat. Le parlement lui déféra le serment. Il avait déjà la main levée pour le prêter, lorsque l'avocat de l'abbé Vayssière s'écria :

— Arrêtez, malheureux, vous allez commettre un sacrilége ! Voici l'engagement écrit de votre main et signé de votre signature.

Le parlement lut le contrat et condamna l'abbé de Tencin à l'amende honorable, qui entraînait l'ignominie.

Dubois releva l'abbé de cette flétrissure pour le diriger à la poursuite de son chapeau. Tencin avait le génie de l'expédient. Il savait aussi bien rompre le cachet d'une lettre que tenter un parjure.

Le cardinal Fabroni entretenait de Rome une correspondance avec Paris, et pour plus de commodité, il remettait ses lettres à l'ambassade. Tencin expédiait régulièrement à Dubois le courrier de son Éminence, mais dans un paquet il glissa l'avis suivant :

« Nous n'avons pu ouvrir les lettres, parce que je n'ai
» pas le secret pour lever les cachets qu'il serait bon que
» vous eussiez la bonté de m'envoyer. Quand votre Émi-
» nence en aura fait l'usage qu'elle jugera à propos, elle
» aura la bonté de les envoyer sans perdre de temps à
» Mme de Tencin, à qui j'ai donné une instruction pour
» la faire adresser. »

Lafiteau, Rohan et Tencin, voilà désormais les agents, les talents combinés pour enlever le conclave. Mais avant l'arrivée des deux derniers, Lafiteau avait tout préparé, tout ménagé d'avance pour le succès de l'opération.

« Ne soyez pas surpris, écrivait-il à Dubois, de m'en-
» tendre dire que je vais de nuit au conclave, car j'ai trouvé

» le secret d'en avoir la clef, et j'y traverse constamment » cinq ou six corps de garde sans qu'ils puissent jamais » savoir qui je suis. »

Maintenant, le conclave est ouvert ; nous allons suivre la fortune du chapeau sur ce nouveau terrain.

Clément avait pris, de guerre lasse, le parti de mourir, pour échapper à l'obligation de donner le chapeau à Dubois. Or, pendant qu'il gisait embaumé et fardé sur son lit de parade, le camerlingue lui frappait sur le front trois coups de marteau.

A chaque coup de marteau, il appelait le mort à haute voix par son nom d'Albane, et, après avoir constaté qu'Albane ne faisait à cette sommation aucune réponse, il lui retira l'anneau du pêcheur et en brisa le cachet.

Le règne de Clément était fini.

La procession des cardinaux faisait le tour de Saint-Pierre en chantant le *Veni Creator*, et disparaissait sous le guichet du Vatican. La truelle passait sur la façade du palais et en effaçait du haut en bas chaque porte et chaque fenêtre.

De temps à autre, la foule voyait sortir un jet de fumée de cette masse de pierres aveugle et muette comme un tombeau. C'était le scrutin qui préparait dans l'ombre, à petit bruit, la pourpre de Dubois sur le fourneau d'une mystérieuse alchimie.

« Le cardinal de Rohan, écrivait Lafiteau, est entré au » conclave les *mains garnies*, et il a montré au cardinal » Albane les sûretés de paroles. *La présence des objets* a » infiniment opéré sur les esprits. »

Et en effet le cardinal de Rohan opérait à merveille, car dès le premier jour il écrivait à Dubois :

« J'ai remis à monseigneur le cardinal Albane les let-

» tres de protection dont Son Altesse m'avait chargé,
» ainsi que les ***trente mille écus*** qui lui avaient été pro-
» mis. »

Mais si le cardinal opérait admirablement au début, il oubliait par malheur de continuer l'opération. Heureusement Lafiteau veillait, la main toujours prête à la récidive, et réparait au besoin l'oubli de Son Éminence.

« J'ai habillé à mes dépens, écrivait-il à Dubois, les
» cardinaux Ottoboni et Corradini pour les faire entrer au
» conclave. Si je n'avais donné du mien ***deux mille écus***
» ***romains***, nous n'aurions ni la faction Albane ni la fac-
» tion Borromée, et nous restions réduits à nous seuls
» sans figure et sans mérite. »

Enfin l'heure d'un nouveau pape allait sonner. L'urne était béante sur l'autel, qui attendait le nom de l'élu.

Il y avait par là, dans un coin du conclave, un cardinal du nom de Conti. La nature, en le formant, lui avait scellé le crâne au cerveau; grâce à ce vice de conformation, le pauvre homme passait sa vie à dormir. Il était à genoux pour prier, il dormait; il montait à l'autel pour bénir, il dormait; il égrainait son rosaire, il dormait; il murmurait un *ave*, il dormait; il donnait audience, il écoutait, il regardait, et au premier mot il fermait la paupière et dormait; il dormait en écrivant, en lisant, en marchant, en soupant, dans la rue, en voiture, au jeu, au concert, au confessionnal, au conclave, partout : il dormait à perpétuité. Aussi le peuple romain l'appelait uniquement le Dormeur.

Le jour de l'élection, le cardinal de Rohan aborda cet infatigable somnambule, le secoua par la manche et lui présenta un billet à lire d'abord et ensuite à signer. Pour avoir plus tôt fait, le cardinal Conti commença par signer,

et aussitôt il laissa tomber sa tête dans sa poitrine. Il dormait.

Un moment après, il entendait crouler la voûte de la chapelle Sixtine. C'était son nom qui montait vers le ciel en immense acclamation. Il était pape : il avait gagné la tiare en dormant.

Il jeta autour de lui un regard d'étonnement, souleva son corps à moitié, reconnut dans la foule le cardinal de Rohan, le salua du geste et lui dit : *Voilà l'œuvre de tes mains. Ecce opus manuum tuarum.* Et après cet effort de reconnaissance, il retomba dans son fauteuil et reprit le cours de son sommeil.

Conti avait sans doute signé avant son élection une promesse de chapeau à Dubois, mais depuis lors, avec la meilleure volonté du monde, il dormait toujours. Il fallait maintenant trouver quelqu'un qui pût le tenir suffisamment éveillé pour exécuter sa promesse. Tencin chercha de son côté, avisa le secrétaire du pape, nommé Scaglione, et à tout événement écrivit à Paris.

« J'ai prédit à Scaglione que le jour de votre promo-
» tion, la Providence lui enverra *cinq cents pistoles* pour
» se meubler. »

— Vous vous êtes trompé, répond Dubois avec indignation. La Providence enverra *mille pistoles*.

Mais le pape dormait toujours, en dépit du secrétaire et même de la Providence. Lafiteau chercha d'un autre côté une voix plus vibrante que la voix de Scaglione pour arracher l'intraitable dormeur au sommeil. Il écrivit à Dubois :

« J'ai proposé au cardinal de Rohan de gagner pour
» mille écus une certaine *Marinacia* qu'on dit mariée
» secrètement au duc de Poli, et qui a sur lui et sur le

» pape tout l'ascendant que peut donner l'esprit d'une
» courtisane achevée. »

Mais le pape dormait encore, et plus l'or coulait au Vatican, plus il dormait. L'or était évidemment le flot du Léthé. Il répandait partout l'oubli. Tencin en eut un jour le soupçon. Il écrivit à Dubois :

« Le cardinal de Rohan est obligé de distribuer beau-
» coup d'argent. Il a été entraîné par la démarche témé-
» raire de l'évêque de Sisteron, qui a eu l'imprudence
» d'offrir pour le pape une bibliothèque de quinze mille
» écus romains, et de faire espérer des gratifications con-
» sidérables au duc de Poli, qui, en même temps, ont
» réveillé l'appétit d'une famille pauvre, glorieuse et affa-
» mée ; de sorte que monseigneur a été forcé de faire des
» billets et que nous avons engagé jusqu'à nos breloques.
» Faites vos efforts pour nous envoyer de nouveaux fonds,
» au moins dix mille pistoles. »

A la réception de cette lettre, Dubois douta pour la première fois de son génie. La fortune ose maintenant le trahir ! Il a voulu être laquais, il l'a été ; abbé, il l'a été ; précepteur, il l'a été ; gouverneur, il l'a été ; ambassadeur, il l'a été ; secrétaire d'État, il l'a été ; archevêque de Cambrai, il l'a été ; amant de la belle chanoinesse de Tencin, il l'a été ; et il ne peut être cardinal quand à côté de lui, un curé de Parme, un fou, un intrigant, trop fou même pour être intrigant, le fils d'un jardinier, tandis qu'il est, lui le fils d'un apothicaire, se promène fièrement, à travers l'Europe, sa barrette sur l'oreille. Et pourquoi ? pour avoir eu le talent d'admirer à propos le déshabillé de M. de Vendôme et d'écrire un madrigal sur le verso d'un héros.

Et pourtant il n'avait épargné aucune galanterie, marchandé aucune condition. Le cardinal Albane avait de-

mandé trois cent mille francs : les voici. Il avait encore demandé trois cent mille francs : les voilà. Le roi Jacques avait crié misère : il avait reçu l'aumône. Il avait ensuite exigé le prix d'un maillot : le maillot était payé. Le pape avait réclamé un droit de propine : passe pour le droit de propine. Son neveu était fêlé : la France avait payé la fêlure. L'Autriche avait soulevé une question de priorité : le traité de Madrid avait résolu la question. L'Espagne avait murmuré derrière les Pyrénées : Montchevreuil était parti du seuil du tombeau pour apaiser le murmure et était resté sur le grand chemin. Le cardinal Ottoboni avait eu besoin d'un habit pour entrer au conclave : il était habillé. Le cardinal Corradini avait désiré le même service : il portait gratis son aune de taffetas sur l'épaule. La Marinacia avait sollicité mille écus pour sa toilette : elle avait touché les mille écus. Scaglione comptait sur la Providence : la Providence l'avait payé de retour. Tout avait été inutile, tout avait été perdu, et pour comble de malheur, le cardinal de Rohan avait envoyé au mont-de-piété son paquet de breloques. Qui pourra retirer maintenant de l'abîme le paquet de Son Éminence ?

Dubois était par nature l'homme constitué à l'état de fureur. Il couvait en lui-même un orage perpétuel, chargé de jurons ; à la moindre contrariété, il éclatait, il trépignait, il vomissait l'ordure à pleine bouche et faisait deux ou trois fois le tour de son cabinet en sautant de fauteuil en fauteuil.

Le travail l'irritait comme une injure à bout portant. Lorsqu'il voyait une montagne de dépêches empilée sur son bureau, il sentait sa main bouillonner d'impatience ; il prenait une brassée de cette masse de lettres encore endormie dans la virginité du cachet, et la lançait sans plus de

formalité en pleine cheminée, puis approchait sa chaise et chauffant ses pieds à la lueur vive de sa diplomatie, qui finissait, comme toute chose ici-bas, en fumée, il disait avec un sourire de satisfaction :

Voilà ma correspondance au courant.

On peut comprendre maintenant combien cet homme, toujours prêt à bondir et toujours vivant par soubresauts, supplicié à trois cents lieues de distance, — l'histoire aime sans doute l'ironie, — par cet autre homme toujours immobile, toujours endormi, dut souffrir, gémir, rugir, épuiser la gamme entière de toutes les crises, de toutes les transes, de toutes les espérances, de toutes les déceptions, de toutes les sueurs froides et de toutes les agonies de la fièvre du chapeau ; passer de l'imprécation à la damnation, de la damnation à la prostration, de la prostration à la malédiction, mourir enfin en détail, lentement, longuement, infatigablement, sans pouvoir trouver le bout de son martyre.

C'est sous le coup de ce paroxisme de douleur ou plutôt de délire qu'il écrivit à Rome cette lettre, la plus triste, à coup sûr, et la plus bouffonne élégie de l'ambition trompée :

« J'envoie une lettre de change de *dix mille pistoles ;*
» c'est aujourd'hui comme cent mille. J'ai fait cet emprunt
» sur mon compte, car j'aurais ouvert toutes les veines
» à son Altesse Royale sans en tirer une goutte de sang.
» Nous sommes dans les temps affreux si prédits par les
» prophètes de la finance, et cependant M. Bernard a
» exigé une portion considérable des *dix-neuf cent mille*
» *francs* qu'il a fallu lui remettre pour tout ce qu'il a fait
» tenir à Rome.

» Vos lettres m'ont mis dans une telle détresse que je

» ne puis me souffrir moi-même, et il n'y a point de *coiffure*
» qui me paraisse aujourd'hui plus extravagante qu'un
» chapeau de cardinal.

» Il semble que toutes les vertus et tous les vices des
» hommes se soient entendus pour m'accabler. La gé-
» nérosité et la persévérance de ceux qui m'honorent de
» leur amitié me remplissent de confusion. La rage, la
» noirceur et l'infidélité de ceux qui nous traversent me
» mettent en fureur, et ce qui m'aurait touché le moins,
» en toute autre occasion, qui est l'argent, dans celui-
» ci est mon bourreau. Impossibilité de tirer rien du tré-
» sor royal, c'est-à-dire de la monnaie. Le prêt des troupes
» a manqué net. Cependant, dès qu'il s'agit d'engage-
» ments pris par le cardinal de Rohan, je voudrais pou-
» voir me vendre moi-même, fussé-je acheté pour les ga-
» lères.

» Pour envoyer à Rome dix mille pistoles, il faudrait
» en trouver trente mille à Paris dans le temps que le plus
» accrédité n'y en trouverait pas cinquante.

» Cependant j'envoie à M. de Rohan une lettre de
» change de dix mille pistoles, et je me suis engagé en
» mon propre et privé nom pour 280,000 livres. J'ai fait
» pitié à M. Leblanc et à M. de Belleisle, qui m'ont vu dans
» la peine de cette recherche sans pouvoir me soulager.
» Enfin je ne suis pas mort, et c'est beaucoup. »

Mais pendant que le désespoir de Dubois courait à Rome sous enveloppe, le chapeau de cardinal arrivait incognito à Paris. Le désespoir et le chapeau, par un mystérieux sarcasme de la destinée, s'étaient croisés en chemin. Le pape avait tenu la parole du conclave. Lafiteau en porta le premier la nouvelle à Dubois.

« Ma joie de votre promotion, lui disait-il, est telle que

» je la regarde comme un avant-goût du paradis. C'est » Dieu qui a conduit ici par la main le cardinal de » Rohan. »

Dubois tenait donc enfin, et tenait irrévocablement, cette fois-ci, à n'en plus douter, oui, là, dans sa main, dans la main de sa chair, entendez-vous bien, et non plus de son esprit, ce morceau de drap rouge, ce monde, qui avait coûté peut-être plus d'effort que l'autre monde à créer. Il le tenait, il l'étalait, il le regardait, il y retrouvait, atome par atome, et rayon par rayon, chaque lambeau de son âme et chaque million du trésor, car son âme et la fortune de la France étaient là tout entières, et il pouvait dire, en comptant chaque brin de fil : celui-là est un droit de propine, celui-ci est un diamant, cet autre est un maillot, cet autre est un habit, cet autre une bibliothèque, cet autre un soupir, cet autre un blasphème, cet autre un sanglot, cet autre un reflet anticipé de l'enfer. Et après l'avoir tourné, retourné, contemplé comme ceci, contemplé comme cela, il le balançait, il le soulevait pour savoir une fois pour toutes s'il pesait à la main le poids de sa valeur. Car la France a-t-elle jamais entendu répéter par quelque souffle égaré de l'histoire le prix du chapeau de Dubois? Ce prix, le voici :

« J'ai reconnu en compulsant divers états du trésor » royal, dit Lemontey, que le chapeau de Dubois coûta » *huit millions* à la France ; encore faut-il tenir compte » de la perte du change. »

A cette époque, la population, ruinée par la banqueroute et affamée par la disette, vivait d'herbe et mourait par bandes le long des chemins. Un jour, en plein conseil, le marquis d'Argenson jeta sur la table un pain de fougère.

— Sire, dit-il à Louis XV encore enfant, voilà la nourriture d'une partie de vos sujets.

Dubois récompensa largement les négociateurs de son chapeau. Il donna à Lafiteau le premier poste dans son intimité, et à l'abbé de Tencin l'archevêché d'Embrun.

Mais loin d'apaiser son ambition, la pourpre l'avait irritée au contraire. Il était cardinal; il voulut être premier ministre. Il députa Lafiteau auprès du régent pour entamer cette nouvelle négociation.

A la première insinuation, le régent tourna brusquement le dos à Lafiteau.

— Que diable me veut ton cardinal? Il a tout, il est tout, que lui faut-il de plus? Un titre? Et qu'en fera-t-il? Chirac l'a visité ce matin, l'a trouvé pourri et m'a promis qu'il mourra cette année.

Après avoir protesté ainsi pour l'honneur de sa conscience, le régent nomma Dubois premier ministre.

Lorsque Dubois eut reconstitué le pouvoir de Richelieu, il voulut, pour achever la comparaison, entrer à l'Académie, et, sur un signe de sa main, l'Académie lui donna la place toute chaude encore de l'abbé de Saint-Pierre, qu'elle venait de chasser pour crime de philanthropie.

Lorsque Dubois eut conquis l'apothéose du fauteuil, il voulut présider l'assemblée du clergé, et l'assemblée, par déférence pour ce nom de sanctification, le nomma président à l'unanimité, en remplacement du cardinal de Noailles.

Enfin Dubois voulut être souverain, et il allait ériger la ville de Cambrai en souveraineté indépendante, comme la ville de Cologne, lorsqu'une imprudence de jeunesse le força d'ajourner cette dernière ambition au jugement dernier.

Le premier ministre passait, comme le roi, la revue des armées. Or, à je ne sais quelle revue, Dubois galopa immodérément en compagnie des mousquetaires. Le galop du cheval fatigua un reliquat d'ulcère oublié qui attendait hypocritement cette occasion pour prendre sa revanche.

Dubois tomba malade, et avec sa fougue ordinaire, il arriva bientôt à la dernière extrémité. Comme il ne pouvait rien faire sans jurer, il jurait à outrance sur son lit d'agonie. Chirac, le voyant perdu sans ressource, voulut envoyer chercher le viatique.

— Le viatique! s'écria Dubois; cela est bientôt dit, mais il doit y avoir un rituel pour une Éminence. Allez le demander à Paris au cardinal Bissy.

C'était un soir d'été. Le temps était à l'orage; l'air était lourd; une nuée sombre chargée de mystère montait lentement sur le parc de Versailles, et de temps à autre exhalait un éclair muet, rapide comme le frisson de la sibylle.

Le régent, debout à la fenêtre du palais, regardait silencieusement la mystérieuse main de feu qui semblait écrire dans le ciel, soixante ans d'avance, la condamnation de la royauté.

— Voilà un temps qui va faire partir le drôle, dit-il, au premier coup de tonnerre.

Et en effet le drôle partit sans confession avant l'arrivée de Bissy. Il jura jusqu'au dernier soupir. Il jurait encore en mourant.

Il avait réellement quelque raison de quitter la vie avec regret. Il possédait à ce moment-là le revenu que voici :

L'archevêché de Cambrai, cent vingt mille livres; l'abbaye de Nogent-sous-Coucy, dix mille; l'abbaye de Saint-

Just, dix mille ; l'abbaye d'Airvaux, douze mille ; de Bourgueil, douze mille ; de Berg-Saint-Vinox, soixante mille ; de Saint-Bertin, quatre-vingt mille ; de Cercamp, vingt mille ; le traitement de premier ministre, cent cinquante mille ; la surintendance des postes, cent mille ; la pension du roi d'Angleterre, neuf cent soixante mille ; total : un million cinq cent trente-quatre mille livres par an, au milieu de la plus effroyable détresse qui ait jamais affligé un pays.

Il ruina si complétement notre marine pour gagner la pension du roi d'Angleterre, qu'une insurrection ayant éclaté à la Martinique, la France ne put trouver une seule frégate à équiper pour comprimer la révolte.

A la nouvelle de la mort de Dubois, la bourse baissa.

XIV.

GIRARDIN.

ABOLITION DE LA MISÈRE.

Je suppose qu'un homme d'État, ministre seulement pour quatre jours, rassemble un matin les propriétaires d'usines ou de fabriques, et leur dise amicalement, le dos tourné à la cheminée :

Messieurs, nous sommes ici en famille, parlons un peu de nos affaires. Vous dites que l'industrie souffre, et en cela je suis de votre avis ; mais pourquoi souffre-t-elle? Cherchons-en la raison, si vous le voulez bien, à frais communs.

Voyons, messieurs les fabricants de coton, est-ce parce que M. Proudhon fait des antinomies à la manière allemande que vous ne vendez pas votre percale? Non, n'est-ce pas ? Car l'industrie cotonnière avait des spasmes avant que M. Proudhon eût mordu le sein de sa mère.

Et vous, messieurs les fabricants de soie, pourquoi voyez-vous languir la trame sur le métier? Est-ce parce que

M. Louis Blanc a édité une théorie à sa façon de la fraternité? Non, n'est-ce pas? M. Louis Blanc n'avait pas encore monté sur le trépied du Luxembourg, que la soierie lyonnaise avait souvent passé par de lamentables épreuves.

D'où vient donc la crise chronique qui pèse en France sur la fabrication? Est-ce la matière première qui manque? Non encore, n'est-ce pas? La matière première n'a jamais manqué.

Est-ce le combustible? Pas précisément non plus. Des magasins inépuisables de charbon dorment sous nos pieds, qui monteront quand on voudra à la surface du sol, pour chauffer toutes vos chaudières.

Est-ce le moyen de transport? Peut-être bien un peu; mais, quand le commerce va bien, le chemin va de soi; il se nomme ici canal, il se nomme rail-way, mais, eau ou fer, il est toujours aussitôt prêt que le produit.

Est-ce le crédit? Sans doute. Mais vous n'aurez ce crédit qu'à la condition de rembourser à échéance certaine la somme que, sous forme d'escompte ou toute autre forme, une banque plus ou moins ingénieuse vous aura prêtée. Mais en temps de chômage où est la garantie pour le prêteur? Il déliera d'autant moins les cordons de sa bourse, que vous aurez plus besoin d'avances. Vendez exactement vos denrées, vous pourrez vous passer de crédit; ne les vendez pas, vous ne trouverez pas de crédit.

Si donc l'industrie meurt de consomption devant ses machines muettes, ce n'est pas faute d'une banque qui ait la main assez large pour ses billets.

Que lui manque-t-il enfin? Est-ce la main-d'œuvre? Mais vous voyez partout, dans nos villes de manufactures, des multitudes affamées lever leurs mains suppliantes vers ce grand Moloch, immobile et insensible, de fer et d'acier, de

vos machines, pour lui demander un morceau de pain, en échange d'un jour de travail. Vous n'auriez qu'à frapper le sol du pied, et vous feriez accourir des armées de travailleurs du fond des campagnes. Vous trouverez toujours plus de bras que vous n'en pourrez occuper, aujourd'hui, demain, et pendant des siècles encore.

Que manque-t-il à l'industrie, Messieurs? Il lui manque une seule chose, et permettez-moi de vous le dire tout crûment, sans vouloir réclamer la gloire de l'invention : il vous manque la vente de vos produits, l'extension continuellement progressive d'un marché qui compense l'extension toujours croissante de la fabrication. Cela est un lieu commun, dites-vous? mais vous allez voir comment un lieu commun peut avoir son utilité.

Ayez un débouché double ou triple pour vos marchandises, et tous les autres biens vous seront donnés de surcroît comme dans l'Évangile. Banques et voies de communication, tout cela viendra comme par enchantement contribuer à votre richesse. Vous ne craindrez plus la concurrence des fabricants d'utopies. Ils pourront écrire ce qu'ils voudront, les ouvriers seront occupés, et comme ils n'auront que le temps de travailler, ils laisseront passer à leur porte les petits écrits.

Mais pour étendre le marché d'une nation, il n'y a, selon vous, Messieurs, que deux moyens. Il y a d'abord un traité de commerce; je vous dirai tout à l'heure le second.

Un traité de commerce? mais qui dit traité de commerce dit contrat à l'amiable; qui dit contrat à l'amiable dit réciprocité. Si vous voulez placer vos produits chez le voisin, vous devez, en bonne logique, accepter ses produits. Sans cela, le voisin ne traitera pas; car il n'aurait aucune raison

de traiter. Proposez à l'Angleterre de vous prêter ses millions de consommateurs, elle vous dira : Volontiers; mais donnant donnant. Je veux bien ouvrir mes ports à vos vins et à vos soies, mais, à votre tour, retirez votre douane devant mes fers et mes cotons; sinon chacun chez soi, chacun pour soi, et moi pour le monde entier.

Vous n'accepteriez pas, Messieurs, un pareil traité; car s'il enrichissait le propriétaire de la Gironde, il ruinerait peut-être le propriétaire d'Alsace. Il apporterait des millions ici, il emporterait des millions ailleurs. La richesse nationale, augmentée d'un côté, serait diminuée d'un autre côté. La fortune de l'un serait la ruine de l'autre à point nommé. La production serait déplacée, mais voilà tout, et encore déplacée au prix d'effroyables perturbations. Vous êtes trop bons citoyens, et vous comprenez trop bien la fraternité des industries, pour vouloir sacrifier ainsi les rouenneries aux alcools, et les fers aux velours.

Voilà le premier moyen. Il est impraticable pour le moment. Voici maintenant le second.

Puisque nous ne pouvons pas nous procurer un débouché à l'amiable par voie de diplomatie, tâchons de nous le procurer comme l'Angleterre, à coups de canon.

J'ai consulté ce matin la mappemonde et j'ai vu qu'il y avait sous toutes les latitudes des millions d'honnêtes gens noirs, jaunes, blancs ou cuivrés qui ne demanderaient pas mieux que de boire nos vins et de porter des chemises. Nous avons une marine militaire suffisamment respectable qui, depuis vingt ans, a dépensé deux milliards à battre mélancoliquement les mers, pour protéger un commerce absent qu'elle n'a pas encore trouvé.

Nous avons voulu créer une occupation à notre marine,

il y a déjà de cela deux règnes, c'est-à-dire le temps qu'il faut à un enfant pour devenir jeune homme, et nous avons envoyé une flotte à Alger. Et parce qu'Alger était à notre porte, de l'autre côté de la Méditerranée, nous avons cru que nous pourrions nouer d'excellentes relations commerciales avec les Arabes. Nous leur avons envoyé cent mille hommes, la baïonnette au bout du fusil, pour les façonner à nos habitudes. Et après avoir dépensé deux autres milliards en marches et en contremarches, de l'Atlas à la Mitidja, et de la Mitidja à l'Atlas, nous avons conquis quelques mille toises carrées de sables brûlants semées de cactus.

Deux milliards ! C'est beaucoup pour produire quoi, en définitive? quelques brillants faits d'armes, et quatre généraux de mérite. Mais le mérite, même militaire, à cinq cents millions pièce, est peut-être un peu trop payé.

Ainsi, en jetant deux milliards à la mer, et deux autres milliards dans le sable, nous n'avons pu créer en Afrique un débouché à nos marchandises.

Et ce n'est pas là notre unique dépense. Nous avons encore, bon an, mal an, depuis la dernière dynastie, quatre cent mille hommes sous les drapeaux; donc, quatre cents millions inscrits au budget. Quatre cents millions, en vingt ans, cela fait huit milliards. Voilà un beau luxe assurément. Mais comment l'armée a-t-elle remboursé cette somme au pays? Lui a-t-elle conquis dans le monde un seul comptoir? A-t-elle ouvert quelque part un passage à nos colis et à nos ballots? Non, toujours non. Elle a consciencieusement fourbi ses boutons et brossé ses uniformes ; mais elle n'a pas contribué à augmenter notre commerce d'un centime.

Messieurs, cela ne peut pas durer ; une nation qui sait

compter doit évidemment proportionner ses déboursés à ses bénéfices.

Eh bien ! voici le projet que j'ai l'honneur de soumettre à votre sagesse, et si votre sagesse l'approuve, je demande votre concours.

Vous ne voulez pas que la France continue à dissiper le tiers le plus liquide de son revenu en promenades militaires, sur terre et sur mer, pour montrer à ses enfants et aux enfants des autres peuples qu'elle a trois couleurs sur son drapeau.

Vous ne voulez pas non plus démolir les vaisseaux de haut bord, pour en vendre le bois aux enchères, et encore moins prétendez-vous renvoyer les conscrits dans leurs foyers, pour les restituer à la charrue.

Vous craignez la Russie, vous craignez l'Allemagne, vous craignez l'Autriche, mais surtout vous craignez une moitié de la France, et, en bons Français, vous prenez vos précautions. Je ne discute pas vos frayeurs. Je vous offre seulement le moyen d'en tirer parti.

Gardez l'armée, gardez la marine, et puisque vous avez créé à grand renfort de budgets une force incalculable, une force à dompter un continent, tournez cette force au dehors à l'agrandissement de votre commerce. Imitez l'Angleterre, allez conquérir au delà des mers une nation d'acheteurs.

Je vous propose donc une grande expédition ; embarquons sur tous nos navires nos meilleures troupes commandées par nos meilleurs officiers. Ouvrons la voile au vent et partons.

Le commerce du monde appartient au canon. La flotte est équipée, l'armée est embarquée. Le télégraphe a donné l'ordre d'appareiller. Le soldat salue d'un dernier hurrah

le rivage de la patrie; l'escadre disparaît à l'horizon.

Où va-t-elle, Messieurs? reprendre l'Inde aux Anglais. Mais nous n'avons pas sur la route une seule étape. L'île de la Réunion n'a pas de port, et l'Angleterre campe sous les armes à Sainte-Hélène, au Cap, à l'île de France. Mais l'Angleterre a des escadres deux fois, dix fois plus nombreuses que les nôtres, qui nous arrêteront au passage et couperont nos convois si nous passons.

Et à notre arrivée, nous trouverons une armée de deux cent mille hommes, parfaitement aguerrie, acclimatée, approvisionnée, soutenue par des places fortes, rangée en bataille, avec la ferme résolution d'accueillir notre débarquement par des salves d'artillerie.

Pendant que l'armée anglaise, maîtresse de la grève, nous enverra des boulets en tête, la flotte anglaise, maîtresse de la mer, nous enverra des boulets en queue ; et si nous parvenons à mettre pied à terre entre deux feux, nous devrons soumettre en quelques mois, sous un ciel dévorant, dans une atmosphère de peste, un infini territorial que les Anglais n'ont soumis qu'après cinquante années de labeurs et cinquante batailles rangées. Ce serait de l'argent mal placé. Nous ne rapporterions pas de notre expédition un bout d'aviron, ni un canon de fusil.

Où ira donc la flotte? En Chine? nous trouverions là bien des difficultés, et nous aurions à combattre les Anglais. Aux États-Unis? Qui donc pourrait, même à Charenton, rêver une pareille folie? Au Mexique? Mais lorsque nous aurons bivouaqué dans les pampas et chassé devant nous, aussi loin que l'on voudra, des troupeaux d'autruches, quel bénéfice en aurons-nous tiré pour vos marchandises? Quel marché aurons-nous ouvert? Nous aurons recommencé la conquête de l'Algérie dix-huit cents

lieues plus loin, avec dix-huit cents fois plus de dépenses.

Toute réflexion faite, je vois bien que nous devons renoncer à notre expédition ; nous ne pourrions rentrer dans nos avances : armée et flotte sont donc devenues inutiles pour étendre au dehors notre commerce. L'industrie est donc désormais condamnée à languir sur des monceaux de produits, sans pouvoir trouver d'écoulement.

Cependant, si vous vouliez m'écouter encore patiemment quelques minutes, je vous indiquerais bien un marché imprévu, inconnu, de vingt-cinq millions d'acheteurs. La France n'aurait pas besoin de tenter pour cela aucune expédition, de dépenser ni un milliard, ni un centime. C'est un débouché entièrement gratuit, un débouché imprenable qu'aucune nation au monde ne peut vous disputer ; un débouché à vos pieds, dans votre main, que vous pourriez dès aujourd'hui, et que vous ne voudrez pas conquérir ; car, pour le conquérir, il faut quelque chose de plus difficile à trouver qu'un milliard, qu'une flotte, qu'une armée ? Ce quelque chose, voulez-vous que je vous le dise ? c'est le bon sens, c'est le raisonnement, moins que cela, la bonne volonté.

Le bon sens, assisté du raisonnement, vous crie ceci par la bouche de M. de Girardin :

La France a en ce moment vingt millions de travailleurs qui ne consomment pas la moitié, le quart des produits de toute nature qu'ils pourraient consommer. Pourquoi ? Parce que le salaire étant partout calculé sur le plus bas prix d'existence, l'ouvrier des mains achète juste de quoi ne pas mourir de faim en fait de nourriture, et de froid en fait de vêtement. La production perd sur le débouché tout ce qu'elle épargne sur le salaire.

Voilà la vérité première que M. de Girardin vient de

démontrer dans ses lettres à M. Thiers, avec une irrésistible puissance de logique.

Que faut-il donc faire pour remédier à cet état économique qui appauvrit d'abord le travailleur par le producteur, et ensuite, en vertu de la loi inévitable des ricochets, le producteur par le travailleur?

Ce qu'il faut faire? mais les piliers des machines le diraient eux-mêmes s'ils pouvaient prendre la parole. Il faut augmenter le prix des salaires.

Augmenter le prix des salaires! va crier d'un bout à l'autre de la France le chœur formidable des fabricants; augmenter la main d'œuvre, quand la recette couvre à peine la dépense; quand, en économisant sur ceci, sur cela, nous pouvons à peine atteindre, sans trébucher en route, la fin de l'année. Mais une pareille augmentation est notre ruine, est la banqueroute universelle de l'industrie.

Augmenter les salaires! Cela est aisé à écrire; mais comment entendez-vous cette surtaxe sur nos frais de revient? Où sera le criterium, où sera le tribunal d'évaluation pour fixer, pour préciser, d'après une mathématique plus équitable, cet excédant du prix du travail?

Sera-ce l'ouvrier? sera-ce le maître? Si c'est l'ouvrier, il aura de telles prétentions que le maître sera obligé de mettre, sous la porte, la clef de l'usine. Sera-ce le maître? Alors nous aurons, à peu de chose près, le même régime.

Repousserez-vous l'ouvrier et le maître comme trop intéressés dans la question, et choisirez-vous l'arbitrage de l'État. Mais l'État n'est autre chose, sous un autre nom, que tantôt le maître, tantôt l'ouvrier.

Si M. Louis Blanc est l'État, l'ouvrier aura raison; si M. Thiers est l'État, au contraire, le maître gagnera son procès.

Pourquoi ramener de nouveau cette question du salaire, si explosible, si dangereuse à manier? Pourquoi vouloir régler ce qui ne peut être réglé? Pourquoi vouloir mesurer le vent avec le compas?

Le salaire répugne à toute mesure, à toute régularité. Il est ce qu'il est, il est parce qu'il est, et, en cela seulement, il ressemble au Seigneur.

Et, ensuite, la régularité du salaire ne cache-t-elle pas sous un déguisement de mot l'égalité du salaire si complétement dépopularisée depuis les conférences du Luxembourg?

M. de Girardin entendait, en écrivant, retentir à ses oreilles toutes ces objections, et il les a réfutées avec cette vigoureuse puissance de dialectique d'un esprit complexe, qui a toujours présents devant lui tous les côtés d'un problème.

Il commence par repousser d'abord l'égalité de salaire. Il veut que le surcroît de travail retourne en plus value au travailleur lui-même et non pas à je ne sais quel autre travailleur anonyme qui se repose peut-être à l'autre bout du pays.

M. de Girardin écarte ensuite l'intervention de l'État entre le maître et l'ouvrier. Il ne veut entre eux qu'un seul médiateur : le principe de liberté. Quand maître et ouvrier pourront convoquer librement des assemblées de corporations pour débattre librement leurs intérêts, ils finiront par vider à l'amiable leurs controverses de salaires, et à cet égard M. de Girardin cite l'exemple concluant de la typographie.

Après avoir ainsi déblayé la discussion de toutes les questions préjudicielles, accessoires qui embarrassaient le terrain, M. de Girardin aborde franchement la difficulté. Il

résout le problème de l'augmentation de salaire par l'unité de salaire.

Il prend l'heure de travail pour base d'unité, telle heure vaudra tant pour telle classe de main d'œuvre. Qui travaillera plus longtemps aura nécessairement un plus grand dividende à la fin de la journée.

Vous allez comprendre l'importance de quelques centimes de plus ou de moins, dans le revenu du prolétaire, par ce seul exemple : chaque Indou consomme seulement par an trente centimes de produits anglais; cette faible consommation, répercutée sur cent millions d'Indous, suffit pour alimenter en partie le commerce de l'Angleterre avec sa vassale.

Que serait-ce donc si l'ouvrier français, au lieu de dépenser trente centimes de plus par an en objets manufacturés, pouvait dépenser cent francs? Sur dix millions de prolétaires, ce serait un milliard de plus que l'industrie aurait à placer.

Il me semble que les fabricants pourraient bien retrouver l'intérêt de leur argent dans ce surcroît de production, non-seulement là, mais encore dans l'économie de police, dans la diminution de délits, de grèves, d'émeutes, de révolutions, de crises, et de tout ce que les désordres entraînent, comme contrepoids dans la diminution de régiments, de tribunaux, de bagnes, de prisons; et non-seulement dans la diminution des troubles, mais encore dans les diminutions de faux frais, par la réduction du chiffre des maladies, des absences, des remplacements, des recrutements d'ouvriers.

La question, comme on le voit, mérite l'attention de tous les hommes qui comprennent que, dans toutes les questions de justice et de rédemption, le cœur et la raison, par

une sorte de conspiration tacite, sont toujours d'accord.

Le travail doit nourrir le travailleur; voilà désormais la charte des nations en un seul article.

Et par nourriture, nous n'entendons pas ici cette quantité mathématique de pain nécessaire aux entrailles, qui, transformée en chyle à l'alambic de la vie, roule une nouvelle force à la place de la force épuisée dans l'artère. Non; par nourriture, nous entendons l'hygiène universelle du corps humain, et l'absorption par tous les pores des aliments visibles ou invisibles, indispensable à cette harmonie de l'être que nous appelons la santé : le vêtement, le logement, le feu, l'éclairage, le blanchissage, et surtout et avant tout, cette autre pâture mystique qui porte l'instruction dans l'intelligence, et avec l'instruction la moralité.

L'homme n'est pas seulement un corps, il est aussi un esprit. La religion même dit qu'il pourrait, à la rigueur, se passer de matière, mais jamais de pensée. Toute société qui refuse l'instruction au peuple est donc homicide au premier degré. Elle tue l'homme à moitié par la famine de l'idée.

Le travail doit nourrir le travailleur, et le nourrir complétement, âme et chair, dans la mesure de sa destinée; nous ne saurions trop répéter cette magnifique formule du dix-neuvième siècle que M. de Girardin a si puissamment développée dans sa dernière brochure. Nourrir le travailleur? Mais comment?

En liquidant immédiatement, sous prétexte de communisme, le capital accumulé sur notre vieux sol gaulois par quatre mille ans de travail? En dévorant en un jour ce fonds de réserve, qui demanderait de nouveau cinquante siècles de sueurs à cent générations pour renaître au soleil?

Non ; le capital ne doit être ni détruit, ni semé en poussière aux quatre vents des doctrines. Non, le capital est sacré. Otez le capital du monde, vous en ôtez toutes les vertus ; chacun de nous ne vit plus que dans la minute présente de la jouissance immédiate qu'il peut retirer d'un écu ; nous ne pensons qu'à dissiper le plus rapidement possible dans le jour le salaire du jour, de peur que la mort ne vienne nous surprendre dans notre dépense ; nous écartons de nous l'idée de perpétuité, qui est la sublime participation de l'esprit à l'éternité ; nous renvoyons au royaume des ombres le souci de l'avenir comme un fantôme ; nous fermons sur nous les portes du temps pour vivre emprisonnés dans le moment comme dans un cachot.

Dès le premier jour de son entrée dans le socialisme, M. de Girardin a donc proclamé la légitimité, tranchons le mot, la sainteté du capital. Pour lui comme pour nous, le capital est le bienheureux Chanaan où tous les déshérités de la terre doivent successivement entrer.

Mais cependant la propriété est légitime, est sainte, nous ne retirons pas notre parole, à la condition qu'elle constitue un droit et non un privilége ; qu'elle ouvre et non qu'elle ferme la main au travail.

Voyons si la propriété remplit exactement cette obligation. La société tout entière n'est, à proprement parler, qu'une savante organisation de garanties au profit exclusif de la propriété.

Pourquoi une armée? pour défendre la propriété. Pourquoi la gendarmerie? pour protéger la propriété. Pourquoi la justice? pour maintenir la propriété. Pourquoi la marine, la diplomatie, la royauté, la politique, la présidence? pour escorter, pour étendre, fortifier la propriété. L'indigence vit également mal sous tous les régimes. Mo-

narchie tempérée, monarchie absolue, elle n'a rien perdre, rien à gagner.

Pourquoi la voie de communication à grands ou à petits frais, sur rails ou sur cailloux? Pour transporter la propriété. Pourquoi une capitale avec son luxe d'art et de théâtre? Pour réjouir la propriété. Pourquoi la religion avec sa volumineuse prébende? Pour prêcher le respect de la propriété.

La société, comme nous le voyons, n'est donc combinée, hiérarchisée de haut en bas, dans les hommes comme dans les faits, que pour veiller attentivement, continuellement sur les intérêts de la propriété, toujours de la propriété.

La propriété a raison de se garantir contre le danger; mais elle devrait, ce me semble, payer, en bonne justice, les frais de garantie. Et pourtant, il n'en est pas ainsi; elle rejette ces frais sur le travail. M. de Girardin l'a merveilleusement démontré. Nous demandons la permission d'insister sur la démonstration.

Où la société va-t-elle prélever l'impôt? Sur la propriété sans doute, mais aussi et surtout sur la consommation. Or, la classe pauvre consomme comme la classe riche et, prise en masse, infiniment plus que la classe riche. De sorte que là où la propriété paie un, je suppose, le travail paie quatre et porte ainsi, par une erreur de dynamique financière, un fardeau quatre fois plus pesant.

Et maintenant que devient cet impôt acquitté à frais communs par la classe prolétaire et par la classe propriétaire, plus cependant par la première que par la seconde? Ce qu'il devient? Ouvrez l'almanach, autrefois royal, et vous le saurez. Il retourne en grande partie à la classe propriétaire par le reversoir des fonctions.

La propriété seule peut subventionner les dépenses somptuaires de l'intelligence. Or, comme l'instruction est indispensable aux emplois richement rétribués, la propriété occupe à peu près exclusivement ces emplois. Le budget est donc un second patrimoine que l'élite de la société ajoute à son patrimoine. L'État lui rembourse ainsi en places les avances qu'elle a pu faire au Trésor.

Mais l'ouvrier, lui, ne peut être ni préfet, ni procureur, ni ambassadeur, ni consul, ni receveur, ni inspecteur, ni juge, ni président, ni officier, si ce n'est que rarement et par exception, car pour être tout cela, il faut savoir lire, écrire, et ce qui est encore plus difficile, intriguer, solliciter; il doit donc payer sans cesse fonctionnaires et fonctions sans jamais retrouver sous la table du fisc une miette oubliée pour lui au budget.

Et ce n'est pas tout. L'État élève sur ses frontières une immense cloison vivante sous le nom de douane. Il appelle cette muraille d'hommes une protection ; mais que protége cette protection? Est-ce le travail? est-ce la faiblesse? Non : elle protége la propriété, l'aisance. La douane arrête l'entrée du bétail et protége l'élève, c'est-à-dire la grande propriété; elle interdit l'entrée du fer, et protége la métallurgie, c'est-à-dire la grande propriété; elle interdit l'entrée du charbon, et elle protége la forêt, c'est-à-dire la grande propriété; elle interdit l'entrée des sucres, et elle protége l'entrée de la betterave, c'est-à-dire la grande propriété. Je pourrais continuer indéfiniment cette nomenclature.

La douane interdit, je m'entends. Elle frappe ces produits d'une taxe qui, économiquement, au point de vue du bon marché, équivaut à une interdiction. Et maintenant, voulez-vous savoir quel argent fait les frais de toutes ces

gratifications, ou de toutes ces subventions comme vous voudrez à la propriété? L'argent du travailleur, qui paie une fois plus cher l'agneau de sa modeste pâque, le soc de sa charrue, le feu de son foyer, la goutte de miel tombée dans sa coupe d'amertume.

De sorte que la douane, à l'insu du législateur, je n'en doute pas : — la législation n'a sur la conscience, Dieu merci, qu'un péché d'ignorance; — de sorte, disons-nous, que la douane est une prime annuelle que la propriété prélève, sans en avoir le moindre soupçon et le moindre remords, sur le salaire du travail.

Ainsi, le capital paie, comme le travail, l'impôt de consommation. Mais le capital reprend sa contribution sur le budget, sous forme de traitement; et quand il ne la prend pas sous forme de traitement, il la reçoit à la douane, par le surenchérissement de sa denrée.

Or, la société n'est pas faite en société démocratique, du moins, pour enrichir d'autant plus les riches qu'ils sont plus riches, et appauvrir d'autant plus les pauvres qu'ils sont plus indigents. Elle est faite, au contraire, pour respecter sans doute la richesse, épargne accumulée de toutes les générations suspendues sur notre tête jusqu'à l'infini, perpétuité visible de l'humanité, vertu du travail, source de toute production, et aussi pour trouver que la richesse a en elle-même une suffisante récompense, et pour employer toutes les forces sociales législatives, douane, instruction publique, à élever sans cesse le pauvre à la propriété.

De cette manière, l'opulence n'ira pas toujours croissant en haut dans une petite tribu, et la misère toujours croissant en bas, dans l'immense multitude. Nous n'aurons pas l'horrible paradoxe de l'Angleterre, qui multiplie l'indigence à mesure qu'elle accumule sur le sol la production. Il ne

faut pas que chaque million nouveau servi sur la table du riche soit une plaie de plus sur le corps de Lazare.

Ainsi, respecter religieusement la richesse, pour étendre par la richesse le travail et par le travail la richesse, pour qu'il y ait à la fois dans la société une plus grande somme d'aisance, et une plus grande foule appelée à cette aisance : voilà la formule économique, sociale, nommez-la comme vous voudrez, qui défie toute contradiction comme toute calomnie.

M. de Girardin a savamment rédigé cette formule en institution par l'impôt sur le capital. Au lieu de quinze ou vingt impôts incohérents et dispendieux, plus ou moins inégaux et conséquemment plus ou moins maudits pour leur inégalité, M. de Girardin propose d'établir un impôt unique, un impôt sur le capital.

L'impôt sur le capital est un impôt volontaire payé par celui-là seul qui a intérêt à le payer, et dans la proportion qu'il a intérêt à le payer. La contribution est ainsi transformée en prime d'assurance. L'État assure chacun contre les risques qu'il peut courir, moyennant redevance sur la totalité de sa fortune. La fortune protégée acquitte ainsi les frais de protection.

Mais, dira-t-on, le propriétaire n'ira pas dénoncer au fisc le chiffre exact de sa fortune. Si sa déclaration fait foi devant le Trésor, il fraudera continuellement l'État. Pour payer une prime moins forte, il avouera une moins grande aisance. M. de Girardin a prévu l'objection, et pour éviter l'inconvénient des bilans hypocrites, il accorde à l'État le droit de préemption sur les biens du déclarant. Vous avez une fortune de deux cent mille francs, vous m'apportez un inventaire de cent mille francs; je soupçonne dans votre inventaire quelque erreur intéressée d'addition; je vous

donne cent mille francs, montant de votre estimation, plus dix mille francs, et je me substitue dans vos biens à votre personne.

Cela est monstrueux, impossible, impraticable, direz-vous; cela est le rétablissement de l'Inquisition, non plus sur la conscience, mais sur les fortunes. Vous oubliez, répond M. de Girardin, que l'impraticable a été longtemps pratiqué à la frontière par la douane. Il est vrai qu'alors la préemption protégeait la propriété.

Mais si l'on peut à toute force appliquer la préemption à une marchandise qui cherche à frauder le fisc à la frontière, préemption toujours facile, rapide, restreinte à un seul objet qui porte avec lui dans son poids ou sa qualité sa véritable évaluation, peut-on également étendre cette expropriation pour cause de supercherie à la fortune mobilière et immobilière des particuliers, complexe, capricieuse, grevée de dettes, d'hypothèques, composée d'objets multiples qu'aucune expertise ne pourrait classer à leur véritable valeur?

Vous oubliez encore que cette préemption impossible a été longtemps exercée à Athènes. Il y avait aussi à Athènes un impôt sur le capital, en ce sens que le capital, élevé à un certain niveau d'opulence, était tenu à obligation envers l'État. Il devait remplir certains offices honorifiques et dispendieux qui imposaient au titulaire la nécessité de certaines dépenses publiques, comme, par exemple, la construction d'un vaisseau.

Voyez là-dessus le *Recueil des lois athéniennes*, par Samuel Petit, les œuvres de Démosthènes, de Xénophon, et surtout le commentaire d'un traducteur qui, à propos de je ne sais quelle allusion d'Ischomaque, donne l'explication suivante au lecteur : « Les Athéniens avaient le droit de

» proposer l'échange de fortune à quiconque leur parais-
» sait plus riche qu'eux, et pourtant leur paraissait moins
» imposé. »

La précaution de M. de Girardin pour prévenir les mensonges d'inventaire a donc pour elle la consécration de l'expérience.

Mais dira-t-on encore, car nous voulons épuiser toutes les objections, l'impôt sur le capital aura l'inconvénient de réduire le capital, qui est le premier moteur du travail, et par cela même de réduire le travail, et avec le travail le salaire.

Nous ne craignons pas ce danger, et voici pourquoi. L'impôt sur le capital combiné avec l'élévation du salaire, car dans le système de M. de Girardin tout est logique, tout est symétrique, aura pour résultat de grever le travail ancien et réalisé par l'épargne sous forme de capital, conséquemment net et liquide, pour permettre au travail actuel, chargé de toute la dépense du travailleur, de passer à son tour par l'épargne à l'état de capital. M. de Girardin impose la richesse déjà formée, pour aider une nouvelle richesse à se former. S'il ébrèche les millions plus ou moins oisifs dans les mains du rentier, il remplace ces millions au centuple dans les caisses d'épargne. Il crée donc par son système infiniment plus de capital qu'il n'en détruit. Seulement dans sa nouvelle distribution des charges et des avantages de la société, il fait une part plus équitable au travail actuel qu'au travail ancien, au vivant qu'au mort, au mérite qu'à l'héritage.

Et cela est heureux, car en saisissant le capital dans la main de l'oisif, en le détruisant insensiblement à la longue, il force le capitaliste à travailler à côté de son capital. Chacun, dans une société bien organisée, doit payer de sa personne

et de son intelligence. Aucune force ne doit être perdue. L'oisiveté est une fraude au préjudice du pays. La théorie de M. de Girardin imposera l'obligation à tout homme sensé, à tout homme prévoyant, de trouver l'emploi de son temps, de sa capacité. Aucune famille ne pourra être impunément inactive jusqu'à la troisième et quatrième génération. Toutes les puissances de production, bras, esprits et capitaux, seront ainsi utilisées, surexcitées et multipliées les unes par les autres dans une incommensurable progression.

M. de Girardin réalisera ainsi cette magnifique institution de la bourgeoisie, si elle était universelle, cette magnifique résultante de tous les progrès, cette classe de prédilection entre toutes les classes, qui est assez riche pour naître à la vie de l'âme par l'instruction, et assez limitée dans sa richesse pour être tenue au travail. Le travail combiné avec la joie de l'esprit, n'est-ce pas le glorieux baptême d'un nouvel Évangile ? N'est-ce pas là le complément de la destinée de l'homme sous le soleil?

M. de Girardin aura donc aux yeux d'un avenir et d'un avenir prochain, nous l'espérons, le mérite d'avoir prophétisé, que disons-nous? d'avoir virtuellement réalisé l'émancipation de la misère par deux principes d'une simplicité féconde et d'une application facile : par l'unité de salaire et l'impôt sur le capital. L'unité de salaire permet à l'ouvrier de vivre du produit de son travail. L'impôt sur le capital permet au salaire de devenir à son tour capital par l'épargne.

Quand un homme a découvert une pareille loi de dynamique sociale, cette découverte suffit à sa réputation. Nous n'ajouterons à cette exposition de doctrines aucune expression de sympathie. La démocratie est trop sévère pour

vouloir flatter l'amour-propre de personne. La vérité est à elle-même sa récompense, celui qui la trouve le premier est payé de ses veilles en la voyant reconnue, acclamée, developpée dans les intelligences. Le meilleur éloge que nous puissions faire des travaux de M. de Girardin, et l'éloge le plus sensible, nous en sommes convaincu, à son esprit, est assurément de méditer sa formule, de la comprendre, de l'expliquer, de la propager, de la fortifier de nos propres études et de nos propres pensées.

XV.

LEGOUVÉ.

HISTOIRE DE LA FEMME.

Voici l'histoire de la plus effroyable servitude que la force ait jamais imposée à la faiblesse. La femme est le crime de l'homme ; elle est sa victime depuis la sortie de l'Éden ; elle porte encore dans sa chair la trace de six mille ans d'injustice.

Le sauvage, son premier mari, commença par l'aimer à coups de poing dans la bruyère. Je trouve ce mariage légèrement sommaire. Je ne veux cependant pas me presser de gémir. Que l'homme primitif, qui est bien le singe le plus méchant de toute l'espèce, épousât sa femelle après l'avoir battue, je n'ai rien à dire pour le moment ; le singe suivait son instinct.

L'état de nature est après tout l'état de nature, et il avait sans doute sa raison secrète d'agir ainsi.

Aujourd'hui encore, l'animal à figure humaine de la Polynésie attend à l'affût, derrière un buisson, quelque

fiancée de passage. Lorsque le hasard jette une jeune fille sur son chemin, il l'étend par terre d'un coup de bâton. Il n'a pu trouver jusqu'à présent d'autre sacrement pour son mariage et d'autre code civil.

Mais plus tard, l'homme n'a pas la même excuse pour la brutalité de son affection. Il est pasteur, il est patriarche. Il vit au beau temps de la Bible, dans l'âge d'or de sa vertu. Il a regagné une partie du paradis; la religion commence à mettre la main à ses affaires; il a Dieu pour second.

Et cependant l'homme ne retourne pas à la femme la bonté de son Dieu pour sa destinée. Le mari achetait troc pour troc la compagne de son sommeil. Ma fille vaut tant de boucs et de moutons, disait le patriarche. Les voici, disait l'amant, et le marché était conclu.

Le berger ramenait ensuite dans sa tente son acquisition soigneusement enveloppée de la tête aux pieds et cachée sous un voile à tous les regards. La femme, ainsi achetée à la foire, et parquée pêle-mêle avec les autres têtes du harem, constituait le premier troupeau, le troupeau de luxe en quelque sorte du mari.

Elle était, pardon de l'expression, une bête de reproduction, qui n'avait, sur la bête de somme, que la supériorité d'un plaisir sur un service. Passive d'ailleurs, chaire morte et flottante à tous les caprices du maître, elle naissait, elle passait, sans connaître son âme un seul instant, sans placer dans la vie une seule volonté.

La femme était perverse, disait l'antiquité. Elle a eu dans le temps certaine intimité avec le serpent. L'oppresseur calomnie toujours la victime pour justifier l'oppression.

La littérature indoue a traduit quelque part, avec une intrépide naïveté, le mépris du monde ancien pour l'Ève éternelle, éternellement condamnée à l'injure. Le plus

grand saint de l'Inde, le plus grand héros de la pénitence qui ait jamais eu l'oreille de Vichnou, formule ainsi, dans je ne sais plus quel traité, le catéchisme du ménage.

« Écoute-moi avec attention, grand roi de Lilipa, disait-» il, et je mettrai sous le regard de ton esprit, la vertu » d'une femme attachée à son mari et à son devoir.

» Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre pour une femme » que son mari. Elle pratique la sainteté en lui montrant » en toute chose une parfaite obéissance. »

« Que son mari soit lépreux, hideux, ivrogne, débauché, » joueur, aveugle, sourd, muet, infâme, paresseux, perpé-» tuellement vagabond dans les joies du corps, une femme » persuadée qu'il est son dieu, doit lui garder toujours son » affection et lui offrir sa vie en sacrifice. »

« Si elle voit rire son mari, elle rira. S'il est triste, elle » sera affligée. S'il pleure, elle pleurera. S'il l'interroge, » elle répondra. Lorsqu'il aura mangé, elle mangera. Elle » jeûnera lorsqu'il aura jeûné.

» Elle aura soin de balayer tous les jours la maison et de » répandre la bouse de vache sur le pavé.

» En présence de son mari elle doit toujours avoir les » yeux fixés sur lui pour attendre son commandement, et » lorsqu'il l'appelle, accourir.

» S'il chante, elle doit battre des mains, et s'il danse, » tressaillir d'admiration. Si la colère lui monte au visage, » s'il la menace, s'il l'injurie, s'il la frappe injustement, » elle courbera la tête, elle lui saisira les mains, les baisera » avec douceur et lui demandera pardon. »

Enfin, pour couronner ce dogme complet d'obéissance, le mari emmenait avec lui la femme dans le tombeau. Non-seulement elle devait rire quand le mari riait, mais encore, quand le mari mourait, elle devait mourir.

La barbarie des premiers peuples ne pouvait admettre que la femme eût la liberté de ses pas pour marcher à la lumière du soleil. Elle la tenait cloîtrée derrière un triple verrou, sous la garde des eunuques, elle lui refusait jusqu'à la propriété divine de sa beauté et lui jetait sur la figure un linceul.

Ce sourire de grâce que Dieu avait attaché de ses mains sur le front de sa créature bénie comme son plus pur rayon, était alors pour le législateur un danger public. La splendeur de la jeunesse était, en effet, une provocation au désir. La logique de la compression transportera plus tard cette théorie de la beauté à la pensée. Elle déclarera que la pensée est aussi une provocation à l'examen. Mais ne précédons pas le temps, la loi censura le regard avant de censurer l'idée.

Il y eut cependant deux peuples qui trouvèrent quelque intolérance à supprimer entièrement par la grille du harem la liberté de la femme, et dans l'ingénuité de leur âme, ils voulurent simplement la régler. C'étaient le peuple égyptien et le peuple chinois. L'un et l'autre résolurent admirablement ce problème de liberté limitée, qui restreint imperturbablement la liberté, et qui avait tout l'avantage de la servitude. Voici comment :

La loi égyptienne interdit aux cordonniers, sous peine de prison, de faire des souliers aux femmes, même les souliers les plus innocents du monde, de papier ou de biblos. Ce fut l'article premier. Par l'article second, la même loi défendait aux femmes de sortir sans chaussure. A cela près, elles étaient libres d'aller et de venir.

La Chine a été encore mieux avisée que l'Égypte. Elle a épargné la dépense d'une nouvelle loi à son législateur. Elle a laissé là le cordonnier. Elle a simplement déclaré que

la meilleure manière d'apprendre à marcher à la femme était de lui briser, dès l'enfance, le pied dans un étau.

La femme a cru sur parole à ce perfectionnement de sa nature. Et maintenant, obligée de garder l'équilibre, lorsqu'elle est debout, sur deux moignons de chair taillés en pointe, et d'appuyer à chaque pas sur deux plaies vives, elle peut à peine aller de sa broderie à son lit, et de son lit à sa broderie. Prisonnière par mode, elle est dans son genre la plus sublime conception du génie humain. Le Chinois lui laisse la gloire de façonner elle-même, à force de douleurs, sa servitude.

Athènes et Rome traitèrent la femme avec plus de courtoisie. Néanmoins, la philosophie grecque affirma gravement qu'elle avait une âme de second ordre dans l'humanité. Elle lui retira la volonté, comme à l'esclave, et la condamna à perpétuité à l'ignorance.

La femme, excommuniée de la pensée, chercha une compensation dans la sensualité. Elle prit les vices de l'esclave. Elle vida les coupes à la dérobée. Son mari lui cachait la clef du cellier. Et en l'embrassant le soir, au retour de la place publique, il lui flairait l'haleine pour savoir si, pendant son absence, elle n'avait pas attenté aux amphores.

Le Romain, médiocrement philosophe par tempérament, n'avait pas pesé l'âme de la femme à la balance de sa dialectique. Il ne pouvait donc déclarer en conscience que cette âme, fraudée à l'origine par le Créateur, pesait juste la moitié du poids de l'homme, mais il pratiquait constamment à son insu l'opinion de la philosophie.

Il enfermait sa femme dans une infranchissable tutelle. La tutelle était la muraille mystique qui avait remplacé la clôture du sérail. La quenouille était, à ses yeux, la su-

prême vertu de sa compagne. Lorsque la matrone avait filé toute la journée, il trouvait qu'elle avait merveilleusement rendu témoignage de son intelligence. Si un Romain ressuscitait de notre temps, il épouserait la *mull Jenny*.

Enfin, le mari pouvait répudier sa femme à volonté, la reprendre, la prêter à son ami, la juger en famille, la tuer. La loi le voulait ainsi. Il n'usait pas toujours de la permission ; mais parfois, il la faisait fouetter si rudement par ses affranchis, que la malheureuse en mourait. Ainsi mourut Rhegilla, si j'ai bonne mémoire, par l'ordre d'Hérode Atticus.

L'Évangile releva la femme de cette interminable anathème; il lui restitua son âme avec l'obligation de faire son salut; il lui versa sur la tête la même eau de régénération que sur la tête de son mari; il lui appliqua le bénéfice du sang versé au Calvaire; il lui ouvrit la porte de l'Église; il l'associa au martyre. Il lui décerna l'apothéose du paradis. Elle était exclue du banquet : il l'appela à la table de sa communion. Elle était déchue de toute espèce de droit à la gloire : il la couronna de l'auréole.

Mais si la femme était religieusement rachetée de l'indignité intellectuelle et morale qui avait jusqu'alors pesé sur sa destinée, elle était civilement en beaucoup de circonstances la première servante de son mari. Elle relevait toujours d'une autre volonté. Le vieux droit romain la suivait, sa verge de fer à la main, jusque dans l'église.

Elle était encore mineure, mais déjà à moitié émancipée de sa minorité. Chaque jour elle brisait un nouvel anneau de la longue chaîne de servitude qu'elle traînait à son pied depuis l'origine de l'histoire. La révolution française la surprit dans cette situation mixte, moitié dépendante, moitié

indépendante ; et trop affairée ailleurs, sans doute, elle ne comprit pas la grandeur de cette question. Elle en légua du moins la solution à une autre génération d'idées.

M. Legouvé accepte courageusement ce legs de la révolution. Il cherche de bonne foi la place de la femme dans la société. Il interroge patiemment l'histoire. Il écrit en toute modestie l'oracle de la Sibylle. Il cherche uniquement à préjuger l'avenir par le passé. Or, voici ce que dit la voix du temps à toute oreille qui veut écouter la sagesse :

L'homme et la femme unis constituent l'humanité. L'humanité n'existe que par leur union. Mais la Providence les a créés deux, et différents par conséquent pour deux œuvres différentes. Elle leur a donc donné des aptitudes diverses comme les formes de leur organisation.

Je dis des aptitudes, et non des facultés, ainsi qu'on le répète trop souvent. L'homme n'a pas une faculté que la femme n'ait également dans son intelligence.

La raison? elle l'a sûrement. L'imagination? elle l'a aussi. La mémoire? elle l'a encore. La volonté? qui peut en douter?

Seulement la pondération de ces diverses facultés entre elles est tout autre dans l'homme que dans la femme. L'homme, par exemple, soit dit sans vouloir usurper sur le lieu commun, a plus de raison que de sensibilité. La femme, au contraire, et en cela j'envie sa nature, a plus de sensibilité que de raison. L'homme complet est celui qui allie la sensibilité à la raison. Il est alors l'homme et la femme unis en une seule personne. Il est l'être humain porté à sa suprême puissance : il est le génie.

Cette différence d'équilibre entre les diverses facultés constitue la différence d'aptitudes. La société ne peut plier des aptitudes dissemblables à des attributions semblables,

sans violer la loi de diversité, qui est la loi même d'harmonie.

La femme est physiquement, moralement prédestinée à exercer un autre ordre de fonctions que l'homme dans la famille. L'homme, actif, robuste, agit au dehors, travaille au soleil. La femme, délicate, aimante, élève l'enfant, administre la maison.

Mais est-ce à dire pour cela que ce travail-ci n'exige pas autant que ce travail-là l'intervention et par conséquent la culture de l'intelligence? Comment! il faudrait moins d'intelligence à la femme pour élever son enfant, pour lui créer une âme jour par jour, pour lui verser, je ne dis pas le lait du corps, car qu'est-ce que cela? mais le lait de l'esprit, qu'au mari fabricant, ou marchand, pour veiller sa machine, courir le marché, auner son coton et régler son escompte? Vous ne le croyez pas, entre nous, ne fût-ce que par respect pour votre mère qui a façonné votre pensée. Or, il est aussi difficile, probablement, de façonner une pensée que n'importe quelle étoffe. Toute la question est là, et pas ailleurs; et M. Legouvé, en la comprenant ainsi avec sa haute intelligence, l'a dégagée de toutes les ombres qui jusqu'à présent l'avaient voilée.

Eh bien! quelle éducation intellectuelle donnez-vous à l'élite même de vos femmes dans votre société? Vous leur enseignez à peu près l'histoire, à peu près la géographie, à peu près la grammaire, à peu près la littérature, à peu près la langue allemande, ou la langue italienne, ou la langue anglaise, et, lorsqu'elles ont légèrement effleuré du bout du doigt ces diverses études, vous déclarez le livre de la science fermé pour elles, et vous les lancez dans le monde à la rencontre d'un mari.

La véritable éducation de la femme, à l'heure qu'il est,

là, sous nos yeux, ne consiste pas précisément dans le plus ou le moins de connaissance qu'elle peut donner à son esprit pour la vocation sévère de la maternité. Elle consiste principalement dans je ne sais quel savant noviciat de la séduction, dans l'art de la musique, de la danse, de la toilette, du chant, du dessin, dans tout ce qui peut poétiser, charmer, et en conséquence abréger la distance qui la sépare du mariage.

Votre éducation apprend surtout à la jeune fille à tenter un fiancé. On dirait que son contrat une fois signé, et son voile plié dans son armoire, sa destinée est épuisée, sa vie finie. Son éducation lui est inutile désormais; elle n'a plus qu'à congédier cette âme d'emprunt qu'elle avait prise, comme une amie de jeunesse, uniquement pour l'accompagner jusqu'à la mairie.

Notre siècle corrigera, je l'espère, avec M. Legouvé, cette éducation de passage, qui correspond dans la vie de la femme à une seule minute. La femme doit recevoir une instruction qui rayonne également sur toutes les heures de sa destinée; elle doit fortifier, diviniser de plus en plus son âme par l'étude, respirer cette autre âme extérieure et flottante de la science, monter plus près du ciel, en puissance et en vérité, créer une sympathie de plus en elle avec le monde des anges, je me trompe, des esprits; préparer d'avance une huile de senteur à la blessure de la vie, et une dignité à la vieillesse.

Vous voulez que la femme trempe sa lèvre à la connaissance, mais pour quoi faire ensuite? nous dit-on. Sans doute pour écumer plus philosophiquement le pot du ménage? Oui, précisément pour cela, répondrons-nous. Mais attendez.

Courtisane ou ménagère, a dit quelqu'un. Ce mot a plu

énormément à tous nos vieillards d'idées. Malgré cette bonne fortune, il est faux, de toute fausseté. Je retourne l'adage et je réponds à mon tour : Toute femme aujourd'hui, émancipée de la vie du travail, qui serait simplement une ménagère, serait plus ou moins courtisane. Car, qu'est-ce que la courtisane? une femme qui donne simplement son corps à l'homme, parce qu'elle n'a pas autre chose à lui donner. Laissez une âme vide à la femme, et soyez sûr que la passion viendra toujours la remplir.

Et quelle idée vous faites-vous donc du mariage, je ne dis pas dans les classes laborieuses, — là les intelligences de l'homme et de la femme sont équilibrées entre elles par l'ignorance, — mais dans les classes affranchies? Lorsque vous dites à l'homme : Toi, tu auras toute connaissance, tu marcheras environné de lumière; et que, vous tournant ensuite vers la femme, vous ajoutez : Toi, tu iras vêtue d'ombre et tu vivras dans le néant de la pensée.

Et vous ne voyez pas que ces deux destinées ne pourront plus, séparées de toute la largeur de l'âme, vibrer à l'unisson, et qu'étrangères l'une à l'autre jusque sous le même rideau, elles n'auront jamais une croyance commune, une espérance commune à échanger dans les longs entr'actes du mariage? Que le mari chargé d'idées ou de prophéties ne pourra les communiquer à la vie la plus voisine de sa vie, et, par ces confidences échauffées et purifiées à la flamme de l'amour, associer sa femme, sa plus chère intimité, à sa propre grandeur?

Allez, allez; unissez les sommeils dans votre paradis de pot-au-feu, sans unir les esprits; mais retenez bien ceci : En pressant dans ses bras une âme nulle, le mari presse seulement une servante de plus. Et comme l'homme cherche avant tout le mariage de la pensée, savez-vous ce qu'il

fera? Il imitera Périclès, il passera chez Aspasie. Aspasie était en effet la femme légitime; la courtisane était la ménagère. Tenez, l'industrie est plus généreuse que vous, en mettant chaque jour la machine à la place de la quenouille, la navette à la place de l'aiguille; elle dégrève chaque jour ainsi la femme d'un travail et d'un fardeau, pourquoi? Pour convertir en loisir une intelligence, pour harmoniser par l'instruction les deux parties de l'humanité. Le progrès ne peut pousser l'homme en avant pour laisser sa femme en arrière. Il n'est pas ce Troyen distrait qui oublie au jour des grandes épreuves sa compagne en chemin.

Si le socialisme n'a pas une bonne nouvelle à porter dans le monde pour la femme, s'il ne l'élève pas en dignité, en vérité, s'il n'efface de son front la flétrissure du Code civil, s'il ne lui accorde pas l'égalité de droits dans le ménage, tout en respectant l'inégalité d'aptitudes, je le déclare pour mon compte, ce socialisme exclusivement célibataire pourrait bien être incomplet. Il lui manquerait à peu près la moitié de l'humanité. Il serait le dieu barbu, le bouc Mendès, à qui l'Égypte immolait ses jeunes filles.

Je ne sais pas si M. Legouvé est socialiste, mais il a dit sur la femme le vrai mot de l'histoire. La question d'ailleurs était pour lui héréditaire. Elle lui appartenait un peu par droit de naissance. Il a noblement tenu son blason. Il a vengé une fois de plus la femme dans sa famille.

Je voudrais pouvoir ajouter une considération; mais l'idée me déborde; je parlerai ailleurs. Je dirai seulement ici à mes frères de combat : L'avenir n'aura vaincu le passé que le jour où il aura mis la femme de son côté. Jusqu'alors il ne mérite pas la victoire.

XVI.

ALMANACH

DES CHEMINS DE FER.

Almanach pour almanach, nous préférons encore l'almanach du temps de Nostradamus ou de Mathieu Laensberg. Certes, M. Pagnerre a mis au monde une belle collection d'almanachs, à ne pouvoir les compter. En veux-tu, en voici, en voilà : almanach bleu, almanach rose, almanach rouge, almanach illustré, almanach doré sur tranche, almanach de la science, almanach du jardinage, almanach de l'illustration, almanach de la littérature, almanach du chemin de fer, car le chemin de fer a aussi son almanach, comme si la locomotive n'était pas la négation du temps par excellence. Eh bien ! encore un coup, à cette magnifique tribu d'almanachs, plus nombreuse que la postérité de Jacob, nous préférons l'almanach de Nostradamus ou de Mathieu Laensberg.

Car un almanach est fait pour dire au monde la bonne aventure, et Nostradamus était un devin de profession aussi bien que Mathieu Laensberg, devin ou sorcier, peu importe, du moment qu'il nous racontait d'avance notre

histoire. Mais l'un est mort et l'autre aussi. Et que nous parle-t-on maintenant de table tournante! La table tournante est la plus sotte manière de questionner l'avenir. Six augures mélancoliquement dressés sur leurs doigts comme des hérons sur leurs pattes, attendent à la ronde, la bouche béante, un heure durant, qu'une planche épileptique leur parle dans la manche d'habit. C'est la torture, cela, à la différence cependant que l'interrogateur ici est le patient et que le patient est le bourreau.

Mais au temps de Nostradamus on n'avait qu'à ouvrir le premier almanach venu pour avoir le mot du destin. Au fond même Nostradamus et le destin étaient deux têtes dans le même bonnet. Un jour Henri IV, encore enfant, changeait de chemise. Le célèbre astrologue lui examina le corps avec attention. *Tu seras roi de France*, dit-il après examen, *et de Navarre*. De Navarre, cela coulait de source; mais de France, qui pouvait alors l'imaginer? Charles IX régnait, et pour le remplacer au besoin il avait son frère le duc d'Anjou; à défaut du duc d'Anjou, son autre frère le duc d'Alençon, et à défaut de l'un ou de l'autre, leur descendance en toute probabilité, car enfin il était impossible de prévoir que deux frères bien portants viendraient à mourir à la file sans laisser trace de lignée. Sur quoi le chroniqueur l'Estoile fait cette réflexion : « Ce qui sem-
» bloit lors incroyable est arrivé en nos jours. Laquelle
» histoire prophétique le roy a depuis racontée fort sou-
» vent, même à la reyne; y adjoutant par gausserie qu'à
» cause qu'on tardoit trop à lui bâiller la chemise, afin que
» Nostradamus pût le contempler à l'aise, il eut peur qu'on
» vouloit lui donner le fouet. »

Le fouet, vous entendez; car alors on donnait le fouet à un prince ni plus ni moins qu'à un vilain, et même à un

roi tout fait, ne vous en déplaise, comme il arriva un jour à Louis XIII, du temps qu'il était en jaquette, pour n'avoir pas voulu réciter sa leçon. La chose faite et toute chaude encore, le petit écolier couronné alla trouver sa mère pour avoir raison de sa mésaventure. A son approche, Marie de Médicis, qui pratiquait religieusement l'hommage qu'une reine bien élevée devait de par l'étiquette à la monarchie, fit une profonde révérence à Sa Majesté fouettée. « Tenez-» moi quitte du fouet, Madame, dit Louis XIII, et je vous » tiens quitte de la révérence. » Marie de Médicis en conclut que son fils aurait avec l'âge prodigieusement d'esprit. On sait comment le mélancolique comparse de Richelieu a tenu promesse. Le malheureux, hélas! n'eut d'esprit que le jour où il reçut le fouet.

Louis XIV en passa par là comme son père, et, de fait, à en croire la chronique, il le mérita souvent. Un soir la cour, allant à Fontainebleau, logea quelque part à Corbeil en camp volant. Le logement était si court qu'il fallut coucher le roi dans un cabinet et mettre à côté de son lit le duc d'Orléans. Le matin à son réveil le roi oublie la mitoyenneté, et sans penser à mal, crache sur l'oreiller de son frère cadet. Le duc d'Orléans répond sur le même ton, et malheureusement la réplique va tomber ailleurs que sur l'oreiller. Le roi, furieux de l'outrage, saute sur le lit de son frère, et ici, nous devons l'avouer, la langue française refuse de nous servir. Le duc d'Orléans, à son tour, paye la couche royale de la même monnaie, et voilà la branche aînée et la branche cadette en révolution ouverte assaisonnée de horions. Le maréchal de Villeroy dut venir mettre le holà. L'histoire ne dit pas cependant qu'il fit usage du fouet en cette circonstance.

Mais si depuis la mort de l'astrologie, l'almanach ne

sert plus à déchiffrer l'avenir, à quoi peut-il servir désormais? A mesurer le temps, dira-t-on peut-être. Comme si le temps avait une mesure! Eh quoi, parce que la terre fait trois cent soixante-cinq pirouettes par an autour du soleil, et que de chaque pirouette on a fait un jour avec un nom de saint par-dessus le marché, et que de sept jours on a fait une semaine, et que de quatre semaines, plus ou moins, on a fait un mois, et que de douze mois à la queue les uns des autres on a fait une année, on croit en conscience tenir le temps par là et le régler comme un banquier, par exemple, tient et règle sa comptabilité! Mais, année, mois, semaine, journée, tout cela est la fiction du temps, tout cela est son abstraction, sa mécanique, sa géométrie. Qu'importe donc à la vie, qui ne vit pas en définitive le mètre et le compas à la main, ce chiffre mort qu'on appelle le temps, qu'elle ne sent pas, qu'elle ne peut pas sentir?

Le temps pour l'homme, c'est le sentiment qu'il a du temps à un moment donné. Si le temps lui paraît long, il a été long; si le temps lui paraît court, il a été court en effet, Nos sensations, voilà nos heures, nos œuvres, voilà nos semaines. Laissons reverdir les feuilles et laissons-les tomber. Des saisons et puis des saisons, qu'est-ce que cela fait en dernière analyse? Quatre sont passées; eh bien, elles sont passées. N'allons pas pour cela mettre une croix au bout, comme pour marquer encore le décès d'une année, c'est-à-dire de la vingtième partie en moyenne et de la soixantième partie au maximum de notre existence, et jetant au feu l'almanach périmé, dire tristement, si nous sommes jeunes : Voici la vingtième partie, et si nous sommes vieux : Voici la soixantième partie de nous-même qui s'en va en fumée.

Qui calcule en mathématicien la durée du temps fait toujours une erreur de calcul. De vingt ans à trente ans, il y a dix ans d'intervalle, n'est-ce pas? et de trente à quarante, il y en a dix aussi. Pensez-vous que ce soit le même compte au calendrier vivant de l'esprit? Nullement. Les dix premières années, paraissent avoir duré pour le moins vingt années, et les dix dernières à peine six, mettez-en sept, si vous voulez. Pourquoi? Eh mon Dieu! dans la jeunesse, les sensations sont tellement variées, les actions tellement multiples, les idées tellement mobiles, les surprises tellement fréquentes, que le jeune homme semble, à son propre regard, avoir vécu la vie de plusieurs hommes, en quelques tournées de la terre autour du soleil. Dans l'âge mûr, au contraire, les pensées sont tellement immobiles, les occupations tellement réglées, les passions tellement rassises, les heures tellement monotones, que le vieillard perd la moitié de son temps en réalité. Que font, en effet, pour la mémoire deux journées passées de la même manière? Une seule journée. Il y a donc, somme toute, une journée perdue, une journée de moins par conséquent.

Nous nous rappelons avoir vu, dans notre enfance, un almanach du Directoire somptueusement placardé au manteau de la cheminée. Il devait, de toute évidence, la conservation de ce poste d'honneur au mérite particulier de deux gravures. La première représentait une barque avec un jeune rameur debout sur le devant et un vieillard assis sur le derrière. L'amour fait passer le temps, disait la légende. La seconde gravure représentait la même barque, mais en sens inverse. Le jeune homme cette fois était assis, et le vieillard tenait l'aviron. La légende disait : Le temps fait passer l'amour.

Assurément, l'idée était prodigieusement ingénieuse pour l'époque. Mais l'almanach du Directoire avait menti. L'amour ne fait pas plus passer le temps que le temps ne fait passer l'amour. L'amour prolonge le temps, au contraire. Une poignée de main, une fleur, une parole, un sourire, un regard, tout cela devient une date de la vie, une éternité : demandez-le plutôt à l'amant de Béatrix, et tout cela souvent n'a pas duré une minute à l'aiguille de l'horloge. Et la vieillesse venue, qu'on ne dise pas que l'amour est passé, car, passé ou non, il revit toujours dans l'âme du vieillard. Le vieillard aime encore, rien qu'en se rappelant qu'il a aimé. Notre âme est donc notre véritable calendrier. Ce qu'elle retient existe toujours, et ce qu'elle ne retient pas n'a jamais été. A ce point de vue on doit nier l'almanach aussi bien que la pendule.

Nous connaissons tous cette affreuse chose qui, par une sorte de disgrâce intime, n'a jamais pu avoir une forme agréable ni une voix harmonieuse, qu'on a mise d'abord sur une gaîne, puis sur une cheminée, qu'on a tournée, retournée, contournée, surchargée de muses rêveuses, de sibylles, de coqs, d'amours, de cathédrales; logée dans le ventre des nègres, assise sur le dos des éléphants, plantée sur les obélisques, insérée dans des paysages; cette chose enfin qui porte un cadran de faïence divisée en douze parties égales, divisées elles-mêmes en soixante parties, et un tourne-broche invisible destiné à manœuvrer deux aiguilles différentes d'humeur, l'une paresseuse et l'autre active, comme Marthe et Marie.

Eh bien ! la pendule est la première tyrannie de l'homme en société. La vie tout entière est à la merci de la pendule. Tu n'as pas faim, mais ta pendule a faim pour toi, va manger; tu tombes d'inanition, mais la pendule n'a pas

encore d'appétit, va faire en attendant un tour de promenade; tu veux dormir le matin, mais ta pendule a l'éveil, et de son fausset argentin elle te crie : Il est huit heures, allons, debout!

Tu as enfin franchi le seuil béni, les fleurs mourantes exhalent un parfum discret dans la porcelaine, les rideaux retombés sur les vitres imposent silence jusqu'à la lumière du soleil. Juliette est languissamment étendue sur les coussins, les bras arrondis et les mains croisées derrière la tête pour porter le poids de ses rêveries. Les plis gonflés de sa robe de mousseline flottent autour de son corps comme les ailes du cygne soulevées par le souffle électrique d'un soir d'été, et retombent avec un mouvement de voluptueuse pudeur sur ses babouches de sultane. Le narguilé extatique vient de rendre le dernier soupir, et son âme embaumée erre encore sous le plafond, mais l'aiguille hypocrite glisse insensiblement sur son orbite, et te congédie brutalement au milieu d'une phrase inachevée : Va-t'en, voici l'heure du dîner.

En un mot, la pendule fait de l'homme un musée méthodiquement rangé par casiers, et destitue son âme de toute liberté d'action pour l'élever à l'illustre fonction de machine. On offrit un jour à une duchesse du dix-septième siècle une horloge merveilleuse, qui sonnait le quart pour la première fois de mémoire d'horloge. La belle dame refusa cette primeur. Cela me couperait la vie en trop de morceaux, répondit-elle. Cette duchesse avait raison.

Et nous aussi nous repoussons almanachs et pendules de notre voisinage, parce que tout cela coupe la vie en trop de morceaux ou prétend la peser à je ne sais quelle fausse balance. Mais on ne mesure pas plus le temps que

l'espace. Autrefois on disait : Il y a de cette ville à cette autre une journée de marche, et pour graduer la distance on mettait de lieue en lieue une borne sur le chemin. Mais aujourd'hui l'espace est supprimé. On ne voyage plus on arrive. Il n'y a que la première et la dernière borne à la rigueur qui puissent compter.

Un bourgeois était assis un jour devant un feu de cuisine. Il réfléchissait profondément, et je ne suis pas bien sûr que ce fût à son dîner. La marmite pendant ce temps-là bouillonnait à petite dose, et laissait exhaler en murmurant un nuage de vapeur. C'était un pot-au-feu de savant. Une patte de coq à fleur d'eau et une carotte étaient chargées conjointement de la difficile mission de faire un potage.

— Vois-tu cette vapeur blanche ? dit le mari à sa femme pendant qu'elle passait et repassait d'une main légère l'écumoire sur la marmite, tu la laisses négligemment partir par le tuyau de la cheminée, et cependant si jamais une heure ou l'autre on savait la ramasser en quantité suffisante, on pourrait avec elle changer la face de la terre habitée.

Et le savant reprit sa rêverie.

Sa femme, il faut lui rendre cette justice, n'en était pas à remarquer pour la première fois que son mari avait le coup de marteau ; mais ce dernier accès de folie semblait combler la mesure, et pour sa sûreté personnelle elle en demanda l'explication.

— C'est le secret de la marmite qui bout, répondit le savant.

Cent ans après, mettez plus, mettez moins, si vous le voulez, un fabricant de bonnets de coton, par là, quelque part en Angleterre, trouva le secret de la marmite qui bout, c'est-à-dire le premier mot du secret. Il enferma la

vapeur sous clef et il lui dit : Travaille ; et la vapeur obéissante, levant et ramenant sans cesse au-dessus d'elle deux grands bras d'acier, fila et tissa le coton avec tant d'aisance et tant de rapidité, qu'avant la fin de l'année, pour peu qu'on l'eût laissée faire, elle eût habillé tout le genre humain.

A peu près vers le même temps, un autre fou, mais celui-là bien et dûment déclaré fou par l'Institut, imagina de mettre la marmite qui bout à bord d'un navire pour le faire marcher à la façon d'un palmipède contre vent et marée. La folie réussit à merveille. Le premier marin qui vit de la côte ce ponton fumant crut avoir affaire à quelque brûlot du démon. L'enfer ennuyé sans doute de vivre au centre de la planète avait lancé quelque volcan à la mer et naviguait pour son agrément.

A une génération de là, un charretier aussi sensé que l'Institut vit un jour, en conduisant sa charrette, une armée de pionniers faire un chemin tantôt sous terre comme les taupes, tantôt dans la cime des arbres comme les écureils. On lui dit que, sur cette route-là, les voitures iraient de leur propre mouvement. Le charretier, qui n'avait jamais vu aller de charrettes sans chevaux, donna un coup de fouet aux siens pour toute réponse. Il rit longtemps, dans sa barbe, des fous qui travaillaient pour le roi de Prusse, en ce moment.

Cependant, on met la machine qui bout sur quatre roues ; elle part, traînant derrière elle un interminable tourbillon de voyageurs, elle souffle, elle fume, elle vole ; les maisons, les champs tournent et fuient ; les buissons, les moissons plient et roulent en longues vagues sur son passage, au vent de sa vitesse, elle plane au-dessus des forêts, et un instant après elle plonge avec un bruit de

foudre sous les profondes catacombes de la colline.

Alors elle jette un coup de sifflet aigu, déchirant, désespéré, comme l'adieu éternel de l'homme à la lumière, elle sème sur le sol ses entrailles ardentes, et projette la lueur sinistre de ses flancs embrasés sur les parois humides du souterrain. Elle répète toujours son cri strident, mais tout à coup le cri meurt, la nuit disparaît et le voyageur ébloui retrouve les plaines recueillies qui dorment dans le voluptueux abattement du plein midi, et les noyers inondés de soleil qui jettent sur les pentes, par grandes masses, les silhouettes de leur feuillage.

Parfois une ombre rapide vient à passer sur la vitre des voitures. C'est un convoi qui roule en sens inverse, emportant, lui aussi, une caravane, avec la rapidité du cheval de la ballade. Mais si les morts allaient vite, les vivants vont encore plus vite aujourd'hui. Puis quand la route est terminée, un homme, un enfant, prend cette locomotive tout à l'heure furieuse et déchaînée, et l'a conduit paisiblement à la main au-dessus d'un soupirail pour l'immoler comme la génisse de l'hécatombe. Elle laisse échapper la vapeur comme par une blessure, elle frémit avec fureur, pousse un dernier gémissement et tout rentre dans le silence. Ce n'est plus que de la matière au repos.

Et ce serait précisément à l'heure,—que dis-je à l'heure, il n'y a plus d'heure, la langue humaine est à refaire,— où le temps est aboli, où l'espace est anéanti, où l'homme désormais investi du privilége d'ubiquité vit à la fois partout et vit d'une telle vitesse qu'il brouille toutes les minutes et n'en fait en réalité qu'un seul instant, ce serait à cette heure-là qu'on voudrait faire des almanachs, et surtout des almanachs de chemins de fer? Ce serait à coup sûr le premier de tous les anachronismes.

XVII.

GAILHABAUD.

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE.

L'architecture est pour le moins la moitié de l'humanité, car l'humanité est faite tout à la fois de chair et de pierre. Si même nous avions à définir l'homme, nous l'appellerions un animal enveloppé d'une maison, avec la faculté de changer indéfiniment d'enveloppe, privilége énorme qu'il a sur la tortue.

A ce point de vue, nous avons étudié avec une vive curiosité l'*Histoire de l'architecture*, par M. Gailhabaud. A la bonne heure, voilà de l'histoire comme nous l'aimons. Elle ne va pas choisir une seule famille de monuments comme l'église ou le palais. Elle a encore un regard de sympathie pour toutes les œuvres de la truelle sans exception, depuis la fontaine jusqu'à la halle, depuis la halle jusqu'à la maison, et depuis la maison jusqu'à l'hôpital. Elle est aussi complète que la société, c'est-à-dire aristocratique et plébéienne à la fois.

Ce n'est pas encore assez. M. Gailhabaud a cru devoir réserver une place dans son travail à toute forme d'art plus ou moins parente de l'architecture : à la sculpture, à l'arabesque, à la peinture sur verre, à la mosaïque, à la ferronnerie. Il donne la physionomie entière du monument avec tout son luxe, dans toute sa toilette, et il ne la donne pas uniquement d'une façon abstraite par la parole, mais encore sous une forme sensible, par la gravure. Il décrit, et il montre ce qu'il décrit. Son ouvrage est mieux qu'un traité, c'est un musée.

Il a laissé l'antiquité à l'écart; il entreprend seulement l'architecture à partir du cinquième siècle jusqu'à la Renaissance; seulement, que disons-nous là? C'est déjà beaucoup. Car il a, chemin faisant, bien des révolutions de la pierre à raconter. Comme l'architecture, à tout prendre, est la métamorphose continuelle de la vie humaine écrite à coups de ciseau, nous allons suivre pas à pas à ce point de vue le travail de M. Gailhabaud. Nous lui demandons pardon de la licence, mais pour le moment nous sommes plus philosophe qu'artiste. Que voulez-vous? le temps le veut ainsi.

Et d'abord constatons un fait d'histoire. L'homme n'a pas créé à proprement parler l'architecture. L'architecture se développe comme la végétation, en vertu d'une force latente et d'après un type préconçu dont personne ici-bas n'a encore le secret. L'homme sans doute met la main à l'œuvre, mais sans pouvoir modifier avant l'heure, de fond en comble du moins, le devis mystérieux dont il est purement et simplement l'exécuteur. Il est faux de croire qu'un architecte, fût-il Michel-Ange, peut choisir à son gré telle ou telle ligne, telle ou telle combinaison de lignes, pour élever une cathédrale ou une caserne.

La ligne est toujours imposée par l'époque ou plutôt l'idée régnante d'une époque. Le génie appelé à bâtir est donc forcément tenu à rester dans la donnée de ce programme.

Du moment que la pierre sous le doigt de l'homme revêt nécessairement certaine forme déterminée, comme la fleur au sortir du bourgeon, l'architecture prend par cela même quelque chose de la fixité de la nature, et à l'exemple de la flore, rentre dans la possibilité de la classification. On peut classer les monuments, de même que les plantes, en diverses familles groupées sinon par latitudes, du moins par époques, ces latitudes de l'histoire. Une nomenclature ainsi comprise serait tout simplement la botanique appliquée à l'architecture. L'ouvrage de M. Gaillhabaud pourrait à la rigueur en être le premier catalogue.

Cela étant, on trouve sur le sol, depuis l'invasion du christianisme, trois espèces successives d'architectures : d'abord, l'architecture romane, dont le cintre est le premier caractère ; ensuite l'architecture gothique, dont l'ogivé est l'originalité ; l'architecture italienne enfin, dont l'éclectisme est le cachet. Chacun de ces styles, comme nous allons le voir, correspond à un ordre d'idées.

Le monde issu du christianisme est taciturne, souffrant, désespéré, affaissé sur lui-même ; l'âme encore pleine de l'ombre funèbre des catacombes, il croit que la terre va mourir. ***Dies iræ solvet seclum in favillâ.*** Il vit à genoux, la tête perpétuellement penchée sur un tombeau. L'architecture romane traduit à merveille ce sentiment de tristesse et d'apocalypse. Elle est massive, appesantie sur elle-même, semée de figures grimaçantes, éclairée de rares fenêtres. Elle semble uniquement couver une seconde église mysté-

rieusement cachée aux entrailles du sol et appelée la Confession. Elle affectionne la ligne droite de préférence. La ligne, comme la mort, y prend sans cesse un niveau. Quant à l'architecture civile, elle est purement et simplement une reproduction de la villa : une cour intérieure entourée d'arcades. Le moine remplaçait le seigneur romain.

Mais avec le temps le christianisme finit par croire à l'existence de la terre et par y prendre goût après y avoir pris le pouvoir. Alors il secoue sa tristesse et sa prédilection pour la laideur. Il devient alerte et ambitieux. Il abandonne la ligne trapue pour la ligne ardue. Il passe du cintre à l'ogive. L'architecture fait explosion dans l'espace sous forme de cathédrale. Elle semble vouloir atteindre d'un jet hardi le paradis. Elle simule admirablement l'apothéose gigantesque de l'Église. Une voix perdue dans le nuage, au sommet du clocher, y célèbre un perpétuel hosanna. Dans cette architecture triomphale la ligne est une infatigable aspiration. Elle monte toujours. Quant à l'architecture civile, elle imite cet exemple. Resserrée autour de la cathédrale comme par un mouvement d'effroi, elle élève éperdument au-dessus de la rue ses toits sveltes aiguisés en pignons. Quoique la maison, le plus souvent, fût construite en bois, elle avait, elle aussi, sa vanité. Elle pointait dans l'air le plus haut possible.

Mais, grâce à Dieu et aussi un peu au génie antique, ressuscité du tombeau, comme par un miracle, à l'époque de la Renaissance, l'homme rentre en possession de son âme. Il pense par lui-même, il croit uniquement à la vérité démontrée par le raison en vertu de l'harmonie préétablie entre la vérité et la raison, comme entre la lumière et le regard. Alors l'initiative, en fait d'art, passe de

l'Église à la société. Ce n'est plus le temple qui est le prototype, c'est le palais. De ce moment, la ligne est élégante, capricieuse, ondoyante, diverse, comme si elle cherchait à suivre dans sa courbe infinie l'évolution infinie de l'âme humaine à sa première heure d'indépendance. Cette architecture-là est lumineuse, expansive, harmonieuse, opulente, car chaque décor, chaque coup de ciseau était un rêve de bonheur. L'homme est heureux, ou à peu près, et son habitation exhale au dehors comme un sourire.

A partir de la Renaissance, l'architecture est purement civile, et par cette raison, M. Gailhabaud à supendu là son travail. Nous le regrettons dans l'intérêt de notre idée, ou si l'on aime mieux de notre illusion. Car c'est surtout dans l'étude comparée de la demeure de l'homme, de siècle en siècle, qu'est la meilleure partie de l'histoire, de l'histoire qui n'est pas encore faite, sans doute, mais qui sera peut-être faite un jour, s'il se trouve jamais un homme de bonne volonté pour tirer la conclusion sociale de l'ouvrage purement architectonique de M. Gailhabaud. La question, du moins, mérite d'être posée. La résoudra ensuite qui pourra. La voici :

Le monde est quelquefois inquiet sur l'idée de progrès. De Molière au vaudeville, où est le progrès? nous demande-t-on souvent, et de César Borgia à tel principicule sorti d'un palais d'Allemagne, où est-il encore? Où il est? tenez-vous à le savoir? Il est dans votre maison, dans votre habit, dans toute cette vie extérieure, qui ne réalise en définitive autour de vous que votre propre vie intérieure, sans cesse plus approvisionnée de sentiments et d'idées, sans cesse plus riche, sans cesse plus curieuse, sans cesse plus ambitieuse d'espace et de jouissance.

L'homme a trois enveloppes concentriques autour de

lui, qu'il travaille de ses propres mains, et qu'il élargit indéfiniment à la mesure indéfiniment progressive de la civilisation. Ces trois enveloppes sont le vêtement, la maison, et enfin la nature, depuis le jardin jusqu'au voyage. Là et sur cette triple circonférence de sa personne, il réfléchit chaque jour et il réalise son moi, son esprit. Qu'est-ce le vêtement, toujours changeant de peuple en peuple, sinon le commentaire visible de la civilisation? Le passage de la peau de bête au tissu de laine, et du tissu de laine au tissu de coton, et du tissu de coton au tissu de soie, explique à notre avis le secret de l'humanité. Un historien qui ferait l'histoire philosophique des formes et des couleurs du costume, à tous les temps et de notre temps, ferait par cela même l'histoire de toutes les idées et de toutes les passions qui ont possédé, qui possèdent encore cet être appelé homme, toujours fait et toujours à refaire.

Ce que nous disons du costume pour la connaissance du passé, nous le dirons encore, à plus forte raison, de l'appartement. Il nous serait aisé, le livre de M. Gailhabaud à la main, de démontrer comment l'homme mis sans cesse en appétit de progrès en vertu des progrès déjà réalisés, épanche, rayonne continuellement autour de lui une vie plus accumulée, plus intense, plus impérieuse et plus exigeante dans ses moyens de satisfaction Au moyen âge, l'habitation est vaste, nue, vide, froide, vague, obscure, inanimée. Mobilier restreint, distribution grossière, espace prodigué. Peu de meubles, point de glaces, encore moins de décorations. Un bahut, un dressoir, un prie-Dieu, un lit à colonnes, une table et un banc de chêne pour asseoir les convives, voilà, à peu de chose près, tout le luxe intérieur du château.

Les sonnettes et les lampes sont inconnues ; les escaliers

dérobés attendent leur inventeur ; les alcôves paraîtraient à coup sûr des raffinements de civilisation ; les cabinets de toilette doivent être pour le moins les tentations de Satan. Les guéridons, les porcelaines, les commodes, les consoles, les canapés, les bibliothèques, les armoires, les pendules, les montres, les cuillers, les gravures, les glaces dorment encore au fond des limbes de l'avenir. — Les glaces, vous entendez. — C'est-à-dire que la femme n'a pas cette conscience en quelque sorte du regard qui lui enseigne à elle-même la grâce de son sourire. Or, la femme qui s'ignore n'est pas la femme, elle ne connaît pas le prix de sa beauté, et par conséquent elle n'en a pas la première et n'en impose pas le respect. Continuons.

Les tapis sont encore en Turquie ; les secrétaires sont ajournés aux temps promis de la régence ; les édredons volent encore sur l'aile des cygnes à travers les steppes de la Russie ; la laque, le sandal, le coton, le café, l'ébène, l'ivoire, comptent sur un coup de tête de Christophe Colomb ou de Vasco de Gama pour passer des tropiques en Europe ; les cheminées n'ont pas assez d'esprit d'invention pour trouver un moyen, sinon celui-là, du moins un autre, d'échauffer un appartement ; elles dévorent à la longue, dans leur immense gouffre, des forêts entières, et par je ne sais quel caprice, elles persistent à ne vouloir chauffer personne, pas même la châtelaine assise sur son escabelle, son lévrier endormi dans un pli de sa robe d'hermine.

Au moment où le vénérable de Thou écrivait son histoire, il y avait dans la capitale de la civilisation un seul carrosse, un seul, entendez-vous bien, et encore ce carrosse, médiocrement suspendu, était couvert d'une bâche en cuir comme une diligence. Les plus nobles dames, les plus austères matrones les mieux titrées et les mieux rentées

allaient faire leurs visites à cheval, en croupe derrière leurs maris.

Les salons ignoraient encore le luxe innocent des chaises et des fauteuils. Les hommes faisaient la conversation debout, appuyés sur le pommeau de leur épée, les femmes par terre, couchées sur des carreaux. Une demoiselle d'honneur était ainsi couchée, la main étendue à son côté, dans le salon de la duchesse de Montpensier. Le chevalier de Lauzun avait à lui reprocher quelque infidélité, et comme il pratiquait la vengeance en vrai don Juan de Gascogne, il lui posa son talon de botte dans la paume et fit la pirouette. La demoiselle releva héroïquement sa main meurtrie sans pousser un cri de douleur. Aujourd'hui une pareille vengeance serait impossible, grâce à l'intervention du mobilier.

Et ce n'est pas tout. La boulangerie est une institution naissante abandonnée dédaigneusement au menu peuple, qui n'a pas de four, et qui n'a pas même le droit d'avoir de four dans sa maison. Tout rentier un peu titré fait lui-même son pain à domicile. Le marché est médiocrement approvisionné de légumes ; tout homme un peu aisé plantait lui-même ses choux dans son jardin. Le rôti pouvait manquer, et, par cette raison, l'habitant de la ville un peu précautionneux élevait lui-même sa volaille. Dans sa première jeunesse, Colbert faisait avec succès son éducation de ministre, en tenant la basse-cour de Mazarin. L'association tacite qui pénètre de plus en plus dans les existences particulières, les arrache à leur isolement pour les admettre au bénéfice de la mutualité, qui remplace le four par le boulanger, le potager par la halle, le bétail par le boucher, la basse-cour par le marché, le cheval par la diligence, le fanal par le réverbère. Cette réciprocité, en un mot,

cette navette perpétuelle d'échanges et de services, tout cela, au moyen âge, était à peine en germe ou à l'état de désidératum.

Eh bien! est-ce qu'en présence de ce déficit universel, derrière nous, dans le passé, des ressources et des habitudes de notre vie actuelle, notre siècle ne voit pas, ne sent pas tout ce qu'il a gagné en expansion et en intimité? Est-ce que notre vie, plus abondante et plus rapide, précipitée et répartie dans les vides interstices des anciennes habitations, n'y a pas organisé le mécanisme du bien-être moderne et n'y a pas introduit la littérature, la musique et l'art avec la bibliothèque, le piano et la gravure? Écoutez encore ceci, car, en vérité, la question mérite d'être plaidée, et l'histoire d'une chambre bien racontée nous révélerait mieux la destinée de l'humanité que l'*Histoire universelle* de Bossuet.

Et voyez d'abord comme l'espèce humaine procède dans la dilatation, nous allions dire dans la création continuelle de sa chrysalide. Elle met d'abord tout son luxe, tout son art, tout son amour sur son corps, dans son vêtement, en plumes, en anneaux, à ses oreilles, à ses bras, à son nez, partout; car le corps de l'homme est d'autant plus surchargé de parure que l'homme est plus près de la barbarie. Mais à mesure qu'il monte en grade, c'est-à-dire en civilisation, il change, il repousse à une plus grande distance cette dépense somptuaire, et il la reporte sur son habitation, qui est en quelque sorte une extension de l'habit. Enfin, lorsqu'il a épuisé là tout le développement d'art possible dans un moment donné, lorsqu'il a converti en meubles et en décors tous les nouveaux besoins, tous les nouveaux sentiments dont il a fait l'acquisition, alors sa vie intérieure, toujours plus pressée, toujours plus dense, aux émissions et aux effluves toujours plus larges, toujours

plus expansives, déborde des murailles, rayonne dans l'espace; et par les jardins, par les parterres, par les voyages, par les ascensions sur les montagnes, par les courses dans les vallées, par les promenades sur les mers, elle réalise de plus en plus ces mondes de poésie extérieure, reflets évidents de la Providence dans notre esprit.

Et ainsi nous entrons pas à pas dans l'infini à travers les diverses atmosphères successives que nous nous créons d'abord sur notre corps, ensuite autour de notre corps, jusqu'à ce que cette dilatation de notre nature, cette évasion de nous-mêmes dans les espaces, nous rejette quelque beau jour au milieu des étoiles. Si l'on nous demande jamais ce que font les astronomes, répondons sans hésiter : Ils nous préparent des logements. Voilà comment l'esprit humain, en train de progrès, ne peut plus nulle part trouver de repos : il fuit éternellement comme la planète de M. Leverrier.

Nous ne voulons cependant pas quitter M. Gailhabaud sans dire un dernier mot des gravures et surtout des gravures coloriées de son ouvrage. On voit que l'éditeur est lui-même un artiste éminent épris de sa publication ; il n'a reculé devant aucune dépense pour reproduire les teintes les plus vives et les nuances les plus adoucies des vitraux, les arabesques, les crosses, les mitres, les châsses et les autels. Grâces lui en soient rendues, car le livre de M. Gailhabaud est un livre de talent à la fois et de curiosité, que l'on aimera toujours à feuilleter, ne fût-ce que pour la volupté du regard. Il semblait que l'Angleterre seule, jusqu'à présent, pouvait faire les frais d'une semblable publication ; mais M. Gide vient de prouver que la France n'a pas encore renoncé au luxe de l'esprit, et ce luxe-là, entre nous soit dit, vaut bien le luxe de la broderie.

XVIII.

MICHELET.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION.

Je viens de lire les derniers volumes de Michelet; de lire, non, mais de dévorer; car une fois qu'on a mis le doigt sur la première page de cette histoire, ou plutôt de cette âme à vif, on ne s'appartient plus, on ne s'arrête plus en chemin; l'heure a beau courir après l'heure sur le cadran, sonner, passer et appeler ailleurs l'attention, qu'importe cette voix du temps? On est au-dessus du temps, à l'état le plus haut de la pensée, à l'état de sympathie. Un vent souffle, la page tourne d'elle-même, et l'on va et l'on court ainsi, bride abattue, sans jamais avoir besoin de prendre haleine ou de mettre le signet.

Que voulez-vous? M. Michelet, homme de cœur avant tout, croit à la démocratie, mais ardemment, mais sincèrement, et il dit ce qu'il croit à visage découvert, avec une magnifique imprudence, et de plus, le jour où il faudra mettre

sa vie là pour répondre de sa croyance, il portera hautement sa tête à l'orage et traversera d'un regard ferme la pluie de soufre et de bitume. En présence d'une pareille conviction, toujours disposée à faire sa preuve au besoin, je n'ai plus le courage de marchander çà et là l'exactitude d'une épithète, la ressemblance d'un portrait, la justesse d'une expression ou la convenance d'une idée au courant de la plume, en passant. Je ne discute pas M. Michelet, je ne me discute pas moi-même. Il a donné le bon exemple. Il a pris par là un gage sur mon esprit : je lui appartiens. Il peut compter d'avance sur ma voix; elle vaudra ce qu'elle vaudra.

Il semblerait après cela que je devrais de suite jeter en dehors la rapide émotion que son histoire a réveillée au fond de mon esprit. Mais l'heure presse, le sol brûle, *Ucalegon ardet;* ce livre a posé de nouveau la question longtemps débattue, et malheureusement encore à débattre, de la terreur. Il est temps d'en finir avec la maxime à toute main et à toute fin du salut public, et de renverser du pied, une fois pour toutes, le baquet de la guillotine. Ah! si jamais par le mérite de sa bonne volonté ou autrement, on avait acquis le droit de posséder une seule minute la puissance de parole qui porte autour d'elle la conviction, on la demanderait en ce moment au ciel, à la terre, au vent, à l'enfer même s'il le fallait, tant cette question de la terreur, bien ou mal résolue, est dans notre pensée une question de vie ou de mort pour la démocratie. Dans la vie d'un peuple, le passé a toujours une part d'action sur le présent. Juger ce qui a été, c'est préparer ce qui sera. Jugeons bien, car tôt ou tard nous retrouverons dans les faits notre jugement.

On dit que le bourreau a sauvé la révolution. La révolu-

tion sauvée d'une pareille main, grand Dieu! on l'aimerait autant perdue. Mais d'abord qu'entend-on par la révolution? Allons au fond, ne nous payons pas d'un mot, car le mot le plus souvent est le masque de la vérité. Une révolution n'est rien, ne signifie rien par elle-même : elle ne signifie et n'est quelque chose que par l'idée dont elle est, à tort ou à travers, la réalisation. Or, quelle idée la révolution française a-t-elle voulu réaliser? L'idée de liberté avant tout, n'est-ce pas? Nos pères ne croyaient et ne tenaient à la révolution que par ce qu'ils voyaient en elle, et que par elle ils espéraient fonder la liberté. Or, tuer la liberté sous prétexte de sauver la révolution, c'était retourner l'effet contre la cause, et pour conserver le mot, égorger l'idée.

Soit, dira-t-on peut-être; mais la terreur, du moins, a sauvé le fait accompli, et le fait accompli à son tour a relevé l'idée. Il y a là encore une erreur. La guillotine a perdu la révolution en fait aussi bien qu'en principe. A force de frapper éperdument à droite et à gauche, ami, ennemi, tout ce que lui apportait le flot du moment, elle a peu à peu habitué le peuple, qui ne connaît une idée que par le nom d'homme accolé à cette idée, à ne plus savoir où ni en quelle main était ou pouvait être véritablement la révolution. *Peuple imbécile*, disait Danton, une heure avant de monter en charrette; *il va crier vive la République! en me voyant passer*. Et, en effet, le peuple cria vive la République! à la mort de Vergniaud; vive la République! à la mort de Danton; vive la République! à la mort de Robespierre; vive la République! au 18 fructidor; vive la République! au 18 brumaire. Et pour peu que la chose eût duré, il crierait encore à l'heure qu'il est vive la République!

Les malheureux, façonnés de longue main à prendre la

force pour la république, voyaient toujours la république du côté du vainqueur.

Ce n'est pas tout. La terreur a décapité la révolution de toute sa gloire et de tout son génie. Or, la démocratie a besoin de prestige comme la royauté. La royauté a son prestige dans les souvenirs bons ou mauvais du passé. La république l'a au contraire dans l'illustration de ses hommes d'État. Si elle veut vivre, si elle veut compter dans le monde, elle doit de toute nécessité imposer autour d'elle l'admiration, ou pour le moins la déférence, et pour cela, avoir à sa tête des noms populaires, sacrés par la renommée, dans lesquels le peuple tout entier se sente fier et en quelque sorte grandi. Le gouvernement de la médiocrité est condamné d'avance à périr par l'absence de respect, et j'allais ajouter à périr avec justice, car en définitive la médiocrité est toujours une usurpation. Aussi qu'arriva-t-il après la coupe réglée de la terreur? Que la république ayant abdiqué son caractère de générosité, veuve des plus vaillants champions de la liberté, laissa le champ libre à un guerrier déjà illustre qui ramassa la couronne et reconstitua une dynastie.

La terreur n'a donc pas plus sauvé la révolution que la liberté. En fait, elle est condamnée, elle l'est encore bien plus en théorie. On a souvent répété que la hache de la dictature était nécessaire un instant pour déblayer le terrain de la liberté. Y a-t-on bien songé? Poursuivre une fin par un moyen opposé, aller à la liberté en tournant le dos à la liberté, voilà l'argument dans toute sa splendeur. Mais si l'erreur a sa logique, la morale a sa logique aussi. Elle ne veut jamais tirer un bien du mal, ce mal fût-il d'une minute. La conscience humaine sans cela serait trop profondément troublée. Lorsqu'on est redescendu de la li-

berté au nom même de la liberté, on ne peut plus y remonter : l'échelle est brisée. On ne mesure pas la dictature montre en main, on ne lui fait pas la part du temps à volonté. On ne la commande pas comme on ordonne une heure de pillage dans une ville prise d'assaut, sauf ensuite à sonner le clairon ou à battre le rappel.

Lorsqu'on a invoqué la terreur pour sauver la révolution, on la demande encore pour sauver les terroristes, de sorte que plus on use de la terreur, plus on doit encore en user. On tue alors pour n'être pas tué. La terreur déchaînée sur le pays est rentrée dans l'âme du terroriste. Il voit son arrêt de mort écrit d'avance dans le retour du droit commun. Il frémit que son complice ne prenne le devant sur lui pour faire à son détriment la paix avec l'opinion. Après avoir frappé l'adversaire, il frappe l'ami ; et ainsi le couteau passe tout chaud d'une main à l'autre avec une vitesse accélérée, car plus il a immolé, plus il a encore à immoler sur son chemin, jusqu'à ce qu'enfin, de lassitude, il ait précipité pêle-mêle dans le même gouffre le sacrificateur et la victime. L'homme ne maîtrise pas, Dieu merci ! l'arme du supplice. Il en abuserait trop souvent. Plus lourde que sa main, l'arme l'entraîne toujours. Tu as versé le sang, ton sang sera versé. C'est la loi du monde, et la justice est vengée.

Quoi ! l'école du jacobinisme, qui fort heureusement n'a qu'un très-petit nombre de disciples, prétend régénérer une nation longuement pliée à la servitude, et pour cette œuvre trois fois sainte, elle va sans doute faire vibrer la corde la plus haute ! Non, mais bien la corde la plus basse du cœur humain. Elle effrayera la France pour la grandir. Elle enseignera à l'homme à être libre en tremblant. Elle n'a que trop réussi, la malheureuse ! Elle a si bien terrifié

le pays, que la terreur, destinée à durer seulement le temps du danger, a passé par-dessus ce temps pour rejaillir sur le front d'une autre génération. Les mères alors accouchaient évanouies, au bruit de la hache, de fils qui en sont restés toute leur vie à moitié évanouis. Ils pâlissent au seul mot de démocratie, et ils accepteront toute chose au monde plutôt que la liberté, parce que derrière la liberté ils voient toujours, par une sorte d'infirmité de naissance, le poteau rouge de la guillotine. Qu'a donc fait en définitive le comité de salut public? Pour écarter le danger d'une heure, il a ravagé l'avenir; aussi la démocratie ne rentrera en grâce avec la destinée qu'après avoir énergiquement revomi la monstrueuse erreur du tribunal révolutionnaire et lavé la tache de sang tombée sur son idée.

Mettons-nous donc à l'œuvre tous, tant que nous sommes et de tous les points de l'opinion démocratique, pour flétrir, à frais communs, cette hideuse doctrine qui justifie le moyen par la fin, et, pour un avantage douteux, commet une injustice certaine. Quand le crime, en temps de révolution, a voulu prendre un nom décent, il a toujours pris le nom de salut public. Toi, tu es le danger; moi, je suis le salut : je te tue. Mais qui t'a dit que tu étais le salut? Moi-même. Mais ton adversaire, à coup sûr, en dit autant. Il est aussi le salut dans sa pensée. Lui reconnais-tu le droit de te tuer? Le génie en politique ne consiste pas à supprimer violemment tel parti ou telle opinion, par la raison que ce parti est opposé et cette opinion contraire à notre œuvre et à notre croyance. Non; parti, opinion, tout cela est élément indispensable, élément intégrant du problème à résoudre. Écarter d'un geste de colère une donnée du problème, ce n'est pas le résoudre, c'est le fausser. La politique de salut public est donc la politique de l'impuissance :

elle est l'enfance de l'art, la vengeance du plus fort contre le plus faible, la tradition de la barbarie. Je la méprise, je la renvoie à Machiavel.

Et non-seulement la terreur est convaincue d'impuissance, mais encore d'ineptie, car elle crée précisément le danger qu'elle prétend détruire. Le parti terroriste avait l'intention, n'est-il pas vrai? de délivrer la France de la royauté, et il croyait ingénument que la royauté c'était le roi; et, sous le coup de cette erreur, il assiégea le roi dans son palais, l'emprisonna, le jugea, le condamna, le conduisit sur la place publique, le coucha sur la bascule et lâcha la détente. La hache tomba, et après?... Il avait tué le roi, mais avait-il tué du même coup l'idée dont le roi n'était après tout que la personnification? Est-ce que la royauté tout entière était concentrée dans cette tête livide que le bourreau venait de jeter dans son panier? Est-ce qu'elle n'était pas partout en France, ici, là, éparse et multipliée à l'infini dans les intérêts et dans les intelligences?

Vous avez frappé l'être vivant qui se nommait Louis XVI, mais vous n'avez pas frappé en même temps l'être mystique qui se nommait parti royaliste. Par ce meurtre, vous avez fait repasser l'intérêt de son côté. Vous ne compterez plus avec ses fautes, c'est lui au contraire qui comptera avec les vôtres désormais. Le jour où vous avez versé le sang royal, vous avez juré de ne jamais vous tromper, car chacune de vos erreurs retournera en popularité à ce parti. Toutes les fois que le pied de la république trébuchera dans l'anarchie, vous verrez reparaître ce spectre de roi décapité qui viendra impitoyablement demander vengeance de vos fureurs. Il reparaîtra en vendémiaire, il reparaîtra en fructidor, il reparaîtra en brumaire, et la république aura cessé d'exister.

Le parti terroriste voulait faire table nette des oppositions qui combattaient ses idées, et comme il personnifiait ces oppositions dans leurs orateurs, il croyait qu'en guillotinant ces orateurs il guillotinerait du même coup la résistance. Mais il ne voyait pas que l'opposition ce n'était ni Barnave, ni Bailly, ni Brissot, ni Vergniaud, ni Danton, que c'était ce droit froissé, ce cheveu touché, ce sang versé, ce maximum imposé, cette conscience injuriée, cette propriété méconnue. Vous pouviez étouffer dans la gorge d'un orateur sous un jet de sang une phrase d'opposition, vous ne pouviez étouffer une indignation vibrante à la fois dans toutes les poitrines.

Aussi le jour où la terreur chargea la guillotine de réfuter les arguments de ses adversaires, elle devait nécessairement en arriver, un jour ou l'autre, à réfuter à coups de hache la France entière ; car plus elle abattait de têtes pour abattre de résistances, et plus, par ses cruautés mêmes, elle soulevait de résistances nouvelles chez les amis et chez les parents des victimes. Car la vie aujourd'hui est tellement enchevêtrée, que toucher à un homme c'est toucher à plusieurs. Le comité de salut public tuait Louis XVI, et ce n'était pas assez ; la Gironde, et ce n'était pas assez ; Camille Desmoulins, et ce n'était pas assez ; Hébert, et ce n'était pas assez ; il tuait les enfants, les jeunes filles, les vieillards, et ce n'était pas assez ; il mitraillait, il fusillait, il noyait, ce qu'il appelait déporter perpendiculairement, et ce n'était toujours pas assez. L'opinion rugissait toujours sourdement contre cette prodigalité de massacres, jusqu'à ce qu'enfin elle prit la main des bourreaux et la brisa de colère dans leur œuvre de carnage.

Sans doute la terreur a été l'œuvre de la monarchie bien plus encore que de la révolution. La monarchie avait fait

le peuple ce qu'il était, et l'a retrouvé tel qu'elle l'avait fait, quand son jour d'épreuve est venu. Elle avait donné la première l'exemple de tuer et de proscrire en masse pour un mot, pour une croyance. L'école jacobine n'a fait que lui rendre sa leçon. Il n'y a pas une rigueur, pas une mesure de terreur, depuis la loi contre l'émigration jusqu'à la loi du maximum, que la royauté n'eût introduite et acclimatée en quelque sorte dans la politique courante du pays. La terreur contre le protestantisme a duré un siècle, et pendant ce siècle elle a versé le sang comme l'eau sur l'injonction du clergé. Elle a donné au peuple le goût de l'échafaud. Elle a porté la peine de son enseignement, et maintenant, quel que soit le droit qu'elle peut avoir à la pitié, l'histoire cependant, sous peine de mensonge, doit lui laisser dans le sanglant contresens de 93 la plus lourde part de responsabilité.

Mais en voilà assez. Dieu nous préserve de voir uniquement toute l'histoire de la première république sur la place de la Révolution! Si la république a eu alors ses hommes de vertige, elle a eu aussi en revanche ses hommes de génie, ses héros d'une autre taille, pleins du peuple, Carnot, Cambon, Hoche, Merlin, Marceau, qui ont porté sur leurs mains le poids d'une société écroulée et reçu sur leur poitrine le choc de l'Europe. Ceux-là ont véritablement glorifié la république, et quelque chose qu'il arrive, ils resteront éternellement debout dans l'histoire. Aussi M. Michelet en a-t-il fait les hommes de sa prédilection. Il leur accorde la première place dans le panthéon écrit qu'il a élevé à la mémoire des premiers apôtres de la liberté, car le savant historien pourrait être appelé à bon droit distributeur de renommée.

Il devrait ce titre d'abord à sa conscience. Quand il veut

raconter un temps à un autre temps, il ne va pas prendre son histoire à une autre histoire, pour perpétuer l'erreur par l'erreur. Non ; il se respecte trop pour cela, et il respecte trop l'auditoire invisible toujours rangé autour de sa parole. Il cherche, il questionne, il compulse, il vérifie patiemment, longuement, sans compter, sans fléchir, tous les faits, tous les actes, tous les textes, tous les documents, tous les témoins écrits ou vivants en possession de près ou de loin d'une parcelle de vérité. Pour expliquer la Vendée, il commence par vivre en Vendée ; pour exposer la terreur, il commence par dépouiller un à un les innombrables procès-verbaux du comité de salut public, du comité de sûreté générale, de la Commune, des sections du club des Jacobins et du club des Cordeliers. Il a pris ainsi la terreur sur le fait, pour ne pas dire en flagrant délit.

Il possède en outre au suprême degré cette faculté de reconstruction après coup qui est la première faculté de l'histoire. Quand je lis un historien académique, je vois défiler devant moi le plus souvent des ombres, des généralités, des abstractions d'hommes, des entités d'un seul bloc qu'on pourrait aussi bien appeler vertu, honneur, perfidie, cruauté, selon le caractère bon ou mauvais, généreux ou cruel que l'historien leur a prêté. M. Michelet procède d'une autre façon. Avant de parler d'un acteur de la révolution, il l'étudie, il le confesse en quelque sorte acte par acte, pensée par pensée. Après cela, grâce à sa merveilleuse puissance d'analyse et de divination, il le reconstitue pièce à pièce et il le recompose tel qu'il a été, tel qu'il a vécu, dans toute sa réalité, avec toute sa physionomie. Lorsqu'il a soufflé sur un mort, le mort a repris sa vie ; il est là debout, présent, il parle, il agit, je le vois, je le touche, je l'ai connu, je le reconnais. Toi tu es bien Robespierre, toi tu

es bien Danton, et toujours distinct de ton compagnon d'œuvre ou d'idée.

On dit, il est vrai, que le style de M. Michelet manque parfois à la gravité de l'histoire. Mais qu'est-ce que la gravité de l'histoire ? Gravité de l'histoire, bon sens, sens commun, esprit positif, tout cela, pour moi, est de la même famille ; tout cela est la petite monnaie de la médiocrité. Qui n'ose rien, ne risque rien, et dans sa manière, à coup sûr, ne tombe jamais sous la critique. Le style irréprochable est, à mon avis, comme le sommeil de l'innocence ; je le respecte infiniment, mais quelle vertu y a-t-il à dormir ? Dans le monde de la parole, on n'atteint à la beauté que par la hardiesse, et la hardiesse par malheur a l'inconvénient d'être la hardiesse. Quant à moi, j'accepte le talent tel quel, avec ses pertes et profits. Je sais que chez lui le défaut est presque toujours la condition du mérite.

Toutefois, si j'avais le droit de hasarder une critique avec un homme qui est mon maître à tous égards, je dirais en toute humilité que l'histoire de M. Michelet me paraît avoir par moments la fièvre de la révolution. Le pouls bat trop vite. Le récit court d'un détail à l'autre sans ménager suffisamment la loi de transition. M. Michelet compte, je n'en doute pas, sur l'esprit du lecteur pour retrouver au besoin le fil de l'histoire. Il lui fait trop d'honneur. Quand le lecteur ne trouve pas une allée tracée d'avance pour passer, il ne prend jamais la peine de la tracer lui-même, il aime mieux errer au hasard. J'aventure néanmoins cette observation sous toute réserve et uniquement pour l'acquit de ma conscience. Quand je diffère de M. Michelet, je suis disposé à croire que je me suis trompé.

Et maintenant, faisant un dernier retour sur la révolution, je demande la permission de rappeler ici un souve-

nir. Il y a deux ans, un vent d'occasion m'avait jeté sur une de ces plages rêveuses de l'Ouest que la Providence semble avoir réservées tout exprès à l'esprit militant pour l'apaisement de temps à autre de sa pensée. J'avais rencontré là un compagnon de croyance, déjà noté dans le parti de l'avenir et appelé sans doute un jour à marquer. Un soir, nous cherchions à fixer entre nous, en présence du ciel, la véritable idée de la révolution.

Le temps était d'une admirable douceur ; la mer, d'un seul bloc, sillonnée çà et là par le sillage d'un courant ; profondément recueillie en elle-même, immense, mystérieuse, impénétrable, sommeillait à perte de vue dans un calme magnifique et envoyait à la côte, par intervalles, une longue ondulation régulière qui fondait en écume sur le sable de la grève, et jetait d'une voix forte une plainte grave qui semblait, à la vigueur prolongée de l'intonation, venir du fond de l'infini. Le soleil était à moitié couché. Sa clarté, dispersée dans la brume du large, flottait sur l'horizon comme la dernière fumée d'un incendie éteint. Le phare, immobile sur la vague comme un principe, allumait au-dessus de l'écueil semé de débris sa douce lueur, étoile de l'espérance, et montrait au navire attardé en pleine mer le chemin du retour.

Aucun bruit de la terre ne troublait cette paix majestueuse de la nature. Saisis par la contagion et pénétrés jusqu'à la moelle par la volupté intime de cette immense tranquillité, nous marchions à côté l'un de l'autre depuis un instant sans échanger une parole, lorsque tout à coup le prophète d'une minute me prit par le bras et me dit : O homme qui cherches le secret de la révolution sous le tumulte de son histoire : voilà ce que Dieu te répond.

XIX.

DARGAUD.

MARIE STUART.

Je crois qu'à force de talent, M. Dargaud a fini par me faire aimer — aimer, non, mais comprendre — Marie Stuart.

Définitivement, Marie Stuart n'a eu qu'un tort, et encore était-ce un tort de naissance. Elle était reine ; passe encore si elle n'eût été reine qu'une fois ; mais elle l'était trois fois : au passé, au présent et au futur. Reine douairière de France, elle portait à vingt ans la couronne d'Écosse, et attendait la couronne d'Angleterre.

Que n'était-elle simplement la veuve de quelque honnête baron, elle aurait été dévote, selon les probabilités, elle aurait eu des amants, et après avoir joyeusement vécu dans son manoir, elle serait morte en odeur de sainteté.

Au lieu de cela, elle arrive un jour en Écosse avec l'obligation de régner, elle étrangère, elle catholique, sur des bourgeois calvinistes et sur des bandits de grand chemin déguisés en grands seigneurs.

Elle trouva sans doute la besogne assez lourde pour vouloir la partager avec un mari, et elle épousa une espèce de demoiselle en pourpoint, qui passait sa vie à danser l'épée au côté. Ce chérubin royal se nommait Darnley. Marie se lassa bientôt de ce héros de ruelles, le premier souverain de l'Europe sur le menuet.

Elle changea alors d'affection, et, pour intermède au mariage, elle prit un chanteur italien. Après la danse, la musique. C'était évidemment monter. Riccio avait une voix magnifique, elle en fit un homme d'État; Riccio régna sous le nom de Marie.

Comme il est aussi facile de libeller une ordonnance que de chanter une roulade, Riccio mena tout aussi bien qu'un baron les affaires L'Écosse vécut parfaitement tranquille sous un ministre qui avait dans sa garde-robe vingt-huit culottes de velours.

Mais la noblesse d'Écosse ne pouvait admettre qu'un laquais, doué de quelque talent sur le théorbe, arrivât de Turin dans les bagages d'un ambassadeur, pour gouverner le royaume sous le prête-nom de Marie Stuart.

Et, attendu que dans ce temps-là destituer, c'était tuer, la gentilhommerie ordinaire du palais signa à frais communs la destitution de Riccio. Le roi, *in partibus*, dirigea le complot, et un soir que la reine soupait tête à tête, dans son cabinet, avec son ténor, les conjurés forcèrent la porte, et, pendant que Darnley tenait la reine assise de vive force dans son fauteuil, ils dépêchèrent Riccio. Le malheureux criait justice et les assassins frappaient. Quand ils l'eurent étendu sur le parquet, ils le traînèrent par les pieds dans un autre salon. En vrais gentilshommes du temps, ils lui prirent ses bijoux, et le laissèrent ensuite là, inanimé, versant ses dernières gouttes de sang par soixante-quatre bles-

sures. Lorsqu'il ne donna plus aucun signe de vie, Darnley quitta la reine et alla royalement donner au cadavre de Riccio un cinquante-cinquième coup d'épée.

Au moment de cette tragédie à huis clos, la reine était enceinte, et trois mois après elle mit au monde un pâle enfant qui ne put jamais voir sans s'évanouir une lame tirée du fourreau.

Eh bien ! en lisant ces scènes si dramatiques, si dramatiquement racontées par M. Dargaud, je ne puis m'empêcher de redire : Marie Stuart n'a eu que le tort d'être une reine obligée de régner.

Si elle n'eût pas été reine, elle n'eût pas épousé Darnley, sur la foi d'une joue rose encadrée de cheveux cendrés ; elle n'eût pas pris de confiance ce mari hermaphrodite, qui lui fut diplomatiquement préparé de longue main dans les conseils d'Élisabeth. Élisabeth avait un immense intérêt à isoler la reine catholique d'Écosse des autres princes catholiques du continent, et elle lui expédia Darnley avec tant d'habileté, elle soupira l'amour par ambassade au nom de Darnley avec tant d'ardeur, que Marie Stuart n'hésita pas un instant, et elle prit le crime en mariage sous la blonde figure de son fiancé.

Le jour où elle connut Darnley, elle aima Riccio ; le jour où Darnley vint tuer Riccio dans ses bras, elle jura de venger la mort de son chanteur.

Sang pour sang. Il n'y a que la royauté qui puisse impunément se passer ce plaisir de vengeance.

Et Marie prit Bothwell pour amant. Ce Bothwell était un scélérat fieffé, un écumeur de mer, que la société moderne eût envoyé, dans son prosaïsme, aux galères. Marie Stuart aima ce forçat, libéré d'avance pour cause de noblesse. Elle l'aima avec fureur. La pensée du crime lui

donnait le vertige. Elle roulait des rêves de sang dans ses nuits de volupté.

Elle avait chassé Darnley à force d'humiliations, et Darnley, toujours amoureux de Marie Stuart, était allé ensevelir son élégie dans la solitude. Il y tomba malade, les uns disent de tristesse, les autres disent de la petite vérole. Marie profita de l'occasion pour comploter, de concert avec Bothwell, la mort de Darnley. Elle courut au chevet du malade; elle le couvrit de caresses; elle l'enivra de tous les philtres de la passion; elle l'emmena ensuite dans une maison écartée, aux portes d'Édimbourg, et là elle l'abandonna à son destin.

Quelques heures après, Darnley était assassiné, voici comment :

Il était minuit. Le pauvre Darnley s'était couché et avait fait coucher auprès de lui son page Taylor. Il entonna, avant de s'endormir, un verset de psaume, et son page lui répondit par un autre verset.

Il sentait remonter à son cœur cette piété prophétique qui est l'annonce mystérieuse d'une catastrophe. Le psaume se tut; le page et le roi dormaient.

Mais à peine le roi avait-il fermé la paupière qu'il tressaillit aussitôt. Il avait entendu au-dessous de lui des bruits de serrure. Il se leva et réveilla Taylor. Taylor prit une lampe, et, à moitié endormi, il suivit son maître dans la nuit profonde des corridors. Le roi appela ses serviteurs, aucune voix ne répondit. Il descendit l'escalier; des ombres glissèrent le long des murailles. La lampe du page s'éteignit.

Quelques minutes après, des bandits, que Bothwell appelait ses *agneaux*, traînaient dans le verger les cadavres de Darnley et de Taylor.

Pendant ce temps-là Marie Stuart dansait aux flambeaux dans son château d'Holy-Rood.

De minute en minute, elle appliquait son oreille à la vitre, comme pour saisir une voix dans le vent, et retournait ensuite danser. Tout à coup le parquet frémit. Un sourire glissa sur la figure de la reine. Une explosion terrible ébranla le château. La maison maudite où le roi avait dormi son dernier sommeil venait de sauter. La musique du bal expira et tout retomba dans le silence.

Un homme masqué erra quelques instants au milieu des décombres de la maison, et lorsqu'il se fut assuré que la poudre avait anéanti toutes les preuves du crime, il alla chercher le salaire du régicide sur les lèvres de Marie Stuart.

Cet homme était Bothwell. Le lendemain, la population d'Édimbourg afficha sur les murs du château cette sanglante accusation : ***Paix au doux Henri, vengeance sur la Guisarde !***

Mais la Guisarde épousa quelques jours après l'assassin de son mari.

J'ai décoloré sans doute à l'analyse le poétique récit de M. Dargaud ; mais qui ne voit, à l'épouvantable audace du forfait, que si Marie Stuart n'eût pas été reine, elle ne l'eût jamais commis ?

Je ne connais pas de plus grand malheur que d'avoir l'impunité assurée d'avance à ses actions : cela est trop tentant. Louis XIV ne volait les femmes à leurs maris que parce qu'il pouvait mettre les maris en prison. S'il avait eu à compter avec le lieutenant criminel, il aurait pratiqué de plus près l'abstinence.

Une fois unie à Bothwell, Marie Stuart fut perdue. Bothwell lui demanda d'abord le dernier rejeton des Stuarts,

Il trouvait convenable de tuer l'enfant de Darnley. Marie n'eut pas ce courage : elle n'osa pas descendre à l'infanticide. Bothwell la maltraita pour ce scrupule. Elle consentit, par amour maternel, à être battue. Elle commençait déjà sa vie d'expiation.

Peu de temps après la noblesse d'Écosse se révolta. Bothwell se sauva sur un vaisseau et reprit son ancien métier de corsaire. Il tomba dans les mains des Danois, et mourut fou dans une prison de la Baltique.

Marie Stuart, poursuivie par les malédictions de son peuple, se réfugia dans le nord de l'Angleterre. Élisabeth lui donna charitablement l'hospitalité dans un donjon, derrière trois rangs de verrous; elle couva de l'œil pendant vingt ans sa victime; elle l'entoura de piéges, et lorsqu'elle l'eut fait tomber dans un complot contre la couronne, elle la livra au bourreau.

Et un jour, après vingt ans de captivité, Marie Stuart descendit, en robe de velours, dans une salle basse du château de Fotheringay. La salle était tapissée de drap noir. Un billot recouvert de drap noir aussi était dressé au milieu. La reine s'approcha les yeux bandés du billot, elle s'inclina sur la double échancrure creusée pour recevoir d'un côté la poitrine et de l'autre le visage. Elle récita le *De profundis*.

La parole était encore sur ses lèvres lorsque l'exécuteur la frappa d'un premier coup de hache. La reine poussa un gémissement. Le coup était mal porté. Le bourreau releva la hache, et cette fois-ci la tête roula au pied du billot.

Ainsi mourut la reine d'Écosse, là martyre, ici criminelle; et comme le drame s'accommode volontiers des reines décapitées, Marie Stuart a été depuis ce temps-là

régulièrement pleurée sur toutes les scènes de l'Europe.

A la vérité, quelque historien a protesté de temps à autre contre cette superstition de la pitié, et a montré des taches de sang oubliées sur l'auréole de la prétendue sainte de Fotheringay.

Mais nous n'avions pas encore en France une véritable histoire de Marie Stuart. Il semblait que toutes les générations de talent s'étaient donné le mot d'âge en âge pour prolonger cet oubli.

M. Dargaud vient de réparer cette injustice de nôtre littérature. Il s'est épris pour la mémoire de Marie Stuart de cette ardente sympathie qui lie, à travers les siècles, les morts aux vivants. Il a soufflé sur cette cendre, et il l'a ressuscitée pour nos regards du souffle de son esprit.

L'historien avait surtout les qualités d'une semblable histoire. Homme biblique, habitué à tous les secrets de l'Écriture par ses savantes traductions, il devait comprendre mieux que personne le sombre fanatisme de la réforme; poëte initié par des œuvres d'imagination à tous les mystères de la poésie, il pouvait, dans une langue pathétique comme la réalité, traduire l'immense émotion de son sujet.

Aussi a-t-il fait de son récit l'abrégé rapide de l'humanité dans son plus dramatique moment.

M. Dargaud a parfaitement compris qu'autour de Marie Stuart, il y avait le drame du monde entier. Il y avait, d'une part, le catholicisme, il y avait la papauté, il y avait la maison de Guise, il y avait l'Espagne, il y avait enfin le moyen âge; et, de l'autre part, il y avait le protestantisme, Calvin, Knox, Élisabeth, la liberté, le monde moderne, la démocratie. Marie dansait, tuait, aimait et mourait au milieu de tout cela, comme pour personnifier dans sa nature

mobile, ondoyante, élégante, perverse, toutes les fautes, toutes les colères, toutes les passions et toutes les chutes du seizième siècle.

Ainsi s'explique la popularité du nom de Marie Stuart chez les nations. En elle et avec elle une époque mourait qui se sentait mourir. Le jour où Cléopâtre expira au milieu des parfums, une voix sortit du fond de la Méditerranée qui cria : Le dieu Pan est mort. Le monde entendit cette voix et fut troublé.

Le jour où le coup de hache tomba sur le billot de Marie Stuart, le monde crut voir fuir dans la brume glacée du pôle le fantôme sanglant de l'Église du moyen âge.

L'Europe catholique a pardonné à la reine d'Écosse jusqu'à ses crimes, parce qu'elle s'est reconnue dans l'idée que la reine adultère avait servie. Une idée est toujours dans ce monde une amnistie. Une conviction est toujours une grandeur. Nous rachetons par là nos faiblesses, et lorsque nous mourons, notre croyance est notre caution devant la postérité.

Et cependant en repassant du souvenir cette lecture émouvante, qui vibre encore dans tous les échos de mon esprit, je me dis involontairement : Remercions la Providence de vivre dans notre temps et non pas dans le temps passé.

Lorsque Mandrin était grand seigneur, l'assassinat était véritablement la politique courante des États.

Il n'y a pas eu peut-être, entre tous les princes, ducs, comtes ou barons qui entouraient le trône de Marie Stuart, un seul gentilhomme qui soit mort paisiblement dans son alcôve.

Morton assassina Riccio, Stewart assassina Morton, Douglas assassina Stewart, Murray chassa Bothwell, un autre

Bothwell assassina Murray. Kirkaldy de Grange détrôna Marie Stuart, et Kirkaldy fut pendu. Le sang coulait d'un jour à l'autre de toutes les veines de l'Écosse.

Et, après cette société de coupe-jarrets illustrés de blasons, les jacobites de tous les pays s'étonnent de voir les peuples en colère brûler les châteaux et décapiter les souverains. Mais qui donc a brûlé le premier les châteaux? N'est-ce pas le baron rival du baron ? Mais qui donc a donné le premier exemple de régicide? N'est-ce pas la reine Élisabeth, jalouse de la reine Marie?

Un jour devait venir où, à travers l'Écosse pacifiée et retentissante du bruit du travail, un pèlerin du XIXe siècle, recueilli dans sa pensée, irait chercher de donjon en donjon la trace bientôt effacée des pas de Marie Stuart.

Le voyageur d'une idée n'allait pas porter là, sans doute, les impatiences de notre génération. Il allait pieusement interroger l'histoire. Respectueux pour le passé, qui nous a tous engendrés à la vie, il n'a pas invoqué contre lui le présent comme un reproche.

Il l'a raconté tel qu'il a vécu, tel qu'il pouvait vivre seulement dans ce temps de barbarie et d'ignorance.

On n'appelle sur son travail la muse de l'histoire qu'à la condition d'avoir une religieuse tendresse pour le temps de son récit. L'historien de Marie Stuart a cette précieuse qualité. Il revit dans ses héros comme dans les souvenirs de sa mémoire. On dirait qu'il les a connus, qu'il les a aimés, qu'il les connaît, qu'il les aime encore. Il a conversé avec eux une dernière fois dans le vent des ruines qu'il a visitées en Angleterre.

M. Dargaud ne s'est pas contenté de fouiller les archives de telle ou telle bibliothèque, il a consulté encore cette grande bibliothèque du soleil et de la nature. Il a

voulu donner au drame son paysage, car il y a toujours entre les sites et les événements de mystérieuses correspondances.

C'est ainsi qu'il a écrit une histoire complète par la richesse de l'érudition et la peinture des sentiments.

XX.

LAMENNAIS.

Lamennais est mort. Quand un cercueil passe dans la rue, emportant un inconnu au tombeau, on ne demande pas quel homme repose là et de quelle idée il a vécu. Non, ami ou ennemi, tout le monde, à la vue du cortége, ôte respectueusement son chapeau. On salue ainsi quelque chose de plus que l'homme, on salue l'homme sacré par la mort et investi désormais de la terrible majesté du mystère.

Mais quand le cercueil emporte de l'autre côté de la montagne une intelligence dont la parole était par moments le souffle d'une nation, ce jour est un jour de deuil pour quiconque porte en soi l'honneur du pays. Car cette intelligence faisait partie de la grandeur de la France, et en la perdant, la France a perdu un rayon de son auréole. L'esprit de patriotisme doit donc imposer silence à l'esprit de parti, — le patriotisme de la pensée en vaut bien un autre, après tout, — et ressentir partout comme le contre-coup d'un malheur public.

On répare encore la perte d'une bataille, mais la perte d'un génie, Dieu seul peut la réparer, et il faut pour cela un coup d'État de la Providence. Depuis hier une place immense est restée vide dans la gloire de notre patrie; certes, nous avons confiance dans l'avenir et dans la perpétuelle inspiration du peuple français, mais nous avons beau chercher autour de nous, nous ne voyons pas maintenant qui la prendra.

Lamennais naquit sur une côte de Bretagne, au bord de la mer, et il en réfléchit toute sa vie, au fond de sa pensée, l'agitation, la tempête, la grande voix, le puissant repos, l'infini profond, le flot toujours nouveau, l'âpre parfum et la forte poésie. Son âme inquiète, comme la vie en travail, avait à porter d'un monde à l'autre sa pensée et la pensée de notre génération. Elle a suffi à son œuvre, c'est assez pour sa mémoire. Elle rend compte en ce moment. Qui donc maintenant oserait la juger?

On accuse, il est vrai, l'illustre philosophe d'avoir fait deux parts de sa vie, d'avoir abandonné l'une au passé et donné l'autre au dix-neuvième siècle. Vous en parlez bien à votre aise, vous autres esprits tranquilles que Dieu créa tout exprès pour croire par ordre, pour faire troupeau, pour suivre le sentier battu, et dormir ensuite commodément sur l'oreiller de l'idée reçue. Parce que vous n'avez jamais douté, par la raison que vous n'avez jamais pensé, ni senti la pointe de l'aiguillon pénétrer jusqu'à la dernière fibre, vous ne concevez pas qu'un homme puisse avoir assez l'ambition de la vérité pour soulever le poids d'aucun problème. Et quand d'aventure on cherche à côté de vous à voir plus haut que vous et à mettre son âme d'accord avec elle-même, vous dites : A quoi bon? et vous passez, ou bien encore vous criez au scandale.

Vous ignorez sûrement, et c'est là votre excuse, que l'intelligence du génie est mesurée à une autre échelle et veut croire à sa mesure. Pleine du siècle comme du dieu nouveau, lancée hors d'elle-même par sa propre vigueur, elle monte dans l'espace au-devant de l'idée nouvelle encore reléguée derrière l'horizon, elle l'appelle dans le vent avec un cri d'espérance et d'angoisse à la fois, et ne retourne au monde d'où elle est partie et ne replie son aile qu'après l'avoir rencontrée et rapportée comme la branche d'olivier.

Ce fut le destin de Lamennais. Son intelligence était trop grande pour qu'une seule idée pût la remplir tout entière. Il lui fallait l'immensité de l'avenir. Le hasard de la vie l'avait d'abord placé à l'autre pôle de la pensée. Que d'autres, le regard toujours fixé sur son point de départ, lui en fassent un crime, nous le comprenons volontiers; mais nous, qui l'avons possédé les derniers, nous ne pouvons que lui en faire un mérite. Nous tous, nés dans les rangs de la démocratie et allaités de son lait dès le berceau, nous n'avons eu qu'à nous laisser aller au courant pour être ce que nous sommes et pour penser ce que nous pensons.

Mais lui, nourri et grandi dans une autre atmosphère d'idées sur la frontière de la noblesse, il a eu à douter, il a eu à lutter, et sacrificateur et holocauste à la fois, à arracher son cœur de sa propre main, à le déchirer, à effacer mot par mot la phrase du passé écrite en quelque sorte dans son sang et dans sa chair, et sur sa plaie encore vive appliquer l'idée brûlante du moment. Il a passé par le supplice d'Orphée. Il a senti toutes les heures, comme autant de ménades, le mettre en lambeaux. Puis, un jour, le tonnerre a balayé l'autel du sacrifice, et sur les débris

de l'homme ancien, foudroyé et détruit, l'homme nouveau a paru, le front rayonnant et couronné de son espérance.

A dater de ce moment, il mit au service de la démocratie cette éloquence à longue portée qui du fond d'une cellule parlait à toute l'Europe. Il croyait à la démocratie comme à la vérité immuable de Dieu, qui n'accepte ici-bas aucun démenti de la part d'aucun événement. Il a parlé, combattu pour elle infatigablement, pendant vingt ans de sa vigoureuse vieillesse, à toute heure et à toute minute de la journée. Il nous a tous nourris, tous vivifiés pendant vingt ans de sa parole, et vous tous qui dans le deuil de votre patriotisme le redemandez à la tombe et le cherchez encore, descendez en vous-mêmes, et vous retrouverez toujours sa pensée présente dans votre pensée. Il revit en vous si vous l'avez compris. Heureux qui sert une cause immortelle ! cette cause immortelle l'emporte avec elle dans son immortalité.

On connaît ses œuvres, nous n'en parlerons pas pour ne pas éveiller une pensée de lutte dans un jour de recueillement. Nous voulons glorifier le génie sans attrister aucune conviction. Puis, lorsqu'il sentit qu'il avait fait sa journée, et que l'ombre allait descendre, il alla demander au Dante le secret de bien mourir. Il le prit pour conducteur à travers la nuit prochaine, comme le poëte de Florence avait pris lui-même Virgile. Le Dante était en effet son aïeul dans l'ordre de la pensée ; il avait cherché le premier la foi idéale, et il l'avait adorée sous le nom mystique de Béatrix. Lamennais était de la race du sublime proscrit. Il avait comme lui le front sillonné par la flamme d'en haut, le regard plein d'un monde inconnu, le tonnerre intérieur et le cri terrible du cœur brisé. Comme lui aussi,

il avait l'âme religieuse et retirée en elle-même, forte et tendre à la fois, troublée et frémissante, toujours prête à bénir tour à tour et à maudire. A maudire, ce fut son tort, car la vérité comme la providence n'a pas de malédiction.

Il aimait donc le poëte florentin de toute la solidarité de nature et de situation qu'il avait avec lui à travers les siècles écoulés; il le traduisait, il le méditait, il le commentait, comme s'il eût voulu emprunter à cette volonté si vigoureusement trempée une vigueur de plus pour franchir le rude passage. La maladie le surprit au travail tête à tête avec le génie de sa prédilection. Le mal mit un mois entier à terrasser cette frêle organisation, tant elle était animée d'un souffle puissant. Ah ! c'est que la pensée est l'essence même de la vie; on dit qu'elle dévore le corps, elle le fortifie, au contraire. Quant à Lamennais, il avait prévu depuis longtemps la funèbre entrevue. Il était prêt. Déjà même il avait choisi d'avance la place de son tombeau. ***Je veux être enterré***, avait-il dit, ***au milieu des pauvres et comme les pauvres; on ne mettra rien sur ma fosse, pas même une simple pierre***. Ce fut sa dernière volonté. Après cela il entra dans ce calme recueilli en lui-même qui est la dignité du mourant.

Pas une plainte, pas un regret, pas un mot d'impatience ou d'amertume pendant cette interminable mort sans cesse ajournée, comme si la nature hésitait à briser le moule où elle avait mis sa préférence. Un jour, cependant, une longue larme venue du fond du cœur coula en silence sur la joue du malade, mais elle sécha aussitôt dévorée par le feu brûlant de la douleur. Ce fut tout. Il ne chercha pas à la retenir et encore moins à l'expliquer. O toi, qui fus fort entre les forts, nous ne chercherons pas à pénétrer le mystère de cette larme, et nous ne te la retournerons pas à

faiblesse; nous avons su lire à travers ta pensée, ferme comme le granit de ton berceau, et nous savons que si tu pleurais en ce moment, tu ne pleurais pas sur toi qui partais.

A la nouvelle de son agonie, les ombres du passé vinrent errer un instant autour de son chevet pour le ressaisir sur le bord du tombeau. Mais il les écarta doucement du geste, pour reprendre la longue méditation intérieure du grand inconnu où il entrait pas à pas à chaque coup de balancier. De temps en temps, on sentait au frémissement de sa lèvre qu'il priait ou que l'esprit d'en haut venait le visiter. Enfin, l'heure suprême approchait. Il eut une première défaillance. Sa paupière tomba, un voile passa sur sa figure. Ses disciples, à genoux devant son lit, baisaient une dernière fois sa main à moitié glacée. L'un d'eux l'appela à haute voix pour s'assurer si la mort avait porté le coup et brisé à jamais le ressort de cette vaste intelligence. A l'appel de cette voix amie, il rouvrit les yeux, et reconnaissant ses temoins prosternés devant l'autel où le messager céleste allait descendre, il sourit du sourire d'un autre monde, et il dit, le regard levé à Dieu : Le beau moment!

Vous l'avez entendu et vous le répéterez, puissances du ciel penchées sur lui pour recueillir sa dernière minute!

Après cette parole il retomba dans son assoupissement, interrompu çà et là par un court réveil. Vers trois heures du matin il appela Montanelli et murmura d'une voix éteinte : Six heures encore! Il voulait voir le jour une dernière fois, et comme Goëthe mourant, comme Emilia Manin, il avait soif de la lumière. Son vœu à lui aussi a été exaucé. Le soleil levant entrant à plein flot par sa fenêtre alla inonder son chevet. La main d'un assistant cherchait

à l'écarter de la figure du mourant. Laissez, dit-il, il vient me chercher. Et, le front enveloppé de lumière comme d'une auréole, il entra dans une sorte d'extase de la mort pleine de sérénité. Le rayon matinal jouait dans ses cheveux blancs, et à voir son visage ainsi changé en splendeur, on eût dit que son âme flottait à la surface et allait au-devant de l'éternité. Le rhythme régulier de sa respiration soulevait à peine sa poitrine. Il dormait; non, il mourait. Et, en effet, à neuf heures, au terme qu'il avait assigné, il rendait le dernier soupir.

O liberté! combien de temps encore avant que le siècle jette de nouveau sur le chemin des hommes un pareil apôtre!

Une heure auparavant il avait demandé à changer de linge pour comparaître dignement devant l'hôte mystérieux. Il était mort depuis longtemps, et le sourire était resté sur sa figure comme le reflet oublié sur la terre de ce qu'il avait vu déjà dans le ciel en mourant. Maintenant tout est dit. Il a eu la fin du juste et du sage. Le reste est le secret de Dieu. Quand un homme meurt ainsi, il a fait honneur à l'humanité. Tout homme ici-bas doit lui en savoir gré, quelle que soit d'ailleurs sa conviction. Quand Socrate n'aurait fait que nous apprendre à mourir, il aurait encore droit à notre piété; il aurait élevé d'un degré de plus notre nature et l'aurait divinisée dans sa personne.

Et ainsi ils passent, ces porteurs de grandes paroles qui retentissent à travers le monde et réveillent au fond des cœurs les choses à venir. Michel de Bourges est parti le premier; Arago l'a suivi, voici le tour de Lamennais. L'infatigable lutteur de la pensée a déposé la lutte enfin. Il a dit : A d'autres maintenant! Il avait bien gagné le repos. Reportons-lui l'épitaphe d'un génie religieux, anathématisé

aussi, et emporté aussi au vent de la tempête : *Tandem quiescat.*

Et nous aujourd'hui successeurs, par le caprice de l'âge, de ces magnifiques intelligences, et chargés désormais de porter seuls dans notre faiblesse le poids qu'elles ont porté, nous reculerions devant la grandeur de l'œuvre si nous n'avions foi dans l'éternelle puissance de la vérité et l'inépuisable fécondité du génie humain. Toutefois, mettons à profit les coups que la mort frappe dans nos rangs — la mort inspire bien — pour descendre en nous-mêmes et pour redresser nos idées. Ne demandons pas à cet homme qui repose de la veille à côté du pauvre, dans la fosse commune, s'il a été pendant sa vie plus loin ou moins loin que nous dans l'œuvre du présent. Il a servi la démocratie, voilà tout. Il a bien vécu; que faut-il de plus pour sa mémoire?

Ah ! plutôt, respectueusement rangés de la pensée autour du tertre fraîchement remué, déposons là, en sacrifice, toutes nos vieilles querelles et nos vieilles dissidences. Il sort de la tombe une voix de conciliation qui nous dit de laisser tomber au fond du temps ce qui fut du temps, et de nous associer à l'avenir dans le fonds commun, et, par conséquent, immortel de la démocratie. Plus de haines, plus de colères. Puisque nous sommes la force du siècle et sa promesse, soyons doux les uns aux autres et sympathiques à tous nos frères de croyance. Car, par la grande âme remontée là-haut dans la compagnie du Christ, l'empire du monde appartient à la douceur et à la bonté.



XXI.

SACY.

L'IMITATION.

Lamartine disait un jour à Béranger que l'*Imitation* était le plus beau livre, écrit de main d'homme, après l'Évangile.

Béranger, plus modeste dans son admiration, l'appelait tout simplement le bréviaire du mysticisme.

Qui de nous, selon l'heure et le lieu, n'a donné raison, tantôt à l'un, tantôt à l'autre poëte ?

Quand on a lu l'*Imitation*, au soleil du printemps, au moment où l'âme est en fleur, on a pu, on a dû même trouver que cette mélancolique poésie du renoncement, murmurée à voix basse, dans une cellule, en face d'une tête de mort, au gémissement de la nuit dans l'herbe du préau, était peut-être un peu trop souvent la magnifique paraphrase de ce verset indou : *Il vaut mieux être couché que debout et mort que couché*.

Mais lorsque plus tard on a commencé à descendre la

colline, qu'on a vécu, mot triste par lui-même, qu'on a connu la plaie du cœur et la perfidie de la destinée, on trouve à l'*Imitation* je ne sais quelle grandeur désolée, quelle beauté sévère dans sa monotonie, comme à la vue du ciel, par une silencieuse nuit d'automne. C'est le vide de l'ombre sans doute, mais l'éternité est derrière.

Il y aurait erreur ensuite à croire qu'un livre est uniquement ce qu'il est, ou plutôt ce que l'a fait l'auteur ; il est encore, il est surtout ce que le lecteur l'a fait dans le passé, ce qu'il le fait sans cesse, en y versant chaque jour sa foi, sa sympathie, sa piété, sa douleur. La pierre où la foule a prié, de siècle en siècle, est désormais plus qu'une pierre, elle est une chose sacrée.

Certes, si on discutait au point de vue de la vie, qui est faite pour vivre en définitive, c'est-à-dire pour rayonner largement dans le temps et dans l'espace, cette morale funèbre de l'ascétisme : Abstiens-toi, humilie-toi, tais-toi, on serait tenté de la renvoyer au cloître, d'où elle est sortie, comme la dernière parole du moyen âge mourant.

Mais lorsqu'on songe à toutes ces âmes de toutes les dates et de toutes les nations qui ont passé, soupiré, pleuré, flotté et flottent encore sur ces pages bénies comme de célestes parfums, alors on voit dans ce livre plus que le livre, on y voit un pieux rendez-vous de l'humanité. Ce n'est plus l'œuvre d'un homme seulement, c'est une œuvre en commun, où chacun, sous le coup d'une mystérieuse émotion, y a mis ce qu'il avait de meilleur.

Aussi, l'*Imitation* est-elle anonyme par une sorte de prédestination. Elle est de tout le monde et n'est de personne en particulier. Vainement a-t-on voulu après coup la signer d'un nom connu. Est-ce Gerson, est-ce Gersen, est-ce A'Kempis ? La critique, Dieu merci, l'ignorera toujours.

Elle n'a pu mettre jusqu'à présent qu'une hypothèse à la place d'une énigme.

Il en devait être ainsi. Ce livre, nommé d'un nom d'homme, perdrait une partie de son mystère et conséquemment une partie de son prestige. Il serait plus humain, je ne dis pas assez, il serait moins chrétien. Le jour où la source du Nil sera trouvée, le Nil aura perdu une poésie. Toute intelligence un peu douée partagera pleinement à cet égard, j'en ai la certitude, l'opinion de M. de Sacy.

« C'est, il me semble, une des beautés morales de ce » livre, dit-il, que l'incertitude qui plane sur le nom de » son auteur ; c'est une grâce spéciale par laquelle Dieu a » voulu glorifier l'humilité du pieux auteur, quel qu'il soit. » Au point de vue même purement littéraire, il est beau » que l'*Imitation de Jésus-Christ* n'ait pas d'auteur cer- » tain. Il n'y a pas d'auteur à un livre comme celui-là. » L'auteur, c'est. l'humanité chrétienne tout entière. » Comme les poëmes d'Homère étaient le livre de toute la » Grèce ou plutôt étaient le génie grec lui-même, l'*Imita-* » *tion de Jésus-Christ* est le résumé de tous les sentiments » chrétiens, l'âme chrétienne elle-même. »

Il semble que par la délicatesse et par la sérénité de son style, M. de Sacy était fait plus que personne, dans le passé peut-être et à coup sûr dans le présent, pour traduire l'*Imitation*. Ce livre est en quelque sorte le pain de sa pensée. Il en a vécu comme d'une seconde eucharistie ; et cependant il a mieux aimé rééditer la traduction de Michel de Marillac. Il donne ainsi la raison de sa préférence.

« Pourquoi donc, dit-il, réimprimer une traduction qui » date de plus de deux cents ans? Le voici en peu de mots. » Entre toutes les traductions de l'*Imitation* que j'ai lues, » celle du garde des sceaux Michel de Marillac m'a tou-

» jours paru se distinguer par une grande exactitude et
» par une grâce naturelle de style qui en rend la lecture
» singulièrement attrayante. J'avoue que dans les pas-
» sages où il faudrait de la précision et de la force, le bon
» garde des sceaux faiblit quelquefois, mais dans ceux
» où l'onction domine, si je ne me trompe, il atteint
» presque son modèle. C'est la même simplicité, la même
» douceur pénétrante et cette divine enfance du lan-
» gage, si je puis m'exprimer ainsi, qui met les choses
» les plus hautes à la portée des esprits les plus hum-
» bles. »

La divine enfance du langage, Fénelon n'aurait pas mieux parlé. On croirait, en lisant cet éloge de Marillac, que le nouvel éditeur a fait, à son insu, son propre portrait. Je n'aime pas les comparaisons forcées, elles sont presque toujours des impertinences pour les vivants. Je ne puis toutefois m'empêcher de remarquer, en passant, que M. de Sacy aime un peu l'*Imitation*, par une raison de famille. Il a évidemment une sorte de parenté spirituelle avec l'humble génie qui a écrit un jour ce commentaire résigné de l'Évangile, dans la nuit religieuse du cloître, à la lueur d'une lampe voilée, dans cette suspension et dans cette immobilité apparente de la vie qui entend à peine le battement de son cœur et coule insensiblement comme le sable dans le sablier.

M. de Sacy, je lui demande pardon de l'indiscrétion, a eu, lui aussi, dans un autre ordre d'idées, cette merveilleuse pudeur de l'esprit. Pendant vingt ans il a voulu avoir du talent à l'écart. Deux fois déjà avant lui son nom avait été illustré. Il a semblé croire qu'une troisième fois ferait un pléonasme. Il parlait à l'Europe, du milieu de la foule, sans prêter ensuite l'oreille à l'écho. Un petit nom-

bre d'amis seulement étaient dans le secret. Il fallut une loi pour l'arracher à son obscurité.

Mais le jour où la presse militante dut signer sa pensée, M. de Sacy dut bien, à son tour, bon gré, mal gré, prendre sa place dans la sympathie du public. Je ne dis pas la première place, pour ne porter ombrage à personne, à commencer par lui le premier. Il a fait honneur au journalisme, qui fait honneur lui-même au talent. Et puisque aujourd'hui le parti du silence à tout prix, venu du fond du moyen âge, nous a rendu le droit de l'orgueil, disons hautement, le front levé, que le journal est encore le métier le plus difficile et par conséquent le plus méritant de la parole.

Faire un livre, qu'est-ce que cela? on le fait à son heure, à coup sûr, car si l'inspiration n'est pas venue, on l'attend. Le lecteur lit l'ouvrage comme il a été fait, patiemment, lentement, avec l'intention d'avance de le trouver beau, pour peu qu'il prête à l'admiration. Pourquoi? Eh! mon Dieu, parce que le livre est gros, parce qu'il est broché, parce qu'il entre dans la bibliothèque et qu'il fait partie de la maison. On l'aime deux fois pour une, comme lecteur et comme propriétaire.

Faire un discours, qu'est-ce que cela encore? On parle de loin en loin, et à l'occasion seulement, à un auditoire en partie prévenu, décidé à applaudir l'orateur, ne fût-ce que pour son débit, à défaut de toute autre raison. Chaque parole tombe dans l'air, et si elle est une impolitesse à la langue ou à la logique, un souffle l'a dévorée avant la fin du discours. Si la tribune a par hasard un coup de fortune de pensée ou d'expression, il y a toujours par là sur quelque banc une interruption complaisante pour la recueillir et la dénoncer à l'admiration. Or, on sait com-

bien l'admiration est moutonnière dans notre pays.

Le journaliste, au contraire, obligé d'écrire à toute heure, et de brusquer par conséquent l'inspiration, ne trouve cependant pas autour de lui cette indulgence et cette complicité de l'oreille pour sa parole. Il parle le plus souvent à un public du matin, encore à moitié endormi. Il doit d'abord le réveiller pour avoir droit à son attention. A son attention c'est beaucoup dire, car le lecteur en général, affairé ailleurs, lit rapidement sur le bout du pouce, et si l'article a quelque valeur, il en perd presque toujours la moitié en chemin. N'importe, le journaliste a de la marge devant lui; il se rattrapera sur la quantité.

C'est là le fait de M. de Sacy. Aucun écrivain peut-être de notre époque n'a dépensé plus de talent en détail. Il a cette distinction exquise de forme, véritable politesse au lecteur, en ce qu'elle lui laisse le mérite de trouver. Il faut être homme de goût pour comprendre le style à part de M. de Sacy, car c'est l'élégance sans la recherche, l'érudition sans le pédantisme, le trait sans le mot, l'ironie sans l'injure, la grâce sans l'afféterie, l'élévation sans la raideur, l'originalité sans qu'on sache pourquoi, l'art en un mot, sans artifice. Ame multiple, il a plusieurs tons à la fois, mais toujours fondus entre eux dans une admirable harmonie. Autant on cherche ailleurs le scandale de l'expression, autant il l'évite par système.

On sent en lui, à chaque parole, une intelligence en paix avec elle-même et en intimité constante avec la pensée suprême, inspiration de toute grande pensée. Il a passé, lui aussi, par l'épreuve du voyage. Il habite maintenant la région sereine de la montagne. Il est à cette hauteur où tous les esprits, partis de différents horizons, peuvent se rencontrer. Les grandes questions sont seules posées main-

tenant, et les occasions des petites querelles sont, Dieu merci, tombées.

Sans doute, si j'écoutais la voix intérieure, je voudrais voir M. de Sacy plus ambitieux pour mon pays. Mais peut-être me répondrait-il que, si on a le droit de porter en soi le plus haut possible l'ambition de l'idée, et que si même la grandeur intellectuelle est à ce prix, on n'a pas le droit d'avoir cette ambition pour le peuple, et de vouloir pour lui plus qu'il ne veut en réalité. Qui de nous deux a tort? L'avenir le dira. Et pourtant... un souffle a passé, qui a emporté la fin de la phrase.

XXII.

LAMARTINE.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION.

Avant de parler du livre, parlons d'abord de l'homme, car le moment est venu de restituer sa place à chacun, et de remettre l'ordre dans l'histoire.

C'était le lendemain de la restauration. L'inspiration en France était épuisée. La jeunesse lisait je ne sais quel Horace d'alcôve sous le nom de Parny; elle ne connaissait que cette lie de la poésie, bonne tout au plus pour des têtes encore échauffées de la poudre à canon. On avait su tuer et mourir; on ne savait plus sentir ni comprendre. Le temps le voulait ainsi.

Heureusement Lamartine vint à ce moment rapporter à la France le secret perdu de la poésie. Le premier d'une race nouvelle, il parla une langue inconnue du passé. C'était le doute, c'était l'espoir, c'était le vague, c'était le mystère, c'était l'enthousiasme, c'était l'infini. Il retourna l'âme humaine jusqu'alors plongée dans le matérialisme;

il lui inspira l'inquiétude de sa destinée; il lui enseigna la science de l'aspiration; il accomplit, dans l'ordre du sentiment, la même révolution que Descartes dans l'ordre de la pensée. Jamais la parole n'était montée plus haut dans le ciel du lyrisme. L'avenir pouvait faire maintenant son appel. L'âme régénérée était prête à lui répondre : Me voici.

Depuis ce jour, le génie de Lamartine fait partie de notre existence; il est toujours avec nous à notre meilleur moment; il assiste à chaque drame intérieur de notre journée. On aime, on rêve, on souffre, on espère désormais de compte à demi avec lui, sous la forme, pourquoi ne dirions-nous pas divine, qu'il a donnée à l'amour, à la rêverie, à la douleur, à l'espérance. Sa poésie est la langue commune des esprits; elle flotte partout; l'atmosphère en est chargée. Il n'y a pas en France une grève ou une vallée qui n'en ait entendu le soir quelque lambeau et n'en répète dans le vent quelque murmure. Lorsqu'une émotion parle tout haut, elle redit involontairement un vers de Lamartine.

Son génie est depuis trente années le muet confident du faible et du fort, de la femme et du vieillard. Allez à lui, vous tous qui soupirez, car il a pour chaque blessure un parfum; car son vers, toujours pieux, a donné une dignité de plus à l'amour. La jeune fille endort, en le lisant, son premier rêve de printemps. Elle sent après cela qu'elle a un ange gardien de plus à son chevet. Le poëte, qui fait la mère chaste, prépare un fils à la vertu. Partout où il y a un bon sentiment, Lamartine en a semé l'inspiration. Il a grandi l'âme humaine de toute l'exaltation idéale qu'il lui a versée.

Il a fait plus encore. Il a enseigné au vieillard à mourir.

Un homme de bien, le premier homme d'État de la restauration, le lisait à son lit d'agonie, comme Caton d'Utique lisait le Phédon, et à sa dernière heure il demanda qu'une strophe du poëte, une protestation contre le néant, consolât le regard du passant sur la pierre de son tombeau.

Et il avait raison. Car le chant de Lamartine ici-bas a été un hymne perpétuel à l'immortalité. On croit entendre sur sa lèvre comme un écho de l'autre monde apporté sur un souffle de l'infini, tant sa parole est une grâce et une harmonie, et une amitié et une volupté de l'intelligence. Vous la lisez, vous la trouvez belle ; vous la relisez, vous la retrouvez plus belle encore. Méfiez-vous de ce génie. Il ne permet aucune distraction. Lorsqu'il est sublime ici, il est aussi sublime au vers suivant. Je ne le discute pas, je l'admire, et s'il est quelqu'un parmi nous assez disgracié de sa naissance pour ne pas le comprendre, je le dénonce à ce qui reste encore d'honnêtes gens dans notre pays. Cet homme-là assurément a quelque vice de nature.

Voilà le poëte. Lorsqu'il eut ressuscité à notre soleil la plus belle faculté de l'âme, il rêva à côté de la poésie une seconde destinée. A tort ou à raison le siècle était agité. Lamartine voulut mettre aussi la main à l'action. Il entra à la chambre des députés. La liberté a cela de bon qu'elle appelle à la vie politique l'élite de l'intelligence. Elle ouvre une nouvelle occasion de gloire à chaque renommée.

Un léger murmure d'ironie accueillit la première apparition du poëte à la tribune. Que venait faire là ce rêveur, descendu probablement la veille des étoiles ? Il osait croire qu'en dehors des tarifs, des budgets, des crédits et des haras, il pouvait y avoir encore dans la représentation de la France une parole à placer. Il disait que le sentiment faisait partie de l'humanité, et il affectait d'être à la cham-

bre l'orateur du sentiment. Il parlait de générosité et de grandeur à mettre dans la loi, de réforme et de liberté. Il prenait en main la cause du pauvre, du souffrant, du prisonnier, de l'esclave. Il voulait attendrir le code, congédier le bourreau, nettoyer le bagne, protéger l'enfant trouvé. Est-ce qu'un peuple sent, par hasard? Est-ce qu'il aime, espère ou désire un seul instant? Il a besoin de manger et de boire, voilà tout, de vendre et d'acheter. Lamartine était donc un rêveur.

Et cependant il lui était facile, à lui aussi, de marquer sa place sur un de ces bancs prudents, à égale distance du pouvoir et de l'opposition, et d'attendre là, les bras croisés, l'heure toujours certaine de la faveur. Il aurait été président, ministre, ambassadeur, recherché, félicité, flatté, fêté au château. Il porta plus haut l'ambition. Il voulut servir le progrès. Il demanda passage à la tribune pour une nouvelle génération d'idées. Il montra le premier le danger de cette politique stagnante condamnée à croupir faute de courant. Il annonça la tempête. La France s'ennuie, dit-il, prenez garde qu'elle ne prenne à l'improviste une heure de distraction. On sait aujourd'hui si cette parole a été une prophétie.

Mais lorsqu'il vit que plus le temps lui donnait raison, plus la monarchie de juillet persistait dans son immobilité; que plus l'opinion marchait en avant, plus la chambre perdait la trace de la démocratie, il songea à rejoindre l'avenir pour lui assurer une direction; il ressaisit la pensée de la première révolution et il écrivit l'*Histoire des Girondins*. Au lieu de parler à un groupe d'hommes seulement, il parla au pays tout entier.

Lamartine avait une double pensée en écrivant l'*Histoire des Girondins*. Il voulait glorifier la démocratie et désho-

norer la proscription. Il fit deux parts dans la révolution : la part de la colère et la part de l'idée. Il prouva que la guillotine n'était pas la conséquence de l'idée, et que l'idée n'était pas non plus l'excuse de la terreur. Non, la hache n'a pas sauvé la révolution, comme l'a prétendu l'école de la dictature. Car plus elle frappait, plus elle devait encore frapper. Plus elle immolait, plus elle soulevait contre elle la réaction de la pitié. Elle mettait le cœur en contradiction avec la démocratie, et le cœur finit toujours par avoir raison. Lorsqu'on voyait passer les vainqueurs d'un autre temps, maintenant vaincus, les mains liées, debout sur leur tombereau et pâles de la pâleur anticipée de la mort, on oubliait involontairement leur longue oppression, leur longue injustice ; on les plaignait, on les pleurait, et quand leur tête était tombée, le bruit de cette chute dans le sang retentissait longuement et douloureusement dans la conscience. Dieu a placé dans notre âme le sentiment à côté de l'idée pour les éclairer et les corriger l'un par l'autre au besoin. L'un est la contre-épreuve de l'autre dans l'humanité. La Convention avait oublié cette loi de nature. Elle a cruellement expié cet oubli. Lamartine a réparé le tort de la révolution envers le parti proscrit. Il a lavé d'une larme immortelle la tache du sang versé. Il a rendu à la démocratie sa primitive grandeur, et la France s'est reconnue dans cette glorieuse transfiguration.

Un jour, — le dernier mot n'a pas encore été dit sur ce jour-là, — la France rentre en possession d'elle-même, et Lamartine donne le commentaire vivant de son histoire : la royauté, l'armée, la garde nationale, l'administration, tout cela est emporté d'un souffle comme une fumée. La poitrine d'un homme est le seul gouvernement du pays. Et cet homme suffit à son œuvre à force d'éloquence et d'in-

trépidité. Miracle vivant de chaque minute, il apaise, il contient, il inspire, il dirige, il veille, il improvise une nouvelle armée, il appelle la souveraineté nationale au pouvoir, il brise d'un mot le pacte de la sainte-alliance ; il enivre l'Europe de liberté; il en fait la conquête par l'idée. Et quand je dis Lamartine, je dis le gouvernement provisoire. Il n'y eut alors à l'hôtel de ville qu'un seul cœur et qu'un même dévouement. Chacun paya également de sa personne. Chacun signa également la suppression de l'échafaud, l'abolition de l'esclavage. Chacun vota également la politique d'honnêteté et de générosité. Politique bourgeoise et timide, a-t-on dit récemment, faite pour honorer peut-être un père de famille, mais non pour glorifier un homme d'État

Cependant, je le demande à M. Proudhon, où a-t-il vu que la politique infernale de Machiavel ait usurpé dans le monde la durée? Quel État a fondé César Borgia? quel État la Scala? quel État Ludovic Sforce? quel État le duc d'Albe? quel État Cromwell? quel État Robespierre? quel État Rosas? quel État don Miguel? quel État Ferdinand d'Espagne? et quand il me l'aura dit, je lui dirai à mon tour quel État a fondé Washington par la seule puissance de la vertu.

Quoi qu'il en soit, Lamartine a donné le bon exemple à la postérité. Il a eu son jour, et ce jour vaut un règne à mon avis. On l'a oublié, je le sais; mais quiconque a été son témoin à cette heure brûlante ne l'oubliera jamais. Paris dormait; mais il ne dormait pas, lui qui avait la responsabilité du repos de la cité. Toujours debout, toujours multiplié, autant de fois qu'il y avait un péril à conjurer, un droit à sauver, il avait le regard fixé partout, le bras étendu partout, et il fallait bien qu'il en fût

ainsi, car lorsqu'il revenait de sa journée de travail, le soir, à pied, humble et simple comme nous, la foule, que dis-je, la population tout entière de Paris, précipitée sur ses pas, l'entourait, le pressait, le bénissait et l'escortait jusqu'à sa porte d'un perpétuel tonnerre de vivats. O Cromwell! tu avais dit à pareil moment : On pousserait encore bien plus de vivats si l'on me conduisait à la potence!

Et plus tard, lorsque la France marcha d'un cœur unanime au scrutin, il n'y eut pas une grande ville, une capitale du dehors qui ne tînt à honneur d'envoyer Lamartine à l'assemblée. Et lui, le premier de son nom, hier encore sans parti, sans épée au côté, sans prestige de reflet, il réunit deux millions de suffrages. Si la France eût été appelée à voter sur un seul nom, il aurait eu l'unanimité. Il était populaire, admiré, applaudi, acclamé de la Manche à la Méditerranée. La presse était libre alors. La France était tout entière une immense parole. Le club parlait, le mur parlait, la rue parlait, le pavé parlait. Pouvait protester qui voulait contre cette popularité, si elle lui semblait une usurpation, et pourtant nul n'a osé lever la main contre elle et lui porter un défi.

Ce temps est passé; n'en parlons plus, de crainte de ne pouvoir en parler dignement. Le vent de l'opinion a soufflé d'un autre côté. A peine tombé du pouvoir, le sauveur de la veille, sans avoir fait un acte de plus ou de moins, est livré le lendemain à l'insulte et à la calomnie. Il ne trouve pas à l'élection suivante une seule urne en France pour lui donner l'hospitalité, tant la mémoire des partis est légère. C'est à qui frappera sur cette popularité à terre le coup le plus douloureux, c'est à qui cherchera la fibre la plus sensible pour y porter la blessure. Il

n'a jamais eu dans sa vie une minute de haine ou de colère contre personne, et il attire sur sa tête toute la colère et toute la haine du moment. Il est l'ennemi commun; il a rêvé le pillage de son pays; il a demandé le sang de la dynastie de juillet; il a forcé la serrure du trésor. On disait même le nombre de millions qu'il avait volés.

Celui-ci avait pris place en d'autres temps à son foyer. Il était venu lui demander le lendemain de février l'invasion de la Pologne, et au jour de l'épreuve, il épuise contre lui tout le vocabulaire dévot de l'injure. Il aiguise quinze jours durant une épigramme devant son crucifix, pour le poignarder par derrière à la tribune. Il l'outrage du geste, il l'outrage de la parole, par allusion, par procuration. Quand il ne peut pas l'insulter lui-même, il le fait insulter.

Cet autre était poëte et ami autrefois par la poésie. Mais il a été le malade imaginaire de la révolution de février. Il a cru que la révolution avait été faite contre sa personne. Il a eu peur. Il a fui devant son ombre, et, dans sa terreur, il est venu demander un refuge à Lamartine. Lamartine l'a rassuré, l'a rappelé à la raison, et, en récompense de ce service, l'homme effaré, une fois sa terreur évanouie, a déchiré l'homme courageux tombé sous l'ingratitude. Il l'a conspué à sa manière, par réticence. Il l'a convaincu, Dieu nous pardonne, de n'avoir pas de talent.

Cet autre avait mangé le pain de sa table... mais en voilà bien assez, et, dans ce complot de la haine politique conjurée contre le génie du bien, chacun cherchait à déchirer un lambeau de cette gloire pour l'emporter à l'égout. Ainsi, quand la bande du roi eut frappé le maréchal d'Ancre à la porte du Louvre, chacun mit la main sur le cadavre pour emporter, celui-là le manteau, celui-là le pourpoint, celui-

là l'épée, celui-là le collier de la victime. On l'avait tué, on voulait encore le dépouiller, pour qu'il ne restât sur son corps aucune trace de dignité.

Lorsque la rancune de parti eut dit tout ce qu'elle pouvait dire, et que, pour la première fois peut-être, elle sentit l'invention tarir, elle décréta Lamartine de folie, oui, de folie. L'homme de février était fou, comme le Tasse, à n'en pas douter ! on le savait de science certaine, on avait même plus d'un témoin prêt à parler. La nouvelle en courut à l'oreille de salon en salon, et on poussa jusqu'à la croire sur parole la complaisance de la fiction. On appelait cela de la bonne guerre dans le monde de l'élégance. En vérité, la crédulité humaine a souvent aussi son mystère. On ose affirmer d'un homme qu'il est mort à la raison, et cet homme est là qui parle, qui écrit, qui interroge, qui répond, qui voit, qui est vu, qui est à chaque instant de la journée le démenti vivant de la calomnie, et la calomnie est acceptée, répandue, et un ministre l'affirme le premier sous le manteau de la cheminée. Qu'a donc fait à notre siècle la jeunesse honnête pour être condamnée à un pareil spectacle? Assurément, notre génération méritait mieux de la destinée.

Mais lui, toujours calme, étonné seulement de tant d'injustice, reprenait, le front haut sous l'outrage, le chemin de la solitude. La colère de la fortune était tombée aussi sur son foyer. Sa maison menaçait ruine. Il cherchait courageusement à réparer de son travail le temps perdu au pouvoir. Il oubliait la fatigue du forum, l'heure du loisir méritée par tant d'activité dépensée au service de son pays. Chaque jour le retrouvait penché sur son œuvre et occupé au rachat de son existence. En vain la fibre du cerveau, brisée à force d'inspiration, appelle le repos. Il

ne doit pas le connaître. Qu'importe la douleur, la maladie, l'insomnie, la lassitude? Il a donné sa vie en gage. Il doit à Shylock un lambeau de sa chair à défaut de paiement. Il doit périr à la tâche ou acquitter sa promesse, et longtemps avant que le soleil soit levé sur la vallée, il remplira la page blanche, aujourd'hui et demain, et encore demain et toujours. Le laboureur, debout avant l'aube, verra une lueur flotter là-bas à travers les arbres sur la colline, et demandera peut-être : Qui donc à cette heure peut encore veiller? Un laboureur comme toi, seulement d'un autre sillon, éprouvé comme toi par le sort et condamné à n'avoir jamais le choix de sa journée.

En travaillant ainsi, sans trêve ni pitié pour lui-même, Lamartine espérait prendre le pas sur le temps. Mais ici encore, le temps l'a trompé. Il cèdera au destin; il vendra son foyer; il abandonnera à d'autres mains le champ et la pierre où il a vécu, écrit, médité, parlé, où il a donné l'hospitalité à la poésie, à l'amitié, à la science, à la littérature. Il livrera à un étranger cette tribu de colons nés avec lui sur son patrimoine, frères du sol, nourris du pain de son amitié. Aux heures difficiles de l'année, ils le chercheront vainement sur leur sentier. Leur hôte sera parti pour je ne sais quel exil; car la perte de son toit, je le sais mieux que personne, est une première expatriation.

Ah! un jour viendra, puisse-t-il venir le plus tard possible, où cet homme posera sur le chevet de pierre sa tête douloureuse de tant de rêves trompés. Il sera de l'autre côté de la montagne à dormir son dernier sommeil. Tout le bruit fait autour de sa vie sera tombé. Il ne restera de lui que le legs de son génie. Sa pensée, imprimée à l'infini, sera aussi une richesse à l'infini pour la nation, et alors l'étranger venu de l'autre rive de la mer pour visiter le tombeau

du poëte, dira : Voilà celui qui a élevé le niveau de la gloire dans son pays, et qui lui a servi chaque jour son âme comme un banquet.

Nous avions besoin de dire ces choses avant d'aborder l'Histoire de la Restauration, car nous aurons, à l'occasion, à faire plus d'une réserve, non sur le talent de l'écrivain, il ne fut jamais plus éclatant que dans cette circonstance, mais sur l'esprit de l'ouvrage, à notre avis souvent trompé de chemin. Mais à aucun prix nous ne voudrions paraître un seul instant prendre contre lui le parti de la critique, et prétendre ainsi racheter le tort de notre admiration passée. Nous avons toujours admiré son génie, nous l'admirons aujourd'hui plus que jamais. Loin de renier son amitié, nous la portons au contraire hautement comme la décoration de notre existence. Seulement nous trouvons que dans son histoire il a été parfois infidèle à la vérité. Il a aimé la Restauration au début de sa vie, et la Restauration l'a payé de retour. Il la revoit aujourd'hui à travers le charme de ce premier souvenir. Son livre est un regain de jeunesse. Il donne infiniment trop à la reconnaissance.

Quelle que soit la puissance de l'historien sur notre pensée, il ne pourra jamais la contraindre à prendre la figure de Louis XVIII pour la sagesse couronnée. M. de Lamartine doit se rappeler le jour où il rendit visite pour la dernière fois à Châteaubriand. Il y a de cela quelques années à peine. Châteaubriand lui montra d'un côté de son antichambre le buste du comte de Chambord.

— Voyez, dit-il avec un sourire indéfinissable de pitié, le front sur lequel on veut mettre une couronne !

Puis, montrant d'un autre côté le buste de Louis XVIII, il dit, le poing fermé, du ton de l'imprécation :

— Quant à celui-là, c'était un gredin !

Louis XVIII, à coup sûr, n'était ni un sage ni un gredin. C'était un prince prudent par égoïsme, cruel parfois, non par caractère, mais par indifférence ; voluptueux d'esprit plutôt que de corps, parce que le corps lui faisait défaut.

M. de Lamartine est un poëte, dit-on, et n'est pas un historien. Si M. de Lamartine avait commencé par l'histoire au lieu de commencer par la poésie, la foule aurait dit, peut-être avec autant de raison : M. de Lamartine est un historien et n'est pas un poëte. On est toujours l'homme de son premier talent. Lorsque Montesquieu publia l'*Esprit des Lois*, la critique le renvoya aux *Lettres persanes*, sous prétexte qu'il n'avait que de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, M. de Lamartine est un historien à notre avis, et si nous ne craignions de passer pour poëte à notre tour, nous ajouterions un merveilleux historien. Seulement il l'est à sa manière. Nous demandons à nous expliquer.

Assurément, pour tout ce qui est fait ou détail, pour tout ce qui est connu, écrit au *Moniteur* ou ailleurs, pour tout ce qui pouvait être ou ne pas être, indifféremment, pour tout ce qui est la chair ou la matière en quelque sorte de l'histoire, M. de Lamartine a plus d'une fois la main coulante et même distraite au besoin. Il met ici ce qui doit être là, et là ce qui doit être ici. Pour peu qu'une date rompe le fil de sa pensée, il la jette de côté. C'est là son défaut. Que voulez-vous ? il n'est pas chroniqueur. Nous ne lui en faisons ni un mérite ni un reproche. Nous constatons seulement sa manière.

Mais s'il ne sait pas toujours ce que tout le monde sait ou peut savoir, il possède au suprême degré la partie morale et inédite de l'histoire. Une situation étant donnée, il en raconte admirablement la cause et les effets. Il a la fa-

culté de l'intuition. Il lit dans l'âme des événements. Il ouvre à volonté la porte du mystère. Il entre dans la confidence du destin. L'histoire comme il la comprend est une véritable création. Elle semble sortir de son front penché sur le passé, toute vivante et armée du secret de la Providence. Voilà son talent. Astronome, il aurait méconnu peut-être la carte du ciel, mais il aurait à coup sûr découvert la gravitation.

La vie d'un peuple, après tout, est une longue intrigue. Il s'agit de savoir la débrouiller. C'est là le génie de Lamartine. Nous n'en citerons qu'un exemple : L'armée française succombe à Waterloo. Que n'a-t-on pas écrit depuis sur cette bataille! Tantôt c'est Grouchy qui l'a perdue, tantôt c'est Bourmont qui l'a fait perdre. Tout le monde l'a perdue, en un mot, excepté Napoléon. Eh bien! en réalité, s'il faut en croire Lamartine, ce n'est ni celui-ci ni celui-là qui a donné par sa faute la victoire à l'Angleterre; c'est la situation. La bataille de Waterloo n'aurait pas été perdue à Waterloo qu'elle aurait été perdue ailleurs. Car ici ou là elle était nécessairement perdue d'avance. Le boulet qui a tué M. de Turenne était fondu de toute éternité. Il en était de même du boulet qui renversa l'empire. L'empire devait alors succomber. Cela était écrit. M. de Lamartine en donne la raison.

Au retour de l'île d'Elbe, dit-il, Napoléon était condamné par la force des choses à donner la liberté et à prendre la dictature : la liberté pour reconquérir l'opinion, la dictature pour repousser l'Europe. Or le sabre et la liberté ont toujours fait mauvais ménage. Il le savait. Il savait aussi que sans une avance à l'opinion, il règnerait dans le vide, et que son règne tiendrait tout entier sous le sabot de son cheval. Il portait dans sa pensée l'ambiguité de sa situation.

Il voulait jouer la France sur un coup de dé et en même temps ménager la chance de recommencer la partie perdue. Il flottait continuellement d'une idée à l'autre, marchant, reculant, hésitant, attendant à chaque contrecoup du dehors sur sa pensée, comme s'il eût voulu donner à la fortune, depuis longtemps laissée en arrière, le temps de le rejoindre. Il cherchait enfin la victoire à tâtons, pour parler la langue de Lamartine. Or, l'indécision en temps de lutte est déjà une défaite.

M. de Lamartine prouve une fois de plus que l'opinion est la vie d'un gouvernement. Là où l'opinion fait défaut, il ne reste plus que le spectre de l'autorité. Don Pedro a beau couronner après coup le squelette d'Inès de Castro, Inès n'en est pas plus reine pour cela. La couronne ne fait pas la royauté assurément. Lorsqu'un gouvernement a perdu la vie en perdant l'opinion, il a beau vouloir, pour tromper son agonie, en appeler à la force, à la gloire, au silence, à l'intimidation ; il a beau marcher dans le nuage et dans le vent comme un dieu de l'Iliade ; il a beau frapper, par mesure de précaution, quiconque lui fait obstacle ou paraît lui faire obstacle : il oublie toujours, dans sa prévoyance, précisément le seul homme qu'il n'aurait pas dû oublier. Celui-là, au contraire, il le grandit, il le protége, il le popularise, il le glorifie à son insu. Qui donc est celui-là ? Eh ! mon Dieu, son successeur. On ne tue jamais son successeur, a écrit le plus grand empereur du monde : je veux dire Marc-Aurèle.

La Convention voit en rêve l'épée de Cromwell tournée sur sa poitrine, et pour soulager la terreur, elle met Dumouriez hors la loi, elle décrète Louis-Philippe de trahison, elle proscrit Lafayette, elle emprisonne Hoche, elle guillotine Custine; Biron, Houchart, Beysseder ; elle tient tou-

jours par le collet quelque général en chef, et, au moindre soupçon, le conduit à l'échafaud; et pourtant, dans cette immense hécatombe d'épaulettes, elle épargne comme à dessein le militaire le plus dangereux pour la république, le petit lieutenant d'artillerie alors en garnison à Valence; bien plus encore, elle le flatte, elle l'appelle à Paris, elle brusque son avancement, elle lui donne à commander une armée, et quelque temps après, le lieutenant d'artillerie, grandi par l'opinion à la taille d'un pouvoir, jette la république par la fenêtre. On ne tue jamais son successeur.

En montant sur le trône, Napoléon avait pris toutes les garanties imaginables contre les infidélités de la destinée. La presse parlait, il lui avait retiré la parole; la tribune murmurait, il avait comprimé le murmure. Pichegru trahissait, il avait envoyé Pichegru en prison; Moreau inquiétait, Moreau était exilé; Condé menaçait, Condé était disparu; le parti républicain remuait, il était décimé. Où donc pouvait être alors, dans l'immense silence de la France, partout soumise et résignée à sa soumission, le successeur immédiat de l'empire? Où il pouvait être? vous le demandez? A la droite même de l'empereur. Il y avait en effet dans ce palais retentissant des Tuileries, qui ouvrait chaque jour la porte à deux battants à une nouvelle victoire, un moine défroqué, régicide apprivoisé à l'étiquette de cour, jacobin réveillé duc un beau matin en lisant le *Moniteur*. Napoléon avait appelé cet homme à son côté; il lui avait confié le gouvernement occulte et anonyme du pays; il lui avait livré le secret de toutes les intrigues et l'entrée de toutes les consciences; il lui avait mis dans la main un invisible filet pour prendre au passage jusqu'à la conspiration en manchettes d'une causerie de salon. Vous savez ce qui arriva depuis : c'est que l'empereur lui-

même fut pris dans le filet. Fouché le détrôna par un coup de police après la bataille de Waterloo. On ne tue jamais son successeur.

L'histoire de M. de Lamartine est une démonstration continuelle de cette vérité, désormais aussi évidente que la lumière. Aussi, nous ne discutons pas çà ou là un détail. Nous ne cherchons pas si l'histoire s'est plus ou moins trompée sur le compte d'un règne. Il nous suffit de savoir que la justice seule a droit à la durée. Le temps marche toujours du côté de l'opinion. L'opinion, en définitive, n'est que la pensée du temps flottante dans l'espace. Ah! que n'avons-nous donné assez de preuves de talent pour commander l'attention du public; nous dirions hardiment: Lisez cette histoire de la Restauration. Croyez-nous sur parole, nous vous donnons un bon conseil. Quand vous aurez lu cette œuvre d'un homme de bien dans le secret de la loi historique du progrès, vous aurez un poids de moins sur la poitrine, et vous irez vous réconcilier avec la Providence.

Pourquoi faut-il que la complaisance outrée de Lamartine pour la légitimité vienne déranger de temps à autre notre admiration! M. de Lamartine oublie trop ici, contre son habitude, la réaction sanglante de 1815, sinistre contrefaçon de la terreur. Est-ce que la légitimité n'a pas sinon provoqué, du moins autorisé cette réaction par son silence? Est-ce qu'elle n'a pas trempé les mains dans ces assassinats au roulement du tambour, décorés du nom de jugements? Sans doute Lamartine flétrit ces meurtres politiques par feux de peloton avec une généreuse colère, mais une partie du sang versé alors retombe sur la mémoire de Louis XVIII. Comment donc l'historien essaie-t-il de glorifier aujourd'hui cette mémoire? Louis XVIII, dira-t-on,

a donné la charte. Eh ! qu'importe qu'il ait donné la charte, si dès le premier jour il l'a violée, contestée, déchirée, anéantie article par article, dans la lettre ou dans l'esprit ; si, au nom de la charte, il a établi la censure ; si, au nom de la charte, il a signé la proscription ; si, au nom de la charte, il a ressuscité la justice arbitraire ; si, au nom de la charte, il a passé par les armes la liberté en Espagne ; si, au nom de la charte, en un mot, presque toujours suspendue ou retirée en partie, il a commencé le premier une continuelle bataille entre la nation et la royauté?

Nous ne faisons ici aucune exagération, nous répétons simplement l'opinion de Mme de Staël. Or, ce témoignage-là n'est pas suspect assurément, car cet illustre génie était entièrement dévoué à la cause de la légitimité, nous devons ajouter aussi, pour son immortel honneur, à la cause de la liberté.

« Prononcera-t-on encore le nom de la charte, » disait Mme de Staël, « lorsqu'il n'y a plus d'ombre de liberté de la » presse ; lorsque les journaux anglais ne peuvent pénétrer » en France, lorsque des milliers d'hommes sont emprisonnés sans examen, lorsque partout règne l'arbitraire, et » nulle part la charte que l'on devait défendre à l'égal du » trône, puisqu'elle était la sauvegarde de la nation? Prétendrait-on que l'élection des députés qui ont suspendu » cette charte était régulière? ne sait-on pas que vingt personnes nommées par les préfets ont été envoyées dans » chaque collége électoral pour y choisir les ennemis de » toute élection libre, comme les prétendus représentants » de la nation qui, depuis 1789, n'a été invariable que sur » un seul point : la haine qu'elle a montrée pour leur pouvoir? CENT QUATRE-VINGTS PROTESTANTS ont été massacrés dans le département du Gard, sans qu'un seul

» homme ait subi la mort en punition de ces crimes, sans
» que la terreur causée par les assassinats ait permis aux
» tribunaux de les condamner. On s'est hâté de dire que
» ceux qui ont péri étaient des bonapartistes, comme s'il ne
» fallait pas empêcher aussi que les bonapartistes fussent
» massacrés. »

Quand un pouvoir enjambe, ne fût-ce qu'un cadavre, pour monter au trône, ce pouvoir est désormais dévoué. *Sacer esto*. La victime est tombée, et à la place où elle est tombée une main invisible a mis un signe de réprobation. La foule passe comme auparavant sur ce lieu sinistre où Dieu a sans cesse le regard fixé. La terre a bu en silence le sang versé; mais le sang fermente infatigablement dans l'ombre, et un jour on entend sortir de la terre du crime d'abord un faible soupir, le passant marche toujours, ensuite un léger murmure, et le passant marche encore; enfin un cri terrible comme le cri du tonnerre : et le passant, pétrifié sur place, voit sortir du sol ouvert et soulevé par une flamme de volcan le spectre d'une nouvelle révolution. 1830 venge 1815. Voilà toute la morale de l'histoire.

Nous n'essaierons pas de donner au courant de la plume l'analyse détaillée de l'ouvrage de Lamartine. Une semblable analyse est une trahison, à notre avis, bien plus encore qu'une traduction. Comme nous ne connaissons aucun moyen de dispenser le public de lire un livre pour en avoir une idée, nous le renvoyons purement et simplement à la lecture de l'*Histoire de la Restauration*. Nous craindrions d'effleurer en passant toute la grâce et toute la fleur du récit. Nous dirons seulement un mot du style pour répondre à une erreur de critique. On a dit que ce n'était pas là le style de l'histoire. Et d'abord, qu'est-ce que le style de

l'histoire? Y a-t-il donc un style particulier à l'histoire? Eh ! mon Dieu non, il n'y a pas plusieurs styles au monde, il n'y a qu'un style, n'en déplaise à la critique : c'est le style le plus humain, le plus général, le plus sympathique et le plus ouvert au plus grand nombre des facultés, ému pour le cœur, harmonieux pour l'oreille, rationnel pour l'intelligence, imagé pour l'imagination. Pour que le style soit véritablement style, il faut qu'il fasse dans sa merveilleuse souplesse le tour de l'âme humaine toute entière, et qu'il sonne tour à tour le son de chaque note du clavier, qu'il soit vivant, en un mot, et que d'un geste il donne la vie, comme le Créateur, à tout ce qu'il touche sur son passage.

XXIII.

CLAVÉ.

HISTOIRE DE PIE IX.

Ce feuilleton a été interrompu par une révolution.

C'était nous ne savons quel soir de février. Nous venions de lire la vie de Pie IX, par M. Félix Clavé. Nous avions fermé le volume, et nous regardions machinalement cette longue procession de titres et de sous-titres qui défilaient sur la couverture : *Vie et portrait de Pie IX, par Félix Clavé, avec cinq beaux portraits sur bois, par Bertall, et la musique du Vissille (hymne du pape), suivie des oraisons funèbres d'O'Connell et du chanoine Graciozi, par le révérend père Ventura, et de documents officiels.*

Certes, un pareil livre ainsi titré et sous-titré, *Vie et portrait*, etc., etc., avait dû être écrit avec une certaine componction. C'était l'ouvrage d'un pèlerin. Évidemment, Pie IX était pour M. Clavé un saint vivant. La biographie qu'il a retracée du pape, à son retour, avec toute la naïveté, toute l'extase d'un vieux chroniqueur, n'est qu'une perpétuelle canonisation par avancement d'hoirie.

Aussi poursuit-il le saint père jusque dans les plus intimes détails. Carnation, linge, toilette, chambre, chevaux, habits, attitudes, heures de repas, heures de repos, heures de sieste, heures de promenades, mains, pieds, prunelles, plis de lèvres, plis de sourcils, gestes et intonations, il a tout noté, tout recueilli, tout glané, comme s'il eût craint de laisser évaporer un atome, un mouvement, un son, une courbe, un souffle, de cette pieuse existence. Nous ne saurions blâmer ce culte profond, traduit en anecdotes, pour le souverain pontife : nous l'avons partagé.

Nous avions donc fermé le volume et nous cherchions à recueillir nos impressions. Il semble que l'enthousiasme a, comme le vin, une vapeur qui monte au cerveau. L'enthousiasme de M. Clavé nous avait gagné à la lecture. Nous étions passionné de sa passion, exalté de son exaltation. Nous lui prenions ses éloges, ses jugements, ses hymnes, ses espérances ; et sous la vibration de ces sentiments transmis et répercutés de lui à nous, de nous à notre papier, — pieusement, religieusement, dans le calme de la veillée, — nous avons commencé à écrire un second *Vissillo* à la gloire du pape Mastaï.

L'aiguille de la pendule cheminait d'un pas insensible, comme le pas d'une révolution, vers la plus délicieuse des heures, vers minuit. Deux tisons mouraient dans la cheminée. Le fantôme de Pie IX était assis à notre côté, dans son fauteuil doré, la main gauche endormie sur le bras d'un fauteuil, la main droite tendue pour la bénédiction, la figure souriante et illuminée de son sourire comme d'une auréole.

Nous essayions de retracer cette vision. Un bruit se fit au dehors. Quelque chose passait dans la rue.

C'était d'abord un roulement imperceptible, sourd, con-

tinu et croissant comme celui de la marée. Des vagues de clameurs déferlaient les unes sur les autres, dans le lointain. Des coups de marteau retentissaient vigoureusement de porte en porte; les sombres allées des maisons s'ouvraient et se refermaient précipitamment : les passants se hâtaient de rentrer.

A cette première rumeur succéda un bruit de planches et de voitures défoncées qui résonnaient sous les coups de merlin, comme les châsses sous la pelle du fossoyeur. Ensuite les cloches des églises se mirent à sonner à sons entrecoupés, spasmodiques; et au milieu de ces rafales intermittentes et sinistres que le vent traînait et brisait sur les angles des carrefours, des spectres couraient dans la rue en poussant ce cri : Aux armes! avec une telle intonation de fureur et d'épouvante qu'il ne semblait pas sortir d'une poitrine.

J'avais ouvert la fenêtre : la rue était déserte. Quelques ombres de gardes nationaux la traversaient au pas rhythmé des patrouilles. Un reste d'illumination brûlait çà et là aux vitres, à l'honneur de la chute du ministère Guizot. Ces dernières protestations de colère nationale s'éteignirent bientôt une à une. Il ne restait plus à mes pieds que deux à trois becs de gaz à moitié éteints dans le brouillard. Aux deux bouts de la rue des ouvriers roulaient sur la chaussée des barriques vides d'un marchand de vin et bâtissaient paisiblement des pyramides de pavés sur un piédestal de futailles.

Mais au milieu de cet épisode, le roulement faible et sourd que j'avais d'abord entendu murmurer dans le lointain, monta par plus fortes bouffées à mon oreille Le bruit était toujours confus. Je n'y pouvais saisir aucun son, aucun sens humain. C'était de la parole mêlée à du

vent. Je m'inclinai avec respect. La Révolution passait.

M. Odilon Barrot l'avait préparée en buvant à la santé de la monarchie; le peuple l'achevait maintenant à coups de fusil. Le lendemain, la dynastie avait disparu; elle emporta avec elle notre article. Notre critique était sans doute destinée à partager un jour le sort de la royauté.

La curiosité nous prit d'aller voir de près une révolution. Elle nous poussa de barricade en barricade jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Nous y trouvâmes la République installée, sous la protection de quatre canons et d'une trentaine de gardes-du-corps en manches de chemise.

Toute cette semaine-là et la semaine suivante nous fûmes occupé à porter des bulletins aux journaux. Comme nos amis étaient au pouvoir, il nous était bien permis de profiter de la circonstance pour monter un degré de plus de l'échelle. Nous étions écrivain, nous devînmes commissionnaire. Nous échangions l'immobilité contre le mouvement.

Nous fîmes tant de commissions que nous en perdîmes le fil de notre discours sur *la vie et portrait de Pie IX, par Félix Clavé, avec cinq beaux portraits sur bois, par Bertall, et la musique du Vissillo (hymne du pape), suivie des oraisons funèbres d'O'Connell et du chanoine Graciozi, par le père Ventura, et de documents officiels.*

Et pourtant nous avons toujours regretté depuis ces heures d'enthousiasme si parcimonieusement mesurées à la critique que nous avions passées à lire l'ouvrage de M. Clavé. Un témoin de Pie IX s'était levé à notre droite, qui avait parlé avec sincérité, avec bonhomie, avec poésie, avec éloquence. Nous l'avions écouté avec émotion. Nous faisions minutieusement dans notre esprit une gerbe de tous les actes du saint père, de ses discours, de ses

motu proprio, de ses institutions. Nous admirions intérieurement le serviteur des serviteurs qui mettait pour la première fois sa calotte sur la tête de la liberté. Nous transcrivîmes nos admirations ; nous récapitulâmes tous les droits de Pie IX à la reconnaissance de l'Italie. La vague portait, le vent soufflait, notre critique naviguait toutes voiles déployées en plein dithyrambe.

Le moment d'ailleurs était bien choisi pour jeter une acclamation de plus à cette libérale intelligence qui à elle seule était toute une constituante. La France prévariquait à sa destinée et convoitait l'alliance de l'Autriche pour étouffer toute explosion de libéralisme en Italie. Vous voyez que les temps sont bien changés.

M. Guizot était alors président du conseil. Il avait préparé une expédition pour rétablir le pouvoir clérical dans le Sonderbund. Mais au moment de passer le Jura, le cœur lui faillit. Il n'osa obéir aux injonctions de M. de Montalembert. Aujourd'hui M. Odilon Barrot est président du conseil. Il avait toujours laissé éclater à la tribune l'horreur, poussée jusqu'au frémissement, des interventions armées contre les révolutions. Vous voyez que les temps sont bien changés.

Et maintenant, pouvons-nous en conscience reprendre ces quelques pages tracées sous l'inspiration des événements, dans les premières vapeurs d'une révolution, alors que notre pensée était surchargée de toutes les tristesses, de toutes les colères que nous inspirait la politique française en Suisse et en Italie ? Mais aujourd'hui une nouvelle révolution a été accomplie, — attendez, n'était-ce pas en février ? — Nos droits sont vengés. Nos frontières d'idées sont reconquises. La presse n'est plus sans doute qu'un *Te Deum* pour la victoire de la liberté. N'importe, ne fût-ce que pour

évoquer un souvenir des pensées qui travaillaient Israël pendant la captivité de Babylone, nous allons donner une édition posthume de cet article de 1848, interrompu par la République :

En ce moment, disions-nous dès le début, où la France forfait à ses devoirs, où le ministère trahit le pays, dans cette heure de ténèbres où notre diplomatie laisse envahir Cracovie par les cours du Nord et semer au vent la dernière poussière de la nationalité polonaise ; où elle laisse l'Autriche entrer nuitamment à Ferrare, décimer la Gallicie, en soulevant une jacquerie contre la propriété, et rançonner la Lombardie par ces communistes patentés du conseil aulique, qui ont seuls le droit, à ce qu'il paraît, de violer honorablement toutes les lois sacrées de propriété ;

Et non-seulement où notre diplomatie se croise les bras, mais encore, soit condescendance, soit complicité, s'associe du geste et de la pensée à l'Autriche, cette école traditionnelle de tyrannie, pour sonner le couvre-feu de toutes les idées, violer l'indépendance de la Suisse, tenir l'Italie plus étroitement garottée sous les pieds de sa suzeraine, et comprimer dans les veines des peuples toute pulsation de démocratie ; au milieu de cette étape dans la honte, qu'il faudra marquer à l'encre rouge, où la France divorcée avec l'Angleterre pour une question d'alcove ne retrouve une heure d'amitié avec sa rivale que pour aller éteindre une révolution en Portugal ; dans cet interrègne de notre vie politique où la trahison de tous nos intérêts, de tous nos principes est si évidente, si flagrante, notre inféodation à l'Autriche si absolue, si incontestable, que M. Thiers lui-même, ce libéral transi, qui a toujours le pied prudent, s'écriait ces jours-ci : Nous

sommes placés entre la révolution et la contre-révolution; eh bien! dans cette alternative mon choix est fait. Je me range du côté de la révolution;

Oui, à ce moment, dans cette éclipse de toutes nos espérances, dans cette prostration de tous les grands pouvoirs, dans cette défection ou cette défaillance de l'esprit public au sein des majorités, nous secouons volontiers la poussière de nos souliers pour passer la frontière avec M. Clavé et saluer cette sereine et radieuse figure de pontife qui reprend courageusement la mission civilisatrice abandonnée par la révolution de juillet, qui ouvre les prisons de ses États, arme ses sujets, lutte à la fois contre la France, contre l'Autriche, contre ses cardinaux et les pierres mêmes de son palais, qui porte gaiement le poids du soleil, — et, paradoxe vivant, dans cette longue dynastie élective des papes, — réclame l'initiative des réformes, et donne à son peuple la liberté dans une bénédiction.

Il y a vraiment dans ce secours que la Providence envoie à la démocratie une surprise si miraculeuse, qu'elle déroutera, nous n'en doutons pas, plus d'un philosophe. L'incrédulité ne dira plus désormais que les ambassadeurs portent le saint Esprit dans leur valise. Elle sera tentée de croire elle-même au saint Esprit. Voyez si jamais l'élection d'un pape libéral fut moins probable qu'au moment où Pie IX fut élu par le conclave.

Grégoire XVI venait de mourir. On a beaucoup calomnié sa mémoire. Comme sa mort a marqué la dernière heure du despotisme à Rome, il passe pour avoir été despote. On s'est trompé. Grégoire était un excellent homme qui, avant son exaltation au souverain pouvoir, avait fait l'édification de son couvent. Bon priseur, meilleur gourmet, il avait transporté sur le trône les vertus, au grand

complet, du capuchon. Il avait une énorme simplicité de cœur et une énorme innocence d'esprit. Il passait sa vie à dire ses prières et à bénir ses chapelets.

La papauté n'était pour lui qu'une plus vaste cellule. Il ne put jamais consentir à croire que son royaume était de ce monde, et il en abandonnait à qui voulait l'administration. Comme son barbier l'approchait de plus près et le plus souvent, c'était ce barbier qui menait les États, entre deux coups de rasoir. L'Autriche et son homme d'affaires au Vatican, le cardinal Lambruschini, partageaient l'autorité avec la savonnette.

L'Autriche s'était réservé la haute police. Elle emprisonnait, elle pendait au nom du saint père les conspirateurs du carbonarisme, et Grégoire, occupé dans les jardins du Quirinal à prendre des petits oiseaux au filet, ne savait même pas qu'on pendait ou qu'on emprisonnait en son nom des conjurés. Ce n'était pas un de ces souverains qui, à force d'exagérer l'arbitraire, amènent dans les esprits des réactions. Il avait trouvé des abus, il laissait subsister les abus. Il avait accepté l'héritage entier, il ne voulait pas en frustrer son successeur.

Voulez-vous que nous vous racontions sa plus grande action de cruauté? Lorsqu'il se promenait dans ses belles allées de lauriers, avec son cortége de monsignors en bas de soie violets, il faisait un signe de la main et aussitôt de toutes les fentes de pavé, de tous les brins d'herbe, de toutes les touffes de bois, de toutes les feuilles d'arbres, une pluie fine venait à jaillir avec force et à laver des pieds à la tête les pauvres abbés. Il tenait toujours des jets d'eau hypocrites cachés pour cette ablution.

Il n'y avait donc, dans cette enfantine autorité, aucune tyrannie de pouvoir qui dût amener sa revanche de libéra-

lisme. L'Europe catholique ne patronait aucune candidature dans le conclave. L'Autriche seulement adoptait Lambruschini et la France ne voulait pas déplaire à l'Autriche.

Lambruschini était ministre depuis longues années. Il avait donné le chapeau à plusieurs cardinaux, et il avait quelque raison de compter sur leur reconnaissance.

Un jour, après avoir chanté la messe du saint Esprit à l'église Saint-Pierre, une longue procession de cardinaux, d'évêques, de moines, de prêtres, d'abbés réguliers et séculiers, de nobles, de bourgeois et de popolani défila lentement dans les rues de Rome et s'arrêta sur la place du Quirinal. La croix d'argent qui précédait le cortége s'enfonça sous la voûte du palais. Le groupe de cardinaux la suivit et la porte se ferma. Toutes les ouvertures, toutes les fenêtres du Quirinal furent aussitôt murées. Le conclave était réuni. Un orage éclata en ce moment sur Rome et l'enveloppa d'obscurité.

Le lendemain, des groupes de peuple épars sur la place, autour de ce palais sombre, aveugle, énigmatique, interrogeaient du regard la *fumetta* ou la cheminée qui laisse évaporer la fumée des bulletins toutes les fois que le scrutin est annulé : seul indice qui trahit au dehors le bouillonnement confus des ambitions, sous cette alchimie des conclaves.

Ce jour-là, une première colonne de fumée s'éleva au-dessus de la *fumetta*. Le pape n'était pas nommé. Le lendemain, la cheminée fuma encore ; le pape était toujours sur le fourneau.

Enfin, le troisième jour, la cheminée ne fuma plus, et le peuple entendit un premier coup de pioche dans la fenêtre murée du balcon, où le nouveau pape élu vient annoncer son élection à la ville et à l'univers.

Déjà, avant le troisième scrutin, Lambruschini s'était montré inquiet. — Qui sera pape? avait-il demandé au cardinal Micara.

— Si c'est le diable qui fait l'élection, ce sera toi ou moi; si c'est le Saint-Esprit, ce sera Mastaï.

Quel était donc ce Mastaï que le scrutin allait choisir entre tant de cardinaux? On savait vaguement qu'il avait été garde-noble, qu'il avait quitté le service à la suite d'une attaque d'épilepsie, qu'il avait pris la tonsure, fait la mission d'Amérique, gagné son évêché dans les pampas, et montré dans l'exercice de ses fonctions épiscopales beaucoup d'économie, de douceur, de tolérance, de charité. Cela suffisait. Il fut élu.

Le lendemain de son élection, le pape s'est réveillé un grand homme d'État par le cœur, par la pensée, par le courage, par la fermeté. Diplomate plus fin que la diplomatie, il a déconcerté la France, il a fatigué l'Autriche. Patriote italien, il a sonné du haut du Capitole le tocsin de l'agitation amoureuse dans toute l'Italie.

Il a surtout la vertu de l'initiative; il ne s'arrête pas aux obstacles; il sait répondre à toutes les difficultés par des traits d'esprit. Les cardinaux avaient opiné de vive voix avec lui, en faveur de l'amnistie, et au moment du scrutin avaient tous mis une boule noire dans l'urne.

Le pape sourit, et prenant sa barrette de satin blanc sur sa tête il la posa sur les boules : Je les fais blanches, dit-il. Et il donna l'amnistie.

Mais l'amnistie n'est que la préface de la régénération de l'Italie. Déjà Pie IX entrevoit du regard de la prophétie de grandes destinées pour la Péninsule. Il veut d'abord réconcilier les peuples et les gouvernements par des institutions libérales, qui soient entre eux des gages mutuels de con-

fiance, et lancer ensuite peuples et gouvernements, ainsi réconciliés, contre la domination de l'Autriche.

Le peuple romain a compris sa pensée. Il s'est reconnu, il s'est aimé dans son pontife, comme dans une incarnation de sa propre souveraineté. Il a fait ce qu'aucun peuple n'avait encore fait : une révolution pacifique d'ovations. On a souvent dit, souvent écrit, pour légitimer, pour déifier la politique d'immobilité, que le pouvoir ne pouvait ouvrir la main sans déchaîner des tempêtes dans des concessions. Pie IX a ouvert la main, et, dans sa reconnaissance, la population de Rome lui a dressé un arc de triomphe avec cette inscription : ***A Pio nono, son peuple toujours fidèle.***

. . . .

. . . .

. . . .

Une révolution a passé sur cette dernière phrase de notre article. La destinée s'était chargée de la réfutation. L'arc de triomphe a été abattu ; à sa place, s'est élevée une barricade. Après avoir ouvert la révolution, Pie IX a voulu la fermer. Ce pontife, qui protestait avec tant d'énergie contre une simple promenade militaire de l'Autriche dans les rues de Ferrare, a vu cette même Autriche bombarder Bologne, et la France bombarder sa capitale. Mais le livre de M. Clavé ne va pas jusque-là. Nous nous arrêtons. Que voulez-vous ? Un pape ne peut pas être libéral. Papauté et liberté, tout cela réuni fait un mensonge.

XXIV.

PAULIN LIMAYRAC.

COUPS DE PLUME.

Oui, *Coups de plumes sincères*, M. Paulin Limayrac a eu raison d'intituler ainsi ce volume de critique, car la sincérité est la qualité dominante de son talent. Dominante, non ; c'est plutôt la justesse. Chaque page de son livre est comme une empreinte de la vérité. Là, point de faiblesse, point de prévention. Ce que M. Paulin Limayrac a blâmé restera blâmé ; ce qu'il a loué..... Nous allions conclure, mais nous nous sommes rappelé qu'une seule fois l'auteur avait cédé à l'amitié, et c'était, hélas ! en notre faveur.

Vraiment, la critique a fait, elle aussi, sa révolution. Il y a une génération à peine, elle était une variété de la pédagogie. Elle fonctionnait uniquement au point de vue de la grammaire. Elle lisait un ouvrage la loupe à la main, et à chaque faute de français qu'elle rencontrait sur son passage, elle faisait une croix à la marge, essuyait sa loupe et recommençait de plus belle son voyage d'exploration à la recherche d'un solécisme. Après quoi elle écrivait majes-

tueusement : Cette phrase trébuche, cette virgule va de travers, cette épithète sonne mal à l'oreille. Quant à l'idée première du livre, quant à sa doctrine, pas un mot, ou tout au plus un mot en passant, pour l'acquit de la conscience. La critique regardait à l'écrivain, jamais au penseur. Il semblait que, dans ce temps-là, on écrivait pour écrire. C'était le règne de la phrase.

Cette critique-là est morte, Dieu merci, et pour en trouver une dernière relique, il faut aller pour le moins à l'Académie. M. Paulin Limayrac lui aura donné le coup de grâce. Aujourd'hui la critique est un art entièrement nouveau, nous le disons sans fatuité. Ce n'est plus, comme par le passé, la servante de la maison spécialement occupée à brosser l'habit de l'écrivain et à lui tenir le chapeau : elle compte par elle-même, elle traite avec la littérature de puissance à puissance, elle lit un livre pour reprendre à son tour la question que l'auteur a déjà traitée. Le livre n'est pour elle qu'un point de départ, qu'un prétexte de propagande. Spirituelle hier, profonde aujourd'hui, poétique un autre jour, métaphysique au besoin, savante, religieuse, éloquente, lyrique, facile, pathétique, indignée selon l'heure ou selon l'atmosphère, elle est à proprement parler la pensée militante, toujours sur la brèche, toujours debout, jetant chaque semaine son mot dans le vent, jusqu'à ce que ce mot, promené de proche en proche, fasse masse et devienne opinion.

Le journal de notre temps est tout simplement l'esprit humain en campagne. Lisez plutôt le volume de M. Paulin Limayrac, et vous verrez qu'il appelle à sa barre, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Pourquoi faire? Eh mon Dieu! pour apporter un argument de plus à la cause sacrée de la liberté ou de la démocratie. Voilà M. Guizot, par exemple :

c'est un système fait homme, c'est l'amour du pouvoir pour le pouvoir, c'est le moyen pris pour le but, c'est le moulin tournant à vide, au risque de briser sa meule à ce métier. La meule a été brisée, n'en parlons plus. Laissons M. Guizot à la satisfaction de sa chute, puisqu'il en tire vanité. *J'ai eu l'honneur de tomber*, disait-il un jour en pleine Académie. J'ai eu l'honneur de tomber, le mot restera. M. Guizot avait déjà dit le jour même de sa fuite : J'emporte avec moi le peu de bon sens qui restait en France. Quand un homme croit contenir entre ses deux sourcils toute la sagesse d'un pays, il y a cruauté à vouloir le détromper de son illusion. Vraiment, M. Paulin Limayrac a eu la main sévère pour M. Guizot.

En revanche, il l'a eue compatissante pour M. de Salvandy, et au fait M. de Salvandy mérite quelques égards. Il a bien le coup de vent, mais il a aussi le cœur sur la main à l'occasion. Il aimera son blason, son ruban étalé à toute largeur sur sa poitrine. Il fera sonner son titre, son nom aussi haut et aussi loin qu'il pourra, mais avec tant de candeur qu'il déconcerte le sourire. Ambassadeur en Espagne, il annoncera solennellement à l'Europe, par la voie du télégraphe, que M. l'ambassadeur a passé la Bidassoa en berline, à dix heures du matin. Mais s'il faut porter témoignage en faveur de la littérature, il sera là; assister une misère ensevelie au fond d'un grenier, il sera là; protester de son indépendance en face de la royauté, pour une boule noire jetée la veille dans un scrutin, il sera encore là, bien qu'une fois seulement; une fois c'est déjà beaucoup. Que n'a-t-il protesté plus souvent et enseigné au parti doctrinaire à protester par la même occasion! la dynastie d'Orléans régnerait peut-être encore. Règle générale : sous une monarchie constitutionnelle, l'opposition

doit être dans le ministère; quand elle est là et sérieusement là, l'autre opposition peut tonner à la tribune tant qu'elle voudra : le pouvoir l'a désarmée d'avance.

De M. de Salvandy, M. Paulin Limayrac passe à M. de Montalembert, ce bonapartiste boudeur qui a caressé l'oreille de Décembre jusqu'à ce que Décembre ait placé M. Troplong à la tête du sénat, M. Billault à la tête du corps législatif, M. Baroche à la tête du conseil, et fermé ainsi la liste des récompenses; et de M. de Montalembert à M. Dupin. Qu'est-ce que M. Dupin? M. Paulin Limayrac l'a mené devant la glace et l'a forcé à se raconter lui-même de la tête à la cheville. M. Dupin est à coup sûr le type le plus curieux de notre époque. Ce n'est pas un homme, cela, c'est pour le moins dix hommes à la fois. Son âme est une mêlée. Convenablement traité par les réactifs, on en tirerait un révolutionnaire, un émigré, un courtisan, un paysan du Danube, un prêtre, un philosophe, un royaliste, un républicain, et, que sais-je encore? un Turc, si jamais le Turc remporte la victoire; car M. Dupin est toujours pour le vainqueur. Le vaincu n'a droit qu'à l'épigramme. Ceci me rappelle une anecdote du temps passé. C'était le lendemain de la révolution de février. Un homme d'esprit criait alors : « Confiance! » et, pour payer de sa personne, il donnait une soirée.

La fleur de la banque et de l'aristocratie de juillet y accourut, évidemment dans l'intention de faire bonne figure à la fortune; mais cette soirée était en réalité la procession des ombres sur le bord de l'Érèbe. Deux ou trois groupes, acculés dans des coins perdus, parlaient à voix basse, en jetant de côté et d'autre des regards de travers. On eût dit une bouffée mourante du soir à travers la feuille séchée de l'automne. Dans l'intervalle de cette brise

à l'autre de paroles, on eût entendu trotter une fourmi. Ce soir-là, donnant le bras à un peintre de mes amis, nous nous trouvâmes, lui et moi, au passage de la même porte, faire concurrence à M. Dupin. Comme nous paraissions porter assez philosophiquement la *catastrophe* de février, l'homme d'affaires de la famille d'Orléans nous prit sans doute pour des vainqueurs. Place aux héros ! dit-il en faisant une profonde inclination. Nous n'étions pas des héros ; mais l'occasion était tentante de prendre une fois dans notre vie le pas sur un procureur général : nous passâmes les premiers. Comme M. Dupin aurait pris sa revanche l'année suivante, si nous avions été nommés l'un ou l'autre à l'assemblée législative ! Passons.

De M. Dupin, M. Paulin Limayrac remonte à M. Cousin pour respirer un moment l'air de la montagne. Ici, je l'avoue, le critique me paraît légèrement suspect de rudesse pour le philosophe. Il lui reconnaît sans doute et il lui accorde sans marchander un immense talent de forme et de pensée ; mais il l'accuse de ceci, et puis de cela. Tranchons le mot, il reproche au philosophe de mettre la lumière sous le boisseau. Je ne sais pas et je ne veux pas savoir si le reproche est fondé ; mais le serait-il, qu'il faudrait en rejeter la faute à la situation plutôt qu'à la volonté de M. Cousin. M. Cousin a longtemps occupé une place élevée dans l'État ; or, une place et la philosophie ont toujours fait mauvais ménage. Je pense comme mon champ, disait un électeur. Cet électeur était un philosophe.

Voulez-vous compter dans l'avenir et reporter l'idée de votre siècle à deux siècles en avant, faites provision d'indépendance et acceptez s'il le faut la chance de la pauvreté. Le génie est à cette condition. Qu'aurait écrit Jean-

Jacques Rousseau s'il avait eu l'hermine sur l'épaule? Peut-être le mandement de quelque archevêque de Paris contre la liberté de pensée. Voilà pourquoi M. Cousin hésite à reprendre le grand combat du dix-huitième siècle contre l'infâme, le barbare, nommez-le comme vous voudrez, l'esprit du moyen âge enfin. Il va chercher sa retraite au milieu des belles dames, des charmantes frondeuses du grand siècle, puisqu'il est convenu de l'appeler ainsi. Mais qu'allez-vous faire là, ô maître, qui devez avoir la barbe blanche et la longue figure de Platon? Pourquoi chiffonner de vos mains austères ces collerettes transparentes de point de Venise et ces vertugadins ingénieux de brocatelles? La philosophie est une science célibataire, demandez-le plutôt au fantôme gris qui erre encore au clair de lune sur le boulevard de Kœnigsberg, et qui fut Kant de son vivant. Revenez à la jeunesse; la jeunesse a encore besoin de votre parole. Parlez, nous vous écoutons, Hélas! le vent souffle, Platon garde le silence.

On voit par ces quelques noms pris au hasard et jetés en avant, quels problèmes M. Paulin Limayrac soulève, et quels adversaires il réfute. A proprement parler, il fait d'œuvre en œuvre et de gloire en gloire, le recensement du siècle tout entier. A ce point de vue son livre a une incontestable unité; unité d'idée, bien entendu, la seule véritable à notre avis. Après l'avoir lu on croit avoir assisté au jugement dernier de la démocratie, tant il fait équitablement la part de chacun. Il a un implacable bon sens relevé d'infiniment d'esprit. Il ne serait pas mon ami que je lui dirais son fait avec la même franchise. Il touche toujours juste et toujours avec un grand bonheur d'expression. Esprit fin et judicieux, il cherche avant tout la belle forme et l'allure vive du siècle der-

nier. Le trait, surtout le trait, voilà le génie français, si la France a jamais eu un génie. Quand on a le trait, on n'a plus besoin de l'injure.

Si nous avions à qualifier le talent entièrement à part de M. Paulin Limayrac, nous l'appellerions le grand-pénitencier de la littérature. Il redresse sans pitié comme sans passion les fautes et les torts de tous les porteurs de plume, vétérans ou conscrits, peu importe. Ainsi, M. le prince de Broglie, — le père est duc, le fils est prince, — a cru devoir débuter dans la littérature par un volume de critique. Un prince critique, en vérité, je suis tenté de dire d'une pareille nouveauté ce que le cardinal Mazarin disait de la comète apparue tout exprès pour annoncer la mort de Son Éminence : « Cette comète-là nous fait trop d'honneur. » Quoi qu'il en soit, M. le prince de Broglie a cru devoir critiquer la révolution de février. Qu'à cela ne tienne! Mais à critique critique et demi, a répondu aussitôt M. Limayrac. Vous affirmez couramment que cette infortunée révolution de février a violé toutes les lois divines et humaines; divines, dites-vous, et humaines par-dessus le marché. Vous avez trouvé cela en famille.

Mais si elle a violé les lois divines, comment se fait-il que pendant trois mois le clergé ait eu constamment le goupillon à la main pour la bénir? Et si elle a violé les lois humaines, comment se fait-il qu'elle ait précieusement conservé la magistrature du règne précédent, à commencer par M. Dupin? Tenez, monsieur le prince, écoutez un conseil : Il ne faut pas commencer dans ce monde par les grands mots, les gros mots portent malheur. Si vous voulez juger la révolution, levez la tête. Votre grand-père est mort guillotiné sous la Terreur. Vous connaissez sans doute le dernier conseil qu'il donna à son fils en montant

à l'échafaud. Eh bien ! quel jour avez-vous fait honneur à la parole de votre aïeul? Quel jour avez-vous levé la main en faveur de la révolution? Hélas! vous n'avez pas même attendu votre première barbe pour la maudire. Ah ! si votre grand-père vous entendait! Et votre grand'mère donc, M[me] de Staël, la glorieuse pythonisse de la liberté!

Et ainsi va M. Paulin Limayrac, abaissant la réputation usurpée et relevant l'idée méconnue. Et puisqu'à chaque ligne de son livre il nous donne l'exemple de la sincérité, il nous permettra de faire une légère réserve à un mot qui lui est sans doute échappé par mégarde. Il approuve quelque part un petit bout de lettre de Châteaubriand qui dit à un jeune stagiaire de la publicité : « Soyez le premier écrivain de votre siècle, ou renoncez au métier. » Autant valait dire : Il n'y a que moi qui ai le droit de parler au public. Eh bien ! j'en demande pardon à l'ombre de Châteaubriand, il importe peu ici-bas d'être ou de ne pas être le premier écrivain de son époque. Il importe seulement de dire une vérité et de la dire le mieux possible. Quand nous avons donné notre mesure, nous avons rempli l'intention de la Providence à notre égard. Nous avons tous, petits ou grands, mission d'enseigner, car la société tout entière n'est qu'une éducation universelle des moins intelligents par les plus intelligents. Dans la grande famille des esprits il n'y a pas solution de continuité. Il y a au contraire communication de tous avec tous, et pénétration de tous par tous dans tous les lieux et à tous les instants. Nous agissons indéfiniment les uns sur les autres par la parole. Il serait temps enfin de poser dans ce monde la dignité des talents inférieurs.

Nous sommes tous prêtres du siècle, vis-à-vis de nous-mêmes d'abord et ensuite de nos frères arriérés. C'est par

cette coopération, cette hiérarchie inédite en quelque sorte des esprits, par la pression des meilleurs sur les moindres et par la résistance souvent des moindres aux meilleurs, que nous formons à la longue cette sagesse des sagesses appelée l'opinion. Or, qu'est-ce que l'opinion, sinon le droit également reconnu à chacun de contribuer à la propagande de la vérité? Le mot de Châteaubriand est un mot de despotisme. Le romancier d'*Atala* faisait à sa façon, en vieillissant, une nouvelle théorie du moi absolu.

On a déjà lu le volume de M. Paulin Limayrac; on le relira, nous en sommes persuadé. M. Paulin Limayrac est un écrivain qu'on doit plutôt relire que lire, car on ne comprend bien toute la finesse et toute la pénétration de son talent qu'à une seconde lecture. Chacun de ses chapitres est souvent tout un petit drame habilement composé, où chaque mot porte coup, où chaque incident a un but déterminé. C'est le système du dialogue de Platon, reporté de la philosophie à la critique, car la critique n'a plus aujourd'hui le droit d'être pédante et didactique comme par le passé.

Il faut encore qu'elle soit anecdotique pour réveiller l'attention facilement assoupie du public. Aussi le public de notre temps a largement récompensé la critique de sa bonne volonté; il la lit presque aujourd'hui comme il lirait un roman. M. Paulin Limayrac aura sa grande part de cette innovation. Allons! courage, mes amis! si les temps sont rudes, nous servons un bon maître, en définitive : il nous paye au centuple de nos efforts.

XXV.

JEAN REYNAUD.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Avant de signaler cette œuvre, qui sera sûrement une date du siècle, nous avons besoin d'abord de déblayer le terrain. La question est désormais nettement posée entre la liberté ou la servilité de la raison. Le temps de l'équivoque est passé ; chacun doit dire ce qu'il a sur la conscience.

La France, et encore non, le terme est trop général, une partie de la France a, en ce moment, une singulière maladie : on a peur de croire, et lorsque par hasard on croit, on a peur de le dire à l'écho. La croyance et la parole sont deux maintenant et font vie à part, nous ne savons trop par quelle raison, si ce n'est que dans la société actuelle, la croyance est un obstacle et que le scepticisme est un passeport commode pour pénétrer partout.

Voici un philosophe, par exemple, couvé par une mère ou par une autre dans le panier de l'éclectisme, et fraîchement éclos au soleil. Il est philosophe, il le prétend du

moins, parce qu'après tout, ce titre-là prouve qu'on a fait son éducation, qu'on a lu le Timée, qu'on a pensé par soi-même et mis un certain intervalle entre son âme et l'âme du vulgaire. On est donc philosophe, et en cette qualité on rira volontiers du diable en comité secret. On poussera même le rire plus loin si la compagnie est sûre et la porte fermée au verrou.

Mais pour peu qu'on soit tenu à confesser sa pensée à ciel ouvert, oh ! alors ce sera différent, on prendra un air composé, on baissera la paupière, et on dira pudiquement : Je suis chrétien. On ne dira pas : Je suis catholique, remarquez-le bien, parce que le mot est peut-être légèrement tranché, et que d'ailleurs la place est prise par M. Veuillot. Catholique ! cela engage ; mais chrétien, l'aveu n'est guère compromettant, chacun en prendra ce qu'il voudra. Qui n'est pas, en effet, plus ou moins chrétien, à commencer par M. Cabet ?

Certes, nous respectons infiniment le dévot sincère qui, après une vie orageuse le plus souvent, remet son âme à son curé avec la docilité d'une servante, jeûne, veille, prie, mortifie sa chair, enfonce voluptueusement dans son flanc la pointe du cilice et fait en conscience son salut, humblement, modestement, à la façon de l'Évangile, sans mettre le public dans la confidence de sa sainteté, ni remplir à chaque instant la synagogue du bruit de ses interjections ou de ses soupirs.

Soyez dévot, rien de mieux ; ou, si vous n'en avez pas le courage, soyez philosophe : le métier est encore permis. Mais, de grâce, soyez l'un ou l'autre, pour qu'on sache du moins où vous trouver. Car, mener de front les deux croyances, comme vous affectez de le faire, ce n'est pas les avoir toutes les deux, c'est mentir à toutes les deux à la

fois. En vous voyant sans cesse souffler le chaud et le froid, jurer un jour par Descartes, un autre jour par la Sorbonne, on est vraiment tenté de se demander : Qui trompe-t-on ici ?

Passe encore que quelque bourgeois de Paris, don Juan apoplectique, après avoir fait le compte de sa caisse et contemplé d'un œil béat l'argent gagné sur les plaisirs à coup sûr les plus païens du siècle, à la damnation de milliers d'âmes, précipitées à chaque coup d'archet en enfer, dise en lui-même un beau matin : J'ai là dans mon coffre suffisamment d'esprit, je vais écrire pour distraire ma vieillesse, et qu'il écrive à la diable, comme Figaro saignait, et qu'en écrivant il proteste de sa profonde piété, et que chaque jour au dessert, entre la première et la seconde bouteille de champagne, il mette sa tête à la fenêtre pour réciter au passant son chapelet, tandis que derrière lui une Madeleine encore au premier acte de sa légende sourit, l'éventail sous le menton, et rétablit d'un doigt savant la symétrie harmonieuse des plis de sa robe de satin.

Quand Turcaret, à la première saute de vent, tourne de Voltaire à Loyola, on connaît de reste le secret de sa conversion. Sa parole ne trompe que celui qui veut bien être trompé. Mais quand un écrivain, voltairien au fond et honnête homme d'ailleurs, fait le signe de croix et recule d'horreur au seul nom de Voltaire, cela jette une profonde perturbation dans la société ; on ne sait plus avec qui et contre qui on est en ce moment de lutte à mort entre le moyen âge et le présent. — Tu m'as parlé, je crois ; mais qui es-tu, ami ou ennemi ? Ote donc ton masque, malheureux ! La philosophie n'est pas une partie de carnaval.

En ce temps-ci, nous le savons, la franchise est mal venue ; elle est considérée comme une impolitesse par qui-

conque, par une raison ou par une autre, tient à garder l'incognito en fait de croyance. Avoir une conviction est un crime public, surtout lorsque cette conviction nie ouvertement ce que l'on est convenu de croire, ou plutôt d'accepter sur parole comme étant cru en commun. Le doute aime le silence. Il ne pardonne pas qu'on lui montre qu'il doute, car cette révélation brutale le forcerait peut-être à sortir de son repos et à prendre un parti.

Quand un homme a dit : Je suis un esprit religieux, sans spécifier autrement quelle est au juste sa religion, il croit avoir tout dit, et il met en toute sûreté de conscience la tête sur l'oreiller. Il ne va pas à la messe, cela est vrai, mais sa femme y va pour lui, et comme il est marié sous le régime de la communauté, cette messe-là lui suffit. L'important d'ailleurs n'est pas de croire précisément à la religion officielle, mais de paraître y croire, pour donner au peuple le bon exemple. Nous connaissons tel dévot qui attend que le socialisme ait disparu pour redevenir athée.

Quant à nous, nous ne nous payons pas d'une croyance à si bon marché, sur le premier, nous allions dire sur l'unique problème de la destinée. Nous avons besoin de croire et de savoir exactement ce que nous croyons pour mettre à chaque heure du jour notre vie en harmonie avec notre conviction, et non-seulement nous avons besoin de croire, mais encore de proclamer la tête levée ce que nous croyons, et d'appeler tous les esprits de bonne volonté à l'hospitalité de notre pensée. Nous disons donc hautement ce que nous sommes, et nous le signons.

Nous sommes comme Jean Reynaud, notre maître, et nous nous en faisons gloire, les fils du libre examen. Nous croyons avec lui que la raison humaine, c'est-à-dire la raison prise dans sa généralité, est seule compétente ici-bas

pour faire la vérité, et n'aurait-elle pas mission de la faire, elle n'en aurait pas moins seule toute-puissance pour la juger. Or, juger qu'une chose est vraie, c'est la constituer vraie en réalité. Que serait effectivement une vérité repoussée par l'esprit humain ? Niée partout, elle serait comme si elle n'était pas ; elle ne serait pas, par conséquent.

Nous croyons que l'homme est un être religieux uniquement parce qu'il est un être raisonnable ; si entre tous les autres commensaux de la planète il parle de Dieu, de mort, de résurrection, de vice, de vertu, de peine, de récompense, c'est qu'il a de plus qu'eux la raison, et que sa raison a posé la première toutes ces questions. Otez-lui la raison, et l'idée de Dieu disparaît. L'homme naît, mange, dort et passe sans éprouver un instant le besoin de mettre une pierre sur une autre pierre, et d'y donner rendez-vous en esprit à l'hôte infini de l'immensité.

Nous croyons que la raison est une inspiration divine, une pensée détachée de Dieu, une révélation vivante, une apocalypse intérieure chargée de toute éternité d'enseigner à l'homme ce qu'il doit savoir pour accomplir dignement sa consigne. La raison est l'œuvre de Dieu probablement, et, de toutes les œuvres passées au compte de Dieu avec plus ou moins d'authenticité, celle-là est encore la plus authentique à notre avis. Quand la divinité a fait de l'esprit humain son miroir sur la terre, elle l'a fait sans doute assez éclatant pour que son image n'y soit jamais ternie.

Nous croyons que la révélation divine est perpétuelle dans l'humanité. Dieu agit selon sa nature, et sa nature étant infinie, il agit infiniment ; le faire parler aujourd'hui et le faire taire demain, c'est le réduire à notre proportion, c'est le rendre fini. Partout où il met la main, son action revêt le caractère de la permanence. Dans la langue encore

bornée de la science religieuse, nous appelons cette permanence loi de la nature. Mais quelle que soit la notion complète ou incomplète que nous ayons actuellement des lois de la nature, nous pouvons cependant affirmer que Dieu n'a de rapport direct qu'avec ces lois et n'influe sur le reste de la création que par leur intermédiaire.

Nous croyons que la raison humaine est perfectible, car révélation permanente et raison perfectible sont évidemment les deux termes et constituent la symétrie d'une même idée. La raison en effet est perfectible, précisément pour donner à la révélation permanente une occasion perpétuelle d'agir. La révélation indéfiniment développée par le développement indéfini de la raison, dégage donc de plus en plus l'idéal divin du mystérieux inconnu où il se repose, pour en dérouler au regard la sévère magnificence, et ainsi chaque nouveau siècle possède à proprement parler une plus grande part de Dieu que n'importe quel autre siècle son aïeul dans l'histoire.

Nous croyons que la science de Dieu n'est pas une science à part, exclusive à un peuple ou à une tribu de Lévi. La science de Dieu au contraire est la propriété commune de l'humanité et de tout homme dans l'humanité. Nul n'a le droit de me dire : Je suis plus près du ciel que toi, car pour avoir ce droit, il devrait avoir d'abord une autre espèce de raison et prouver qu'il l'a par une éclatante victoire de son génie. Mais le génie manque le premier; où pourrait être la victoire? Tous les hommes, pour peu qu'ils aient été touchés au front par le rayon sacré de la civilisation, sont donc appelés également, sans distinction de caste ou de frontière, à travailler à la vigne du Seigneur et à y travailler sous toutes les formes de la pensée. La religion est l'œuvre collective de la science entière, car vérité

des autres vérités, elle est l'unité suprême de la science. Il y a autant de théologie dans la découverte de Newton que dans toute la Somme de Saint-Thomas.

Voilà notre croyance, la croyance de Jean Reynaud, et de quiconque porte la tête fière et pense librement sous le soleil. Nous la posons hardiment sur la plus haute tour de la cité, pour que tout le monde puisse la voir de toute la circonférence de l'horizon, et la bénir ou l'insulter selon le tempérament de son intelligence. Loin de fuir nos adversaires, nous les bravons. Entre eux et nous le compromis est impossible, et la France est trop étroite pour contenir nos deux idées. Ils l'ont déclaré des premiers, sur la terre encore fraîche de quatre révolutions. Ils ont dit leur dernier mot, et je les en remercie. Leur dernier mot est le retour pur et simple au moyen âge, avec une nouvelle édition corrigée et augmentée du code de l'inquisition.

Eh bien, soit! puisque la chouette a de nouveau crié dans la muraille de la ruine et donné le signal du combat de la nuit et de la lumière, nous acceptons le combat. Voici venir les bourreaux de l'idée à visage découvert; nous les aimons mieux ainsi que sous le masque de la liberté A moi, Auvergne! l'ennemi est là! et en avant jusqu'à ce que nous l'ayons refoulé dans son trou du moyen âge, et réduit à l'impuissance de verser encore au nom du Christ le sang chrétien. Et, en vérité, quand, reportant nos regards sur l'héroïsme de nos pères et leur dévouement à défendre la liberté de conscience, nous pensons que nous sommes aujourd'hui leurs héritiers, nous nous applaudissons de cette bonne fortune, comme d'une participation rétrospective à la gloire qu'ils ont largement semée sur leur nom à travers l'histoire.

L'heure est donc venue de reprendre partout l'offensive.

Quant à nous, soldats du dernier ou du premier rang, peu importe, nous avons rejeté bien loin derrière nous le gage de paix; le ramassera qui voudra. Nous combattrons jusqu'à extinction, non pas pour reprendre dans les veines des éternels ennemis de la raison le sang de nos pères qu'ils ont versé en toute occasion avec tant de générosité; Dieu nous en préserve, la vengeance du sang ne nous tente pas; nous sommes plus cruels que cela, nous voulons simplement les affubler de leurs propres idées afin qu'en les voyant passer, chacun les montre du doigt et dise : Les voilà! Entre eux et nous la discussion suffit pour nous faire justice. La vérité sera leur potence. Nous les clouerons à l'arbre de la vérité.

Et ils le sentent bien, car ils veulent étouffer à tout prix la liberté de pensée, et mettre sans cesse devant leurs doctrines des prisons ou des gibets. Mais si les doctrines ont besoin d'être défendues par la maréchaussée, elles ne se défendent donc pas d'elles-mêmes par leur propre certitude? Il vous faut le silence à vous, et franchement, avec votre ordre d'idées, nous concevons votre modestie. Vous consentiriez bien à lutter, mais avec des adversaires enchaînés d'avance; nous, au contraire, nous demandons le champ clos au grand jour, le duel à armes égales, et nous vous laissons ensuite le choix du terrain et du soleil. Le jour où vous avez appelé la force à protéger votre idée, vous avez cessé d'y croire les premiers, ou du moins vous avez affiché sa défaite devant l'intelligence.

Mais ce n'est pas assez de convaincre le moyen âge d'absurdité, et d'en finir avec ce monstre intellectuel né, dans la forêt, du baiser de la nuit et d'un barbare : il faut encore remplacer dans les âmes la superstition par la vérité. On ne détruit bien que ce qu'on remplace, disait le

premier consul. L'œuvre du grand Voltaire est terminée. L'hercule gigantesque dans l'ordre de la pensée a nettoyé la planète et préparé la place d'une autre colonie d'idées. Il appartient à notre génération d'y mettre la charrue et d'y bâtir la nouvelle cité. L'âme raffinée de l'homme lettré peut se contenter de nier à la rigueur, parce que nier c'est faire acte de puissance pour l'esprit humain, c'est comparer, rejeter, argumenter, décider, et que cela l'occupe et le satisfait suffisamment. Mais la foule, naïve et courte de lecture, a besoin de croire, et pour croire, de trouver sur son chemin une croyance affirmée d'avance dans les hauteurs de l'humanité.

La démocratie a payé chèrement sa nonchalance pour l'idée religieuse. Elle a laissé cette part sacrée de l'âme en otage dans la main de l'ennemi, et l'âme, déchirée en deux par la démocratie et par la religion, est morte à la fois à la religion et à la démocratie. L'homme n'est pas seulement sur la terre pour voter, pour payer l'impôt et monter la garde à la porte de la mairie : il y est aussi, et surtout, pour préparer son immortalité, pour regarder le ciel et faire provision de vertu. Il y a quelque chose de plus haut que la destinée du citoyen dans cette étroite sphère qu'on appelle la patrie ; il y a la destinée de l'homme dans la sphère immense de cette vie-ci et cette autre vie à la fois cachée et entr'ouverte à notre regard derrière l'horizon ; aussi toute âme bien née a besoin d'être satisfaite à la fois dans ces deux ordres de sentiments.

La démocratie américaine a réussi parce que religion et démocratie vivaient d'accord au fond de chaque pensée. Notre temps commence à soupçonner cette vérité. Car dans la France libérale, à l'heure qu'il est, il y a pour la question religieuse une attention sévère qui n'est pas sans doute

encore la croyance, mais qui en est la prophétie, et plus que la prophétie, une entrée en matière. Chacun attend une nouvelle parole de vie, une nouvelle effusion de vérité; chacun ouvre sa fenêtre à l'approche de l'orage pour livrer passage au messie inconnu.

C'est au milieu de ce silence respectueux pour toute parole religieuse que le livre de Jean Reynaud est tombé comme le premier gage payé à l'attente universelle des esprits. Ce livre a résonné dès le premier jour plus haut que la voix du canon. On a compris, dans le monde de l'intelligence du moins, qu'il posait un problème bien autrement sérieux que la question d'Orient. On a lu, de proche en proche, le dernier mot de ce philosophe austère, qui a pris vingt ans de recueillement avant de raconter l'entrevue de sa pensée avec l'éternel inspirateur; et après l'avoir lu, la jeunesse sympathique a dit en elle-même : Est-ce que le jour de Leibnitz est revenu, et que l'humanité est en possession d'une nouvelle théodicée?

Nous ferons bientôt réponse à cette demande. Qu'on nous pardonne cette fatuité, mais quand un livre sans autre raison que sa pensée vient retentir irrésistiblement sur notre âme en admiration, notre admiration involontaire est pour nous une évidence de son mérite, et quand de plus, après avoir tourné le dernier feuillet, nous nous sentons meilleurs ou plutôt disposés à être meilleurs, nous ne marchandons plus notre sympathie, nous la crions de toute notre force, aussi loin que notre voix peut porter.

XXVI.

DUPONT WHITE.

RELATION DU TRAVAIL ET DU CAPITAL.

Les voilà tous au travail.

Ils sont là des millions et des millions. Le soleil est à peine levé, et déjà la pelle du moulin commence à bluter le courant; la cheminée de l'usine à souffler sa fumée; la locomotive à battre son flanc d'un jet de vapeur; la pompe à plonger son piston dans la houillère; l'enclume à tinter; le marteau à briser la pierre; la lime à mordre l'acier; la hache à équarrir la poutre; la charrue à grincer sur le sillon; la quille à labourer l'écume; le four à flamber; la grue à tourner; l'immense orchestre du travail, enfin, à vomir par tous les pores de ses innombrables instruments, animés ou inanimés, ses notes confuses, éparses, anarchiques, brisées, stridentes, étouffées, convulsives, mourantes, dont la Providence peut seule, à travers les distances, recueillir l'harmonie.

Ils sont tous là, dès le matin, présents à l'appel, comme

à une revue quotidienne de l'industrie, comptés, rangés chacun à son poste, chacun avec son outil. Ce n'est pas ici, ou là, c'est partout, c'est dans toutes les ruches de l'Europe, sous autant de latitudes que le christianisme balbutie de langues, pour comprendre la charité.

L'un descend, à travers je ne sais combien de couches de ténèbres, le puits de l'enfer; et, à la lueur d'une étincelle suspendue devant lui, il creuse les catacombes des premiers âges, et en arrache les profondes reliques, pour chauffer les nouvelles générations avec les charbons du déluge. Il travaille là toute la journée, enveloppé d'ombre et d'humidité, comme un mort qui marche dans son tombeau. Il ne visite le soleil qu'une fois la semaine.

Un autre jeté, comme dans un accès de somnambulisme, sur la claire-voie chancelante d'une charpente, lutte à coups de hache contre le vertige, et oscille continuellement, à un centimètre de la mort, en équilibre sur un abîme.

Un autre pousse devant lui un troupeau dans des savanes de genêts, et là, debout, les deux mains appuyées sur son bâton, il laisse le soleil passer par-dessus sa tête d'un horizon à un autre horizon, sans penser, sans même sentir monter à son cerveau la plus imperceptible végétation d'idées. Le soir, il emmène son troupeau pour le ramener le lendemain au même endroit. Il consume ainsi le temps de son apparition dans l'humanité sur la frontière indécise de l'âme et de l'instinct, et il meurt avant d'avoir vécu.

Un autre attaque, dès l'heure de la rosée, le bloc de grès, ennemi muet qui se venge de sa défaite en versant la mort à dose impalpable de poussière dans l'haleine de ses poumons. Il frappe à coups redoublés comme si chaque coup de maillet n'emportait pas une minute de son existence. Il n'ignore pas qu'à la loterie de ce travail il atteindra tout au

plus sa quarantième année, et cependant il travaille sans relâche, avec acharnement, les deux pieds dans le tombeau. Il faut à nos villes tant de millions de pavés. Il accepte intrépidement le marché. Il jette sa vie sous nos pieds et il tombe sans se plaindre, sans être plaint de son sacrifice. Nous ne savons même pas, à Paris, que nos rues sont pavées de cadavres.

Un dernier, enfin, est devant la machine, attentif, muet, au milieu d'un réseau de mouvements et de sifflements, la main prise dans la main de fer du métier; obligé de lutter de vitesse et d'activité avec ce terrible collaborateur, forces contre forces, muscles de chair contre muscles de cuivre; condamné à suivre impitoyablement le rhythme, la cadence de ces pistons, de ces balanciers en délire et en convulsion, qui sentent passer en eux l'âme de feu et la fureur de la vapeur; concurrence implacable de l'homme avec la matière, ou plutôt absorption de l'homme par la matière, car l'ouvrier des usines n'est qu'un rouage de plus au milieu des autres rouages, un mouvement engrené dans la série des mouvements : il est partie intégrante de la machine. Il n'a ni pensée ni volonté : il a la pensée de ce robinet, la volonté de ce cylindre. Il a remis tous les pouvoirs de son âme à une chaudière, et c'est de cette chaudière qu'il reçoit l'impulsion.

Qu'importe ce duel à outrance de l'homme contre Briarée, de la puissance finie de l'organisme contre la puissance indéfinie de la mécanique? Si le travail vivant succombe dans sa rivalité contre l'acier, dans son défi à l'impossible, s'il tombe mort ou blessé, ce n'est, après tout, qu'un outil brisé dans l'œuvre à jeter au rebut. La production du coton n'en aura pas diminué, dans le monde, de l'épaisseur d'un ballot..

Eh bien ! ces millions et ces millions d'hommes levés avec le soleil et penchés sur la corvée, qui font seuls, sur la terre, sous la terre, toute la dépense des forces musculaires indispensables à l'existence de la société; qui reprennent chaque matin le travail et recommencent le même travail; qui tournent dans le même cercle d'existence comme dans un manége; qui vivent incorporés à quelque machine, mus par elle et brisés par elle; ces manœuvres enfin, constituent dans tous les États de l'Europe la nombreuse famille du salaire. Si nombreuse en effet qu'elle absorbe presque tout le contingent des nations. En nombre elle est tout, en travail elle fait tout, elle porte de poids le plus lourd du soleil, et cependant voici sa part de destinée.

Elle n'a d'autre propriété que le salaire.

Le salaire est toujours calculé sur le minimum d'existence.

Le salaire, réduit à la portion congrue, interdit à l'ouvrier l'épargne.

L'interdiction de l'épargne implique, pour la classe des travailleurs, la perpétuité de la misère.

La multiplication des industries ne fait hausser le prix de la main-d'œuvre qu'à deux conditions : un débouché étranger comme en Angleterre, un sol vacant comme en Amérique.

Le meilleur marché des produits, par l'extension toujours croissante de la production, n'augmente pas indirectement le salaire, parce que la réduction de prix pour certaines denrées est compensée par l'enchérissement des subsistances.

Cette apparence de comfort qui éclate quelquefois extérieurement dans l'existence de l'ouvrier, n'est que l'ironie somptuaire de sa misère. Il prélève son luxe sur sa nourri-

ture. Paris consomme aujourd'hui moins de viande et de vin qu'il en consommait avant la première révolution.

La vie moyenne de l'ouvrier diminue rapidement sous ce régime de nourriture. Le progrès de la mortalité accompagne partout le progrès de la manufacture. Le coton est plus meurtrier que le choléra.

Ainsi donc, pour résumer cette série d'axiomes, l'ouvrier touche le salaire indispensable pour ne pas mourir d'inanition. Il n'économise pas, car on ne peut économiser le néant. Il n'a pas d'avances, et à la première perturbation du travail, au premier chômage, au premier encombrement, à la première faillite, à la première maladie, à la première atteinte de la vieillesse, il n'a d'autre ressource que la mendicité, le vol, la prison ou l'hôpital. Il choisit tantôt ceci, tantôt cela.

Mais si la vie humaine diminue, la criminalité augmente au contraire dans la même proportion. Voilà un premier résultat.

Voici maintenant le second : Comme l'ouvrier ne peut espérer gagner à la sueur de son front son instrument de rachat, son remplaçant sur la terre, le capital, en un mot, il se croit débarrassé du droit de prévoyance. Il ne tient jamais plus de vingt-quatre heures sous sa pensée. Il ne vit pas de la vie morale par excellence, la vie de l'avenir. Il n'a pas la plus grande vertu, peut-être : l'espérance. Et comme il n'a plus d'espérance, il n'a plus de responsabilité. Il n'a rien à perdre, il n'a rien à gagner. Il ne cherche qu'à frauder sans cesse l'implacable rigueur de sa destinée, qu'à arracher à la souffrance le plus de minutes de plaisir, et au plaisir le plus de minutes d'oubli, car il a besoin de s'oublier lui-même et de s'anéantir dans le plus court présent. Il roule au fond de la débauche.

Il épouse indéfiniment des femmes malheureuses comme lui et condamnées avec lui à la promiscuité. Il lègue à la société avant de mourir des millions d'enfants ; c'est-à-dire des millions de souffrances. Voilà ses vengeurs ; car la misère, éminemment prolifique, engendre la misère, comme la jachère engendre la broussaille.

Et cette vérité si terrible, si insultante pour la théorie de la perfectibilité, je ne l'improvise pas, je ne l'invente pas pour donner la réplique au socialisme. Je la trouve écrite, développée dans l'ouvrage de M. Dupont White, avec l'énergie de la science au service de la charité.

Je ne discute pas tel ou tel détail dans une œuvre aussi profondément pétrie de science, de logique, de méditation, de chiffres, de faits, de calculs et de raisonnements. Je cours aux données, aux conclusions, aux principes et aux déductions ; et à mesure que je tourne chacune de ces pages, je me dis que M. Dupont White a désormais écrit un ouvrage classique sur cette question du salaire. Il ne se repose que dans la vérité.

M. Dupont White ne croit pas que la science est une simple expertise qui consiste uniquement à enregistrer le chiffre des produits et à constater le nombre des ballots ; pas même une physiologie qui se résigne à expliquer, plus ou moins empiriquement, le mouvement de circulation des richesses. Il voit au-dessus du produit brut et du revenu net, quelque chose de plus sacré, qui est l'homme, qui est le cœur humain. Il pense que le travail doit rentrer dans l'Évangile et retourner au travailleur en émancipation.

Mais quand il regarde cet immense champ de bataille, où l'industrie jette sans cesse de nouvelles recrues à l'indigence comme à la bouche du canon ; quand il étudie cette misère qui va continuellement, par une loi invariable de

recurrence, refluer contre la société; quand il se dit ensuite : Voilà des hommes, portés comme moi dans la grande matrice de l'humanité, marqués comme moi du sceau de la pensée, qui ne donneront jamais l'hospitalité de leur âme à une connaissance; qui ne jetteront jamais un regard à la dérobée sur la vérité; qui, dans l'éternelle aspiration, l'éternelle promotion des êtres vers une meilleure destinée, doivent errer à tout jamais dans les limbes opaques de la misère.

Il y a là évidemment une anomalie, une injure à l'histoire; et ce mal, ce démenti au progrès, ajoute M. Dupont White, c'est l'antagonisme actuel du travail et du capital.

On a beau nier cet antagonisme, on a beau proclamer tous les jours, dans certaines régions de la science, l'intimité, la correspondance, la mutualité, l'harmonie du capital et du salaire, établir par de savants dilemmes et de profonds calculs qu'ils se supposent l'un l'autre, qu'ils s'appellent l'un l'autre dans l'œuvre de la production, démontrer par chiffres et mesures qu'ils concourent également, qu'ils participent également à la richesse, constater enfin que plus il y a de bénéfices, plus il y a de commandites, et plus il y a de commandites, plus il y a de salaires, la dialectique serrée et impitoyable de M. Dupont White réduit à leur juste valeur toutes ces hypothèses.

Sans doute les écus ont besoin du concours des bras et les bras du concours des écus. Les uns sans les autres, ils sont les uns les autres condamnés à l'inertie. Ce sont les deux forces alternatives, l'aspiration et la respiration, si vous voulez, de l'industrie.

Mais le concours n'est pas toujours l'accord. Malgré leur complète solidarité en un certain sens, le travail et le capital sont deux forces qui s'attirent par un côté et se

repoussent par un autre côté. Également intéressés à multiplier la production, ils ne sont pas également intéressés à partager les produits. La part de l'un réduit la part de l'autre le plus souvent. Si le salaire augmente, le bénéfice diminue et réciproquement. Il y a donc dans leurs relations une antipathie cachée, une rivalité constante où le plus fort écrase le plus faible, et le plus fort est celui qui peut impunément se permettre le loisir de la patience.

Comment pacifier cette guerre civile de la production? Comment dénouer cette inextricable difficulté? Car nous ne voulons pas nous payer de rêveries, nous acceptons franchement les deux données du problème.

Première donnée :

Le capital est sacré. Il ne doit pas périr. Il ne peut subir aucune exigence depuis qu'il existe; il a toujours défié tous les tarifs. La loi religieuse, pendant dix-huit siècles, et, à la suite de la loi religieuse, la loi civile, lui ont, d'un commun accord, dénié le droit à l'*intérêt*. Il a touché l'intérêt à la barbe des juges et à la barbe des confesseurs; seulement, les prêteurs étaient obligés de passer parfois par la restitution et le carcan. Si la législation veut réglementer les écus, les écus, qui tiennent éminemment à leur liberté de conscience, passeront la frontière.

Seconde donnée.

Le travail est sacré. Du moment que l'ouvrier apporte douze heures de sa journée à l'industrie, l'industrie ne doit pas seulement lui apporter la stricte existence. Elle doit rémunérer ses efforts, non-seulement pour le moment où il travaille, mais encore pour le moment où il ne pourra plus travailler. Elle doit enfin lui constituer dans son salaire une faculté d'épargne, et lui payer journellement sa pension de retraite.

On pourra discuter longtemps, sans doute, sur les droits et devoirs, sur le bon marché, sur la concurrence, sur la scholastique des richesses, sur le libre-échange, sur le papier-monnaie, je laisse volontiers passer toutes ces rafales de paroles.

La meilleure de toutes les philosophies, la conscience, me dit que l'homme qui entre dans la vie par la porte du prolétariat, doit trouver par son activité, par sa conduite, par sa vertu, par son économie, la rançon de sa misère. Il doit pouvoir s'élever en dignité, en bien-être, élever aussi la génération sortie de sa chair, en bien-être et en dignité.

Nous savons bien que certains retardataires d'idées entonnent, à toutes les bornes des académies, des idylles à la glorification du sort des ouvriers. Si le serf de l'industrie se traîne péniblement de cette vie du travail à la misère, de la misère à la mendicité, de la mendicité à la fosse commune, sans voir jamais sourire une sympathie à son foyer, ils n'accusent pas de ce tort l'insuffisance du salaire, mais l'inconduite du salarié.

Ils dorment en paix sur cette découverte de leur imagination : ils ont payé d'une hypothèse leur dette à la société. Nous ne répondrons pas à ces Gérontes de l'optimisme. L'ouvrage de M. Dupont White leur répond suffisamment. Nous prenons de plus haut la question, et nous disons :

Notre société assurément a la prétention très-naturelle d'être équilibrée sur la justice : eh bien ! voyez ce qui se passe dans cette société :

Voici deux ouvriers en présence : l'un est ouvrier en batailles. Il produit des coups de fusil ; il est toujours chaudement couvert, suffisamment nourri ; malade, il est soigné ; blessé, il est pansé par les meilleurs médecins de l'armée ;

courageux, décoré ; vieillard, pensionné ; invalide, logé dans un hôtel. Il trouve partout dans la société une Providence qui l'assiste, qui l'accompagne, lui et sa famille, jusqu'au tombeau ; qui lui ménage ici un bureau de tabac, là un bureau d'octroi, là un secours, là une bourse pour ses enfants, et cependant cet artiste en victoires n'a laissé le plus souvent pour toute œuvre derrière lui, lorsqu'il travaillait à la frontière, qu'un nuage de fumée et qu'une traînée de cadavres.

L'autre ouvrier, au contraire, est un soldat du travail. Depuis son enfance, il combat, en bataille rangée, contre la nature. Il prodigue sa sueur et son sang à vaincre le chêne et l'acier. Il laboure, il scie, il équarrit, il rabote, il pétrit dans ses doigts la matière ; il gagne jour par jour, sans jamais laisser reposer l'arme du travail, une de ces grandes victoires de l'industrie humaine que je préfère aux victoires de l'empire. Il construit un vaisseau, et ce vaisseau sortira de ses mains, traversera les mers, ira promener la gloire du pavillon à travers les continents, la parole d'amitié du commerce, la conversation des races entre elles, et la paix perpétuelle enfermée dans un simple ballot, sans que la pensée de l'ouvrier reste associée à l'œuvre, le nom du travailleur inscrit dans le travail. Le soldat peut dire : J'étais à cette victoire, et cette victoire le patronne partout. L'ouvrier ne peut pas dire : J'étais à tel chantier, car un souvenir de chantier ne glorifie personne. Il passe sans assistance, il vieillit sans soutien, il tombe sans secours, il meurt souvent sans linceul. La société n'a encore jeté aucune coupole dans les airs, pour l'abriter, au crépuscule de sa vie, contre les infirmités.

Ce n'est pas là, certainement, une exacte proportionnalité de récompenses. Nous pouvons espérer de l'avenir une

meilleure pondération de justice entre les divers convives de la société.

Et puisque nous sommes tous consultés, tous sommés de parler, je réclame mon tour de parole, pour jeter mon grain de poussière dans la balance des solutions. Nous vivons par un temps de systèmes, je me suis muni, moi aussi, de mon système. Le voici ; mais, comme je n'ai pas la prétention de changer immédiatement les pièces en écus, je pense que l'humanité pourra encore attendre sans péril l'exposition de ces doctrines, quelquefois conformes, mais quelquefois aussi contraires aux idées de M. Dupont White.

XXVII.

CHANNING.

RELIGION.

C'était dans un de ces salons cosmopolites de Paris, où l'Europe et l'Amérique viennent, de tous les vents, échanger une parole et regarder l'heure de la pensée. On voyait là ces marcheurs au long regard qui suivent, à la trace, la ligne du siècle sur la poussière des événements, et ces jeunes Américaines au front rêveur, qui rayonnent autour d'elles la beauté d'un nouveau monde, comme la prophétie visible d'une autre humanité. Chacun disait à la ronde sa croyance. Quand ce fut le tour du disciple de Channing, il parla ainsi :

Je vais essayer, moi aussi, de traiter la grande question, et, à vrai dire, la seule grande question du moment. Je vous prie donc de m'écouter avec attention, et surtout de ne porter, en m'écoutant, aucun jugement précipité. Si je me trompe, arrêtez-moi ; si je vous parais seulement me tromper, laissez-moi aller jusqu'au bout de mon idée. Après cela vous l'accepterez ou vous la repousserez.

L'homme est un être religieux; je dis plus, il est religieux par essence. L'animal vit et meurt, mais il ne sait pas qu'il vit ni qu'il doit mourir. L'homme sait, au contraire, qu'il porte une existence et qu'il doit la déposer à la fin de sa journée. N'aurait-il que la notion de la mort, que cette notion lui constituerait une grandeur à part dans la création. Car pourquoi serait-il dans la confidence de sa propre fin, si le tombeau était le dernier mot de sa destinée? Dieu ne lui aurait donné la connaissance que pour en faire une longue mort par anticipation. Le plus beau don de sa munificence serait alors une sorte de bourreau intime, destiné à nous relire sans cesse notre arrêt jusqu'au jour de l'exécution, pour nous en verser lentement, goutte à goutte, toute l'horreur. Il nous aurait accordé davantage, et, par je ne sais quelle ironie, il nous punirait davantage à l'aide même de son bienfait. L'esprit à ce compte, reflet vivant de sa divinité, serait uniquement un raffinement de supplice.

Cela n'est pas, ou plutôt cela n'est qu'un blasphème. Dieu a mis la mort devant nous, comme une vigie sévère, pour nous rappeler chaque jour à notre destinée. Si l'homme n'avait la prescience de la tombe, il glisserait sur le temps et fuirait dispersé à chaque souffle du hasard, sans travailler un instant à faire provision d'éternité. Mais la fosse est là, toujours béante, sous son regard. L'homme la voit et l'homme ne veut pas mourir, ne peut pas, en vertu de sa nature, consentir à mourir. Il songe alors que sa vie est quelque chose de plus que la mort et quelque chose au delà. Il fait effort pour échapper à la dispersion et rentrer dans la vérité de sa destinée.

Or, comme la morale est la loi explicite ou implicite, peu importe, de notre destinée, la mort est ainsi une réminis-

cence terrible de la morale continuellement jetée à l'humanité. Aussi, chaque coup de balancier dans le monde frappe la note d'un trépas. Heureux qui sait l'entendre! Celui-là met sa vie à l'abri. O mort! que veux-tu? lui dira-t-il toujours dans la paix de sa conscience, et que peux-tu me prendre? Je n'ai amassé, dans mon âme éternelle la première, qu'une chose éternelle comme elle : la science et la vertu. Couché un instant sous ta main, je te brave; au delà de ton défilé, je me sens déjà debout.

Ainsi la vie est tellement sainte en elle-même et tellement pénétrée de la sainteté de sa mission ici-bas et ailleurs, que partout et de tout temps, à chacune de ses grandes heures, à la naissance ou à la mort, l'homme a mis une marque solennelle, une pierre ou une cérémonie. Le respect de la vie dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle est appelée à faire, constitue, à vrai dire, le sentiment religieux. Quiconque développe en lui ce sentiment monte d'un grade dans l'humanité. Il est par cela même de la race supérieure, de la race sacerdotale dans l'acceptation sincère de l'expression. Il a élevé d'un étage de plus sa maison, il a pris position sur la hauteur; il voit plus loin et il embrasse du regard un plus large horizon. Si nous avions à classer la gloire, nous la classerions en raison du sentiment religieux. Il n'y a pas de gloire là où Dieu a manqué.

La faculté religieuse ainsi comprise, abstraction faite de forme extérieure, est évidemment la part de tout homme naissant. L'ignorant la possède aussi bien que le savant, le croyant aussi bien que le philosophe, Malhesherbes aussi bien que Wilberforce, Épictète aussi bien que François d'Assises. Et qui donc ici-bas aurait la prétention de monter plus haut par la sainteté de la vie ou de la pensée que Marc-Aurèle ou que Socrate, que Fichte ou que Turgot?

Et cependant, cette religion intérieure, renfermée dans l'étroite enceinte de la conscience, suffit-elle, je ne dis pas à l'individu, mais à l'humanité? L'individu, sans doute, quand il a une âme privilégiée profondément pieuse, peut, à la rigueur, par la seule force de son âme, atteindre à la plénitude de sa destinée. Mais la piété dans la solitude individuelle sera toujours l'exception.

Dieu a voulu, et c'est là la beauté de notre nature, que toutes les fois que nous avons quelque chose de bon à dire ou à faire, nous ayons besoin de mettre notre croyance ou notre conduite en commun. J'ai compris une vérité, et cette vérité m'écrase de son poids si je ne la partage pas avec le prochain. Je cherche la vertu, mais je périrai à l'œuvre si personne, dans le duel de la vie, ne veut être mon témoin. Ah ! loin de là ; par je ne sais quelle admirable loi de solidarité, l'homme doit vivre à chaque instant en présence de l'homme. Chacun de nous est le complément d'un autre pour lui enseigner et pour apprendre de lui en même temps à bien vivre et à bien penser. Aide-moi et je t'aiderai ; encourage-moi dans la tempête et je t'encouragerai à mon tour. Et tous ensemble, levant notre âme ensemble, la fortifiant de toutes les forces entrelacées de la communauté, nous appelant dans la mêlée de la voix et du geste, nous prêchant réciproquement de la parole ou de l'exemple, nous donnant à chaque instant de l'un à l'autre notre vie en garantie, nous pourrons ainsi accomplir plus facilement l'œuvre de notre destinée. L'homme est faible livré à l'isolement de sa volonté, et il est bon qu'il en soit ainsi, car l'homme est un être social. Il doit être grand par la société, et tout ce qu'il acquiert de grandeur, il doit le rendre à la société. Le concert est donc le résultat forcé de toute vérité dans ce monde et de toute vertu.

Le sentiment religieux exige donc impérieusement, sous peine de stérilité, cette association intime et cette garantie mutuelle que de tout temps l'humanité a pratiquée sous le nom de religion. Religion, le mot est admirablement choisi pour exprimer l'idée. Le culte, ou le sentiment religieux associé, est donc le rendez-vous spirituel où l'homme vient à certaines places consacrées et à certaines heures solennelles, retirer un instant son âme au temps qui la trompe et qui la distrait de sa véritable fonction pour la poser devant Dieu, pour l'interroger en silence, pour prendre et donner une part de plus au fonds commun de bonnes volontés, pour contracter l'engagement public de tendre partout et toujours à sa propre perfection. Toute forme extérieure, toute église, toute liturgie, toute cérémonie, n'ont pas d'autre but que cela. En un mot, le culte est à l'âme humaine ce que le serment est à la parole, un lien plus étroit pour retenir plus fortement l'homme sans cesse emporté par la mobilité de la vie à la loi morale et à la foi jurée. La religion, conscience extérieure, en quelque sorte destinée à venir en aide à chaque conscience individuelle, a donc seule puissance de développer pleinement ici-bas le sentiment religieux, et en développant le sentiment religieux, de développer dans la même proportion la moralité.

Mais lorsqu'une seule religion, ou à peu près, a, légalement parlant, le droit de compter, de tenir séance, et qu'à tort ou à raison, par le malheur ou le bienfait du temps, peu importe, elle a perdu la confiance d'une partie de la nation, et loin de pouvoir la regagner depuis un siècle, la perd de jour en jour davantage, quelle sera, quelle peut être désormais la situation de cette minorité, ou de cette majorité dissidente, majorité ou minorité, le chiffre ici n'y

fait rien, si après être sortie d'une église elle ne peut entrer dans une autre église? Espère-t-on que de lassitude ou par famine elle retournera un beau jour à la religion établie exclusivement maîtresse du pavé? Ce serait pousser un peu loin, il faut l'avouer, l'intrépidité de l'espérance, car voici bien longtemps dans le monde que la foi légale attend le retour de la brebis, et si je ne me trompe, elle l'attend encore. Marchons droit à la question; voici la vérité :

Un certain nombre d'hommes, plus ou moins grand, par une raison ou par une autre a renoncé au seul culte autorisé dans l'État; il n'y croit plus, il a tort de ne plus y croire. Je l'admets pour abréger la discussion. Je vais même plus loin. J'admets encore qu'il y a erreur de sa part à ne pas croire ce qu'il ne croit pas en ce moment. Mais enfin il ne croit pas, voilà le fait, et comme l'âme n'est pas libre de croire ou de ne pas croire à volonté, aucune puissance au monde ne pourra faire repasser à l'incrédulité le fleuve qu'elle a franchi. Où la foi n'est plus, le lien commun est brisé. Je me suis retiré de cette religion sans le vouloir, sans le savoir, par la conspiration du siècle ou sa domination sur mon esprit.

Cependant j'ai auprès de moi les miens à édifier et à instruire; on naît, on meurt autour de moi; j'ai moi-même à prévoir et à préparer ma mort, et par conséquent à faire acte religieux à chaque minute de mon existence; mais à quel autel et comment, car il n'y a dans la société où je vis qu'une religion, précisément la religion que j'ai quittée faute d'y trouver une hospitalité suffisante pour ma raison. Irais-je maintenant lui emprunter son manteau pour paraître ce que je ne puis être en conscience? Irais-je mentir à Dieu et à moi-même devant la tombe ou devant le berceau, et sans avoir la foi intérieure, en jouer publiquement la

pantomime, et pour tromper en moi le sentiment religieux, me payer d'hypocrisie?

L'âme droite n'a donc d'autre ressource, après avoir rompu avec l'Église officielle, que de vivre à l'état d'isolement religieux, de prendre la vie comme elle vient et comme elle passe, au jour le jour, sans y attacher autrement d'importance, d'amasser çà et là à l'aventure une philosophie telle quelle sur chaque problème de sa destinée, et d'y penser ensuite le moins souvent possible pour ne pas fatiguer son esprit. L'indifférence, voilà, de par la loi, la seule religion possible de quiconque est sorti d'une religion d'État. Mais l'indifférence, prenez-y garde, porte avec elle une grave conséquence. Du moment qu'un texte du code interdit à un homme d'entrer en collaboration du bien à côté d'un autre homme, de lier partie avec lui pour devenir meilleur, de lui demander et d'en recevoir à chaque instant une confirmation de bonne pensée et de bonne conduite, ce texte de loi évidemment rejette l'homme dans la solitude, c'est-à-dire dans la faiblesse, et diminue à son insu dans la société la chance de la vertu.

Ainsi, hypocrisie ou indifférence, voilà l'unique alternative de l'âme qui a perdu la foi au seul dogme reconnu. Or, l'hypocrisie est la démoralisation d'une société. Quand un homme a mis bas sa conscience pour faire grimace de tout ce qu'il y a de sacré, il ira un jour ou l'autre, soyez-en persuadés, par des sentiers pleins d'ombres, aussi loin que le sacrilége perfectionné peut aller. Il n'y a plus de crime hors de sa portée. Méfiez-vous de l'hypocrite, il a toujours deux titres pour être méchant. Il fait le mal d'abord parce qu'il aime le mal, et il le fait ensuite parce qu'il veut paraître sincère dans un temps, hélas! où l'intolérance passe pour une preuve de sincérité. Ne le rencontrez jamais

sur votre chemin. Il vous ferait brûler comme l'inquisition. Gardez-vous surtout de le démasquer, car s'il est le mal en partie double, il a par conséquent une double injure à venger. Sa vengeance sera dans cette proportion. Mais là encore est le moindre inconvénient de l'hypocrisie. A force de tourner en habitude reçue, la fausse piété finit par mettre l'opinion en garde contre toute espèce de piété. Elle jette le même trouble dans la conscience que la fausse monnaie dans la circulation. Si la religion pouvait mourir, l'hypocrisie l'aurait tuée.

Quant à l'indifférence, voyez. Ce que vous voyez est son œuvre ou à peu près. Et franchement, que pouvez-vous attendre d'un homme qui n'a plus aucune vie spirituelle, et, par contre, aucune occasion de rentrer en lui-même, de faire son examen de conscience, de prendre exemple, ou de prendre conseil? Cet homme, à coup sûr, à moins d'être un homme à part, c'est-à-dire un accident, fera, mon Dieu! en tout bien tout honneur, ce que son voisin fait déjà. Il éteindra peu à peu en lui la pensée religieuse, sans violence d'ailleurs, sans préméditation, uniquement parce qu'il a perdu la faculté de l'exercer en commun. Pour faire compensation, il mettra l'intérêt à la place de la pensée. Il amassera, il dépensera, il jouira de suite, ou il attendra pour jouir un autre moment. Mais sa prévision n'ira jamais au delà. Il vivra tout entier, à chaque quart d'heure, dans le fait présent, et cherchera dans ce fait, non l'idée de bien et de mal qu'il comporte, mais l'idée de perte ou de bénéfice. Il est toujours du côté du succès, quel que soit le vainqueur, et il proscrira le premier le parti où il servait hier, si ce parti est vaincu. Il a raison. Il a la logique du scepticisme : quand on ne croit plus à rien, on doit croire du moins au profit. Un profit, dans le doute absolu, cela est

réel, cela est certain, cela luit, cela sonne sous forme d'écu. O nation chevaleresque entre toutes! toi qui naguère étais la joie de l'histoire, est-ce là que tu en serais venue?

Passe encore pour l'indifférence pratique, mais elle finit à la longue par se prendre tellement au sérieux, qu'elle prêche à tout propos, avec une admirable candeur, sa propre théorie. Voyez cet homme dans le monde, il a joué à la bourse sous la protection d'un traitant de huitième étage, et il a gagné un certain droit d'insolence. Il est cravaté de blanc; il parle frais; à le voir, on le croirait jeune; et, en effet, il a quelque chose sur la figure qui simule la jeunesse. Il est vieux, cependant, il a trente ans passés. Dites-lui, par hasard, qu'il y a dans la société autre chose que la préoccupation de la table servie; qu'il y a aussi l'idée du devoir rempli; que cette idée, la seule sérieuse, a le premier droit sur notre existence : il vous regardera d'abord d'un air inquiet, comme un concurrent dangereux qui fait étalage de morale pour élever plus haut le prix de sa capitulation; mais venez à insister et à le persuader par là de votre franchise, alors il détendra sa physionomie, et avec un sourire niais qu'il croit être spirituel, il vous répondra ingénument, la bouche en cœur, que la conscience est un mot désormais hors de service, et qu'homme ou femme, tout dépend de la somme qu'on peut dépenser à pareille expérience. Et dans l'expression de toute sa personne on peut lire cette phrase sous-entendue à votre adresse : Voilà un maladroit qui n'a pas su encore trouver un acheteur. Et quand sortant de là on laisse, pour calmer sa pensée, retomber son regard sur le front de sa jeune fille tout parfumé de la grâce de Dieu et de l'âme de sa mère flottante encore dans le dernier baiser, on frémit jusqu'à la moelle des os en songeant que

l'homme que vous venez de quitter pourrait être son mari.

Ainsi, toute législation qui ne laisse qu'un culte debout dans une société divisée à l'infini de croyance, condamne nécessairement une partie de la société à l'hypocrisie ou à l'indifférence ; non pas que je veuille dire que tout homme incrédule à la religion établie perde par cela même la vue de Dieu et l'attention sur sa conscience : il y a au contraire çà et là répandue dans le monde une nombreuse élite, une tribu cachée de Lévi en quelque sorte, qui garde le feu sacré et le secret de la morale. Le sentiment religieux a survécu en elle à la religion ; mais, dispersée malheureusement dans la masse, elle ne peut pas agir assez sur le fond ténébreux de l'humanité pour l'élever à son niveau. Elle est en quelque sorte l'héroïsme sans armée. Elle porte en elle la victoire du bien sur le mal ; mais sa mauvaise fortune l'a condamnée à l'impuissance.

Comment donc arrêter cette gangrène morale qui dévore sans cesse, dans notre pays, tout sentiment d'honneur, de vertu, de liberté, de patrie? Comment résoudre ou tourner la difficulté du problème? Faut-il forcer, mais forcer véritablement, comme le demande l'ultramontanisme, l'incrédulité à rentrer dans le giron de l'Église, à faire acte de foi sans avoir la foi, et à prier de la lèvre sauf à bafouer au fond du cœur sa propre prière? Mais alors vous n'aurez fait que développer l'hypocrisie, et l'hypocrisie est la première plaie de la société. Ou bien encore, doit-on laisser aller la question comme elle va depuis longtemps, c'est-à-dire au hasard, sous la providence du dieu borne appelé *statu quo*. Croira qui pourra, et qui ne pourra pas croire ira à sa convenance en Amérique. Mais le *statu quo* développera encore davantage l'indifférence, et l'indifférence, comme nous l'avons prouvé, est la seconde plaie de la so-

ciété. Il n'y a donc aucune solution possible au problème ainsi posé. L'humanité sera divisée en deux humanités parfaitement distinctes sur le même territoire : l'une religieuse de nature et de fait en même temps, l'autre religieuse aussi de nature, et irréligieuse de situation. A cela quel remède? Nous allons essayer de l'indiquer.

L'homme est un être religieux, nous l'avons déjà dit et nous livrons volontiers une fois de plus ce mot à la raillerie, puisqu'on a trouvé plaisant de le railler. Le sentiment religieux est, comme le doigt de Dieu, toujours posé sur notre âme pour écrire incessamment, de siècle en siècle, le mot toujours nouveau d'une destinée toujours renouvelée. Toute religion est uniquement la parole de cette première religion instinctive que chacun de nous a également reçue au berceau. Mais cette religion première est l'âme elle-même portée à sa plus haute puissance. Vivant de la vie de l'âme, essentiellement progressive par nature, elle vit, comme elle, à l'état perpétuel de progrès.

Mais si l'âme est progressive, la lettre est immobile ; pendant que l'une marche entraînant sur sa trace une partie de l'humanité, l'autre reste scellée sur la page, retenant à son immobilité la seconde portion de la multitude. Il y a donc, à un jour donné, écart forcé entre la lettre et l'âme, entre la religion écrite et la religion intérieure, et dans le vide laissé par cet écart, la société flotte au hasard, selon sa convenance ou son instruction, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre côté. Que la forme religieuse, abandonnée par le progrès, condamne à son tour le progrès, et que même elle le maudisse et l'injurie, et le charge avec fureur d'anathème, nous le comprenons volontiers. Si jamais la colère pouvait être justifiée, il y aurait, en effet, tout un monde légitime de colère à voir l'impassible progrès, muet comme le des-

tin, qui poursuit imperturbablement son chemin dans un formidable mystère, qui prend à chaque instant les intelligences par milliers et les emporte, bon gré, mal gré, avec lui, comme le moissonneur emporte les gerbes de sa moisson. C'est qu'il y a là haut je ne sais quoi d'écrit au-dessus de toute chose écrite qui veut toujours être accompli.

Cela est triste. Quand il y a rupture entre la chose qui doit être crue et la faculté qui a seule puissance de croire, entre la religion dogmatique et la faculté religieuse, l'humanité ne sait plus à qui aller ni à qui entendre. Sacrifiera-t-elle la faculté à la religion? mais la religion sans la faculté est la plante sans la séve du printemps. Sacrifiera-t-elle, au contraire, la religion à la faculté? mais la faculté sans manifestation est la séve sans plante à vivifier. En face de cette double impossibilité de paraître sans être et d'être sans paraître, elle prend nécessairement le parti de l'indifférence. Mais elle ne peut rester indéfiniment dans cet état contre nature. L'indifférence la tue, comme l'opium de l'esprit. Elle en meurt déjà. Voyez plutôt la pâleur de son front sous la couronne à demi effeuillée du plaisir.

Il faut donc au plus vite, sous peine de mort pour la société, réconcilier le sentiment religieux et la religion. Et comment? Par la seule réconciliation possible à notre époque: par la liberté; mais, entendons-nous bien, non pas seulement par la liberté de croire le dogme que l'on pourra croire en conscience, mais encore par la liberté de pratiquer ouvertement, au grand jour, le culte qu'on voudra pratiquer. Nous savons sans doute que chacun de nous est parfaitement libre d'avoir sur le compte de Dieu telle ou telle idée, le soir, au coin de son feu, ou la tête sur l'oreiller. M. Dupin même a savamment prêché quelque part dans un réquisitoire cette ingénieuse théorie de liberté de

conscience. Il a poussé la générosité jusqu'à vouloir permettre ce qu'aucune puissance ne saurait empêcher à moins d'avoir à son service une paire de tenailles particulières pour saisir la pensée au fond du cerveau.

Ce n'est pas la liberté que cette tolérance dérisoire de la pensée en tant que pensée, la liberté du moins appelée un jour à réconcilier le sentiment religieux avec la religion. Car pour ramener complétement la paix dans l'âme humaine déchirée en deux à l'heure qu'il est, la liberté doit reconnaître sans doute, avant toute chose, à chacun de nous, le droit de régler souverainement sa foi intérieure ; mais encore et surtout, de mettre sa croyance en commun ; de fonder une famille spirituelle avec quiconque partage ou pourra plus tard partager la même conviction ; de faire appel aujourd'hui, demain, du haut de son idée, à l'humanité tout entière ; de donner ouvertement par la parole sa vérité en communion au dernier passant ; car la plus sainte ambition de l'homme comme sa plus grande gloire sous le soleil, est d'agir sur l'homme pour l'édifier, pour l'améliorer, le régénérer, l'élever en piété ou en connaissance. La religion n'a pas autre chose à faire que cela, et depuis qu'elle est religion sous une forme ou sous une autre, par la cérémonie ou par la prédication, elle ne fait pas autre chose que cela.

Comment ! va-t-on dire, vous accordez à chaque citoyen, dans le même pays, le droit de choisir ou de créer un culte à sa convenance? mais alors vous allez briser l'unité religieuse et multiplier la secte à l'infini. Tant mieux ! répondrons-nous ; car plus la secte sera multipliée, plus le sentiment religieux aura chance de trouver satisfaction. Nous demandons à expliquer une fois pour toutes notre pensée.

Écartons l'unité religieuse, prétention, ce nous semble,

hors de débat. On n'a pas à la briser, par la raison d'abord qu'elle est brisée depuis longtemps, et ensuite par la raison qu'elle est chose impossible à cette heure-ci de la civilisation. Oui, assurément, dans une société primitive et à une époque d'ignorance universelle, l'unité religieuse existait, bien plus encore, pouvait seule exister. Pourquoi? Eh mon Dieu! parce que de l'âme ignorante à l'âme ignorante, il y avait la même identité que d'une molécule à une autre molécule. L'intelligence, descendue partout à son minimum, était la répétition exacte de l'intelligence du voisin. Chacune croyait également ou plutôt croyait croire également, car elle ne croyait pas en réalité, puisqu'elle ne pouvait raisonner sa croyance. Une idée, si elle n'est pas pleinement conçue par l'esprit, n'est pas une idée. Ce n'est qu'un mot qui ne porte avec lui aucun sens dans la raison, moins qu'un mot encore, du bruit et du vent dans l'oreille.

Ainsi donc, quand la foule ne comprend pas ce qu'elle paraît croire, elle ne croit pas; le prêtre seul alors croit véritablement, car il a seul le secret de la croyance. L'intérêt toujours un de la corporation sacerdotale maintient dans ce cas l'unité de doctrine. La religion est immuable de fait et de prétention. C'est le beau temps de la théocratie. Quant au reste de la nation, il croit sur parole. Il fait ce qu'on lui dit de faire, il dit ce qu'on lui dit de répéter. Sa religion consiste uniquement à exécuter une consigne. Mais l'idée religieuse glisse sur son cerveau comme la parole sur le télégraphe. Il la reçoit, il la transmet invariablement, méthodiquement, sans que son âme en ait plus l'intelligence que le fil électrique n'a la conscience de la phrase invisible qu'il emporte à l'horizon et qu'il promène dans l'espace.

Comme le sacerdoce n'a rien à montrer à l'esprit de l'homme, puisque l'esprit est encore plongé dans la nuit, il prend le corps en dédommagement, il le plie, il le façonne de mille manières, à mille pratiques ; il fait du culte un geste perpétuel, de la religion une pantomime, afin qu'elle soit pour lui en quelque sorte une habitude et une seconde nature. Alors l'unité religieuse est indestructible, car elle est entrée si avant dans la chair de l'homme, qu'elle fait désormais partie de son existence. Comment convertir, par exemple, un Indou qui a toute la journée sa religion au bout du doigt tantôt pour ceci, tantôt pour cela? On peut bien convaincre une doctrine de fausseté, mais une pratique, comment la convaincre d'erreur? Le catholicisme en Chine avait substitué en partie l'Évangile au bouddhisme, mais il périt à l'œuvre lorsqu'il voulut toucher à la pratique infinie du culte de Bouddha.

L'unité religieuse est donc le fait d'un peuple enfant et d'un temps d'ignorance, mais cette unité-là n'est pas l'unité spirituelle de l'âme associée avec l'âme dans la vérité. C'est tout simplement la discipline d'un corps combiné avec un autre corps par une série de manœuvres à la façon du soldat. Aussi plus une religion est ancienne, plus elle est réduite en cérémonies, en danses, en chants, en promenades, en sacrifices. Que voulez-vous? il faut bien parler aux sens, du moment qu'on ne peut plus parler aux intelligences. Ceci est tellement vrai que la forme la plus spirituelle du culte, c'est-à-dire la prédication, était inconnue dans l'antiquité. Car pour la prédication il faut être deux : le prédicateur d'abord, qui dit ce qu'il comprend, et l'auditoire ensuite, qui comprend ce que dit le prédicateur. Nous voyons bien le prêtre dans l'antiquité, mais où était l'auditoire?

Et maintenant, lorsque par le jeu même de la perfectibilité humaine et le bénéfice du temps, ce créateur perpétuel d'intelligence dans le monde, la société a détruit l'unité au rabais ou plutôt la monotonie de l'ignorance, et constitué en quelque sorte une immense hiérarchie d'esprits, les uns plus, les autres moins développés, et tous diversifiés à l'infini par leur nature et leur éducation, quelle peut être en conscience, nous vous le demandons, la mesure commune de ces esprits si différents les uns des autres en faculté et en connaissance? En perdant l'ignorance, ils ont perdu l'unité. S'ils étaient égaux, cela va sans dire, ils croiraient également. Mais ils sont inégaux, et vous espérez qu'au choc d'une doctrine ils donneront autre chose que leur inégalité. Autant vaudrait espérer qu'un jour de marche sur le champ de bataille le tambour rendra le même son que la cymbale.

Ce n'est pas tout. L'homme instruit, qu'il le veuille ou non, ne croit que ce qu'il comprend ; ce qu'il ne comprend pas n'existe pas pour son esprit. Il peut sans doute faire alliance avec l'incompréhensible par amour pour la paix ou par respect pour le passé. Mais l'incompréhensible n'entre pas pour cela dans sa préoccupation et n'influe pas sur son existence. Il l'a rejeté. Mais c'est précisément ce qu'il a laissé ainsi tomber que l'ignorant ira précieusement ramasser pour en faire le premier et peut-être le seul élément de sa croyance. Et vous dites ensuite que cet homme-ci et cet homme-là, l'un savant et l'autre ignorant, parce qu'ils ont le même culte en apparence, ont au fond la même conviction ! Vous prenez évidemment l'unité d'étiquette pour l'unité de substance. Vous pensez qu'il suffit d'écrire sur tous les vases d'une pharmacie la même formule latine pour avoir aussitôt dans tous ces vases une seule panacée.

Il est temps de renoncer à cette illusion, qui ne peut plus en vérité tromper personne. Du moment que le génie élevé à toute sa hauteur ne comprend pas la religion de la même manière que le paysan encore en possession de toute sa stupidité natale, ils peuvent porter l'un et l'autre le même nom religieux, ils n'ont pas la même religion. Cette diversité de croyance sous un symbole commun n'existe pas seulement aux deux bouts de l'échelle, elle existe encore à tous les degrés. Si l'on pouvait faire la revue des âmes enrôlées dans la même Église, on verrait que chacune d'elles est, par un côté, l'hérésie vivante de sa voisine. Chacune croit plus ou moins selon sa force ou sa faiblesse, et, dans le culte général, découpe adroitement un petit culte anonyme à son usage particulier. Le philosophe catholique, disait Gioberti en parlant de lui-même, est un protestant déguisé.

A une société diverse, il faut donc une religion diverse comme elle, pour correspondre à la diversité de l'esprit humain et donner partout satisfaction au sentiment religieux en lui parlant partout sa propre langue, la langue matérielle de la pratique, là où il est encore assoupi à la pensée; la langue spirituelle de la vérité, là où il est émancipé dans son intelligence. Que chacun de nous soit de son temps, jusqu'à ce que le progrès ait abrégé entre nous les distances. Parce que nous vivons à la même époque, nous ne sommes pas contemporains. Le pâtre breton qui erre au fond de sa lande, sous sa peau de chèvre, existe, en plein dix-neuvième siècle, à six cents ans en arrière. Il est toujours un homme du moyen âge; laissons-lui la foi du moyen âge pour sa consolation. Mais aussi reconnaissons à l'homme de notre époque le droit d'avoir gagné sur le paysan breton six cents ans de pensée, c'est-à-dire autant de

pas d'avance sur le chemin de la vérité. Ainsi donc, répandez largement les religions sur la France, si vous voulez saisir toutes les couches d'âmes sous toutes les couches de la société.

Mais y avez-vous bien songé? La vérité est une, et il ne peut y avoir qu'une religion vraie par conséquent. En dehors de celle-là, toute religion est fausse, ou la logique a cessé d'être la logique. Or donc, ouvrir la porte à une religion fausse, n'est-ce pas proclamer la légitimité de l'erreur et dire implicitement qu'erreur ou vérité tout cela est également avantageux ou plutôt est également indifférent à l'humanité? Le mensonge élevé à l'état de dogme pour le besoin d'une partie de la nation, serait-ce là, grand Dieu! le dernier mot du progrès? Voilà l'objection dans toute sa rigueur. Voici maintenant notre réponse.

A coup sûr, si chaque religion en Europe était la contradiction absolue et la négation radicale de chaque religion voisine, sa sœur aînée ou cadette, l'objection serait insoluble, et le monde n'aurait plus qu'à se croiser les bras en attendant que Dieu se mette d'accord avec lui-même. Mais il n'en est pas ainsi. Une secte ne diffère d'une autre dans le christianisme que par la forme ou la métaphysique. Elle pratique autrement, elle interprète autrement quelque idée inaccessible à la raison, de trinité ou de prescience. Question de prêtre, après tout, et de théologie. Mais si elles diffèrent par le geste ou sur le sens du mystère, elles ont à peu de chose près, en fait de vertu et de morale, la même doctrine. Un Anglais pense sur le bien et le mal comme un Français. L'Évangile est le fonds commun de toutes les Églises chrétiennes, et ce fonds commun constitue seul leur unité, unité ample et flottante, où chaque diversité de race et de temps pourra toujours aisément tenir à chaque mou-

vement et chaque évolution du progrès. Sans doute les sectes chrétiennes sont séparées par la racine, mais montez au-dessus de leurs querelles, à leur dernier sommet : vous y trouverez une seule vérité : Aime ton prochain comme toi-même. Cela suffit.

Voyez la forêt vierge. L'arbre y est distant de l'arbre par le pied ; mais sous la lumière du soleil, cette perpétuelle révélation de vie dans l'espace, il a jailli loin du sol en ardente aspiration, et, arrivé à toute sa hauteur, il a répandu immensément autour de lui un monde de rameaux. La cime a rejoint la cime dans le ciel, et, entrelacée avec elle, a confondu partout avec elle son parfum et son murmure. Il n'y a plus maintenant pour l'œil qui voit de haut un arbre ni un autre arbre, un cèdre ou un palmier : la forêt n'est tout entière qu'une mer de verdure qui ondoie au souffle de Dieu, et balance voluptueusement la fleur et le fruit en même temps sur le chant d'amour et sur le lit nuptial de l'oiseau du paradis et de la colombe. Grâce, amour, poésie, fécondité, tout est là et là seulement, rangé sous le regard comme pour une fête perpétuelle de la nature. Mais sous cette couche de magnificence, que trouvez-vous dans l'entre-colonnement des troncs d'arbre et au point de désunion? Une nuit éternelle gorgée de miasmes et un sol mort peuplé de reptiles.

Nous dirons donc à l'État, sans nous préoccuper ici de tel gouvernement ou de tel pays : donnez de l'air et du soleil à l'âme religieuse, repliée aujourd'hui sur elle-même, faute d'espace et de liberté. L'indifférence pèse sur ma tête comme la voûte d'une prison. Emmenez-moi d'ici, j'étouffe. Je suis de la race des croyants, rendez-moi le Dieu de mon intelligence. Je ne dirai pas au pouvoir : C'est mon droit ; ma parole ne serait peut-être pas comprise ; je lui dirai

simplement : C'est ton intérêt. La liberté religieuse, n'en doutez pas, réveillera partout le sentiment religieux encore endormi dans la moitié de la nation, et le sentiment religieux, multiplié au contact, surveillé par lui-même, développera dans l'homme plus de moralité et simplifiera ainsi la tâche du pouvoir. Là où le pouvoir trouve plus de vertu, il trouve en même temps plus de sécurité. L'heure presse, qu'attendez-vous? Les esprits s'agitent dans le vide, redressez-les vers le ciel, et la démocratie, égarée après tant de secousses, rentrera peut-être dans son chemin.

Les signes sont là pour l'annoncer. Regardez : un éclair infini sillonne en ce moment l'horizon dans toute sa longueur. Le voile du temple est déchiré de nouveau. Là-bas, dans le mystérieux Orient, prédestiné dans toute éternité à toutes les crises de l'humanité, les quatre religions de l'Europe, poussées par je ne sais quelle force inconnue, se sont donné un dernier rendez-vous. Elles sont là en présence, l'arme au bras, attendant le signal du destin. Et à cette minute même, le protestantisme et le catholicisme, la main dans la main, défendent à frais communs, quoi donc? Le mahométisme. Et où donc? Sur la terre des croisades, les pieds dans la poussière des martyrs. Ah! c'est qu'ils sont allés en Orient protéger à leur insu quelque chose de plus élevé que toutes les formes religieuses : ils sont allés y venger la morale éternelle de toutes les religions, et, qui sait, peut-être aussi préparer l'unité future de toutes les religions en posant devant elles un idéal supérieur de justice. Quoi qu'il en soit, le vieux droit d'exclusion est brisé. La paix des cultes, qui l'aura jamais cru? est faite ou bientôt faite là-bas à coups de canon. La tolérance universelle est proclamée dans la flamme comme au jour du Sinaï. Un nouveau monde est ouvert.

Mais quelle sera la religion de ce nouveau monde? La religion de Channing, c'est-à-dire la parole divine de l'Évangile développée par la révélation tout aussi divine de la raison. Que celui qui voudra suivre cette nouvelle évangélisation, appelée à faire de tout homme un temple vivant du Seigneur, lève la main; quant à moi je la lève le premier.

Ainsi parla le disciple de Channing.

XXVIII.

HIPPOLYTE CASTILLE.

HISTOIRE DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

J'avoue, en mon âme et conscience, qu'au premier moment, j'ai cru que cette histoire était une espèce de gageure avec le public, une rédaction à double entente comme la célèbre page de Montesquieu sur l'esclavage ; que l'auteur, en un mot, avait simplement voulu plaider le pour afin de démontrer le contre d'une façon plus imprévue, et dire ensuite aux lecteurs : Devinez si vous le pouvez.

Mais non ; c'est bien couramment, sciemment, de dessein prémédité, la tête haute, avec une effrayante candeur et une verve même de style cavalière comme la moustache retroussée d'un jeune officier de dragons en bonne fortune, que M. Hippolyte Castille, encore jeune, et par conséquent destiné à vivre longtemps, a donné son âme et attaché son nom aux maximes d'État que voici :

« Au point de vue social, la liberté représente l'ange de

» la révolte, l'*esprit satanique*. Au point de vue individuel, » la société représente le despotisme, l'empire du nombre » ou de la force, la fatalité, Dieu, la Providence. Ces deux » termes obéissent à une loi contraire. »

Ainsi, le nombre, la force, la fatalité, la Providence, c'est tout un pour M. Hippolyte Castille. Dans cette nouvelle théogonie manichéenne, le Christ, appelé on ne sait trop pourquoi le bon, le juste, le sauveur, est tout au plus le type rajeuni du vieux *fatum* qui faisait le bien et le mal les yeux bandés, et qui errait à tâtons dans l'immensité de la nuit, frappant indifféremment l'innocent et le coupable sur son passage. Et pour plus de clarté, l'auteur dit ailleurs : *En politique, on accepte le fait*. Le fait, vous entendez, le fait en lui-même, le fait quel qu'il soit, indépendamment de toute idée de moralité ou de justice. Continuons.

« La société la plus parfaite, reprend M. Hippolyte » Castille, serait celle où la tyrannie serait le fait de la » collectivité complète. Ce qui prouve en somme que la » société la plus parfaite serait celle où il y aurait le moins » de liberté, dans le sens satanique attaché à ce mot. »

Dans le sens satanique attaché à ce mot! Mais dans le lexique de M. Hippolyte Castille il n'y a qu'un sens attaché au mot de liberté. Toute espèce de liberté individuelle est pour lui essentiellement satanique; il aime cette épithète, il la répète à satiété. Il l'a empruntée, il est vrai, à de Maistre; mais il en avait le droit. De Maistre est son père de la main gauche, et la haine de la liberté fait partie de son patrimoine. Allons toujours.

« La vérité est, ajoute M. Hippolyte Castille, que ce » qu'on nomme les libertés publiques *sont* un beau nom » pour décorer la légitime tyrannie du nombre. Les liber-

» tés publiques ne sont autre chose qu'une collection de
» libertés individuelles offertes en holocauste au dieu
» despotique des sociétés humaines, à la raison sociale,
» au contrat. »

Tirons au clair la théorie légèrement trouble de l'auteur. Si nous ne faisons erreur, l'homme devra, dans ce nouveau paradis politique, abdiquer sa volonté et sa liberté, ces deux coups de griffes que Satan lui a donnés à sa naissance, au profit de je ne sais quel être de raison encore relégué derrière le rideau et appelé contrat social; autrement dit, il devra donner son âme à gérer à la société, qui voudra pour lui, pensera pour lui, décidera pour lui, aura pour lui une conscience, qui le changera de nature, le pétrira, comme une matière inerte, le marquera à son effigie et en fera une monnaie. Comme tous sont égaux, avec une part égale à la tyrannie, tous sont également souverains.

« C'est ainsi, dit l'auteur pour mieux expliquer sans
» doute sa pensée par un apologue, que les naufragés de
» la *Méduse* sont tous des rois, sauf la victime expiatoire
» offerte à la nécessité sociale, à la faim, à la fatalité, ce
» qui les place tous sous le coup d'une loi commune, le
» sort. »

Le sort! le mot est heureusement choisi. C'était *le couteau* qu'il fallait écrire pour avoir jusqu'au bout le courage de son opinion. Mais, malgré la pudeur de l'historien pour le mot propre, j'ai bien compris sa pensée. Pour lui comme pour de Maistre, la société est une perpétuelle scène d'anthropophagie, avec cette différence cependant que dans la théorie perfectionnée de M. Hippolyte Castille, la société est composée de rois, également rois; seulement, selon le ballotage de la loterie humaine, les uns sont des rois man-

geurs et les autres des rois mangés. Admirable royauté, en vérité, pour ces derniers, qui consiste uniquement à faire les frais du festin ! Aussi, dans la première révolution, un seul homme trouve grâce devant son système, et cet homme c'est Robespierre. Pourquoi non? L'auteur n'a-t-il pas dit plus bas : « Il est plus sûr de régner par la crainte que par l'amour? »

« C'est pourquoi, dit-il, thermidor restera non-seulement un crime politique pour avoir brisé le seul pouvoir qui fonctionnât régulièrement dans cette grande tempête, mais encore un crime social, pour avoir attenté au principe de l'autorité. Le parlementarisme en France est jugé par ce seul fait. »

M. Hippolyte Castille appelle Robespierre le seul pouvoir qui fonctionnât régulièrement; si par régulièrement il entend la régularité de la guillotine, il a raison : jamais service en effet ne fut plus régulier. Chaque matin, le tombereau amenait, à heure fixe, sur la place de la Révolution, un certain nombre de naufragés de la Méduse qui avaient tiré un mauvais numéro, et le couperet, il faut l'avouer, les expédiait à la minute avec la même ponctualité. Si, au contraire, par pouvoir régulier, M. Hippolyte Castille entend un pouvoir qui fait respecter la loi et la respecte le premier, nous demandons à faire ici une réserve. Mais que parlons-nous de légalité? La légalité, qu'est-ce que cela? une toile d'araignée. Écoutez plutôt.

« On s'indignerait moins, d'ailleurs, contre l'illégalité, si l'on daignait remarquer que ce moyen n'est la propriété exclusive d'aucun homme et d'aucun parti. C'est une arme politique dont chacun peut se servir à ses risques et périls, qui devient glorieuse ou criminelle, selon les conditions dans lesquelles il en est fait usage,

» mais avant tout, il faut bien l'avouer, selon qu'elle
» nous donne le succès ou l'insuccès. »

Vous le voyez, et vous l'avez lu des yeux de vos sens, la loi est une fiction qui ne tire nullement à conséquence, une duègne ridicule qui parle de vertu parce qu'elle ne peut pas faire autrement, mais que personne n'écoute, pas même l'innocence confiée à sa tutelle, car cette innocence-là ne demande pas mieux que d'écarter cette garde incommode, et d'aller changer son nom pour un nom beaucoup plus agréable à son avis, dans les bras du premier don Juan venu. Qu'importe la loi du temps où nous vivons. La société est une table de jeu toujours dressée, où toutes les factions ont le droit de jouer le pouvoir sur un coup de dé sanglant, avec une chance égale de gagner la partie. A toi aujourd'hui, à moi demain. Bien plus, le jeune historien cite avec complaisance le distique latin que Jules César avait sans cesse sur la lèvre, et il persifle Louis-Philippe de n'avoir pas eu, au 24 février, un pareil distique à son service. Or, voici la traduction libre de la devise de César : ***Si, pour prendre le pouvoir, tu as besoin de sauter par dessus toute espèce de scrupule, saute, mon ami; quant au reste, libre à toi d'être honnête.*** M. Hippolyte Castille ne paraît pas soupçonner une minute un fait d'une certaine importance, cependant, qui porte le nom sacré de loi chez tout peuple civilisé, car il ne lui fait aucune place dans le partage de l'autorité.

« Le bourreau, dit-il, le soldat et le prêtre, sont les
» trois ministres éternels de l'autorité. Ils représentent
» l'idée de justice, de patrie, de culte. »

Soit, le bourreau, le soldat, le prêtre, sont les trois ministres de l'autorité. En commençant par le bourreau, M. Hippolyte Castille n'a pas cru sans doute les classer par

ordre de mérite. Ce serait pousser trop loin, en conscience, l'esprit de paradoxe. Mais où est-le juge dans tout cela? car enfin il nous semble que le juge représente l'idée de justice un peu mieux que le bourreau, car seul il punit ou absout en vertu de la loi, et avec les formes, les lenteurs, les enquêtes et les garanties inscrites dans la loi pour la découverte de la vérité. Est-ce que par hasard en mettant le bourreau à la place du juge, ou plutôt en confisquant et en absorbant le juge dans le bourreau, M. Hippolyte Castille a voulu laisser à ce qu'il nomme tantôt l'autorité et tantôt la tyrannie la faculté de condamner sans jugement?

Voilà sans doute assez de citations pour donner au lecteur un échantillon de la théorie politique de M. Hippolyte Castille, si on peut appeler théorie je ne sais quelle mixture de Jean-Jacques par là, et de de Maistre par ici. M. Hippolyte Castille a dit quelque part dans son histoire : ***Je suis venu tard à la démocratie***. Il y est venu si tard, en effet, que la nuit le surprit en chemin, et que dans l'ombre, croyant aller à la démocratie, il allait justement au pôle contraire. Il est un démocrate de l'école de l'empereur Nicolas.

En attendant la tyrannie de fait promise dans son livre à l'avenir, pour la plus grande gloire de notre pays, la la France est victime depuis quelque temps d'un genre particulier de tyrannie ; c'est la tyrannie du mot. Avec un mot vague comme autorité, et un mot tout aussi vague comme liberté, qu'on prend tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et toujours dans le sens dont on a besoin, on va, on discute, on pérore, et après avoir arrangé son dé de manière à ce qu'il tombe toujours du bon côté, on trouve, après le coup, qu'on a gagné la partie.

Certes, le mot autorité est un mot respectable, et nous

le respectons les premiers, à une condition cependant, qu'on l'aura si clairement défini que les-uns et les autres nous ne courrons pas le risque de mettre sous le même terme deux idées entièrement opposées. Car il y a autorité en Angleterre et autorité en Russie, et entre ces deux autorités la marge est assez large, à notre avis. Là, l'autorité agit dans le cercle de la loi, si bien qu'on peut dire que la véritable autorité c'est la loi elle-même, la loi immuable. Ici, au contraire, l'autorité fonctionne en dehors de toute règle, et l'autorité, si on peut égarer ce beau mot en pleine Sibérie, est la volonté capricieuse d'un despote. En Angleterre, je vois l'autorité; en Pologne, je vois la tyrannie, et bien que M. Hippolyte Castille fasse l'une synonyme de l'autre, je déclare pour ma part qu'autant l'une est sacrée, autant l'autre est odieuse, à toute âme du moins qui n'est pas née sous le bâton pour la servitude, et n'a pas été allaitée dans son berceau du lait de négresse.

J'admire, en vérité, les mélomanes de despotisme, qui ne connaissent aucune musique plus douce que le bruit des chaînes de tout un peuple traînant sur le pavé. Ils n'ont qu'un argument, ils n'ont pu en trouver deux, pour déclarer la liberté impossible : c'est que l'homme, étant essentiellement corrompu par nature, lui donner la liberté, c'est lui donner la permission d'être encore plus coquin. Alors, ils vont choisir sans doute un soliveau pour souverain? Nullement. Ils vont précisément choisir un de ces hommes corrompus qui ne peuvent faire que le mal en vertu de leur corruption innée, et ils vont accumuler sur sa tête toute la somme de liberté qu'ils retirent aux autres hommes, comme pour lui donner une puissance de mal à l'infini. Est-ce donc pour en faire le seul coquin de son

royaume ? Comment! vous dites à tout homme né de la femme : « Je te refuse la liberté, parce que tu es homme et que tu en abuserais, » et, vous tournant ensuite vers le despote, vous ajoutez : « Je te donne, à toi, toute liberté, parce que tu es homme aussi et que, probablement, tu en abuseras. »

Mais si horrible, je voulais dire satanique, que la liberté paraisse à M. Hippolyte Castille, il faut cependant, bon gré, mal gré, lui faire place dans la société. Car je soupçonne l'auteur de ne pas bien s'entendre lui-même lorsqu'il s'aventure à parler de liberté. Ainsi, pour avoir le droit de revomir avec une vertueuse indignation toute apparence de liberté politique, il s'écrie à la porte même de son histoire : *Que diriez-vous de voir la débauche libre, le jeu libre, tous les appétits, tous les vices libres?* Qu'a de commun, je vous prie, la liberté politique, c'est-à-dire la liberté de penser, la liberté d'écrire, la liberté de voter, avec la liberté morale, c'est-à-dire la liberté de jouer, si vous voulez appeler cela la liberté, avec la liberté de boire et de vivre la ceinture de Vénus à la main, en plein libertinage?

Est-ce que le vice a rien à voir ici? Est-ce qu'il n'est pas aussi libre, plus libre même, et je vais le prouver, sous le despotisme que sous tout autre gouvernement? est-ce qu'on ne joue pas autant et plus en Russie qu'en Angleterre? est-ce qu'on n'y boit pas autant et plus d'eau-de-vie? est-ce qu'on n'y flétrit pas autant et plus sa jeunesse au vent de feu du boudoir? Vous dites le vice libre! quelle logomachie vous faites là sans vous en douter. Il n'y a pas de vice libre dans le monde. Il y a l'homme libre à côté du vice, ce qui est tout différent. Il peut choisir ou repousser le vice. La vertu est à cette condition : aussi chasser la liberté, c'est chasser la vertu. Contre le tenta-

teur, il n'y a qu'une arme de salut, c'est la considération publique, et la considération publique n'existe qu'en pays de liberté.

Et puis, savez-vous à quel prix l'homme échappe à cette vie inférieure des sens qu'on appelle le vice? Il y échappe en marquant le but de sa vie le plus haut possible dans l'ordre de la pensée, en cherchant la vérité, cette part de Dieu sur la terre, en travaillant à la répandre sur l'homme comme une vie de plus, en aimant tout ce qui est bon, en le communiquant à son voisin, qui le lui renvoie en estime, et qui, au jour du témoignage public, le paie de reconnaissance et lui donne la place d'honneur dans la commune et dans l'État. Mais là où l'ambition de la pensée est interdite avec la liberté, où la pensée même est une injure personnelle au pouvoir, comment voulez-vous que l'homme reporte sa vie de la joie immorale du corps à la joie sévère de l'intelligence? Il ne peut pas faire sa destinée. Il la reçoit toute faite de la main d'un subalterne. Valet condamné à ramper devant un autre valet qui a un galon de plus à sa livrée, il se sent avili, et il se dédommage de son avilissement dans le plaisir. Faut-il donc vous expliquer le secret de la corruption particulière de l'esclave?

Oui, jouissons et mangeons, puisqu'on ne nous laisse que le râtelier bien garni, que le droit de jouir, et réchauffons notre lèvre glacée par la crainte de dire une parole trop haute à la double électricité du vin et du front renversé d'Aspasie. Le despotisme d'ailleurs pactise volontiers avec le vice. Vous dites que le bourreau est son premier ministre; vous vous trompez, c'est la débauche. Le carnaval était un instrument de règne à Venise. Puisque, du fait du despotisme, l'humanité est retombée à l'état de brute,

il est juste que le despote lui permette la joie de la brute, ne fût-ce que pour l'abrutir davantage. Ce jeune homme est pâle, d'une pâleur à part, que je n'aime pas et que je ne reconnais pas sur le front des miens; il veille, il étudie, et ma police a vu souvent sa lampe briller bien avant dans la nuit à sa fenêtre. Il a dans sa vie la conduite rangée du père de famille, et sur sa figure la maigreur austère du philosophe romain. Ce doit être un conspirateur. Mais cet autre dévore gaiement son patrimoine, et traîne chaque jour son nom à l'égout. Je n'ai tout au plus à craindre qu'une demande d'aumône quand il sera ruiné.

Le fait est là, et le fait brave toute espèce de démenti. Il y a plus de corruption à Naples qu'à Boston, et à Vienne qu'à Genève, tant il est vrai que la moralité, dans ce monde, est toujours en raison directe de la liberté. Mais revenons à la question.

Le despotisme, disions-nous, sera bien obligé, lui aussi, quoi qu'il en ait, de faire une part à la liberté. Le despote selon le cœur de M. Hippolyte Castille devra par exemple reconnaître au dix-neuvième siècle la liberté de conscience, car je ne pense pas que le Robespierre inconnu, prophétisé par le jeune historien, proscrive de nouveau les juifs et renvoie les protestants à la chiourme. La liberté de conscience! Mais y avez-vous songé? mais cet homme libre, devenu démon rien que par sa liberté, aura donc la faculté de croire ou de nier la chose la plus grande de ce monde, la parole de la divinité! Il n'aurait pas le droit de choisir son maître, et il choisirait son dieu dans votre constitution!

Le Robespierre second de la république future, à moins que d'ici là il n'ait pris goût, chemin faisant, à la doctrine du communisme, reconnaîtra bien, j'espère, à l'homme riche, la liberté, fût-elle trois fois satanique, de dépenser

son revenu comme il l'entend. Mais y avez-vous de nouveau songé? Vous permettez à cet homme d'afficher le luxe, le manteau de Satan. Satan est toujours bien vêtu, je vous en avertis : plume de coq et pourpoint de velours, et vous lui permettrez de corrompre à prix d'argent la rosière couronnée de la veille par l'Académie et endormie sur la foi de son prix de vertu! Je vous trouve imprudent. Car qui pourra désormais répondre d'une sœur pauvre quand le regard d'un millionnaire amoureux erre dans l'espace?

Le Robespierre à venir respectera sans doute aussi la liberté du père de famille. Il lui abandonnera le droit d'élever son enfant, et par conséquent de lui transmettre son ordre de croyance. Mais la société actuelle est divisée en divers partis, et votre despotisme la surprendra dans cette anarchie d'idées. Vous voulez par votre autorité absolue réaliser l'unité absolue de la nation, et dans l'holocauste immense des libertés, vous laissez survivre une liberté qui à elle seule suffit pour maintenir la division, car le père légitimiste élèvera son fils dans l'idée légitimiste, et le père libéral élèvera son fils dans la religion de la démocratie. Allons, pas de scrupule, la logique l'ordonne. Il faut remonter à Platon, abolir la paternité, et peupler la république de bâtards dont l'État sera le père universel.

Et ainsi, de liberté en liberté, nous pourrions démontrer à M. Hippolyte Castille qu'après avoir tué toutes les libertés politiques sans exception, il n'a rien fait encore s'il ne tue pas du même coup d'autres libertés bien plus dangereuses dans son ordre de raisonnement. Toutes les libertés mortes ou toutes vivantes : pas de milieu; voilà le problème. Si le progrès est le progrès, l'homme sera investi avec le temps de la plénitude de sa liberté, ou bien sera plongé dans le dernier degré d'esclavage. Mettra qui voudra sa dignité à

être esclave; quant à nous, nous la mettons ailleurs. Les affamés de servitude demandent le despotisme à tous les vents de l'horizon comme un nouvel évangile apparemment de l'humanité; qu'ils veuillent donc tourner la tête du côté de l'Asie : le despotisme y règne depuis quatre mille ans sans interruption, et il a fait de l'Asie ce que vous voyez.

Mais, dira-t-on, ce livre est un paradoxe. Pourquoi dès lors le réfuter? Un paradoxe tombe de lui-même devant le bon sens public. Une voix a crié : anarchie ! et aussitôt une autre voix a répondu : tyrannie ! une parole vaut l'autre, assurément; il fallait renvoyer dos à dos les deux crieurs. Paradoxe tant que vous voudrez; il est encore malheureusement trop répandu dans la partie élégante de la société. On ne l'avoue pas sans doute avec cette franchise brutale qui va d'un mot à l'extrémité d'une théorie; mais au fond on pense en détail comme M. Hippolyte Castille. Et tenez, pas plus tard qu'hier, M. Saint-Marc Girardin a écrit, oui, écrit de sa main, et nous l'avons lu imprimé dans un journal libéral, cependant, que le despotisme était *une grande et belle chose*, avec le léger correctif, qu'il n'avait pas toujours raison. Et ce n'est pas chez M. Saint-Marc Girardin le fait d'une tête éventée, qui laisse tomber au hasard une parole pour une autre, car déjà il avait dit que l'empereur de *Russie avait gagné en Europe la cause du despotisme.*

Cette invocation perpétuelle à la force, déguisée sous un nom majestueux, finirait à la longue par dépraver la douceur traditionnelle des mœurs françaises, et par habituer l'esprit de parti à regarder un concitoyen comme un barbare qu'il faut combattre à outrance et exterminer sans pitié. Qui de nous n'a entendu, dans les salons, de jeunes

femmes belles, heureuses, blanches comme l'hermine, délicieuses musiciennes, savantes sur toutes les nuances du sourire, dire d'une lèvre toute vibrante encore d'une voluptueuse cadence de Cimarosa, quelques-uns de ces mots qui eussent à coup sûr fait remonter un reste de pudeur sur les joues osseuses des tricoteuses de la Convention ?

Que pouvons-nous dire, après cela, de l'histoire de M. Hippolyte Castille, sinon que, conforme à la préface, elle est une exécution en règle des hommes et des choses de février ? Mais nous sommes juste avant tout, et nous reconnaissons volontiers que cette histoire a un certain mérite de rédaction et d'épigramme. Assurément M. Hippolyte Castille est un écrivain rompu à toute la science et à toute la finesse du métier. Il possède admirablement le coup de langue du pamphlétaire. Mais il a un défaut majeur qui frappera de stérilité, s'il n'y prend garde, la séve vigoureuse de son esprit : il ne sait pas respecter le talent. Or, l'admiration qu'on éprouve est la mesure exacte de celle qu'on est capable de faire éprouver. Qui ne veut pas admirer ne fera rien qui soit admiré. La faculté de la sympathie est en même temps la faculté de la création.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Saint-Denis. — Typ. de DROUARD.